
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



[redacted]

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIÉME.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LXXI.

[redacted]

L'ANNÉE *LITTÉRAIRE.*

LETTRE I.

Théâtre Espagnol, quatre volumes in-12 de plus de 500 pages chacun; à Paris chez de Hansy le jeune Libraire rue S. Jacques.

RIEN de plus utile, Monsieur, que les traductions des ouvrages étrangers, sur-tout des ouvrages de Théâtre. L'esprit humain s'aggrandit en sortant du cercle étroit tracé autour de lui par l'éducation & les préjugés. Un homme qui n'a jamais vû d'autre païs que celui de sa naissance, s'il vient à voyager, est frappé de tout ce qui se présente à ses yeux; de nouveaux objets font naître en lui de nouvelles idées & de

nouveaux ſentimens, & , s'il eſt capable de réfléxion, ſon ame ſe multiplie, pour ainſi dire, & s'enrichit de tout ce qu'il rencontre d'excellent chez les peuples qu'il ne connoiſſoit pas. Les traductions ſont des eſpèces de voyages que l'on nous fait faire dans les différentes contrées du monde Littéraire. Le Père *Brumoy*, par ſes verſions & ſes extraits d'*Euripide* & d'autres Poëtes d'Athènes, M. *Dupuy*, par la traduction de *Sophocle*, M. *de Pompignan*, par celle d'*Eſchyle*, ont donné à ceux qui ne ſont pas en état de conſulter les ſources, une idée des productions des Grecs dans l'art dramatique. M. *de la Place* nous a fait admirer le génie des Anglois dans le même art, malgré les indécences monſtrueuſes qui défigurent la plûpart de leurs Tragédies. I Théâtre Eſpagnol, déja connu parr nous, ne l'étoit pas aſſez. M. *Linguet* vre aujourd'hui à plus de profon cette mine de richeſſes dramatiqu dédie ſa traduction à l'Académie I gnole, en obſervant que cet hom de la part d'un François peut ê gardé comme un tribut de reç

ſance. En effet, au commencement du dernier ſiécle, la Langue Eſpagnole étoit auſſi à la mode en France que le ſont de nos jours l'Anglois & l'Italïen; il étoit preſque honteux à un homme de Lettres de l'ignorer, & nos Romanciers, ainſi que nos auteurs ſcéniques, ont long-temps puiſé chez les Ecrivains de cette Nation la plûpart des beautés qu'on admiroit dans leurs ouvrages. L'étude des Anciens & de nos voiſins nous a fait ſurpaſſer nos maîtres; ce ne doit pas être un motif d'oublier les obligations que nous leur avons, & nous n'en devons pas être moins curieux de connoître plus particulièrement une Littérature qui a été autrefois utile à la nôtre.

Les quatre volumes que je vous annonce contiennent la traduction de quinze Comédies & de quelques Intermèdes. Il faut prendre garde qu'en Eſpagne le nom de *Comédie* ſe prend indifféremment pour le titre générique de toutes les pièces de Théâtre, & répond aſſez à celui de *Drame* parmi nous; car la plûpart de ces pièces n'ont preſque rien de comique; elles ſont

ıns le genre noble & sérieux ; elles ne
e ressemblent pas non plus à ce que
ıous appellons *Comédies Larmoyantes.*
Leur principal mérite consiste dans des
intrigues fort compliquées & dans les
situations les plus embarrassantes ;
au lieu d'être divisées en Actes,
elles le sont en trois *Journées* ; ensorte
que la durée de l'action est de trois
jours au lieu d'être de vingt - quatre
heures. Je ne sçais si cette division
n'est pas au moins aussi raisonnable
que la nôtre. L'esprit n'a pas de peine
à saisir une action qui s'accomplit dans
cet intervalle de temps ; & l'on ne voit
pas sans cesse les auteurs dans une con-
trainte puérile pour rassembler dan
l'espace d'un jour un tas d'évènemer
qui très souvent ne pourroient se succ
der dans l'espace de trois mois. Si
division des Espagnols étoit reçue p
mi nous, comme elle a quelque ch
de moins gênant, il seroit juste qu
exigeât l'exécution de la règle avec
de rigueur, & il se trouveroit à l
que nos pièces de Théâtre y gagner
du côté de la vraisemblance ; m
Espagnols étendent autant que n

bornes qu'ils se prescrivent ; toute la différence est qu'ils en avertissent. Il n'est pas rare qu'il se passe douze ou quinze jours & même davantage entre chacune des *Journées* de leurs pièces.

M. *Linguet* a traduit trois Comédies de *Lopez* de *Véga*. La première est intitulée *La Constance à l'Epreuve*. Vous avez vû, Monsieur, dans plusieurs Romans modernes, de jeunes personnes descendre à l'état de femmes de chambre pour gagner sous ce déguisement les bonnes graces des pères ou des mères de leurs amans. La situation la plus remarquable de cette Comédie est à peu près la même. Dom *Fernand* chasse de sa maison Dom *Juan* son fils parce qu'il a quitté l'état Ecclésiastique & un bénéfice considérable pour prendre l'uniforme d'un Militaire ; ce père irrité est dans la disposition de donner tout son bien à des étrangers. Dona *Hélèna*, maîtresse de Dom *Juan*, prend les habits d'une esclave, se présente en cette qualité au père de son amant, & parvient bientôt à captiver toute sa bienveillance. Cependant au bout d'un mois Dom *Juan* revient à la ville, &

la colère de son père est déja bien adoucie ; il en fait confidence à sa prétendue esclave, & la charge elle-même de veiller à ce qu'il ne manque rien à son fils. Cette Scène est de la plus grande beauté. » Un de mes voisins, » dit ce père tendre, l'a reçu chez lui, » à mon grand déplaisir ; il est trop près » de moi ; la tendresse que j'ai pour lui » ne me laisse point de repos. Je l'aime » avec passion, ma chère enfant, quoi» que j'affecte en apparence le ressen» timent le plus infléxible ; mais j'ai des » raisons pour ne pas me trahir, & vous » êtes la première à qui j'aie fait part de » cet important secret.

DONA HÉLÉNA.

Je ne suis pas indigne de votre confiance, Monsieur.

DOM FERNAND.

On m'a dit qu'il étoit malade, languissant. Sçavez-vous ce que vous avez à faire ? Il faut que vous le voyiez & que vous fassiez semblant d'y aller & de l'assister à mon insçu. Parlez beau-

coup de mon infléxibilité, & ayez ſoin qu'il ne manque de rien, de façon pourtant que vous paroiſſiez prendre tout ſur vous. Si tu l'avois vu, ma belle enfant, tu avouerois qu'il mérite bien l'attachement que j'ai pour lui. Ce n'eſt point parce que je ſuis ſon père ; mais, dans tout Séville, il n'y a pas un garçon bâti comme lui. Fais lui paſſer du linge, & remets lui en cachette ces cinquante écus-là. Il eſt dans la misère, & j'en ſouffre plus que lui. Tu m'entends bien ?

DONA HÉLÉNA.

A merveille, & je vous admire en même temps. Cette bonne œuvre ne ſera pas perdue. Vous aurez quelque jour la conſolation de le revoir digne de vos bontés.

DOM FERNAND.

Si, quand tu auras fait connoiſſance avec lui, tu pouvois le détourner peu à peu de ce malheureux mariage, & le ramener à ſe laiſſer ordonner Prêtre, je te ferois ta fortune.

DONA HÉLÉNA.

Ah ! Monsieur, croyez-vous que mes conseils fassent jamais ce que n'ont pu faire vos ordres & vos menaces ? Mais je vous promets d'y travailler.

Cette Scène en amène une autre très-intéressante où Dom *Juan* reconnoît sa généreuse amante dans l'esclave de son père.

DOM JUAN, *en se jettant à ses genoux.*

Oui, c'est-elle, c'est elle-même. Que je ne perde pas une seule de ces larmes précieuses qui assûrent mon bonheur. Ah ! Madame ! qu'avez-vous fait ? Où êtes-vous ? Par quel étrange évènement.... Vous ici ! vous dans cet équipage !.....

DONA HÉLÉNA.

Oui, Dom *Juan*, oui, c'est moi-même. Et quel autre que moi auroit osé former le projet que j'ai exécuté ? Pour vous rendre le cœur de votre père, je me suis faite son esclave : pour

[redacted]

vous établir dans vos droits, j'ai renoncé à tous les miens; je n'y ai point de regret si vous sentez le prix de ce sacrifice, & si vous m'en donnez la seule récompense dont je sois jalouse. La Pièce finit par le mariage des deux amans.

Il y a dans les autres Pièces de *Lopez de Véga* des scènes non moins singulières. Par exemple, dans celle qui est intitulée *Les Vapeurs*, un amant se bat pour sa maîtresse en sa présence, &, après avoir tué son rival, se réfugie avec elle dans une maison où il croit être poursuivi par les Alguasils. Le maître de la maison les fait tous deux déguiser en esclaves. Les Alguasils venoient exécuter les meubles, & prennent les deux esclaves prétendus pour sûreté du payement qu'ils exigent.

Mais aucun Poëte Espagnol n'a reçu de la nature une imagination aussi féconde que *Calderon* pour ces sortes de combinaisons merveilleuses, de méprises plaisantes, de situations critiques. Dans une de ses pièces la simple idée d'une cloison pratiquée entre deux chambres produit les scènes les plus

étonnantes. La jeune *Célia* fait cacher son amant qui a tué un homme en duel. Un moment après le frère de *Célia* qui soupçonne qu'elle a quelque intrigue amoureuse, fait déménager l'appartement & emmène sa sœur avec lui. Jugez de l'étonnement du prisonnier quand il veut revoir sa maîtresse & qu'il trouve la chambre vuide. Ce n'est pas tout; le hasard amène dans cette maison le père de l'homme qu'il a tué, &, tandis qu'il est encore derrière la cloison, ce malheureux père loue l'appartement & vient l'occuper à l'instant. Cette pièce a une infinité d'autres scènes semblables. Vers la fin, le père de celui qui a été tué en duel donne sa parole d'honneur à un homme masqué qu'il rencontre chez lui de le protéger s'il se découvre; il se trouve que c'est l'assassin de son fils.

Dans la Comédie intitulée *La Journée Difficile*, Dom *César*, amant de *Porcia*, aide sans le sçavoir un autre amant à l'enlever. Ce Dom *César* prend la nuit cette même *Porcia* pour une de ses amies, & la ramène par une autre porte dans sa propre chambre où son

frère est ensuite bien étonné de la revoir, lui qui croyoit qu'elle étoit enlevée.

Il y a toute apparence que la Comédie qui a pour titre *On ne badine point avec l'Amour*, a donné à *Molière* l'idée de ses *Femmes Sçavantes*. La copie, comme le remarque le Traducteur, est bien au dessus de l'original. Cependant il y a des scènes qu'on regrette de ne pas voir transportées dans l'imitation, & ceux qui liront la Pièce Espagnole ne pourront s'empêcher de convenir qu'il y a dans cette dernière plus d'intrigue & d'intérêt.

La Pièce du *Viol Puni*, qui est aussi de *Calderon*, offre d'excellens caractères, de très-belles leçons & une scène vraîment tragique. A ces différens mérites elle réunit celui de la simplicité qui m'a paru assez rare dans les Drames des écrivains de cette Nation. Des troupes viennent loger dans un village. Un Capitaine a choisi la maison de *Pédro Crespo*, riche laboureur, qui pour mettre sa fille & sa cousine en sûreté les a fait cacher dans un corps de logis écarté. Le Capitaine se sert d'une

ruse pour pénétrer dans leur asyle ; il feint de punir un soldat qui s'enfuit dans l'endroit où elles sont retirées, & il y entre en le poursuivant. Cette aventure cause une querelle entre le Capitaine & *Juan* fils de *Crespo*. Sur ces entrefaites arrive Dom *Lope*, l'Officier Général, qui se fait rendre compte de tout, & qui, pour finir la querelle, envoye le Capitaine chercher un autre logement, & reste lui-même dans la maison du laboureur.

CRESPO.

Je vous suis très-obligé, Monsieur ; vous m'avez tiré là d'un pas où j'allois me perdre.

DOM LOPE.

Comment, te perdre ?

CRESPO.

En tuant un homme qui m'insultoit.

DOM LOPE.

Scais-tu, morbleu, qu'il est Capitaine ?

CRESPO.

Oui, morbleu ; mais fût-il Général, s'il m'insulte, je le tue.

DOM LOPE.

Vive Dieu, quiconque arrachera seulement un cheveu au dernier de mes Soldats, je le fais pendre sans miséricorde.

CRESPO.

Eh bien, quiconque s'avisera de me faire seulement l'ombre d'une insulte, vive Dieu, je le pends moi-même sans balancer.

DOM LOPE.

Tu ne sçais donc pas que tu es obligé de tout souffrir?

CRESPO.

Qu'on me prenne mon bien, je ne dirai mot ; mais qu'on ne touche pas à mon honneur. Je dois sacrifier pour le Roi mon bien & ma vie, mais l'honneur, non.

DOM LOPE.

Corbleu ! Il me ſemble que tu as raiſon.

CRESPO.

Oui, corbleu ! j'ai toujours raiſon, moi.

DOM LOPE.

Je ſuis rendu ; j'ai beſoin de laiſſer repoſer cette maudite jambe que le Diable m'a donnée, je crois.

CRESPO.

Qui vous dit que non ? Le Diable m'a donné un lit, à moi, vous êtes le maître de vous en ſervir.

DOM LOPE.

Et te l'a-t-il donné tout fait, ce lit ?

CRESPO.

Oui.

DOM LOPE.

Ventrebleu, je m'en vais le défaire car je ſuis tout fatigué.

CRESPO.

Repoſez-vous, ventrebleu.

DOM LOPE, *à part.*

Ce païſan-ci eſt têtu ; il jure preſque auſſi fort que moi.

Le lendemain *Creſpo* paroît plus poli avec Dom *Lope* ; il fait difficulté de s'aſſeoir devant lui.

DOM LOPE.

Aſſeois-toi, te dis je.

CRESPO.

Puiſque vous le permettez, je m'aſſeois.

DOM LOPE.

Tu ne ſçais pas ce que j'ai penſé ? J'ai cru qu'hier la colère t'avois mis hors de toi.

CRESPO.

Jamais rien ne me met hors de moi.

DOM LOPE.

Cependant hier tu t'es aſſis devant

moi ſans que je te le diſſe, & à la meilleure place encore.

CRESPO.

C'eſt poſitivement parce que vous ne me le diſiez pas ; tout à l'heure vous me le diſiez, & je ne le voulois pas ; je ſuis toujours poli avec ceux qui le ſont.

DOM LOPE.

Hier tu étois tout brutal, tu jurois ; tu faiſois un bruit affreux ; aujourd'hui je te trouve plus poſé, plus ſage, plus raſſis.

CRESPO.

Monſieur, je réponds toujours ſur le ton dont on me parle ; vous étiez hier de mauvaiſe humeur, il falloit bien que je le fuſſe auſſi ; c'eſt-là mon ſyſtême : jurer avec celui qui jure, prier avec celui qui prie ; je ſuis toujours de moitié dans tout ce qu'on fait ; cela va au point que je n'ai pas dormi de la nuit à cauſe de votre jambe ; je devois auſſi avoir mal à une des mien-

nes ; mais ne ſçachant ſi c'étoit la gauche ou la droite, je me ſuis trouvé le matin avoir grand mal à toutes les deux : dites-moi bien vîte laquelle, afin que j'en aye une au moins dont je ne ſouffre pas.

Pendant la nuit le Capitaine fait donner une ſérénade à la fille de *Creſpo* ; Dom *Lope* & *Creſpo* lui-même tombent l'épée à la main ſur les acteurs de la ſérénade, & Dom *Lope*, reconnoiſſant le Capitaine, lui ordonne de partir le jour même avec ſa Compagnie ; mais il reſte ſecrettement dans le village, enlève la fille du laboureur & fait lier ſon père à un arbre pour qu'il ne puiſſe pas la défendre. *Juan* qui avoit pris le parti des armes, entend des malheureux qui gémiſſent en demandant du ſecours ; le jour commence à paroître ; il trouve ſa ſœur & ſon père liés à un chêne ; il les délivre ; il court ſe venger du Capitaine, & le laiſſe bleſſé ſur la place. On apprend à *Creſpo* qu'il vient d'être nommé *Alcalde* ou chef de la juſtice du lieu ; il ſe ſert de ſon pouvoir pour faire arrêter le Capitaine. Il y a ici une Scène admirable où il lui propoſe d'épouſer ſa fille.

CRESPO.

Comme Magiſtrat, je me ſuis ſervi de mon autorité pour vous forcer à m'écouter. A préſent je ne ſuis plus qu'un ſimple particulier (*il poſe ſa baguette, qui eſt la marque de diſtinction des Alcaldes*) Je ne veux que vous confier mes chagrins. Nous ſommes ſeuls, Dom *Alvare.* Il eſt temps de rompre le ſilence & de vous ouvrir mon cœur. Je ſuis honnête homme. Excepté peut-être la nobleſſe, Dieu m'eſt témoin qu'il ne me reſte au monde rien à deſirer. Je me ſuis toujours vu reſpecté de mes égaux & eſtimé de mes ſupérieurs. J'ai du bien ſuffiſamment. Il n'y a pas de laboureur plus riche dans toute la contrée. Ma fille a reçu une éducation vertueuſe & ſage; elle ne la démentira point, ſi du moins elle reſſemble à ſa mère. Enfin mes richeſſes ne m'attirent point d'envieux. Ma modération n'eſt point ſuſpecte. Il faut bien que ce peu de vertu dont on me loue ſoit ſolide, puiſque perſonne n'en doute, quoique je vive dans un fort petit endroit, où l'on n'aime rien tant que

de chercher aux autres des défauts & de les faire remarquer. Que ma fille soit belle, on peut en juger par les excès où votre passion vous a porté, quelque tristes qu'ils soient d'ailleurs pour moi. Malgré la grandeur de l'outrage que vous m'avez fait, je desire moi-même de l'ensevelir dans l'oubli. Vous sçavez qu'il n'y a pour cela qu'un moyen. Il me sera avantageux, & ne sçauroit, je pense, vous devenir funeste. Prenez tout mon bien ; je ne m'en réserve pas un sou pour mon fils ni pour moi. Je le forcerai de venir se mettre à vos pieds pour vous demander pardon de la blessure qu'il vous a faite, & du reste nous vivrons comme nous pourrons, dussions-nous mendier notre pain, dussions-nous nous vendre nous-mêmes pour augmenter encore la dot que je vous offre ; mais rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté. Le vôtre n'en souffrira pas. Si vos enfans se trouvent mes petits-fils, croyez-moi, la noblesse de votre sang purifiera chez eux la roture du mien. Enfin ayez pitié de mes cheveux gris. (*il se met à genoux.* J'embrasse vos genoux, laissez-

vous toucher par les larmes dont je arrose. Je vous demande l'honneur vous m'avez fait perdre. A nous v tous deux on auroit peine peut-être croire que je sois l'offensé. Mais n'i porte, rien ne me coûte en ce mome J'aurois pu, songez-y bien, me fai justice à moi-même de l'outrage do vous avez chargé ma vieillesse. Cepe dant j'aime mieux n'en devoir qu'à vo la réparation.

LE CAPITAINE.

C'en est trop, vieux babillard, tu bien heureux que ta fille soit belle, sa quoi je pourrois bien me venger à t dépens de l'insolence de ton fils. Va si tu veux rétablir ton honneur l'épée la main, je ne te crains pas : si tu veu me faire un procès, je te crains enco moins : tu n'as point de pouvoir su mes pareils.

CRESPO.

Quoi ! mes plaintes ne vous tou chent point!

[redacted]

LE CAPITAINE.

Les larmes des vieillards, des femmes & des enfans sont sans conséquence.

CRESPO.

Mon désespoir ne vous arrachera pas un mot propre à ma consolation!

LE CAPITAINE.

Ta consolation! T'en faut-il d'autre que la bonté que j'ai de ne pas t'ôter la vie?

CRESPO.

Voyez que je suis à vos pieds, que je vous demande l'honneur.

LE CAPITAINE.

Quel tourment!

CRESPO.

Songez que je suis aujourd'hui l'Alcalde du païs.

LE CAPITAINE.

Que m'importe? Le Conseil de guerre sçaura bien me tirer d'ici.

CRÉSPO.

C'eſt là votre dernière réſolution.

LE CAPITAINE.

Oui, vieux bavard.

Alors *Creſpo* reprend ſa baguette, appelle les Officiers de la Juſtice & leur ordonne de le mettre en priſon. Il fait en même-temps arrêter ſon fils. Dom *Lope* réclame le Capitaine, prétend qu'il a ſeul le droit de le juger, & ſur le refus de *Creſpo* ſe prépare à faire briſer les portes de la priſon. Le Roi arrive : » Qu'eſt-ce qu'il y a ? Eſt-ce ainſi » qu'on ſe prépare à me recevoir ?

DOM LOPE.

Cela vient, Sire, de l'inſolence d'un païſan ; & ſi Votre Majeſté étoit arrivée un peu plus tard, elle auroit trouvé le village tout en feu.

LE ROI.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

DOM LOPE.

Un Alcalde a arrêté un Capitaine,

[redacted]

&, quand je l'ai demandé, il a refusé de le rendre.

LE ROI.

Qui est cet Alcalde?

CRESPO.

Moi.

LE ROI.

Quelle raison avez-vous?

CRESPO, *en lui montrant des papiers.*

Ce procès où il est bien prouvé que cet Officier a enlevé une fille, qu'il l'a violée, qu'il a refusé de l'épouser malgré les larmes de son père.

DOM LOPE.

Ce père est l'Alcalde lui-même.

CRESPO.

Qu'importe? Si un Etranger m'étoit venu demander justice, je la lui aurois rendue. Ne puis-je pas faire pour ma fille ce que j'aurois fait pour d'autres? J'ai fait arrêter impitoyablement mon propre fils. Pouvois-je

refuser d'écouter ma fille ? Qu'on fasse reviser le procès ; qu'on voye si j'ai suborné les témoins, & qu'on me punisse, si je le mérite.

LE ROI.

Le procès est bien instruit ; mais vous n'avez pas le droit de faire exécuter la sentence. Il y a d'autres Tribunaux qui doivent en connoître ; ils sont équitables ; renvoyez-y le prisonnier.

CRESPO.

Cela seroit difficile, Sire. Il n'y a ici qu'un Tribunal ; toutes ses sentences s'exécutent d'abord, & la mienne l'est déja.

LE ROI.

Que dites-vous ?

CRESPO.

Si vous ne me croyez pas, tournez ici les yeux. (*On voit le Capitaine assis, mais étranglé.*)

LE ROI.

Comment ! vous avez été assez hardi pour cela ?

CRESPO.

Vous avez trouvé la sentence juste ; je ne suis donc pas coupable.

LE ROI.

Je ne sçavois pas qu'elle fût exécutée.

CRESPO.

Sire, toute votre Justice n'est qu'un seul corps ; mais elle a plusieurs mains. Qu'importe laquelle de ces mains fait souffrir la mort à un homme qui l'a méritée ?

LE ROI.

Mais, au moins, puisqu'il étoit Officier & Gentilhomme, il falloit lui faire couper la tête.

CRESPO.

Sire, les Gentilhommes de ce païs-ci ne donnent pas d'exercice au bour-

reau, au moyen de quoi il n'a jama
appris à couper des têtes. Au rest
ceci est l'affaire du mort ; & jusqu
ce qu'il revienne s'en plaindre lui-mê
me, je ne vois pas que personne doiv
s'y intéresser.

LE ROI.

Dom *Lope*, il n'y a point de remè
de ; le coupable méritoit la mort, & l
forme n'est rien, quand le fonds e
juste. Allons, que les Soldats marchen
& qu'il n'en reste pas un seul ici. Po
vous, *Crespo*, je vous fais Alcalde pe
pétuel de ce lieu.

L'auteur Espagnol qui me paroît avo
le genre de comique le plus ressem
blant au nôtre, est Dom *Augustin M*
reto. M. *Linguet* en a traduit trois Pièce
dans lesquelles il y a des Scènes extr
mement plaisantes. Ses ruses de va
lets sur tout approchent beaucoup d
friponneries des valets de notre ancie
Théâtre, & nous n'avons peut-être p
dans aucune de nos Pièces de tours au
bien combinés & aussi adroitement ex
cutés que ceux d'un valet nommé *T*
rugo dans la Comédie intitulée *L*

Chose Impossible. Un homme jaloux de l'honneur de sa sœur prétend qu'il n'est pas impossible de veiller une femme de manière qu'on ne puisse en approcher, & prend lui-même toutes les précautions imaginables. Malgré cela le valet de l'amant de sa sœur s'introduit dans sa propre maison, d'abord déguisé en Tailleur; ensuite il s'y fait donner un appartement en qualité de parent d'un de ses intimes amis qui est au Méxique, & dont il rapporte des lettres; il vient à bout de faire donner à déjeûner à son maître dans cette même maison, & le frère lui-même finit par conduire sans le sçavoir sa propre sœur à son amant. A la fin il avoue que *garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible.*

Une autre Pièce du même auteur intitulée *La Ressemblance*, n'est pas moins comique. C'est un homme qu'on traite malgré lui comme le fils de la maison qui est aux Indes, & auquel il ressemble; son valet a persuadé à tout le monde qu'il a perdu la mémoire; le véritable fils revient, & l'on refuse de le reconnoître.

Le quatriéme volume de ce Théâtre commence par une excellente Pièce de Dom *Juan de Mathos de Fragoso*, auteur peu connu en France ; elle a pour titre *Le Sage dans sa Retraite*. C'est exactement le même sujet que *Le Roi & le Fermier* de M. *Sedaine*, & *La Partie de Chasse de Henri IV* de M. *Collé*. Les deux auteurs François avoient déclaré qu'ils en étoient redevables à un Anglois ; mais ce dernier n'avoit pas eu la même bonne foi ; il se trouve que c'est un Espagnol qui est l'auteur original ; je pense même qu'aucun des trois auteurs qui ont traité ce sujet ne l'a égalé. Je vais tâcher de justifier mon opinion en faisant connoître la Pièce de Dom *Juan de Mathos*. *Alphonse le Sage*, sous prétexte de chasser, vient dans le village où demeure une jeune païsanne dont la beauté lui a fait de vives impressions ; il rencontre une église d'assez belle apparence, & lit sur le parvis cette étrange épitaphe : » Cy gît *Jean le* » *Laboureur*, qui n'a jamais fait sa » cour à personne. Il n'a jamais été à la » ville. Quoique plein de respect pour » le Roi, il ne l'a jamais vu. Il n'a

» éprouvé ni inſpiré la crainte. Il n'a
» connu ni les beſoins, ni les bleſſu-
» res, ni la priſon. Pendant une vie de
» ſoixante ans, il n'a vu arriver dans ſa
» maiſon ni accident, ni diſpute, ni
» maladie. » On obſerve que cette
épitaphe n'a point de date. Le Roi té-
moigne qu'il deſireroit qu'un pareil
homme fût vivant. On s'en informe.
Béatrix, qui eſt cette jeune paiſanne
qui a frappé *Alphonſe*, vient répondre
à ſes queſtions. Il apprend que *Jean le
Laboureur* eſt encore en vie; que le
tombeau devant être notre demeure
pendant des ſiécles, il a fait bâtir le
ſien avant ſa mort; qu'il a plus de cin-
quante charrues qui travaillent pour
lui; que ſes habits ſont de ſerge; ſa
vaiſſelle d'argile; qu'il donne une par-
tie de ſon bien aux pauvres, & qu'il a
des terres qu'il enſemence exprès pour
eux; qu'il aime & reſpecte le Roi, com-
me un bon ſujet, mais qu'il ne veut pas
le voir, & que cette idée le domine ſi
fort que toutes les fois que S. M. paroît
dans ce canton, il ſe cache. *Alphonſe* for-
me le projet de connoître par lui-même
cet homme ſingulier. Un ſoir il vient ſe

présenter chez *Jean le Laboureur* comme un gentilhomme qui s'est égaré. *Jean* lui demande son nom.

LE ROI.

Dom *Henrique de Guevara*, grand Seigneur de Castille.

JEAN.

Grand Seigneur! Cela est difficile à retenir; mais, pour ne me pas tromper, quels sont vos titres?

LE ROI.

Donnez-moi ceux que vous voudrez, je vous tiens quitte de tout, si je trouve un bon lit chez vous.

JEAN.

Ma foi, demandez vous-même ceux que vous voudrez qu'on vous donne: moi je vous traiterai de Sainteté comme le Pape, si cela vous fait plaisir. Puisque les paroles ne sont que du vent, il y auroit bien de la folie à en être avare.

LE ROI.

Ce discours là est plus d'un courtisant que d'un laboureur.

JEAN.

Vous vous trompez, c'est tout naturellement ce que je pense : asseyez-vous en attendant qu'on apporte le souper. Mettez-vous là, point de façons. *Jacques*, *Antoine*.

LES GARÇONS.

Que voulez-vous ?

JEAN.

Dites qu'on dépêche le souper & avertissez mes filles de venir. Prenez donc un siége, je vous prie.

LE ROI.

Après vous.

JEAN.

C'est une cérémonie déplacée, ou pour mieux dire un manque de sçavoir vivre, de me dire ici ce que je dois

faire. Vous êtes chez moi, c'eſt à vous d'obéir ſans repliques. Aſſeyez-vous, je ſuis ſeul en droit de commander dans ma maiſon.

LE ROI, *aſſis.*

Parbleu, je voudrois vous voir à la Cour pour pouvoir vous payer la bonté avec laquelle vous me recevez.

JEAN.

Moi, à la Cour! voilà un beau ſouhait.

LE ROI.

Cela ne peut-il pas arriver?

JEAN.

Vous avez l'air de ne me payer de votre vie, ſi vous attendez juſques là.

LE ROI.

Pourquoi marquer tant de mépris pour la Cour?

JEAN.

Parce que depuis ma naiſſance je

ſuis toujours reſté dans ce village. Je ne connois point d'autre monde, & quand on voudroit me faire Roi, je n'abandonnerois pas ma chaumière. J'ai deux appartemens, l'un ici, l'autre au cimetière. C'en eſt aſſez pour ma vie & pour ma mort, & en vérité, du premier au ſecond, la différence eſt bien petite.

LE ROI.

En ce cas vous n'avez jamais vu le Roi en face ?

JEAN.

Cela eſt vrai : cependant il n'a point de ſujet plus ſoumis que moi & plus reſpectueux.

LE ROI.

On dit qu'il vient ſouvent chaſſer ici.

JEAN.

Alors je m'enfuis, je me cache pour ne le pas voir.

LE ROI.

Pour ne le pas voir ! Par quelle raiſon ?

JEAN.

D'abord, c'est que je suis ici moi-même un peu Roi. Ensuite j'envie très-peu sa grandeur ; je soupçonne que je suis plus heureux que lui. Au moins il est sûr que j'ai toujours plus de temps qu'il ne m'en faut, & lui n'en a jamais assez.

LE ROI, *à part.*

Il a raison : je crois que je changerois volontiers mon sort contre le sien. *Haut.*) Et à quoi donc employez-vous votre journée?

JEAN.

Je me lève avec l'aurore, je vais à la messe & je remets au Curé l'argent nécessaire pour la subsistance de tous les pauvres du lieu. Revenu chez moi, je déjeûne avec deux tranches de jambon & un pigeon dont l'odeur embaume ; à midi, quand la chaleur oblige de quitter l'ouvrage, je me mets à table & la vois avec plaisir ornée de deux enfans que j'aime.

[redacted]

LE ROI.

Quelle félicité ! Et que vous sert-on à dîner ?

JEAN.

D'abord, pour ouvrir l'appétit, on sert différentes sortes de fruits dont j'ai toujours grande abondance ; car chez moi, il y en a tant qu'on en perd encore plus qu'on n'en consomme. Ensuite vient un poulet rôti, de ceux que j'élève dans ma cour, & puis vient un hoche-pot tel que le Roi n'en a jamais mangé.

LE ROI.

Et qu'a le vôtre de plus que ceux qu'on sert au Roi ?

JEAN.

C'est que le mien se mange avec plus d'appétit.

LE ROI.

Vous avez raison : & que faites-vous ensuite ?

JEAN.

J'ai toujours dans ma maison quelque petit orphelin que j'élève par charité. Je m'amuse à lui donner des leçons. Les graces naturelles à cet âge me réjouissent ; &, quand il est grand, je lui donne une somme pour aller faire ses études & embrasser l'état qui lui plaît le mieux.

LE ROI.

Le reste de la soirée, à quoi le passez-vous ?

JEAN.

Quand la grande chaleur est tombée, je prends une jument plus légère que le vent, deux chiens & mon fusil, je vais visiter mes vergers & mes campagnes ; tout en me promenant, je tue un lièvre, une perdrix. Une autre fois je prends un filet, je vais pêcher au ruisseau voisin qui est plein de poissons excellens. Je reviens à la maison ; je soupe légèrement & je me couche en bénissant Dieu.

LE ROI.

Vous êtes l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde.

JEAN.

Cela eſt vrai ; je ne crois pas qu'il y ait de vie plus douce que la mienne.

LE ROI.

Il n'y a perſonne qui ne la doive envier. Je ne trouve en vous qu'une choſe à reprendre.

JEAN.

Quelle choſe ?

LE ROI.

Cette averſion que vous marquez pour la vue du Roi.

JEAN.

Je vous l'ai dit. Perſonne n'a pour lui plus de reſpect. Ma maiſon, mon bien, ma famille, il peut diſpoſer de tout ; mais je ne veux point le voir.

LE ROI.

S'il en avoit beſoin, lui prêteriez-vous de l'argent ?

JEAN.

Tout ce que j'ai de bien, j'irois sur le champ le poser à ses pieds; qu'il me mette à l'épreuve, & il verra mon rare dévouement à ses ordres. Nous lui devons tout, puisque c'est lui qui maintient parmi nous l'ordre & la paix.

LE ROI.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas le voir?

JEAN.

Que sçais-je? La foiblesse humaine exige que personne ne soit sans quelque petit défaut; & moi, voilà le mien. Mais, Monsieur, êtes-vous venu ici pour loger ou pour me donner des avis?

LE ROI.

Je ne parle de cela si long-temps que parce que je suis sûr que le Roi vous donneroit des lettres de noblesse, si vous lui étiez connu.

JEAN.

Je ne mérite pas tant d'honneur.

D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'être plus noble que je ne le suis. Voyez-vous, Monsieur, puisqu'il faut toujours en venir à n'occuper qu'un espace de six pieds dans la terre, que ferai-je d'une grace qui seroit si peu solide ? *On apporte une table avec des plats.*

JACQUES.

Monsieur, voilà la table.

JEAN.

Allons, Monsieur, soupons.

LE ROI, *voulant se mettre au bout,*

Je veux me mettre ici.

JEAN.

Non, vous n'êtes pas bien, placez-vous là haut.

LE ROI.

Je n'en ferai rien.

JEAN.

Eh! faites ce que je vous dis, puisque je suis le maître. La politesse veut que l'étranger ait toujours la meilleure

place, quelque chétif qu'il ſoit d'ailleurs.

LE ROI, *s'aſſeyant.*

Bon ! me voilà bien honoré.

Le ſouper fini, comme le Roi ſe retiroit dans la chambre qu'on lui avoit donnée, il eſt ſurpris de rencontrer Dom *Guttière* ſon Chambellan, & il l'eſt encore davantage quand *Guttière* lui apprend qu'il aime *Béatrix* la fille du Laboureur. Le Roi lui dit qu'il a lui-même de l'amour pour elle. Alors le courtiſan assûre qu'il ſçaura ſe vaincre & prouver ſon reſpect. » Quoi, dit le » Roi, vous ſçaurez vaincre votre paſ» ſion en faveur de la mienne.

DOM GUTTIÈRE.

Je mourrai plutôt que de laiſſer dorénavant échapper un ſeul ſoupir.

LE ROI.

Non, *Guttière*, je ne veux pas que vous ayez ſur moi cet avantage; je vous prie, je vous ordonne de garder vos ſentimens. Le ſacrifice généreux que vous en faites exige de moi que je les

[redacted]

refpecte : fi vous croyez faire le devoir d'un fujet, moi j'ai à remplir celui d'un Roi. . . . . .

DOM GUTTIÈRE.

Non, Sire, non, mon amour doit céder. . . . . .

LE ROI.

Ne répliquez pas. Je ne veux pas que perfonne puiffe dire que j'aie eu moins de pouvoir fur mes paffions que vous fur les vôtres ; mais fongez que *Béatrix* eft une fille d'honneur, que je veux la protéger. Si je ne vous croyois pas des intentions pures, je ne favoriferois point votre amour. Ce n'eft pas en fouffrant des défordres que j'ai mérité le nom de Sage.

Il arrive cependant que *Guttière* féduit la jeune *Béatrix* par une promeffe de mariage, & refufe enfuite de l'époufer. Quelques jours après le Roi écrit à *Jean le Laboureur* qu'ayant fçu par Dom *Henrique* qu'il avoit promis de lui prêter de l'argent s'il en avoit befoin, il eût à lui envoyer cent mille

ducats. *Jean* se soumet à cet ordre, & donne la somme qu'on lui demande. Autre lettre du Roi, laquelle porte que *Jean* avoit promis de le servir lui & ses enfans; il lui ordonne de les envoyer aussitôt. Ce tendre père se sépare de ses enfans avec regret, mais obéit à l'ordre de son Souverain. Enfin *Alphonse* l'envoye chercher lui-même sous prétexte d'une affaire importante. A l'approche du Roi, *Jean le Laboureur* ne peut résister à son mouvement ordinaire & cherche à se cacher.

LE ROI, *affectant un air de sévérité.*

Approchez: pourquoi me haïssez-vous? Qui vous porte à redouter si fort ma *vue*? Ai-je donc l'air si féroce?

JEAN.

Moi, vous haïr, Sire! j'en suis bien éloigné. Mais, s'il faut vous dire la vérité, je me suis toujours persuadé que le jour où je vous verrois seroit le dernier de ma vie. Je l'éprouve bien. Je vois à présent que ce prétendu Dom *Henrique* n'étoit autre que Votre Ma-

jeſté, &, depuis ce fâcheux évènement, je n'ai plus vêcu : tous mes jours ont été marqués par de nouveaux chagrins ; on m'a arraché de ma retraite tranquille pour me traîner à ce Palais, où je mène une vie plus cruelle que la mort.

LE ROI.

Vous vous accuſez vous-même d'ingratitude. Quoi ! petit Laboureur, votre maître, oubliant ſa dignité, a bien voulu s'abaiſſer à vous aller voir, & vous avez l'inſolence de lui refuſer une viſite. (*Avec emportement.*) Eſt-ce là le retour que vous devez à mes bontés, la reconnoiſſance que vous me gardez ?

JEAN, *effrayé.*

Oui, je l'avoue, Sire, je ſuis coupable ; voilà ma tête, puniſſez-moi.

LE ROI.

Le défaut d'éducation peut vous ſervir d'excuſe ; je ſuſpends mon reſſentiment. Il faut bien d'ailleurs paſſer quelque choſe à un homme qui me prête de l'argent.

JEAN.

Je ne vous ai rien prêté ; tout mon bien eſt à vous. Les ducats que vous m'avez demandés en ſont les intérêts.

LE ROI. *Il fait un ſigne à Dom Alvar qui ſort.*

Bon, je ſuis content, aſſeyez vous.

JEAN.

Devant le Roi ! Non, *Jean le Laboureur* n'eſt point ſi groſſier : ce qui honore les grands devient une ſource d'affront pour les petits. Non, Sire, je ſuis bien là ; que Votre Majeſté s'aſſeye toujours.

LE ROI.

Vous ne ſçavez pas vivre. Quoi ! vous voulez commander dans ma maiſon ?

JEAN.

Si je vous ai manqué dans la mienne, je ne vous connoiſſois pas : daignez l'oublier.

LE ROI.

Je ſuis chez moi : c'eſt à vous de faire tout ce que je vous ordonne.

JEAN.

Vous avez raiſon, Sire, je me tais & j'obéis.

LE ROI, *en riant.*

Il me paroît que voilà à peu près ce que je diſois la nuit du ſouper.

JEAN.

Je ſuis honteux de ne vous avoir pas connu, & les reproches que je me fais vous en vengent aſſez.

LE ROI.

Rassûrez-vous, *Jean*, vous dinerez aujourd'hui avec moi : je veux vous payer du repas que vous m'avez donné. Oubliez que je ſuis votre Roi, comme je l'oublie moi-même : ne voyez ici que votre ami, votre égal. *Alvar Nunès*, avertiſſez Dom *Gutière* de ſe tenir prêt ; faites apporter la

table qui eſt déja dreſſée, & qu'on diſe aux enfans de *Jean* de venir aſſiſter au repas de leur père.

Dom *Guttière* eſt étonné de voir *Jean le Laboureur* aſſis avec le Roi. On apporte une table avec trois plats, où ſont un ſceptre, un miroir & une épée.

JEAN.

Puis-je demander, grand Roi, ce que ſignifie ce myſtère.

LE ROI.

Voilà les trois plats que je vous conſervois. Dans le premier eſt le ſceptre, la marque du pouvoir que tous mes ſujets ſont obligés de reconnoître.

JEAN.

Je ne m'en ſuis jamais écarté.

LE ROI.

Ici eſt un miroir; il ſignifie que le Roi doit être le miroir de la nobleſſe. Il en part des rayons qui pénètrent juſque dans la plus chétive cabane; il rend tout préſent aux yeux du Roi; c'eſt

c'eſt le ſoleil dont rien ne peut fuir la clarté.

JEAN.

Je crains cette clarté ſi pure.

LE ROI.

Ne craignez rien, *Jean le Laboureur*, le Roi n'a rien à vous reprocher; mais cette épée eſt deſtinée à punir un traître qui vous deshonore.

JEAN.

Qui donc peut me deshonorer?

LE ROI.

Un perfide qui, en mépriſant mes avis, vous a fait une inſulte: *Alphonſe Guttière* a promis mariage à votre fille.

JEAN.

Qu'entends-je?

LE ROI.

A l'abri de cette promeſſe, il en a obtenu des faveurs; il refuſe aujourd'hui de l'épouſer. Il ſentira ſi je ſuis juſte & ſévère. D'abord, je prétends

qu'il l'époufe. *Guttière*, donnez-lui la main.

DOM GUTTIÈRE.

Sire, fongez au moins.....

LE ROI.

Vous ofez répliquer?

DOM GUTTIÈRE.

Non, Sire, je l'époufe.

LE ROI.

Son honneur eft content, mais ma juftice ne l'eft pas. Pour donner un exemple, vous porterez votre tête fur l'échafaud.

BÉATRIX.

Ah, Sire, j'embraffe vos genoux.

JEAN.

Vous me voyez à vos pieds; accordez-moi la vie de *Guttière*, c'eft la feule grace que je vous demanderai jamais.

LE ROI.

Je vous l'accorde. Afin même d'effa-

cer dans cette alliance toute inégalité, j'ennoblis vos enfans avec le droit de porter mon écuſſon. De plus, je donne en dot à *Béatrix* trois villes qui valent le double de l'argent que vous m'avez prêté. Quant à vous, pour vous punir d'avoir vêcu ſoixante ans ſans me voir, je veux que vous reſtiez ici, & que vous me voyiez tous les jours de votre vie.

Il me ſemble, Monſieur, que cette dernière ſcène met ce Drame à côté des ouvrages les plus parfaits de nos Poëtes dramatiques. M. *Linguet* a bien raiſon de dire que le rôle du Roi eſt plus noble ici que dans les Pièces de Mrs *Sedaine* & *Collé*. Le caractère de ce Prince & celui du Laboureur ſont dignes d'être admirés par les connoiſſeurs de tous les ſiécles & de toutes les Nations, & le but moral de ce Drame eſt vraîment ſublime.

Il y a encore une Pièce d'un autre auteur nommé Dom *Franciſco Bandes y Candamo*, où l'on trouve un perſonnage de femme deſſiné avec une fierté étonnante. Je voudrois qu'il me fût poſſible de vous en donner une idée complette; mais cet Article m'a

déja entrainé beaucoup au delà des bornes ordinaires. Je m'apperçois qu'il est long; je me flatte néanmoins qu'il vous paroîtra court.

Ce Théâtre finit par quelques *Intermèdes* qui sont des espèces de farces lesquelles tiennent lieu aux Espagnols des petites Pièces que l'on donne parmi nous après les Pièces en cinq Actes. Il est certain, Monsieur, que M. *Linguet* a rendu un véritable service à notre Littérature en publiant cette traduction. Pour la rendre plus agréable il a pris le parti de retrancher du texte certaines expressions & même certains récits qui ne sont supportables tout au plus que dans la Langue Espagnole: mais, pour en faire connoître le génie, il a presque toujours le soin d'avertir des changemens qu'il juge nécessaires; il donne une notice des Scènes qu'il supprime, & met au bas des pages les expressions qu'il n'a pas cru devoir traduire mot pour mot. C'est avoir trouvé le moyen de satisfaire également & la curiosité des gens de Lettres & la délicatesse des lecteurs difficiles.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Octobre 1771.

LETTRE II.

*Avis aux Mères sur la Petite Vérole & la Rougeole, ou Lettres à Madame de *** sur la manière de traiter & de gouverner ses enfans dans cette maladie ; suivies d'une question proposée à Mrs de la Société Royale des Sciences de Montpellier relativement à l'Inoculation : par M. J. J. Menuret, Docteur en l'Université de Montpellier, Correspondant de la Société Royale des Sciences, Conseiller-Médecin Orninaire du Roi & de l'Hôpital à Montelimar ; un volume in-12 de près de 400 pages ; à Lyon chez les Frères Périsse ; à Paris chez Bailly Libraire Quai des Augustins.*

QUELLE reconnoissance ne devons-nous pas, Monsieur, à ces hommes vraîment utiles qui consa-

crent leurs veilles & leurs talens à connoître la nature & les effets d'un fléau redoutable qui ravage l'humanité, éteint les générations, porte le deuil dans les familles, fit descendre au tombeau l'héritier de LOUIS LE GRAND, & vient de faire trembler la France pour la vie d'une illustre Princesse, chère à la Nation, un des ornemens de la Cour & le digne objet des tendresses d'un auguste époux !

M. *Menuret* s'occupoit à rassembler sur la petite vérole, pour sa propre utilité, les accidens dont il avoit été le triste témoin, & les réfléxions qu'il devoit à son expérience & à son esprit observateur, lorsque le desir de calmer les inquiétudes d'une mère lui fit rédiger ces matériaux en un corps d'ouvrage. Cette Dame, quittant la Province pour se fixer dans la Capitale, y conduisoit un enfant unique, sa seule espérance, & qui n'avoit point encore eu la petite vérole. Elle pria ce Médecin de lui donner une méthode simple, naturelle & sûre, dont elle pût se servir en cas de besoin. M. *Menuret* lui adressa une suite de lettres où la ma-

tière eſt développée, le traitement indiqué dans le plus grand détail, & l'inoculation diſcutée avec beaucoup d'eſprit & d'impartialité. Je ne vous entretiendrai point, Monſieur, des raiſonnemens & des conjectures du ſçavant auteur; je dirai ſeulement qu'il m'a paru qu'entre le grand nombre d'écrits ſur la petite vérole, celui-ci doit être diſtingué. On y reconnoit un homme ennemi de cet eſprit pernicieux de ſyſtême qui porte le trouble par-tout où il s'introduit, un Médecin verſé dans la connoiſſance de la bonne phyſique, & diſpoſé, choſe bien rare, à ſaiſir le vrai découvert par un autre, & à le réduire en pratique.

Je crois néanmoins que la queſtion que M. *Menuret* propoſe à l'Univerſité dont il eſt membre mérite votre attention & piquera votre curioſité. Comme ce n'eſt point l'emphaſe doctorale qui s'y montre & qu'il n'y regne qu'un ton raiſonnable & patriotique, vous me ſçaurez gré de vous en parler un moment. *Lequel des trois partis, ou d'attendre la petite vérole, ou de ſe ſoumettre à l'inoculation, ou de tâcher de l'é-*

viter par l'extirpation, est plus fertile en avantages & sujet à moins d'inconvéniens? La belle question, Mr, pour un prix d'Académie de Médecine! En proposa-t-on jamais une plus intéressante? Voici le début de l'auteur. » Pendant que la petite vérole, devenue » une question d'Etat, excite autant de » fermentation dans les esprits qu'elle a » pu jamais en produire dans les corps, » pendant que chacun plaide en faveur » du genre humain, en déclamant pour » ou contre l'inoculation, & que ce » zèle apparent ou réel du bien public » enfante rapidement des milliers d'é- » crits qui n'ont pu encore éclaircir ou » du moins épuiser cette matière, pour- » riez vous, Messieurs, sans être coupa- » bles envers l'humanité, rester plus » long-temps dans l'engourdissement » & le silence sur une affaire aussi in- » téressante?..... Et quel autre Tribunal » seroit plus compétent pour prononcer » que celui où préside la Philosophie, » où la méthode sévère des sciences » abstraites maintient la droiture & la » vérité, où la nature sans cesse *exami-* » *née & interrogée révèle ses mystères &*

» *dicte ses oracles*? » Cependant, *la nature, examinée & interrogée* par la faculté de Montpellier, n'a pas encore voulu dire lequel valoit le mieux dans le cas de la petite vérole, ou d'administrer des *échauffants* pour que leur fermentation favorise l'éruption du virus variolique & l'empêche d'être répercuté dans la masse du sang, ou d'entretenir par des *rafraîchissants* le ton des fibres & l'élasticité des vaisseaux pour que cette éruption, de laquelle dépend le salut du malade, se fasse avec moins d'effort & plus de célérité. Je voudrois bien que *la nature interrogée* daignât *révéler ce mystère* & prononcer *l'oracle.*

L'auteur, sur la première de ces trois questions, pose pour principe que presque tous les hommes sont attaqués de la petite vérole, si dangereuse pour la vie & pour la beauté. Il n'est point d'homme, qui, même avancé dans la carrière de ses jours, ne regarde comme un malheur l'avantage prétendu d'en avoir été jusques-là préservé. On éprouve donc l'inquiétude éternelle d'un mal qui peut se manifester à chaque instant & se saisir d'un sujet dans une circonstance défavorable : perplé-

xité d'autant plus cruelle qu'elle augmente toujours avec les années, parce qu'en même temps que l'âge rend la vie plus chère & la beauté plus précieuse, il semble augmenter la malignité du fléau qui menace & détruit l'une & l'autre.

Monsieur *Menuret* propose l'inoculation ; il parle de cette pratique nouvelle avec l'impartialité la plus estimable. Quoique des expériences multipliées & justifiées par les succès les plus éclatans & les plus avérés, parlent hautement en faveur de l'inoculation, il est certain que l'idée d'exposer à un danger cruel un fils unique qui actuellement se porte bien & qui peut-être n'aura jamais le mal qu'on veut lui donner, il est certain que cette idée répugnera toujours à la tendresse d'un père, & sur-tout à la vive sensibilité d'une mère.

Par l'*extirpation* de la petite vérole l'auteur entend les moyens que l'on pourroit prendre pour en arrêter l'épidémie. Dès que la petite vérole entre dans une famille, elle n'en sort plus qu'elle n'en ait, en quelque sorte, visité tous les membres. Quelques Mé-

[redacted]

decins voudroient que dans chaque ville il y eût un eſpèce de lazaret où l'on portât au plus vîte le ſujet attaqué afin d'empêcher le venin de tranſpirer & d'infecter le lieu qu'occupe le malade. M. *Menuret* répond avec beaucoup de ſens & de ſolidité, 1°. qu'il en eſt du virus variolique comme de celui de la peſte ; que l'un & l'autre tranſportés par l'air pourroient ſortir du prétendu lazaret pour venir infecter le citoyen qui ſe croiroit à l'abri, parce qu'il ne communiqueroit point avec le malade, à peu près comme l'air tranſporte ſouvent au loin les ſemences végétales. De plus, le germe pernicieux peut s'attacher à une plume, à un cheveu, à un brin de laine ; ces corps, en devenant le jouet des vents, tranſporteront avec eux le levain funeſte.

Je terminerai cet article par l'hiſtoire ſingulièrement intéreſſante d'un jeune Seigneur François qui vient à l'appui de la conjecture de M. *Menuret*. Le jeune Duc d'*Antin* ſe rendoit à Breme qui venoit d'être priſe en 1759 par nos troupes. Il étoit à cheval ; il rencontre ſur

ſa route, dans une voiture, un Médecin auquel il fait des queſtions ſur le but & l'objet de ſon voyage. Celui-ci répond qu'il vient de donner ſes ſoins à un malade du voiſinage attaqué de la petite vérole. Ce mot eſt un coup de foudre pour le jeune Duc juſqu'alors ſouſtrait à ce tribut cruel. Plein de l'idée que le mal vient de s'emparer de lui au moment que le nom a frappé ſon oreille, il part au galop, arrive à toute bride à Breme, ſe met au lit, bien perſuadé que la petite vérole va creuſer ſon tombeau. Le lendemain cette maladie montre, par la précocité de ſon éruption, la malignité de ſon caractère, & vérifie en peu de jours le ſiniſtre preſſentiment du malade. Cette hiſtoire, atteſtée par toute l'armée d'Hanovre, offre aux ſpéculateurs un vaſte champ de diſſertation; mais il eſt triſte que la mort d'un jeune Seigneur de ce mérite ſerve de baſe aux hypothèſes & aux raiſonnemens de la Faculté.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 Octobre 1771.

[redacted]

LETTRE III.

Ouvrages de M. Lesley contre les Déïstes & les Juifs, avec des Défenses & un Traité du Jugement Particulier & de l'Autorité en matière de foi; traduits de l'Anglois sur la septième édition; par le R. P. Houbigant, Prêtre de l'Oratoire; un volume in-8° d'environ 300 pages; à Paris chez A. M. Lottin l'aîné Imprimeur-Libraire rue S. Jacques.

Les opuscules que je vous annonce, Monsieur, ont eu le plus grand succès en Angleterre. Ils le doivent à la marche régulière, méthodique & serrée de l'auteur qui consacra sa plume au service de la Religion, & se proposa de la venger des blasphêmes de l'impiété & des mépris de la Synagogue. *Charles Lesley*, fils du Docteur

Jean Lesley, qui étoit Evêque Protestans de Clogher en Irlande, après avoir fait ses Humanités au Collège de Dublin en 1664, y prit le degré de Maître-ès-Arts. La délicatesse de sa conscience lui fit quitter le Barreau; il entra dans le Clergé en 1687, & fut revêtu de la dignité de Chancelier de l'Eglise de Connor. Zélé pour la créance de ses pères, il attaqua les Catholiques que le Gouvernement protégeoit alors, & se donna beaucoup de mouvement pour les empêcher d'entrer dans les charges publiques.

La révolution de 1688 couvrit *Lesley* de gloire, Sur le refus courageux de prêter serment à *Guillaume* & à *Marie*, il fut dépouillé de tous ses bénéfices; ce qui le fit regarder comme un des principaux chefs du parti *non jurant*, parce que sa capacité égaloit le zèle qu'il avoit pour les intérêts de ses Princes légitimes dont il suivit longtemps la fortune au delà des mers; il essaya même de persuader au jeune Prince d'embrasser le Protestantisme. Mais voyant ses tentatives inutiles, & las de vivre hors de sa patrie, il y re-

[redacted]

tourna en 1721 & y mourut au mois de Mars ſuivant dans ſa maiſon de Glaſlough au Comté de Monaghan.

Leſley compoſa, ſuivant les occaſions, divers écrits Théologiques, Preſbytériens, Quakers, Sociniens, Juifs, Déiſtes ; ſon éloquence s'eſt exercée contre tous les ennemis de la Religion. Quant à ſes ouvrages Politiques, ils tendent tous à juſtifier ſes ſentimens touchant la révolution nationale dont il fut témoin. Le plus conſidérable de ſes Traités pour défendre le Chriſtianiſme eſt intitulé : *Méthode courte & aiſée contre les Déiſtes, dans laquelle la certitude de la Religion Chrétienne eſt démontrée par la preuve infaillible de quatre règles qui ſont incompatibles avec aucune des impoſtures arrivées juſqu'ici, ou qui ſeroit même poſſible* ; à Londres 1699. Cet écrit tendoit à réfuter l'hiſtoire d'*Apollonius* publiée récemment par le célèbre *Blount*. L'auteur commence par faire ſentir dans ſa *Préface* la fauſſeté & le ridicule des opérations merveilleuſes attribuées au Thaumaturge de Thyane. Il donne enſuite les quatre règles qui, ſelon lui, ſont eſſentielles pour établir la

certitude des faits sur lesquels repose toute la Religion. » Un fait est digne » de toute créance, 1° s'il est tel que » nos sens extérieurs, nos yeux & nos » oreilles en puissent être juges. 2°. » S'il se passe en public & à la face de » l'univers. 3°. S'il y en a des monu- » mens publics, & si outre cela on » pratique certaines cérémonies pour » en conserver la mémoire. 4°. Si les » monumens ou si les cérémonies ont » été institués & ont commencé dès le » temps où la chose est arrivée. » Je vous invite, Mr, à lire dans le texte l'application vive & pressante que l'auteur fait de ces principes de certitude aux évènemens surnaturels qui appuyent le Christianisme & aux prétendus miracles qu'on ne rougit pas de leur opposer, & quelquefois même de leur préférer. Tout est développé & discuté avec autant de force que de clarté, & il y a des endroits où les raisonnemens sont portés à un degré d'évidence qui ne peut être méconnue que par l'orgueil le plus incurable & l'entêtement le plus déterminé.

Dans le Traité *du Jugement Particu-*

lier en matière de foi, on rencontre, parmi des principes très-ſains & très-orthodoxes, quelques maximes de la Religion Réformée, dont les conſéquences ſont auſſi dangereuſes que déraiſonnables. Le ſçavant traducteur les corrige dans les notes qui accompagnent le texte Anglois, & il en fait ſentir la fauſſeté.

On doit ſçavoir gré au P. *Houbigant* d'avoir pris la peine de traduire ces différens opuſcules. Quel ſiécle eût plus beſoin de ſemblables écrits. L'impiété ne prend plus la précaution de ſe cacher; elle blaſphême tête levée, & avec un ton d'aſſûrance qui fait gémir tous les François ſincèrement attachés à la Religion de *Clovis*, de *Charlemagne* & de S. *Louis*. Il faut eſpérer que des excès auſſi coupables exciteront la vigilance du Gouvernement, & qu'un jour on lira dans nos annales: *Louis XIV* ne voulut point ſouffrir une ſecte oppoſée à la foi de ſes ancêtres; il détruiſit le Calviniſme; ſon illuſtre ſucceſſeur arrêta l'audace d'une cabale de Lettrés dont les progrès tendoient au renverſement de toute Religion; il extermina la Philoſophie.

Louise, ou le Pouvoir de la Vertu du Sèxe, Conte Moral traduit de l'Allemand par M. Junker, de l'Académie des Belles-Lettres de Gœttingen; Brochure in-12 de 100 pages; à Paris chez de Hansy Libraire rue Saint Jacques, & Bastien Libraire rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint Germain.

Louise est une jeune personne à qui une éducation distinguée a inspiré de bonne heure des sentimens honnêtes. Elle a eu le malheur de perdre ses parens; elle est forcée de chercher un asyle chez Madame *de Moncrif* sa tante, qui, déja sur le retour, a la fureur de se jetter plus que jamais dans le tourbillon du grand monde & de renouveller les aventures de sa jeunesse. Le Comte *de C****, l'un de ces hommes légers

que cette Me *de Moncrif* met au nombre de ses adorateurs, lui demande de qui elle est en deuil : elle répond que c'est d'une de ses sœurs, triste personnage qui ne faisoit que la moraliser par lettres pendant sa vie, & qui, après sa mort, lui a laissé le fardeau d'une fille qui promet de n'être pas moins hypocondre que sa mère, d'une *espèce de philosophe de dix-neuf ans qui bâille dans le grand monde & s'ennuie dans la société.* Ce portrait, tout peu flatté qu'il est, excite la curiosité du Comte ; il presse tant Madame *de Moncrif* qu'enfin elle donne ordre d'appeller sa nièce. Sa présence surprend, enchante, trouble le Comte. » Les roses de son » teint n'étoient point l'ouvrage de » l'art, mais celui de l'innocence. Deux » grands yeux bleus, pleins du plus » tendre feu, faisoient toute sa parure; » mais en la voyant on n'en desiroit » point d'autre. Sur son visage on re-

» marquoit une douce mélancolie qui, en
» modérant l'éclat de ses charmes, in-
» vitoit à la consoler. Ne m'avez-vous
» pas appellée, ma tante, dit-elle
» après avoir salué le Comte avec des
» graces aussi modestes que nobles ?
» Voilà M. le Comte qui souhaitoit
» vous voir, répondit Madame *de*
» *Moncrif* avec une sorte de dépit de
» la trouver si belle. Je l'ai bien préve-
» nu que vous n'étiez point dans une
» parure convenable pour vous présen-
» ter ; mais il n'en a pas été moins
» pressant. Puisque M. le Comte est
» de votre connoissance, je desirerois
» être digne de son attention, reprit
» *Louise ;* mais je me connois, & je
» n'ai point l'orgueil de prétendre au
» commerce du grand monde, quand
» même mon ajustement & la perte
» que j'ai faite ne m'avertiroient pas de
» chercher la solitude. Oh, point d'é-
» légies, *Louise*, je vous en prie. Si

[redacted]

» vous voulez gémir, attendez que vous » ſoyez ſeule. Je vous demande pardon, » dit *Louiſe* en ſe retirant.

» Le Comte étoit encore *ſous le* » *charme*. Ses regards furent conſtam- » ment fixés ſur la jeune perſonne qu'il » conſidéroit avec un plaiſir qu'il n'a- » voit pas encore éprouvé. Toute ſon » ame ſembloit être concentrée dans » ſes yeux. Il voulut lui dire quelque » choſe de flatteur. En toute autre occa- » ſion il auroit eu cent ſaillies brillan- » tes ; mais dans ce moment il ne » trouva point d'expreſſion : toutes les » facultés de ſon ame ſembloient être » ſuſpendues. Il fut indigné de la voir » traitée avec ſi peu d'égards. A l'inſ- » tant où elle quittoit l'appartement, » il lui dit à demi-voix : Que votre » tante eſt injuſte ! paroles qu'elle fei- » gnit de ne pas entendre. » Le Comte juſqu'alors avoit été un être incon- ſéquent, léger, frivole ; ſa paſſion

change ſon caractère : cependant l'inſtant d'après ſon goût pour le libertinage l'emporte ; il écrit à *Louiſe* & ſéduit une de ſes femmes de chambre. *Louiſe* remet à ſa tante la lettre du Comte ſans l'avoir lue, & la femme de chambre eſt renvoyée. Madame *de Moncrif*, déſeſpérée d'avoir perdu tous ſes droits ſur le cœur de l'amant de ſa nièce, conçoit l'indigne projet de faciliter ſon triomphe auprès d'elle, dans l'idée de raffermir ſon empire après que ce nouveau goût ſera ſatisfait ; elle fournit au Comte toutes les occaſions de ſéduire ſa nièce ; mais la vertu de *Louiſe* échappe à tous les dangers. Le Comte lui-même, touché de tant de ſageſſe, avertit *Dormond* le tuteur de cette fille auſſi vertueuſe qu'aimable. Ce tuteur profite de la circonſtance d'un voyage que Madame *de Moncrif* veut faire faire à ſa nièce dans la terre

d'une de ses amies, pour la préparer davantage à la perte de son innocence ; il la fait enlever sur le chemin. Elle accuse le Comte de cette violence ; mais elle voit paroître *Dormond*. « Vous » vous faites donc une si grande peine, » Mlle, de revoir votre Tuteur !..... » Je suis au désespoir qu'il vous ait fallu » venir à ma terre dans une telle cons- » ternation ; mais cela étoit nécessaire » pour vous garantir d'un piége un peu » plus désagréable.... Venez, Made- » moiselle ; c'est ici chez ma sœur ; » vous y trouverez un asyle plus sûr » pour la vertu que dans cette maison » licencieuse d'où vous sortez, &c. »

Le Comte met enfin de l'ordre dans ses affaires, règle sa conduite, & tel est *le Pouvoir de la Vertu* sur lui, qu'il met tout son bonheur à obtenir la main de la jeune *Louise*, dont la fortune & la naissance ne devoient pas

lui faire eſpérer un établiſſement auſſi avantageux.

L'auteur de ce Conte eſt Monſieur *Zacharie.* L'objet en eſt vraîment moral ; le caractère de *Louiſe* eſt intéreſſant ; mais on ne peut voir ſans dégoût les trames odieuſes de Madame *de Moncrif* pour deshonorer ſa propre nièce. On peut même dire, à l'honneur de l'humanité, que de tels projets ne ſont pas naturels ; les mœurs actuelles ſont, à la vérité, bien corrompues ; mais de telles infâmies ſont heureuſement encore hors de la vraiſemblance. Quant à la peinture de la galanterie du ſiécle & des ridicules à la mode, elle m'a paru peu reſſemblante dans ce Roman ; les Allemands devroient laiſſer à nos jeunes écrivains ces tableaux, dont eux-ſeuls ſont en état de rendre les nuances & les fineſſes.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 Octobre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

*Histoire Générale des Provinces-Unies; dédiée à Mgr le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang; par Mrs D***, ancien Maître des Requêtes, S***, de l'Académie Impériale & de la Société de Londres, 8 volumes in-4°; prix grand papier 120 livres, papier ordinaire 80 livres; à Paris chez Simon Imprimeur du Parlement, rue Mignon Saint André-des-Arcs.*

QUOIQUE nous ayons, Monsieur, plusieurs Histoires particulières des Provinces & des villes que nous désignons par le mot de Hollande,

personne ne s'étoit proposé d'en écrire une Histoire générale & complette, & de mettre sous un coup d'œil les faits qui se sont succédés de siécle en siécle jusqu'au terme de la grandeur de la République. Les sçavans & laborieux anonymes dont je vous annonce l'ouvrage ont entrepris avec succès de remplir cet objet important, & c'est un service réel qu'ils rendent à la Littérature. Le titre d'*Histoire Générale des Provinces-Unies* qu'ils ont adopté, comprend la Gueldre, la Hollande, la Zélande, le païs d'Utrecht, la Frise, l'Overyssel, Groningue & les Ommelandes. Néanmoins, pour l'ancien temps & jusqu'à l'union de ces Provinces, ils s'attachent plus particulièrement à la Hollande, en ne touchant aux autres que quand les circonstances l'exigent. L'Histoire des Provinces-Unies, d'après ce dessin, se range naturellement sous cinq périodes principales. La première renferme ce qui s'est passé avant l'entrée des Romains dans la Basse-Germanie; la seconde le temps de la domination des Empereurs; la troisiéme l'invasion des Francs, leur gou-

vernement & celui des Rois de la branche Germanique. La quatrième commence avec les Comtes, & la cinquième à l'établissement de la République. Les quatre premières époques composent l'Histoire Ancienne, & la dernière forme l'Histoire Moderne.

Les fastes des Bataves offrent le tableau d'un peuple jaloux de son indépendance & de conquérans ambitieux qui s'arment pour la détruire. Les Romains se présentent d'abord ; ils imposent leur joug à ce peuple libre, & le révoltent par leurs exactions. La Germanie entière s'intéresse dans la querelle ; l'amour de la liberté & la valeur sans discipline l'emportent sur la science militaire, & les vainqueurs du monde sont obligés de restituer à cette nation ses droits & ses privilèges. On voit ensuite les Francs subjuguer par les armes une partie de ces Provinces, & se soumettre l'autre par la douceur de l'Evangile ; la liberté se relever sous les premiers Comtes ; son esprit se perpétuer, s'affoiblir par degrés, s'anéantir presqu'entièrement sous la puissance formidable des Princes de la Maison

de Bourgogne & de celle d'Autriche; se ranimer au coup mortel que l'Espagne veut lui porter; rappeller alors son courage, rassembler ses forces pour repousser des violences couvertes du voile de la Religion, triompher au sortir d'un combat inégal, forcer ces ennemis dédaigneux à reconnoître son indépendance, & leur arracher une partie des deux Indes; ensorte que l'ouvrage que l'on publie peut être regardé comme l'Histoire de la liberté combattue, opprimée, renaissante & victorieuse.

Voilà, Monsieur, les grands évènemens que les Historiens des Provinces-Unies se proposent de développer. Bien éloignés de la méthode de certains auteurs qui n'indiquent jamais les sources où ils ont puisé pour se ménager l'avantage puérile de se livrer au merveilleux, les anonymes, dans une *Préface* qui donne une grande idée de leur talent pour l'Histoire, font connoître tous les monumens antiques & modernes d'après lesquels ils ont travaillé; ils font sentir la prévention, l'ignorance ou la fausseté de quelques

chroniqueurs qui ont compilé ſans goût & ſans diſcernement dans des ſiécles de ténèbres, & par conſéquent de prodiges. Ils avouent que leurs annales, comme celles de tous les peuples de la terre, ne préſentent qu'incertitudes & qu'obſcurités dans la première origine de la nation, & ſouvent des vuides & des landes où le fil de l'hiſtoire ſe perd ſans qu'on puiſſe y ſuppléer autrement que par des conjectures qu'on ne doit alors donner que pour ce qu'elles ſont.

Le premier volume de cette Hiſtoire des Provinces-Unies eſt conſacré aux plus hautes antiquités de ces Provinces; il eſt enrichi de deſcriptions géographiques de leur ſituation; des fleuves & des rivières qui les arroſent; des digues que les nationaux, d'après l'exemple des Romains, opposèrent à la fureur de la mer, prête en tout temps à les ſubmerger; d'un recueil de monumens précieux; de conjectures ſur la fondation des villes principales; de remarques concernant la tactique, &c. » Leurs bataillons avoient la forme » d'un cône dont on auroit émouſſé la

» pointe.... Ils lançoient des javelots & » des flèches de toute eſpèce en com- » mençant le combat, & fondoient » ſur l'ennemi en même-temps qu'elles » partoient. Leurs armes étoient pein- » tes de couleurs éclatantes ; ils condui- » ſoient leurs chevaux avec un ſimple » bridon.... Le ſon de leurs trompettes » imitoit le mugiſſement des taureaux. » Au lieu d'enſeignes ils portoient au » bout d'une perche la peau des vic- » times qu'ils immoloient dans leurs » bois ſacrés. Leur ordre de bataille » étoit fermé par un grand nombre de » chariots ſur leſquels étoient leurs » femmes & leurs enfans qui ne ceſ- » ſoient de les encourager pendant le » combat par leurs cris & leurs hur- » lemens. On y portoit les bleſſés » dont elles ſuçoient les plaies ; elles » donnoient des rafraîchiſſemens à » ceux que la fatigue épuiſoit, & les » ranimoient à retourner à la charge ; » de façon que leurs exhortations ont » ſouvent rappellé la victoire du côté » qui ſuccomboit. »

On trouve enſuite une deſcription de l'Etat Eccléſiaſtique ancien & mo-

derne juſqu'au temps de la grande révolution, & une peinture très intéreſſante & très détaillée de la forme religieuſe, civile, militaire, économique & politique des Provinces unies par le ſerment de confédération, de leurs découvertes au delà des mers & de leur commerce. Cette idée de préſenter d'abord l'état ancien & moderne d'une Nation avant que d'en écrire l'hiſtoire, fait infiniment d'honneur aux deux écrivains; il ſeroit bien à ſouhaiter que tous les auteurs euſſent pris la peine d'en faire autant à la tête des Hiſtoires qu'ils nous ont données; ſouvent on y trouve tout, excepté ce qu'on y cherche le plus, je veux dire, les mœurs, les uſages, la forme du gouvernement domeſtique, les variations & les changemens que le temps & les circonſtances y ont occaſionnés. L'Hiſtoire des Provinces-Unies eſt précédée de toutes les notices néceſſaires pour la lire avec fruit, & pour n'être jamais arrêté par des diſſertations froides ou des notes ennuyeuſes. Vous y prendrez ſur-tout une idée nette & préciſe du gouver-

nement actuel de la République, de l'autorité des Etats Généraux, de l'emploi de Statdhouder, des prérogatives & des pouvoirs attachés à cette dignité qui ne peut être balancée que par celle de Grand Pensionnaire des Etats, de la forme particulière qu'observe la République dans son administration de terre ou de mer dans l'un & l'autre continent. Tout ceci suppose des connoissances fort étendues & des recherches immenses. Je m'attacherai, Monsieur, à ce qui regarde plus particulièrement l'histoire des derniers temps. » La souveraineté (des Provinces-Unies) » partagée entre les villes réunit ses » effets & se manifeste par les Etats » Généraux, organe commun & par » lequel l'autorité de chaque Province » devient générale & despotique. » Les Députés sont autant de Plénipotentiaires chargés d'instructions » qui les autorisent à promulguer des » Arrêtés qui deviennent des loix par » l'acceptation générale, & à délibérer » sur tout ce qui touche à la confédération, sans oser passer leurs ordres, ni » rien statuer sans pouvoir. Lorsque

» l'Arrêt eſt une fois accepté, il eſt plus
» abſolu que les Edits & les Ordon-
» nances des Rois, & nulle Puiſſance
» ſur la terre ne peut y faire de chan-
» gement. On nomme des Députés tous
» les trois ans; les voix ſe comptent
» par Province, & comme elles ne
» ſont que ſept, il ne peut y avoir de
» partage dans le cas où la pluralité
» l'emporte. Le Stadhouder, l'Amiral
» & tous les Officiers de terre & de
» mer ſont exclus des délibérations &
» ne peuvent entrer dans les Etats que
» quand ils ont quelque propoſition à
» faire, ou quand ils ſont mandés pour
» rendre compte de leur conduite,
» recevoir leurs commiſſions ou leur
» congé. »

En Hollande où chaque citoyen naît Prince & Soldat d'une République plus commerçante que guerrière, tout eſt calculé; chaque goûte de ſang verſé pour le ſalut de la Patrie eſt évalué, &, dans le Recueil des Ordonnances pour le ſervice de mer, on trouve un tarif du prix des différentes eſpèces de bleſſures. » Ceux qui ſeront bleſſés » en faiſant leur ſervice ou dans le

» combat, feront panfés aux dépens
» de la République. S'ils reftent hors
» d'état de gagner leur vie, ils auront
» à leur choix une fomme une fois
» payée ou un *ducaton* par femaine à
» dépenfer. S'ils demeurent eftropiés,
» on leur payera pour la perte

» Des deux yeux,	1500 *florins.* *
» Pour un œil,	350
» Pour les deux bras,	1500
» Pour le bras droit,	450
» Pour le gauche,	350
» Pour les deux mains,	1200
» Pour la droite,	350
» Pour la gauche,	300
» Pour les deux jambes,	700
» Pour une jambe,	350
» Pour les deux pieds,	450
» Pour un pied,	200

» Pour les moindres bleffures à propor-
» tion. »

C'eft fur tout par le commerce que la Hollande fe foutient & qu'elle eft parvenue à faire poids dans la balance de l'Europe. Cet article important eft traité avec beaucoup d'étendue & d'é-

* Le *ducaton* vaut 6 livres 18 fols & le *florin* 2 livres 10 fols de notre monnoie.

xactitude. Il eſt terminé par le parallèle du génie des deux nations les plus commerçantes. » Le Hollandois devenu né-
» gociant par force, inſtruit par l'ex-
» périence, a toute la conſtance & la
» ſagacité néceſſaires pour réuſſir. Son
» commerce eſt sûr, &, s'il n'en tire
» pas tout ce qu'il pourroit rapporter,
» du moins il ne s'expoſe pas aux gran-
» des pertes ; mais ſa prévoyance le
» rend quelquefois un peu lent ; ſon
» économie va juſqu'à la léſine, &
» la crainte de perdre ne lui permet
» pas de haſarder des coups déciſifs.
» L'Anglois, en réuniſſant tous ces
» avantages, n'en affoiblit aucun. Plus
» riche que le premier par la fertilité
» de ſon terroir & l'étendue de ſon
» païs, il eſt en état de ſupporter la di-
» minution de ſon gain & même ſes
» pertes. Hardi dans ſes entrepriſes,
» calculateur exact, mais moins minu-
» cieux, verſé par état dans la ſcience
» du commerce, il pourroit avec le
» temps s'emparer de tout & donner
» l'excluſion aux autres Nations. »

On commence dans le ſecond vo-

lume à développer les grands traits historiques, c'est-à-dire, qu'on a puisé dans les annales de l'Empire Romain, & dans les chroniques de la Germanie & de la France les évènemens auxquels le peuple de la Hollande a eu quelque part. Les auteurs entrent dans les détails les plus curieux sur l'origine & la fondation des villes, sur les évènemens guerriers & politiques qui sont consignés dans leurs Histoires particulières. Lorsque les Romains portèrent leurs légions dans la Batavie, les peuples de cette contrée se défendirent avec courage. Enfin, plutôt alliés que soumis, ils s'enrolèrent dans les troupes de la République, & contribuèrent à soutenir la dignité du nom Romain dans les occasions les plus difficiles. Les Romains estimoient singulièrement la milice Batave, & surtout leur cavalerie. Leurs chevaux étoient dressés à passer les fleuves à la nage sans rompre leur rang; l'audace & la fermeté de cette manœuvre déterminèrent souvent la victoire. Leurs cohortes firent la première charge à la

bataille de Pharſale. Elles étoient ſur la flotte Romaine à la bataille d'Actium. Les Empereurs connoiſſoient ſi bien la valeur & la fidélité de ce peuple guerrier, qu'ils recevoient leurs ſoldats dans la cohorte Prétorienne deſtinée à leur garde. En 368 *Valentinien* entra en Allemagne, défit les Germains toutes les fois qu'ils ſe préſentèrent, & les força de ſe réfugier dans les montagnes. *Randon* leur chef s'étoit campé ſur un rocher eſcarpé de tous côtés. L'Empereur s'étant trop approché pour le reconnoître, fut pourſuivi ſi vivement qu'il ne dut ſon ſalut qu'à la vîteſſe de ſon cheval. Piqué du riſque qu'il avoit couru, il fit prendre les armes à ſon armée, & s'adreſſant aux Bataves: « Souffrirez-vous, » leur dit-il, mes amis, qu'un tas de » brigands, perchés ſur la cime d'un » roc, brave impunément la majeſté de » l'Empire ? ils ſe croyent inacceſſibles » à la valeur & ſe moquent de nos ef- » forts. Montrez leur que les Alliés » des Romains trouvent des aîles » quand il s'agit de voler à la gloire. » Ce peu de mots anima ſi bien ces co-

hortes, que, dès la nuit même, elles montèrent avec des cordes & des crampons par l'endroit le plus escarpé, &, l'armée avançant de l'autre côté, les Barbares entourés posèrent les armes & demandèrent la paix.

A la chute de l'Empire, la Batavie délivrée des Romains eut à se défendre contre les peuples de la Germanie. Après la mort de *Charlemagne*, son fils *Lothaire* eut en souveraineté la plus grande partie du païs des Provinces-Unies. Des monumens authentiques nous apprennent qu'il possédoit » le » Duché de Frise jusqu'à la Meuse, le » Comté de Hameland, le Comté des » Bataves ou de la Béruwe & le Comté » de Teisterband. » Ce fut sous son gouvernement en 840 qu'arriva en Hollande la tempête la plus violente dont on ait entendu parler. Les vagues enflées par les vents surmontèrent les dunes le 26 Décembre. La Frise fut presque inondée. On compta deux mille quatre cens trente-sept maisons emportées par les eaux. Le Rhin remonta

contre ſon cours & en ptit un nouveau dans le Leck & dans l'Yſſel. L'Océan ſe communiqua avec la Zuyderzée qui reçut un grand accroiſſement, & les ſables qui s'amoncelèrent à l'embouchure du Rhin fermèrent preſqu'entièrement la bouche que ce fleuve avoit près de Catwgek. C'eſt à cette époque que le plus grand nombre des Hiſtoriens rapportent le changement que le Rhin ſouffrit dans celui de ſes bras qui conſervoit ſon nom juſqu'à la mer. Mais ne ſeroit-il pas plus naturel de penſer, avec quelques autres, qu'une mutation pareille a été l'effet des progrès de pluſieurs tempêtes qui ſe ſont ſuccédées dans le cours d'un petit nombre d'années?

L'érection du Comté de Heusden, que quelques auteurs confondent avec celui de Hollande, ſe rapporte à l'année 873. L'époque de ſon origine paroîtroit romaneſque ſi elle n'étoit atteſtée par les faſtes de l'Angleterre & de l'Empire d'Allemagne. *Robert de Heuſden* s'étoit diſtingué en pluſieurs rencontres contre les Normands. *Bau-*

doin ſon ſon fils étant paſſé en Angleterre, enleva la dernière des filles d'*Edmond*, ſi ſecrettement que le Roi ſon père, malgré ſes recherches, ne découvrit que long-temps après ce qu'elle étoit devenue. Ses émiſſaires rencontrèrent enfin la Princeſſe filant avec un rouet peint en rouge dans un village de Hollande. Elle étoit veuve avec pluſieurs enfans. Le vieux Monarque, touché du ſort de ſes petits-fils, obtint de l'Empereur le titre de Comté pour la terre qui leur appartenoit, & l'augmenta de pluſieurs acquiſitions. Pour conſerver le ſouvenir d'une aventure auſſi ſingulière, l'Empereur leur donna la roue de gueule que cette maiſon porte encore aujourd'hui dans ſes armes.

Ce ſecond volume de l'Hiſtoire des Provinces-Unies finit à l'année neuf cens vingt-un. Je ne tarderai pas à vous tracer une eſquiſſe rapide des ſix derniers Tomes de ce grand ouvrage, qui manquoit dans les annales de l'Europe.

Les Graces & Psyché entre les Graces; traduites de l'Allemand de M. Wieland par M. Junker, de l'Académie des Belles-Lettres de Gœttingen; Brochure petit in-8° de 144 pages; à Paris chez de Hansy Libraire rue Saint Jacques, & Bastien Libraire rue du Petit-Lion, près de celle de Tournon.

Ce Poëme est divisé en six Livres. Dans le premier, l'auteur feint que les *Graces* furent le fruit des amours de *Vénus* & de *Bacchus* dans sa première jeunesse.

Le second Livre nous retrace l'ancienne fiction de l'*Amour* que les *Graces* enchaînent avec des fleurs tandis qu'il est endormi.

Dans le troisiéme les *Graces* portent l'*Amour* à *Licénion* leur nourrice dans une corbeille de fleurs. *Licénion*, ainsi que *Dametas* son mari, recouvre sa

jeunesse. Ces trois aimables filles, sans aucune altération de leurs traits, deviennent de vraies Déesses, & l'*Amour* les reconnoît pour ses sœurs.

Le quatrième Livre est un épisode où le plus beau Berger de l'Arcadie adjuge une couronne à la Bergère la plus jolie.

Dans le Livre suivant les *Graces* contribuent aux nouvelles conquêtes de *Vénus*, & à leur arrivée dans l'Olympe les Dieux se trouvent tout à coup plus aimables. *Jupiter* devient poli, *Junon* complaisante; *Minerve* danse avec les *Muses*, & *Vesta* joue à Colin-Maillard avec les *Graces*, l'*Amour* & *Ganimède*.

Le dernier Livre contient les amours de *Thalie* avec un Génie demi Faune, demi Amour; de leur union naît un petit Faune qui devient le Génie de l'ironie de *Socrate*, de la Satyre d'*Horace* & de la Raillerie de *Lucien*; enfin, *Pasithée*, la plus jeune des *Graces*, se marie au Dieu du Sommeil.

Cet ouvrage, Monsieur, ne sera pas mis à côté de celles des productions de

M. *Wieland*, qui lui ont acquis une ſi haute réputation. On trouvera ſans doute que toutes ces fictions pouvoient être plus piquantes, plus ingénieuſes. Je ne ſçais ſi c'eſt la faute de l'original ou du traducteur : mais le ſtyle de ce Poëme n'eſt rien moins qu'agréable ; il eſt ſouvent coupé par des diſcours très-inutiles d'une certaine *Danaé*, à laquelle l'auteur s'adreſſe, & dont les réfléxions font un fort mauvais effet. Dans un endroit l'auteur appelle les *Graces* de *bonnes filles* ; dans un autre elles craignent que l'*Amour* ne les ait *enſorcelées* ; ailleurs, elles diſent à leur *maman* que c'eſt l'*Amour le plus gentil & le meilleur du monde, & non pas le féroce Amour qui mange les filles*. Si tout cela eſt dans le Poëme Allemand, le Traducteur auroit très-bien fait de rectifier ces défauts.

Pſyché entre les Graces n'eſt qu'un fragment d'un autre Poëme qui devoit avoir trois ou quatre Chants.

Le Nagzag, ou Mémoires de Christophe Rustaut, dit l'Africain ; Brochure in-8° de 118 *pages ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

Vous ne devineriez jamais, Monsieur, ce que c'est que *le Nagzag*. C'est, suivant les *Mémoires de Rustaut*, un simple qui a la merveilleuse propriété d'allumer & de multiplier les desirs amoureux.

Rustaut, pour se soustraire aux corrections de son père qui l'assommoit de coups, se fait valet de Comédien, ensuite part pour les Isles, est fait prisonnier, essuye des tempêtes, est jetté dans une Isle déserte avec deux ou trois de ses compagnons de voyage. C'est dans cette Isle qu'au bout d'un mois ils trouvent un vieillard de 107 ans, & sa femme, qui leur font connoître l'admirable spécifique dont il est question. Cette femme & ce vieillard racontent tour à tour leurs aventures qui

sont à peu près du même degré de vraisemblance. Le vieillard meurt. *Rustaut* conçoit le projet de transporter le *Nagzag* en Europe, & fonde là dessus l'espoir d'une fortune immense; il en remplit une petite chaloupe jusqu'au comble, & s'embarque avec ses compagnons & la vieille. Mais une nouvelle tempête submerge la barque précieuse & tout ce qu'elle contient; il se sauve à la nage, arrive au Cap de Bonne Espérance, puis à l'Isle de Bourbon, puis à Nantes, enfin à Paris où il se fait Ecrivain sous les Charniers des Innocens.

Vous comprenez, Monsieur, que ces *Mémoires* ne sont pas tout à fait dans le genre noble; mais il est une certaine classe de lecteurs qu'ils peuvent amuser. Ce que je vais vous citer vous mettra au fait de l'espèce de plaisanterie & du style de l'auteur; c'est un des morceaux les plus bouffons de ce petit Roman. La vieille, au milieu de son histoire, rapporte qu'elle étoit tombée entre les mains des Hottentots. On se sert d'un excellent moyen pour lui faire apprendre en peu de temps la

Langue du païs. « Je fus déposée, dit-
» elle, entre les mains d'une douzaine
» de femmes propres à me rapeller l'i-
» mage des Enfers. J'ignorois qu'on
» me mettoit à l'école, & que c'étoit
» des Maîtresses de Langue à qui on
» me confioit pour prendre soin de
» mon éducation. Je ne sçavois non
» plus ce qu'étoient devenus mes com-
» pagnons dont on m'avoit séparée.
» Je passai la nuit dans l'accablement,
» après avoir mangé une jatte de mil-
» let pulvérisé. Le lendemain de bon
» matin l'on vint me couper tous les
» cheveux. Mes Maîtresses s'emparè-
» rent de moi ; chacune d'elles me
» montroit une chose en jettant un
» cri pour me la nommer : j'étois
» obligée de répéter le même mot,
» & si je le prononçois mal ou si je
» faisois un faux ton, la proposante
» m'enfonçoit une aiguille pointue
» dans le derrière, & répétoit la céré-
» monie jusqu'à ce que j'eusse bien
» dit à sa fantaisie. Après ma première
» leçon, qui en faisoit douze, j'avois
» les fesses criblées comme une grille
» de rape ; on me mena dans mon

» logis & l'on me frotta d'une li-
» queur onctueuſe pour recommencer
» le lendemain. Cette façon d'incul-
» quer le ſçavoir me parut déplai-
» ſante ; mais je n'avois pas l'auto-
» rité de réformer les loix ni les uſa-
» ges. Cet exercice dura plus d'un
» mois, pendant lequel je fis des
» progrès infinis. Au bout de ce ter-
» me le premier Miniſtre vint me
» voir & m'eſſayer pour ſçavoir ſi j'é-
» tois en état de me faire entendre
» de Sa Majeſté. Je m'expliquois dé-
» ja aſſez intelligiblement. La Lan-
» gue n'étoit pas abondante, il parut
» content de ma converſation, &
» promit de venir me prendre le len-
» demain pour me préſenter à ſon
» maître, qu'il me nomma le Grand,
» l'invincible *Florikuku*...... Le len-
» demain, l'on vint me prendre en cé-
» rémonial ſur une civière pour me
» conduire à l'audience du Monarque.
» Il étoit aſſis ſur un bât de mulet, &
» il m'en préſenta la croupière, &c. »

Je ſuis, &c.

A Paris ce 22 Octobre 1771.

LETTRE V.

Traduction de diverses Œuvres composées en Allemand en vers & en prose ; par M. Jacobi, Chanoine d'Halberstat, un volume in-4° de 300 pages ; à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins : prix 3 livres broché.

QUI auroit pu prévoir il y a quarante ans, Monsieur, que la Littérature Allemande deviendroit sitôt la rivale de la nôtre ? Quelle surprise n'ont pas causée parmi nous les productions des *Hallers*, des *Klopstocks*, des *Gleims*, des *Wielands*, & sur tout celles de l'inimitable *Gessner*! On ne s'attendoit pas à voir naître tout-à coup tant d'excellens Poëtes dans tous les genres chez des peuples qui jusques là n'avoient paru destinés qu'aux travaux infatigables d'une pesante érudition. Nous avons même été forcés d'avouer qu'il

qu'il y a des genres auxquels les Allemands ſe ſont montrés plus propres que les François. Nous n'avons point d'Eglogues à oppoſer à celles de *Geſſner*. Les poëſies lyriques de cette Nation ont plus de feu & d'enthouſiaſme que les nôtres. En vous rendant compte des traductions qu'on nous a données de ces différens Poëtes, jai tâché d'en indiquer les beautés ; j'ai remarqué auſſi que le défaut commun à la plûpart d'entr'eux étoit le peu de choix dans les images, qu'ils prodiguoient ſouvent juſqu'à la ſatiété. Ce défaut eſt moins ſenſible dans les Poëſies dont je vous annonce aujourd'hui la traduction. M. *Jacobi* mérite une place diſtinguée parmi les Poëtes les plus aimables ; ſes ouvrages ont cette fleur de ſentiment & de délicateſſe qui doit perdre beaucoup de ſon prix en paſſant dans une Langue étrangère ; à plus forte raiſon ſont elles moins ſuſceptibles d'un extrait. Il faut s'imaginer ce que deviendroient la plûpart de nos Chanſons ou de nos Poëſies légères, traduites en Allemand & analyſées dans un ouvrage périodique de cette Nation. Quel mérite réel

ne doivent donc pas avoir les Poësies de M. *Jacobi*, si l'on en rencontre plusieurs qui puissent résister à de pareilles épreuves !

Vous trouverez, Monsieur, dans la première pièce de ce Recueil la peinture la plus séduisante de cette volupté douce qui s'allie avec la modestie & la vertu ; c'est une espèce d'Ode Anacréontique ; elle est intitulée *Au Lit de Bélinde.* » Petit Lit, où reposent la beauté » & l'innocence, heureux sanctuaire » de l'amour, près duquel même un » Satyre effronté seroit respectueux & » timide, j'éparpillerai autour de toi » des fleurs odorantes ; tu ne seras » pas profané par un Poëte, qui, en badinant avec l'Amour, sent encore le » prix de la sagesse. Frémissemens secrets, volupté tranquille, venez saisir l'ame d'un jeune homme ! ..... » Couche adorée de mon Amante, » montre-moi l'image de *Bélinde* ; tu » vois ici tous ses attraits dévoilés ; » ici peut-être les sons d'une voix à » demi-éteinte te découvrent ce qui » manque à ses souhaits, & ce qu'elle » se cache à elle-même. Tes rideaux s'a-

» gitent ; je vois des ſonges ſe gliſſer
» à travers : troupe charmante ! Beaux
» comme les enfans de *Cypris*, ils vol-
» tigent autour de cette fille vertueuſe.
» *Bélinde* ſe fâche ; la pudeur, la jeu-
» neſſe & les deſirs colorent ſes joues.
» Maintenant, lorſqu'elle s'éveillera,
» & que, plus tendre, troublée encore
» par les fantômes du plaiſir, elle ſou-
» rira à l'aurore ; quand d'une main
» agile les Graces lui jetteront ce vê-
» tement léger qui trahit tous ſes
» charmes : alors, ah ! c'eſt alors que je
» te porte envie ! Mais ce petit temple
» ne doit pas entendre des vœux in-
» diſcrets ; je ne me permettrai que
» des ſoupirs auſſi modeſtes que le lan-
» gage des Amours quand ils s'entre-
» tiennent avec *Cythérée*. Vous qui, en-
» flammés d'une ardeur brutale, n'a-
» vez jamais connu le Dieu de l'amour,
» déchirez d'une main téméraire ces
» voiles ſaints, que les Graces ont tiſ-
» ſus à la beauté ; tandis qu'un amant
» délicat tremble en voyant le lit de
» *Bélinde*, s'éloigne par un mouve-
» ment reſpectueux de ſa demeure, &
» ne cherche *Bélinde* que dans de rian-

» tes prairies, où des Dieux gardent
» les troupeaux avec cette douce ber-
» gère; c'est là qu'il la poursuit sur les
» fleurs, qu'il l'atteint, l'embrasse,
» & sans remords est plus heureux
» que vous dans l'ivresse de vos plai-
» sirs. »

Une autre Pièce, qui a pour titre *Le Faune*, conserve dans la traduction cette légèreté, ce coloris tendre, cette fraîcheur qui doivent se faire sentir bien davantage encore dans l'original.
» Faut il qu'une beauté, qui a le sou-
» rire de *Cypris*, gémisse enfermée
» par la sombre défiance dans de tristes
» murailles? Toi, qui te dis l'ami de
» *Bélinde*, va, cher *Cupidon*, jette
» ton bandeau sur les yeux de sa mère.
» Alors la légion des petits Amours
» volera vers elle, & ouvrira sa pri-
» son; alors je verrai *Bélinde* au mi-
» lieu d'eux venir à moi sur cette col-
» line. Et ils diront à cet enfant chéri
» des Graces, qu'un baiser n'est pas
» un crime, si c'est l'innocence qui le
» donne. Déja elle entend au bord des
» ruisseaux les fleurs s'entretenir du
» petit *Cupidon*; déja elle ressent tes

» feux, ô Amour ! Mais hélas ! Je vois » de loin un vieux Satyre se glisser » entre les buissons : ô Nymphes ! » qu'il éprouve vos dédains & vos » outrages ! Par-tout où habite la joie, » il la trouble, & il compte avec une » noire envie les moindres petits bai- » sers qui se donnent. Vous, ô Myr- » tes, à qui nos Bergers adressent les » plus tendres Chansons, gardez-vous » de cacher l'ennemi des Graces. Lors- » qu'il viendra ici pour nous épier, » alors trahissez-le, Bocages, alors » agitez vos rameaux, pour que nous » prenions la fuite ! Le Dieu d'amour » vous punira si vous n'écoutez pas » nos prières, & jamais de belles » Nymphes ne dormiront plus sous » vos ombrages. Aucune Dryade, » après ses danses, & sentant encore » sur sa bouche l'impression des bai- » sers de son Amant, ne laissera tom- » ber sa ceinture au sein de vos ténè- » bres. *Bacchus* n'attachera pas à vos » branches sa coupe couronnée de ro- » ses, ni l'Amour son carquois. La » tendre colombe fuira votre feuillage » infidèle, désormais le réduit des cor- » neilles & des hiboux. »

Vous jugerez ſans doute comme moi, Monſieur, que nos meilleurs Poëtes en ce genre n'ont rien produit de plus délicat. Etes-vous curieux maintenant de voir comment M. *Jacobi* traite les grandes vérites de la morale, liſez la réponſe ſuivante à M. *Gleim*, qui lui avoit dépeint le bonheur dont il jouiſſoit dans ſon petit *Sans-Souci*, ainſi nommé par alluſion au château du Roi de Pruſſe ſon Souverain? « Oui, mon » cher *Gleim*, je le ſçais, dans ton » *Sans-Souci*, où les Muſes, qui l'ha- » bitent avec toi, perſuadent à l'auſtère » Philoſophie de ſe rendre l'amie des » jeux & des ris, & d'encenſer comme » elles l'autel des Graces, là, ayant » placé à tes côtés ton petit Amour s'a- » muſant à ſculpter un buſte de *Platon*, » tu ne ſçaurois envier à *Fréderic* ſon » vaſte *Sans-Souci*. Diſciple de la ſa- » geſſe aimable, elle t'enſeigna à dé- » daigner les palais faſtueux, & mê- » me à plaindre le ſort des Rois. Hé- » las! l'ombre des bois ne les invite » pas à de rians badinages; ce n'eſt pas » pour eux que la douce verdure re- » naît ſur les gazons; en vain le Prin-

» temps fait éclorre les violettes; ils
» n'en cueillirent jamais aucune; ra-
» rement & à peine ils voyent le So-
» leil resplendir derrière les monta-
» gnes, l'Aurore peindre les collines,
» & la Lune scintiller sur de limpides
» étangs. Les oiseaux ne chantent pas
» pour eux; la petite *Philomèle* se taît
» quand elle apperçoit le maître de
» ses bois dans son appareil éclatant;
» l'alouette en s'élevant ne fait en-
» tendre que des sons interrompus;
» les ruisseaux échappent à côté d'eux
» timidement & sans bruit; *Echo*
» épouvantée répète les paroles de
» l'homme vêtu de pourpre, tandis
» qu'elle écoute avec plaisir la voix
» du Berger. Nous autres, mon cher
» *Gleim*, nous sommes aimés de la val-
» lée; où nous cueillons ses roses pour
» en couronner nos verres, nous mé-
» prisons les festins de *Lucullus*. On ne
» boit guère le contentement dans des
» coupes d'or, & rarement le bonheur
» que procure une tendresse sincère se
» rencontre sous de riches lambris.
» O Princes! Quand vit-on les larmes
» de l'amitié ou de l'amour couler le

» long de vos joues? Votre front est
» ceint d'un éclatant diadême; vous
» vous présentez comme des Dieux à
» nos regards; mais que vous sert
» l'empire d'un monde entier, dans
» lequel vous n'avez pas sçu trouver un
» ami? Il est des momens pourtant où
» ils nous paroissent dignes d'envie:
» c'est quand abandonnée dans de pau-
» vres cabanes, les sanglots de l'inno-
» cence éplorée parviennent à se faire
» entendre à travers les murs épais de
» leurs palais, quand ces infortunés les
» nomment leur père, & demandent
» leur assistance. Mais quoi! quand on
» possède des trésors inépuisables, peut-
» on goûter un contentement bien su-
» blime en accordant à des malheu-
» reux un secours qui coûte si peu?
» Lorsque nous faisons participer les
» indigens à nos revenus bornés, nous
» sommes plus généreux que des Prin-
» ces. Dans ces momens redoutables,
» où l'Achéron fait entendre de loin le
» bruit de ses épouvantables ondes, où
» le trône s'ensevelit dans la nuit de la
» mort, de noires frénésies représen-
» tent au héros des champs jonchés

» d'armes & de morts, à ſes genoux des
» priſonniers pâles & déſeſpérés ; &
» autour de ſa tombe retentiſſent des
» accens douloureux & des cris lamen-
» tables. Et nous, nous verrons deſcen-
» dre des Cieux cette Heure ſolem-
» nelle, riante & couronnée de la main
» des Graces ; dans les bras l'un de
» l'autre, au milieu des douces étrein-
» tes de l'amitié, nous lui chanterons
» des hymnes, qu'une tendre Bergère
» répétera après nous. »

Nous ne pouvons pas apprécier, Monſieur, la beauté des expreſſions, la tournure des vers & tout ce qui appartient à la Langue dans laquelle l'auteur a écrit. Mais, s'il eſt vrai, comme l'aſſûre le traducteur, que M. *Jacobi* eſt ſupérieur dans toutes ces parties, il me ſemble que la pièce que je viens de rapporter peut être miſe à côté des plus belles Odes d'*Horace* ; il a ſçu y raſſembler les images les plus nobles & les plus gracieuſes, beaucoup de poëſie & ce ton de morale ſublime qui frappe également dans tous les temps & chez toutes les Nations.

Ce volume eſt terminé par un Drame

mêlé d'Ariettes intitulé l'*Elysée*, qui a été représenté pour la première fois à Hanovre le 18 Janvier 1769 : en voici le sujet : *Elise*, jeune Bergère, arrive dans l'Elysée. Quatre Ombres viennent la recevoir & posent sur sa tête une couronne de myrte; les Ombres disparoissent; *Elise* contemple cette nouvelle contrée avec tous les signes de l'admiration & du ravissement. Paroît une autre Ombre tenant une coupe noire dans la main.

ELISE.

Pourquoi cette coupe? Est-ce à moi que tu la portes, mon ami?

L'OMBRE.

Oui, chère *Elise!* En abordant à ces champs fortunés il faut boire de l'eau du fleuve d'oubli.

ELISE.

Quand je mourus, ma mère resta exposée aux plus cruels besoins. Le travail de mes mains avoit fourni de quoi acheter un peu d'huile pour notre

lampe, & un peu de bois pour notre foyer. La lampe ſera éteinte après ma mort, & ma mère avoit employé le peu de bois que nous avions à chauffer ma dernière boiſſon. Il me ſemble la voir encore à genoux devant mon lit, & ſe cachant le viſage. A mon dernier ſoupir elle jetta un cri douloureux. Ce ſouvenir eſt bien triſte! Cependant je voudrois ne pas oublier ma mère. La même Divinité qui créa pour moi cet Elyſée, prendra ſoin d'elle, & bientôt je la ſerrerai dans mes bras.

L'OMBRE.

Que de vertus deſcendirent avec toi dans ces campagnes! elles ajoutent à nos félicités.

ELISE.

J'avois un amant. Il étoit pauvre. En l'épouſant je me ſerois miſe hors d'état de nourrir ma mère; & par cette raiſon je lui refuſai ma main. Il eſt mort, & je le retrouverai ici; car il fut vertueux. Faut-il que j'oublie les mo-

mens où il porta quelque soulagement à ma misère ? Hélas, le faut-il ?

L'OMBRE.

Ombre aimable, non : tu n'oublieras ni ta mère, ni ton amant. L'unique effet de cette coupe sera de rendre le souvenir de tes souffrances plus paisible.

ELISE.

Il y a une seule circonstance dans ma vie, que je serois bien aise d'oublier tout à fait. Nous avions un procès qui consuma notre petit patrimoine. Un jour je vis ma mère envelopper la seule pièce d'argent qui lui restoit, la considérer à diverses reprises, tantôt fixant sur moi ses yeux baignés de larmes, tantôt les élevant vers le Ciel. Elle la porta à un homme qui pouvoit nous sauver; il la prit, & cependant nous perdimes tout par sa négligence. Nous lui avons pardonné; mais le Ciel a vu les regards douloureux de ma mère !..... Ah, c'est le souvenir de l'insensibilité des hommes que je voudrois bannir de mon ame.

Eliſe vuide la coupe; l'Ombre lui préſente une couronne & lui recommande de la donner à la première Ombre qu'elle rencontrera. Elle rencontre dans l'Elyſée *Thémire*, femme du grand monde qui avoit été ſa compagne dès ſon enfance, & qui depuis l'avoit oubliée. Cette *Thémire*, qui ne reconnoît pas *Eliſe*, lui raconte les regrets qu'elle a de l'avoir dédaignée lorſqu'elle eſt venue lui offrir un bouquet; les deux amies ſe reconnoiſſent & *Eliſe* attache ſur la tête de *Thémire* la courone de myrte. Elle cherche avec inquiétude ſon amant auquelle elle a ſurvêcu; elle trouve *Eraſte*, le père de cet amant chéri qui n'eſt pas moins étonné de ne pas voir ſon fils dans l'Elyſée. Lorſqu'on a laiſſé ſur la terre un ami qui ne peut venir nous rejoindre dans l'Elyſée, les Ombres doivent boire une ſeconde coupe qui leur en fait perdre le ſouvenir. On apporte cette coupe à *Eraſte* & à *Eliſe*.

ELISE.

O mon Amant!

ERASTE.

O mon fils ! Faut-il que j'oublie à jamais ces accens, dont mon épouse excitoit tes jeux & ton sourire enfantin ? Faut-il que je les oublie a jamais ?

ELISE.

O mon Amant !

ERASTE.

O mon fils !

ELISE.

Faut-il que j'oublie à jamais la vallée, où, dès notre enfance, nous assembloit une tendresse réciproque ?.... Que le son de sa voix étoit doux ! Faut-il qu'à jamais je l'oublie ?

ERASTE.

O mon fils..... Je lui donnai le premier baiser lorsqu'il nâquit, & le dernier quand je mourus. Ces baisers sont perdus ! Tant de plaisirs sont perdus ! Je n'ai plus de fils !

THÉMIRE.

Juste Ciel ! C'est peut-être l'indigence qui l'aura entraîné au vice. Je pouvois le rendre heureux & conserver sa vertu.

ERASTE.

Je vais la boire cette fatale coupe. Dans cet instant même il naît sur la terre une multitude innombrable de fils..... O Pères!.....

Lorsqu'il veut porter la coupe à la bouche, il est interrompu par une musique délicieuse; il regarde en arrière; c'est *Lindor*, c'est son fils. Ce jeune homme si désiré étoit mort avec quelque haine contre un monde où sa chère *Elise* avoit été malheureuse, & il avoit été condamné à errer quelque temps sur la rive opposée du fleuve pour se réconcilier avec les hommes avant d'entrer dans le séjour de la paix. Tous quatre finissent par célébrer l'instant qui les réunit & le bonheur dont ils vont jouir.

Il y a des scènes fort ingénieuses dans ce petit Drame. Quoique le fond soit assez peu de chose, vous préférerez sûrement, Monsieur, ce genre d'Opéra à cette galanterie fade & rebattue qui nous ennuie depuis si longtemps, & vous souhaiterez que quelque génie brillant & fécond lui donne

tout l'éclat propre à le faire triompher sur notre Théâtre Lyrique.

L'Ambigu-Littéraire, Brochure petit in-8°; à Paris chez Bailly Libraire Quai des Augustins.

Le titre de ce Recueil annonce la variété qu'on a voulu y mettre. La première pièce est tirée de la *Collection Académique*. C'est un *Discours sur l'étude de la Philosophie*. L'objet principal de ce Discours, qui m'a paru très-solide & très-bien raisonné, est de prouver que l'observation des faits est le premier pas du Philosophe, mais que, pour en tirer quelque fruit, il ne doit pas s'y borner; qu'il faut encore qu'il généralise ses idées & qu'il applique ses observations à la découverte du vrai système de l'univers. Le génie du siécle, dit l'auteur, est trop porté à l'étude des faits pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la nécessité de cette étude; mais les écarts de quelques Philosophes & la chûte de leurs systêmes nous ont jettés dans une extrêmité

dangereuſe, en nous inſpirant une averſion trop forte contre la méthode ſyſtématique. » Par une mépriſe, qui n'eſt
» que trop commune, on a confondu
» les abus de la raiſon avec la raiſon.
» L'eſprit humain, qui ſemble ne pou-
» voir ſe repoſer que dans les extrê-
» mes, a paſſé tout d'un coup de la
» préſomption à la défiance, de la
» témérité au découragement. Peu s'en
» faut aujourd'hui que la Philoſophie,
» réduite à la ſeule inſpection des
» phénomènes, au ſeul inſtinct de
» l'obſervation, ne rejette comme ſuſ-
» pecte toute vérité générale. Peu s'en
» faut que, pour être admis au rang de
» Philoſophe, la première condition
» ne ſoit de renoncer à la plus belle
» prérogarive de l'être-penſant, à la fa-
» culté de généraliſer ſes idées.

» Mais ſeroit-il poſſible que cette fa-
» culté active, par laquelle l'entende-
» ment humain combine ſes notions
» particulières & en forme des idées
» abſtraites qui embraſſent les proprié-
» tés générales des êtres, que ce rayon
» de lumière qui conſtitue la ſupério-
» rité de notre nature ſur toutes les

» natures terrestres, & même la supé-
» riorité d'un homme sur un autre
» homme, ne fût en effet qu'une lueur
» trompeuse & qu'un guide infidèle?
» Seroit-il vrai que toute abstraction
» fût une erreur, que tout terme gé-
» néral fût un abus? Ce préjugé est
» d'autant plus précieux, qu'en écar-
» tant tout ce que l'esprit de l'homme
» ajoute aux vérités de la nature, il
» semble donner plus de solidité à nos
» connoissances physiques. Cependant
» il n'est guères d'erreur plus nuisible
» aux progrès de la science, & plus
» contraire à son esprit. En effet, la
» science ne mérite plus ce nom lors-
» qu'elle se borne à l'observation par-
» ticulière des individus. Une pareille
» observation est la base & non le
» terme de ses travaux, & les connois-
» sances qui en résultent ne lui appar-
» tiennent qu'autant qu'elles mènent
» à la découverte des affections com-
» munes à un grand nombre d'objets
» différens; autrement le plus sça-
» vant Physicien ne connoîtra qu'au-
» tant que ses sens auront été exer-
» cés & que sa mémoire sera fidèle. Il

» n'aura beſoin pour cela ni d'eſprit,
» ni de génie : toute ſa ſcience ſe ré-
» duiroit à un amas confus de notions
» iſolées, ſtériles, accumulées ſans
» choix, entaſſées ſans diſcernement,
» & dont il ne pourroit réſulter aucune
» lumière; car toute lumière intellec-
» tuelle ſuppoſe néceſſairement la com-
» paraiſon de pluſieurs choſes. On ne
» peut expliquer la nature d'un objet
» que par l'énumération de ſes pro-
» priétés, c'eſt-à-dire, de ſes rapports
» avec les autres êtres, & l'objet le
» mieux connu eſt celui dont on a dé-
» couvert un plus grand nombre de
» rapports avec le reſte de l'univers,
» & qui par conſéquent a été le plus
» comparé. » Les phénomènes parti-
culiers ſont le fonds ſur lequel le Phy-
ſicien doit travailler; mais l'abſtraction
eſt le ſeul moyen par lequel il puiſſe
ſimplifier ces phénomènes & les réduire
à un petit nombre de faits primitifs &
fondamentaux. » Ce n'eſt que par elle
» que nous pouvons voir & repréſen-
» ter la nature en grand, connoître &
» imiter ſon action, meſurer & diri-
» ger ſes puiſſances, & les appliquer

» à nos besoins ou à nos plaisirs. Il ne
» seroit pas raisonnable de se priver
» volontairement d'un tel secours par
» la seule raison qu'on peut en abuser.
» C'est un ressort puissant qui produit
» toujours de grands effets, & qui
» cause beaucoup de bien ou beaucoup
» de mal, suivant la main qui le met
» en œuvre. Si l'on a vu des Philoso-
» phes trop hardis qui, ayant à peine
» jetté un coup d'œil rapide sur les
» choses, ont pris tout à coup leur es-
» sor dans la région des idées, pour
» y bâtir sur des nuages légers des hy-
» pothèses chancelantes, il s'est aussi
» trouvé des Sages qui, plus retenus
» & non moins courageux, ont com-
» mencé par interroger la nature, mé-
» diter ses réponses, se pénétrer,
» pour ainsi dire, de son esprit, & se
» sont ensuite élevés par degrés, & à
» travers l'inconstance perpétuelle des
» phénomènes, jusqu'à ces loix im-
» muables auxquelles tout changement
» est soumis, ont inventé de nou-
» velles expériences & de nouvelles
» mesures pour vérifier ces loix, &
» sur ces fondemens inébranlables ont

» affermi des théories qui expliquent » l'univers, & qui seront aussi dura» bles que lui. »

L'auteur conclut que, loin de séparer les deux méthodes, celles de l'expérience & du raisonnement, on ne peut apporter trop de soin à les mener de front & à les unir perpétuellement; que ce sont deux instrumens nécessaires, mais qui ne peuvent agir efficacement que lorsqu'ils agissent ensemble, & que c'est à leur accord le plus parfait que sont attachés les progrès de la Philosophie.

Dans le reste de ce Discours il recherche quels sont les plus grands obstacles à la découverte de la vérité; il trouve que ce sont nos préjugés qui nous font recevoir comme vérités innées des erreurs plus anciennes en nous que la raison même, & que le seul remède est le doute méthodique, c'est-à-dire, cette ignorance de convention par laquelle un Philosophe s'élève au dessus de ses opinions afin de les juger avec une fermeté éclairée, de rejetter celles qui ne sont pas fondées, & de s'attacher inviolablement à la vérité mieux

connue. » Ce doute est appellé métho-
» dique, parce qu'il suppose une mé-
» thode sûre de distinguer l'obscur de
» l'évident, le faux du vrai, même
» le vrai du vraisemblable. Il ne sus-
» pend notre jugement que lorsque
» la lumière vient à nous manquer;
» il diffère essentiellement du pyrrho-
» nisme, qui n'est autre chose que le
» désespoir d'un esprit foible, qui a
» sçu se désabuser de ses préjugés,
» mais qui, n'ayant pas le courage de
» chercher la vérité, fait de vains ef-
» forts pour l'anéantir. Le doute phi-
» losophique est, au contraire, le pre-
» mier effort d'une ame généreuse qui
» veut secouer le joug de l'erreur. »
Ensuite l'auteur montre les progrès que
plusieurs hommes célèbres, tels que le
Chancelier *Bacon*, *Descartes* & *New-
ton*, ont fait faire à la Philosophie en
employant à propos ce grand art de
douter, qui même a servi depuis à ren-
verser quelques-uns de leurs systêmes,
& finit par cet excellent morceau qui
renferme des vues neuves, vastes &
philosophiques. » Maintenant que nous
» jouissons des travaux de ces restau-

» rateurs de la science, & que nous
» marchons dans la carrière qu'ils nous
» ont ouverte, rien ne seroit plus in-
» téressant & plus instructif que de re-
» monter au terme d'où ils sont partis,
» de porter même la vue plus
» loin, & d'observer, en général, par
» quels degrés les Nations passent de
» temps en temps des ténèbres à la lu-
» mière, de remarquer ce qui favo-
» rise & ce qui retarde cet heureux
» progrès, de suivre les développe-
» mens de la Philosophie, l'enchaîne-
» ment de ses révolutions & l'ordre de
» sa marche sur la surface de la terre.
» Tous ces points étant bien éclaircis,
» fourniroient d'excellens Mémoires
» pour servir à l'histoire de l'esprit
» humain. On y verroit les sciences
» & les opinions naître, fleurir, dé-
» cliner, s'entrechoquer, se modifier
» réciproquement, changer de place,
» disparoître pour un temps, & repa-
» roître avec plus d'éclat suivant les
» diverses combinaisons du moral &
» du physique : on y reconnoîtroit ce
» que peut un seul homme sur tous
» les autres hommes, lorsqu'étant né

» avec une imagination forte, un gé-
» nie ardent & un caractère opiniâtre,
» il se rencontre dans une conjonc-
» ture propre aux grands changemens;
» on y verroit encore combien la su-
» périorité d'esprit, de lumières, est
» quelquefois impuissante contre cer-
» tains obstacles, & pourquoi *Roger*
» *Bacon*, par exemple, cet homme
» qui joignoit au génie inventeur l'u-
» niversalité des connoissances & un
» peu d'enthousiasme, ne fit pas la loi
» à son siécle; enfin, on s'y instruiroit
» de tout ce qui peut être favorable ou
» contraire à l'avancement des Scien-
» ces, de tout ce qui peut les appro-
» cher ou les éloigner de la perfec-
» tion. Mais, plus le projet est grand,
» plus il est difficile de le remplir dans
» toute son étendue; il ne sera mê-
» me possible de l'exécuter que lors-
» que tous les faits nécessaires auront
» été recueillis dans les sources, &
» cette seule opération préliminaire
» demande les efforts unis d'un grand
» nombre de personnes laborieuses,
» & versées dans les divers genres de
» sciences. »

En

En général, Monſieur, ce Diſcours eſt un des meilleurs ouvrages qu'on nous ait donnés ſur ces ſortes de matières. Les raiſonnemens en ſont lumineux ; il eſt très-bien écrit, fortement penſé, & l'on y montre les ſeules routes qui puiſſent conduire l'homme à la découverte de la vérité.

Les autres pièces qui compoſent cet *Ambigu-Littéraire* ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi intéreſſantes ; c'eſt d'abord *un Dictionnaire Portatif ou Penſées Libres d'un jeune Militaire qui s'amuſe à réfléchir les matins n'ayant rien de mieux à faire.* Ce *Dictionnaire*, qui n'a qu'une vingtaine de pages, ſe trouve dans un autre Recueil qui parut il y a deux ou trois ans. Vient enſuite une *Epître* comique & charmante de *Racine* à M. *de Voltaire* datée des Champs Elyſées au ſujet des Commentaires de *Corneille*, j'en ornai dans le temps mes Feuilles. Des *Réflexions de M. de Ramſay ſur les différens caractères d'eſprit*, une *Idée des progrès de la Philoſophie*, un *Dialogue* & quelques pièces de vers : voilà ce qui achève de completter ce

volume ; tout cela n'a rien de piquant. Il y a parmi les vers une *Epître à Madame la Comtesse de* *** sur son mariage, où il se trouve des choses assez agréables. Je crois que la tirade suivante vous fera plaisir.

Avouez que le mariage
Est plaisamment imaginé ;
Auriez-vous jamais deviné
Tous les mystères du ménage ?
La veille tout est défendu :
On est avec son prétendu
D'un maintien plus froid qu'une image.
Le jour arrive, on vous bénit ;
L'Amour s'en mêle & vous unit ;
Autre maintien ; nouveau langage.
Sans rougir on entend les vœux
De l'Amant dont on est charmée,
La pudeur, loin d'être allarmée,
Sourit aux plaisirs amoureux :
La nouvelle *Eve* est animée,
Le nouvel *Adam* est heureux.
Tout change, &, sous de doux auspices,

Du fameux jardin des délices
La porte s'ouvre encor pour eux.

Là cette aimable sympathie
De goûts, d'humeurs & de desirs;
Là cette tendre modestie,
Voile & parure des plaisirs;
Là, cette confiance intime,
Fille & compagne de l'estime;
Viennent charmer d'heureux loisirs.
Deux cœurs, d'une paix fortunée,
Resserrent les nœuds tour à tour;
Et la Volupté dans sa cour
Reçoit la Vertu couronnée
Des fleurs que fait naître l'Amour,
Et que moissonne l'Hymenée.
Tel est ce riant paradis
Où vous yênez d'être introduite:
Mieux que moi vous êtes instruite
De tout ce que je vous en dis.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Octobre 1771.

LETTRE VI.

Le Spectateur François, pour servir de suite à celui de M. de Marivaux; Tome I; un volume in-12 de 354 pages; à Paris chez la veuve Duchesne rue S. Jacques, la veuve Regnard & Demonville Grand'Salle du Palais, & le Jay rue S. Jacques.

LES ouvrages périodiques annoncés sous le titre de *Spectateur*, sont d'un genre très utile & très-philosophique. Si ces Feuilles étoient bien faites elles seroient pour chaque Nation le tableau de ses mœurs, le dépôt de leurs variations & le monument du costume des différens siécles; c'est-à-dire, qu'on les liroit comme le supplément curieux à l'histoire des peuples policés où cet article, plus intéressant que la peinture des batailles & des révolutions politiques, est presqu'entièrement oublié. C'est

aux Anglois que nous devons la première idée du *Spectateur*. Les premiers cahiers furent reçus à Londres avec transport. Les hommes les plus célèbres dont l'Angleterre s'honore travailloient à cet ouvrage. *Richardson*, le Peintre de l'humanité, le plus beau génie peut-être de sa Nation, le sçavant *Steele*, l'éloquent *Adisson*, l'ont orné de plusieurs discours qui le rendront immortel.

Feu M. *de Marivaux* entreprit d'enrichir notre Littérature d'une production de ce genre; il fit paroître *Le Spectateur François*. Le style léger, la variété des peintures, le comique ou l'intéressant des situations, les nuances des mœurs saisies avec esprit, acquirent à cette espèce de Journal quelque célébrité. Mais l'auteur s'arrêta presqu'au commencement de sa carrière, refroidi par la critique ou par le poids des années.

Un homme de Lettres reprend le pinceau & se propose de continuer cet ouvrage. La lecture attentive que j'ai faite des cinq cahiers qui composent le premier volume que je vous

annonce, Monſieur, m'a convaincu que l'auteur avoit quelques-unes des qualités de ſes prédéceſſeurs Anglois ou François ; un coup d'œil sûr, un jugement ſain, l'amour de la vertu & de l'humanité, un cœur ſenſible : avec tout cela le diſciple eſt encore loin de ſes maîtres. Je ne vous dis rien de ſon imagination quelquefois poëtique & trop exaltée qui ne ſied point dans un ouvrage moral, & de quelques tours emphatiques pour exprimer une choſe toute ſimple. Ce qui me paroît le plus déplacé dans ce nouveau *Spectateur*, c'eſt ce ton de philoſophie triſte & lugubre qui fait le ſujet de pluſieurs *Diſcours* ; ce ſont des diſſertations ſur les paſſions & les vertus ; diſſertations fort bonnes, à la vérité, mais qu'il faut renvoyer aux froids contemplatifs. Il me ſemble que le génie du *Spectateur* doit tenir, en général, de celui du Théâtre Comique ; dans l'un & dans l'autre il faut que ce ſoit le plaiſir & la gaîté qui deſſinent les ſcènes.

Malgré les défauts qu'on peut reprocher à l'Obſervateur moderne, il y a dans ſes *Diſcours* des choſes très-bien

vues & peintes avec esprit. L'image que je choisis n'est pas neuve ; mais elle entre nécessairement dans la collection de celles qui caractérisent l'état actuel de nos mœurs, & vous en trouverez les couleurs agréables. « Les hommes
» mes sont à présent bien injustes en-
» vers les femmes! Parce que le mê-
» me goût regne à peu près dans leurs
» ajustemens, on ne veut plus mettre
» de différence entr'elles. *Aminte* ai-
» me, se plaît avec ses enfans ; mais
» ses devoirs ne ravissent pas tous ses
» momens ; elle va souvent aux spec-
» tacles, à la promenade ; elle y jouit
» de l'effet de sa beauté ; les femmes
» l'examinent avec dépit, les hommes
» avec intérêt..... Dans le moment où
» cette tendre mère sourit à sa fille,
» on imagine qu'un amant discret la
» console de l'absence de son époux.
» Le moyen de croire qu'une bouche si
» ravissante ne soit que le *trône de*
» *l'Hymen*, que des yeux si beaux ne
» s'arrêtent avec douceur que sur un
» mari, que des bras qui s'ouvrent avec
» tant de grace, ne reçoivent que lui!
» Que fera *Aminte* pour dissiper ce

» ſoupçon injurieux ? Ne verra-t-elle
» perſonne ? On dira que c'eſt pour
» répandre plus de myſtère ſur ſes
» amours. Ne ſe montrera-t-elle plus
» parée de ces ajuſtemens ſi bien choi-
» ſis & mis avec tant de goût ? Mais
» ſon mari qui la trouve ſi belle, ſi
» intéreſſante, qui l'examine avec tant
» de plaiſir, qui lui offre tous les jours
» de nouveaux préſens, de quel œil
» verra-t-il ce changement ? Eſt-elle
» sûre de conſerver ſon amour ſous
» des habits plus négligés ? Se refu-
» ſera-t-elle aux deſirs qu'il a de la
» voir embellie des étoffes brillantes
» qu'il lui envoie ? Non, elle ne riſ-
» quera pas le bien le plus précieux ;
» elle mépriſera un monde injuſte &
» cruel ; elle cultivera toujours ſes ai-
» mables talens ; elle relèvera avec
» ſoin l'éclat de ſes charmes ; mais
» ce ne ſera que pour plaire davantage
» à l'époux qui fait ſon bonheur. »

Le diſcours ſuivant d'un joueur qui vient de ſe ruiner eſt d'un tour plaiſant. « Mes créanciers ne ſont-ils pas encore
» plus à plaindre que moi ? J'ai mis ce
» que je leur devois ſur ma carte ; eſt ce

» ma faute si la fortune s'est déclarée
» contr'eux ? Oui, mon cher Bijoutier,
» vous qui m'offrez vos diamans de
» si bonne grace, vous avez joué cette
» nuit d'un malheur affreux. Et toi,
» mon ami l'Allemand, qui m'as vendu
» de si beaux chevaux, tu méritois
» d'être plus heureux. Je vois d'ici mon
» Tailleur ; il est pâle, inquiet ; il a
» bien l'air d'un joueur qui n'a pas
» passé une seule fois. Voilà ma jeune
» Marchande de dentelles ; la petite
» friponne, si elle eût tenu la main,
» elle auroit ruiné tous les pontes.....
» O Dieu ! j'entends la voix de mon
» Tapissier, de mon Carrossier, de
» tous mes fournisseurs. Que de mal-
» heureux ! ..... J'ai le cœur déchiré,
» je vais à la campagne pour ne pas
» être le témoin de leur douleur ; je
» ne les verrai de six mois. »

Quand j'ai dit que le *Spectateur* devoit emprunter le masque riant de *Thalie*, je n'ai parlé qu'en général, & mon idée n'a jamais été qu'il fallût en exclure les morceaux de force & de sentiment. La Comédie elle-même, com-

me dit *Horace*, élève quelquefois le ton. Ainsi la peinture qui suit, quoiqu'un peu sombre, peut figurer sur le Théâtre d'un Spectateur ; l'expression en est touchante. C'est une mère qui parle. »..... J'avois une fille ; elle étoit
» la joie, le bonheur de mes jours,
» & le Ciel vient de me la ravir ; il
» ne m'en a plus laissé que le sou-
» venir. Aimable enfant, tu ne vien-
» dras plus à mon lever coller tes
» lèvres sur la bouche de ta mère ;
» non, je ne verrai plus ma fille ;
» ses bras ne me presseront plus, &
» mes regards ne s'arrêteront plus sur
» elle avec douceur. Pouvez-vous
» concevoir, Monsieur, le vuide im-
» mense où se trouve une mère qui
» a perdu son enfant unique, *le dé-*
» *lice* de sa vie ? Eh qui connoîtra ma
» douleur, s'il n'a mon cœur, s'il n'a
» pas vu ma fille. Trop cher enfant,
» la nature ne t'avoit rien refusé ; ta
» beauté étoit le moindre de ses dons ;
» elle a brisé son plus bel ouvrage....
» O mères, qui avez perdu une fille
» unique, que vous êtes à plaindre !

» Mais si celle que vous pleurez ressem-
» bloit à mon enfant, si elle étoit
» belle, douce, caressante, si ses ta-
» lens charmoient votre solitude, si
» près d'elle l'ennui n'approchoit ja-
» mais de vous, si vous avez vu ses
» derniers regards vous fixer, si ses
» mains foibles & *pâles* se sont sou-
» levées pour vous embrasser, si son
» dernier soupir..... Ah! ma fille !.....
» Hélas, mère insensée, tu n'en as
» plus. »

Vous rencontrerez dans cet ouvrage, Monsieur, beaucoup d'autres détails amusans & variés. Si l'auteur ou les auteurs peuvent y répandre plus de saillie & de gaîté, on peut leur garantir beaucoup de succès. Tel qu'il est, cet Essai est très-estimable. Les Libraires délivreront le premier volume sans exiger la souscription entière, qui est de neuf livres pour Paris & de douze livres pour la Province; ils feront parvenir aux abonnés quinze cahiers par an francs de port. On souscrit chez les Libraires indiqués à la tête de cet Article.

Avis Exul. Fabula.

Cette Fable Latine eſt du célèbre Père *Desbillons*, à qui S. A. S. E. Mgr l'Electeur Palatin a donné près de ſa perſonne un aſyle auſſi doux que glorieux: La Fable dont il s'agit ne ſe trouve point parmi celles que nous avons de ce rival heureux de *Phédre* & de *la Fontaine*, & même elle n'a jamais été imprimée à part ou dans quelqu'autre Recueil. L'objet de ce charmant Apologue & les raiſons qui n'ont pas permis à l'auteur de lui faire voir le jour, ne ſont pas difficiles à ſaiſir. Comme ces raiſons ne ſubſiſtent plus, ou du moins comme elles ne ſont pas auſſi fortes qu'elles l'étoient il y a ſept ou huit ans, vous me ſçaurez gré, Monſieur, de vous procurer la lecture de cette Fable; j'y joins l'imitation en vers François qu'en a faite un Cha-

noine Régulier, de S[te] Geneviève, homme de beaucoup d'esprit & de talent.

Avis canora, patriis in saltibus,
Studio innocenti lusibusque musicis
Dedita, agitabat jam diù lætos dies
Quieta, felix. Tale vivendi genus,
Ignobile licèt, contumax ægrè tulit
Invidia, Corvosque excitavit improbos,
Picas bilingues, impudentes Graculos,
Ut perdere illam quærerent : ergò simul
Consentientes crimina hi varia inferunt
Misellæ, & omnem faciunt contumeliam.
Turba quoque sævit Psittacorum mimica,
Ineptiasque colligit nefarias.
Quascumque sparsit error aut mendacium;
Perpolit, adornat atque in insontis caput
Effundit, acres inserens argutias :
Passerculos oblectat, Accipitres juvat;
Struthiocamelis, Indicis Pavonibus,
Anseribus, Ululis, Noctuis fidem facit.
His undiquè odiis appetita hostilibus
Miseranda volucris, sedibus avitis procul
Statuerat emigrare, cùm subitò audiit

Perficere id ipsum nec licere jam sibi
Illæso jure libertatis : Lex enim
Indicta fuerat, quâ dies intra novem
Mutare cœlum, gentes & apud exteras
Exquirere novos imperabatur lares.
Tot jam antè probris addiram hanc infamiam
Stupet : innocentem deindè cùm se respicit,
Altùm ingemiscit, de severo expostulat
Judicio, & æquitatem implorat & fidem:
Audetque graviter conqueri, & palàm, suo
Percita dolore ; cujus ad solatium
Aves amicas (habet enim, quas nec timor
Huc usquè nec spes potuit à fide avias
Flectere) Columbas plures & Ciconias,
Philomelas aliquot etiam, non tenerâ minùs
Pietate, docto quàm canore nobiles,
Invisit ; aperit ultrò sinus intimos:
Acerbitatem sortis exponit suæ,
Et calamitatis partem ab his videns capi,
Paulo minùs in se calamitosam se putat ;
Ac deniquè sui benè memores esse ut velint,
Postquam rogavit, migrat ; & celerrimis
Contendit alis ad orientales plagas,

Undam influentis quà vectigalem Nicri
Recipit, & altò Rhenus absorbet sinu,
Excurrit opibus praenitens variis ager,
Vallatus hinc & indè montibus arduis,
Ita & remotis, intuentes ut queant
Longoque jucundoque prospectu frui:
Atque ille pratis non caret, nec saltibus,
Nec vineis, nec hortis. Hic Apollinem
Regnare novit sub Palatini sacro
Nominè (quod olim nomen aede propriâ
Ritè celebrari Octavianus jusserat)
Et novit, ejus quae ditioni subjacent,
Omnia benignis temperari legibus,
Sanctoque pacis conquiescere in bono.
Hùc se igitur infert, refugium sperans sibi,
Victûs facultatem, umbras, atque nidulum,
Non esse denegenda: sed bona mox videt
Concessa longè plura quàm speraverat.
Nam penitùs haerens pectori infortunium
Et ipsa taedia solitudinis suae
Levare cantu dùm studet, dignatus est
Apollo, magnus ipse Apollo, advertere
Aurem eruditam, judicavit & sonos

Esse neque blandâ vacuos a scientiâ,
Neque liberali destitutos indole :
Etiamque, sortem ipsius indignam bonus
Cùm prosecutus esset misericordiâ,
Jussit, ut haberet quo exilii molestiam
Superare posset ; ut habitaret commodè,
Hortosque Schwetzinganos *, ipse quos amat
Perambulare, nobili elegantiâ
Undiquè nitentes, ac deliciis, quas labor
Arsque dare possunt, affluentes omnibus
Circumvolaret liberè, sylvam, areas,
Fontesque lætis personaret cantibus.
Sic malitiosis hostium conatibus
Dejecta summam in miseriam quæ credita est,
Potentis illam numinis benignitas
Feliciorem quàm fuit antè, reddidit.

Fabella ne spe decidas unquam vetat ;
Ira & potestas namque sæviant licèt,
Malis ab ipsis sæpè nascuntur bona.

* *Schwetzingue*, belle maison de plaisance de S. A. S. E. Mgr l'Electeur Palatin ; elle est à quatre lieues de Manheim, aussi près du Rhin que Boulogne l'est de la Seine.

L'Oiseau Banni. Fable Allégorique.

Des bois un Chantre harmonieux,
Dans les climats chéris qu'habitoient ses ayeux,
Couloit d'heureux momens. Il partageoit sa vie
Entre les arts & les jeux innocens:
Les échos d'alentour répétoient ses accens:
Son bonheur excita l'envie.
Le Corbeau malfaisant, le Geai superbe & vain,
L'Autour au bec tranchant & la Pie indiscrette,
Formèrent pour le perdre une ligue secrette.
Il ne soupçonnoit pas leur criminel dessein.
On le charge d'horreurs, on l'insulte, on l'outrage.
Le frivole Moineau, le Perroquet bouffon,
Le vorace Epervier & le stupide Oison,
Secondent à l'envi leur insolente rage.
En butte à leurs traits ennemis,
Il perd ses biens, son repos, ses amis:
Craignant de perdre encor sa liberté si chère,
Il s'envole en pleurant dans un autre hémisphère.

Surpris de tant d'horreurs, il ne lui restoit plus
Que d'essuyer cette nouvelle injure :
Il gémit, il se plaint à toute la nature :
Vains efforts, regrets superflus !
Quelle peut être sa défense
Contre un arrêt si rigoureux ?
Sa droiture, ses mœurs, le cri de l'innocence ?
Foible ressource, hélas, dans son destin affreux !
Il remplit les forêts de ses plaintes amères,
Et racontant sa peine aux Amphions des bois,
Quand il voit de leurs yeux couler des pleurs sincères,
De ses malheurs il sent diminuer le poids.
Qu'il est doux de trouver un cœur qui les partage,
Un ami dont l'honneur est la suprême loi !
Promesses & terreur, tout est mis en usage :
Rien ne peut ébranler leur foi.
De leur tendre amitié cher & précieux gage !
Vers ces lieux fortunés, où, sortant de son lit,
Le Nékre porte au Rhin le tribut de ses ondes,
Est un fertile champ : le Ciel qui l'embellit,

Semble avoir épuisé ses largesses fécondes.
Des monts, dont le sommet s'élève jusqu'aux
Cieux,
Offrent de tous côtés une immense étendue.
Bois, prés, côteaux rians, vallons délicieux;
Sont un tableau charmant où s'arrête sa vue.
Apollon, dans ces lieux vous êtes adoré :
O nom cher à mon cœur! Que j'aime à le re-
dire!
Nom par *Auguste* autrefois consacré!
Il est celui du héros que j'admire!
Là fleurissent les loix, là regne l'équité:
Heureux climat, où l'oiseau se retire,
Espérant de trouver sous un plus juste empire,
Un asyle, un soutien & la tranquillité.
Eh quoi? Le sort a-t-il pu lui sourire?
Il avoit cru tout perdre; il se voit plus heureux,
Et comblé de faveurs au-delà de ses vœux;
Car, tandis qu'il se plaint & tandis qu'il sou-
pire,
Le Prince a remarqué la douceur de sa voix:
Il prête à ses accords une oreille attentive;
Et touché des accens de sa douleur plaintive;

» Charmant oiseau, dit-il, noble habitant des
» bois,
» Qui sous ce verd feuillage,
» Flattez mes sens par votre doux ramage;
» Soyez heureux par mes bienfaits:
» Volez en liberté sous ces ombrages frais.
» Et la nature & l'art ont orné ce bocage:
» Il est à vous: parcourez ces jardins:
» Oubliez près de moi le sort qui vous ou-
trage,
» Et de vos ennemis les criminels desseins »
Ainsi du Ciel la bonté m'est propice:
Leurs noirs projets se sont évanouis;
Et je dois à leur malice
Le bonheur dont je jouis.
Ne craignez point des Rois l'inflexible co-
lère:
Votre sort est cruel: ne perdez pas l'espoir:
D'espérer mieux le Ciel fait un devoir:
Le bien est souvent né du mal qu'on voulut
faire.

Traité des Maladies des Femmes en couche, avec la méthode de les guérir, fait par ordre du Ministère; par M. Raulin, Docteur en Médecine, Conseiller - Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres, des Académies des Belles - Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, de Rouen, & de celle des Arcades de Rome; à Paris chez Vincent Imprimeur - Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, un volume in-12.

Les mêmes vues de bienfaisance & d'humanité qui déterminèrent il y a quelque temps le Ministère à faire publier des *Instructions Succinctes sur les Accouchemens*, viennent de donner naissance à l'excellent Traité que je vous

annonce. Le principal mérite de l'auteur est d'avoir sçu mettre l'un & l'autre ouvrage à la portée des lecteurs les moins instruits, & c'est en cela surtout qu'il répond parfaitement au choix que le Gouvernement a fait de sa plume & de ses talens. Je vous ai fait connoître dans le temps les *Instructions Succinctes*. Le *Traité des Maladies des Femmes en couche* renferme quatre Parties ou Sections qui se divisent chacune en plusieurs Chapîtres, & chaque Chapître est divisé lui-même en plusieurs articles, La première Section prescrit le régime que doivent observer les femmes en couche, & présente le tableau de leurs maladies en général. Dans la seconde Section M. *Raulin* traite des maladies ou accidens qui dépendent de l'accouchement. Il consacre la troisiéme aux maladies qui proviennent des lochies ou vuidanges. Enfin la quatriéme Section renferme le

détail & la guérison des maladies qui proviennent du lait retenu dans les vaisseaux, ou répercuté. L'ordre & la méthode de cet ouvrage ne peuvent comme vous voyez, Monsieur, que prévenir en sa faveur. Vous en serez plus satisfait encore, lorsque vous aurez jugé par vous-même de la clarté du style, de sa simplicité, de sa précision. Non-seulement je vous invite à vous procurer au plutôt cet important Traité; mais j'ose vous assûrer que vous rendrez un véritable service à vos amis, à vos connoissances, à vos compatriotes en leur conseillant l'acquisition de cet ouvrage. Il n'est point de Seigneur de terre, de Curé de Paroisse, d'homme aisé dans une ville ou dans une campagne qui ne doive mettre dans sa bibliothèque ce Livre utile, dont le besoin peut se présenter à chaque instant,

Cours d'Histoire Naturelle & de Chimie.

M. *Bucquet*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commencera ce Cours le Lundi dix-huit Novembre mil sept cens soixante-onze, à onze heures précises du matin ; il continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine à la même heure dans sa maison rue des Fossés Saint Jacques à l'Estrapade. On trouvera dans ce temps chez *Jean-Thomas Hérissant* Imprimeur du Cabinet du Roi rue S. Jacques, une *Introduction à l'Etude des Corps naturels*, tirés du regne minéral, nécessaire pour suivre ce Cours.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Octobre 1771.

Faute à corriger dans le No précédent.

Page 65 ligne dernière, *la Philosophie*, lisez *le Philosophisme.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

*Œuvres de M. de B***, deux volumes in-8° d'environ 400 p. chacun; le premier contenant deux Tragédies en cinq Actes en vers, deux Comédies, l'une en cinq Actes en vers, l'autre en un Acte en prose; deux Opéra, l'un en cinq Actes en vers, l'autre en un Acte en vers; le second, la justification d'Enguerrand de Marigny & les Mémoires de la Jeunesse de l'auteur; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques, près de la rue des Mathurins.*

VOUS pouvez juger, Monsieur, par ce titre, de la variété piquante de ce Re-

cueil. Le premier des Drames destinés au Théâtre de *Melpomène* & qui est intitulé *Osman III*, m'a paru plein de noblesse & d'intérêt; les scènes en sont rapides, bien enchaînées, les situations touchantes, & le but très-moral. Vous serez attendri, Monsieur, à la la lecture de la Scène troisiéme du troisiéme Acte. On amène sur le théâtre l'Empereur qu'une populace mutinée vient de précipiter du trône pour y faire monter son fils qui n'a point trempé dans ce complot affreux. Le père est chargé de fers.

OSMAN *à son fils.*

Hé bien es-tu content? Ta noire perfidie
Se fait-elle un plaisir de prolonger ma vie?
Du plus affreux forfait tu goûtes la douceur;
Je vois ce qui t'anime, & connois ta fureur.
Sans doute de mon sang un scélérat avide
Veut pour comble d'horreur commettre un parricide.
Hâte toi.... Tu frémis!...

ALADIN, *fils d'Osman.*

Gardes, brisez ses fers;
Et qu'un si bel exemple instruise l'univers.

Voici des vers que *Corneille* n'eût pas dédaignés. Le Visir ayant formé le projet de détrôner *Osman*, cherche à mettre dans son parti le chef des Janissaires. Cette Scène entière est vive & bien conduite. Le Ministre ambitieux peint ainsi l'Empereur contre lequel il conspire.

Oui, selon mes desirs, je sçaurai le réduire;
Il est foible, indécis & facile à conduire,
Courageux & craintif, tranquille & furieux;
Capable de vertus, de forfaits odieux;
Au même instant humain, terrible & sanguinaire,
Mais toujours inquiet: voilà son caractère.
Tous mes moyens sont prêts; dussé-je y succomber,
Dans le piége fatal je le ferai tomber.
J'ai déja soulevé la moitié de Bysance;

Le crédit du Pontife accroît mon eſpérance;
J'ai ſemé dans le cœur de chaque Muſulman
L'amour pour *Aladin*, la fureur contre *Oſman*,
Et d'un peuple irrité l'impatiente rage,
Doit dans le ſang d'*Oſman* achever mon ouvrage.

J'aimerois mieux cette Pièce qu'une foule de Tragédies de nos jours dont les ſuccès éphémères enorgueilliſſent les foibles auteurs. Avec quelques corrections, *Oſman III* paroîtroit avec honneur ſur la Scène Françoiſe.

» Quant à *Laodice*, dit M. *de B**** » dans ſa *Préface*, je ne puis me diſ» penſer d'en parler, parce qu'on m'ac» cuſeroit peut-être d'un peu trop de » préſomption d'avoir pris un ſujet que » *Thomas Corneille* n'a traité qu'en » tremblant, ainſi qu'il l'avoue dans » ſon argument. Que ne devois-je » donc point craindre? Mais échauffé » par la force & la beauté du ſujet, je » n'ai conſulté dans mon enthouſiaſ» me que ma ſatisfaction, ſans pré-

» tendre devenir l'émule ni le cri-
» tique de ce grand homme. J'ai seu-
» lement usé du même droit que plu-
» sieurs auteurs recommandables se
» sont arrogé, de travailler sur des su-
» jets déja traités, tels que *Mérope*, *Sé-*
» *miramis*, *Electre*, &c. Comme il est
» donc prouvé qu'on peut arriver au
» même but par différens chemins,
» je prie ceux qui me liront de
» confronter ma Tragédie avec l'an-
» cienne *Laodice*, pour se convaincre
» que je ne suis ni copiste ni plagiai-
» re, à l'exception de dix vers que j'ai
» trouvés si beaux & si nécessaires au
» sujet, que je les ai placés dans mon
» Drame sans y changer une syllabe,
» de crainte de les affoiblir; je les ai
» distingués dans l'imprimé par des
» guillemets : ainsi c'est moins un pla-
» giat qu'une citation à l'avantage du
» Poëte célèbre qui m'a devancé. »
Voilà ce qu'on appelle en Littérature de la décence & de l'honnêteté. Si l'exemple de l'anonyme étoit imité par nos Dramatiques, les guillemets deviendroient fréquens, sur-tout si l'on ne se contentoit pas d'en mettre aux

vers copiés, & si l'on étendoit cette bonne foi jusqu'aux plans & à des scènes entières. Quelque jugement que l'on porte de la *Laodice* moderne comparée à l'ancienne, je pense que cette seconde Tragédie de l'auteur a moins de mérite que celle d'*Osman*; la couleur de celle-ci est plus tragique, le ton plus sombre, l'intrigue mieux conçue, les caractères plus forts & développés avec plus d'art.

Les jeux de *Thalie* ont aussi occupé les loisirs de l'auteur. Ses deux Comédies sont » calquées sur l'ancien genre » avec lequel *Molière*, *Regnard* & » *Destouches* amusoient la Nation, » genre devenu suranné à la honte » du goût actuel, si contraire à la vraie » Comédie, qu'on n'y découvre plus » aucune trace de la correction des » mœurs. Un auteur qui se présente » aujourd'hui sur la scène dit : *écoutez* » *moi, j'ai de l'esprit*; il vaudroit » mieux qu'il dît : *écoutez moi, j'ai* » *du bon sens*; il s'ensuivroit que tout » rentreroit dans l'ordre naturel; on » riroit à la Comédie, & l'on pleure» roit à la Tragédie. »

Celle des deux pièces comiques qui est intitulé *Les Mariages*, vous fera beaucoup de plaisir à la lecture, & je pense qu'elle n'en procureroit pas moins à la représentation. Vous vous rappellez, Monsieur, qu'à la convalescence de feu M. LE DAUPHIN le Roi, pour signaler sa joie aux yeux de la Nation, maria plusieurs filles. Quelques citoyens opulens & zélés voulurent, en quelque façon, imiter la libéralité du Monarque, & devenir les organes de l'allégresse publique; ils contribuèrent à l'établissement de quelques jeunes païsannes. Cet acte de générosité a donné l'idée de la petite Comédie *Des Mariages*. La première scène qui est entre deux valets passés maîtres en fait de fourberie & d'adresse, m'a paru supérieurement dessinée & parfaitement écrite. Toute la pièce est du bon genre; on y reconnoît cette gaîté franche, cette joie libre que nous tenions de nos pères, & que nous perdons tous les jours. Dans la grande Comédie en cinq Actes intitulée *Les Ressources de l'Esprit*, vous trouverez aussi des scènes

très-bien faites, & de cette charge de l'ancien comique qui faisoit rire, & qui valoit mieux que le ton lamentable de nos Drames modernes.

L'Opéra de *Zélime* & la Pastorale de *Sidonis* prouvent que l'anonyme réunit toutes les espèces de talens qui brillent sur la scène, d'autant mieux que, nouvel *Orphée*, lui-même a sçu revêtir ses Drames Lyriques des charmes de l'harmonie, du moins par rapport à la Pastorale.

L'ouvrage le plus important de ce Recueil, celui qui doit attirer à l'auteur l'hommage des cœurs sensibles & patriotiques, c'est la *Justification d'Enguerrand de Marigny, Comte de Longueville, Grand Chambellan, Principal Ministre & Coadjuteur du Royaume sous Philippe-le-Bel.* Cette *Justification*, où l'innocence de *Marigny* est prouvée jusqu'à l'évidence, fera d'autant plus d'honneur à l'anonyme, que plusieurs de nos annalistes & de nos historiens ont affecté de flétrir sa mémoire, & que ce grand homme, qui dans nos fastes devroit marcher à la tête des *d'Amboises*, des *Sullys*, des *Riche-*

lieux, &c, n'y paroît que couvert des attributs de l'ignominie & de l'opprobre. Nous n'avons que les chroniques de Saint Denys & celles de Flandres qui ayent eu le courage de le venger des traits odieux de la calomnie. L'auteur de l'*Histoire des Ministres d'Etat* sous les Rois de la troisiéme Race, s'en est utilement servi, & M. *de B****, qui publie aujourd'hui la justification d'*Enguerrand* en a tiré parti pour la composition de son Mémoire, en y joignant quelques anecdotes intéressantes qu'il a été à portée de recueillir : anecdotes peu connues, puisque ceux qui ont écrit sur cet évènement tragique, n'en ont saisi que la catastrophe sans parler des causes qui la produisirent, ni de la réhabilitation de l'infortuné Ministre. *Mézeray* se contente de lui donner les noms les plus odieux sans articuler aucun fait contre lui. L'Abbé *Velli* copie servilement *Mézeray*. Feu M. *de Villaret*, continuateur de l'Abbé *Velli*, est le premier qui, dans son regne de *Louis le Hutin*, soit entré dans quelques détails du procès d'*En-*

guerrand & qui ait entamé sa justification, que M. *de B**** achève & dont je vais vous entretenir.

L'illustre Maison de *Marigny* sortoit originairement de Lions, petite ville du Véxin Normand, située dans le centre de la forêt du même nom. Cette Maison possédoit, avec une partie de cette ville, plusieurs terres & seigneuries aux environs; son nom étoit *le Portier*. Tous ceux qni la composoient s'étoient appellés ainsi jusqu'à ce que *Hugues le Portier*, Seigneur de Rosay, en épousant en 1200 la Dlle *Mahaud* héritière de *Marigny*, consentit à porter le nom & les armes des Sires *de Marigny*, Seigneurs *de Marigny*, bourg situé dans le païs de Bray. De ce mariage sortit *Enguerrand*, deuxiéme du nom, Chevalier, Sire de Rosay & de Lions, qui prit le nom *de Marigny* à cause de sa mère, ainsi que tous ses descendans qui ne portèrent plus le nom de *le Portier*. Cet *Enguerrand* vivoit en 1240. C'est d'un de ses fils que sort le Ministre célèbre dont il est ici question; il rassembla sur sa tête toutes les terres de sa maison, & fut depuis

Comte *de Longueville* par les bienfaits de *Philippe-le-Bel.*

Enguerrand étoit d'une taille avantageuſe, d'un caractère vif & altier; il forma ſon eſprit moins aux futilités des courtiſans qu'à la ſolidité des connoiſſances qui conſtituent l'homme d'Etat. Il fut auſſi grand Capitaine que Miniſtre conſommé. Doué de tous les talens utiles & agréables, il acquit la confiance & l'amitié de *Jeanne de Navarre*, Comteſſe de Champagne, Reine de France, Princeſſe accomplie, qui joignoit aux charmes de la beauté le talent du Gouvernement, le courage & la capacité Militaire. *Marigny* devint l'ame de ſes conſeils & l'adminiſtrateur de la Navarre. La Reine, pour lui marquer ſa ſatisfaction, le combla de ſes bontés en lui donnant pour épouſe *Jeanne* ſa filleule & ſa première femme du Palais, qu'elle avoit fait élever avec ſes filles d'honneur, & qu'elle traitoit comme ſa fille. Le Roi ne témoignoit pas moins de confiance à *Marigny*; il ne voyoit que par ſes yeux & ne ſuivoit que ſes avis. Il le mit à la tête des affaires du Royau-

mé. Le Prince ayant formé le dessein de fixer son Parlement à Paris, fit réparer & considérablement augmenter le Palais. Ces travaux furent commencés en 1286, peu de temps après son avènement au Trône, sous la direction générale d'*Enguerrand*, dont les soins & l'intelligence méritèrent la satisfaction du Maître & l'approbation du public. *Enguerrand* fit mettre au Palais sa statue *à genoux* aux pieds de celle du Roi; il avoit pensé que l'attitude qu'il donnoit à la sienne seroit plutôt regardée comme un acte de soumission & de respect que comme un trait d'orgueil attentatoire à la Majesté Royale; elle eut néanmoins cette qualification, & l'on se plaignit hautement de ce qu'on appelloit l'insolence du Ministre. Cependant les Grands eurent beau murmurer; le Roi voulut que la statue demeurât en place, &, pour récompenser encore plus les services de *Marigny*, il lui conféra la charge de Grand-Chambellan, qui lui donnoit de droit la Châtellenie du Louvre, & la garde du Trésor de l'Epargne. Ainsi, comme Surintendant des Finances & Châtelain du Lou-

tre, il eut l'administration générale des deniers Royaux.

Je ne m'arrêterai point sur les diverses circonstances de son Ministère. Je me hâte de mettre sous vos yeux la naissance, les progrès & la malheureuse issue de son procès; une simple exposition des faits, appuyés sur les monumens les plus incontestables, suffira pour laver sa mémoire & lui faire appliquer ce vers de *Thomas Corneille*, si beau, si vrai & si énergique :

Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaud.

Charles de Valois, frère du Roi, ne voyoit pas *Enguerrand* des mêmes yeux que *Philippe*; la jalousie que ce Prince avoit conçue contre ce Ministre le lui rendoit odieux. La plûpart des Grands, animés du même motif, sollicitèrent *Valois* à faire tous ses efforts pour perdre un favori dont le crédit leur portoit ombrage. *Marigny*, instruit des mauvaises intentions du Prince, ne fit rien pour le ramener; il ne lui opposa qu'une fermeté inébranlable; c'étoit une vertu lorsqu'il étoit question dans les Conseils de défendre les

intérêts de l'Etat ; mais, dans les affaires moins importantes, *Enguerrand* auroit dû témoigner plus de complaisance pour le frère du Roi. Dans un Conseil où il s'agissoit d'une contestation entre les Sires d'Harcourt & de Tancarville, on s'échauffa de manière que *Valois* dit en parlant de *Marigny*, *trouverai-je toujours des guèpes pour me piquer ?* Le Surintendant marqua son ressentiment par des regards pleins de fureur & des réponses aussi fortes que mesurées. *Valois* fut si outré qu'il sortit brusquement du Conseil, & ayant appris que la partie qu'il protégeoit avoit été condamnée, il entra dans une telle colère qu'il dit hautement : *je sçaurai punir les insolens malgré le crédit qu'on leur accorde.*

On supposa que *Marigny* avoit reçu une somme considérable des Flamands pour la conclusion d'un Traité qui leur imposoit le joug par les clauses humiliantes qui y étoient stipulées ; on joignit à cette accusation celle de péculat, parce qu'il avoit fallu tirer des subsides pour entretenir une armée nombreuse qui venoit de soumettre les plus grands ennemis de la France.

Mon ami, répondit *Philippe* à son favori qui se plaignoit du bruit qu'on faisoit courir contre son honneur, *tes vertus & ma justice triompheront de la calomnie : je te dois une justification entière, & je vais m'en occuper.*

Valois entra chez le Roi au moment que le Monarque malade daignoit travailler lui même à justifier son Ministre. Lorsqu'il voulut parler contre *Enguerrand*, *Philippe* lui répondit : *Monsieur, votre haine pour Marigny m'étoit assez connue ; mais je ne vous croyois pas capable de protéger la calomnie ; je vais mettre au plus grand jour la conduite de mon Ministre ; elle doit triompher de la noirceur de ses ennemis, & je vous défens de m'en parler davantage. Quoi, mon frère*, dit le Comte de *Valois*, *votre aveuglement sera-t-il éternel? Quelle insolence*, reprit le Roi! *Sortez & ne paroissez jamais devant moi.* Il s'abandonna tellement à la colère & la révolution d'humeurs fut si forte qu'il en mourut le lendemain, & non pas d'une chûte de cheval comme l'assûrent quelques écrivains mal instruits.

Louis le Hutin lui succéda à l'âge de

vingt-cinq ans. *Valois* avoit ſçu gagner l'amitié du jeune Prince, dès ſes plus tendres années, par des ſoins & des complaiſances. Malgré ſon crédit le nouveau Roi ne voulut point abandonner à ſon oncle un homme dont il connoiſſoit le mérite & dont il reſpectoit les vertus. Une ſcène trop vive qui ſe paſſa dans le Conſeil en ſa préſence fut l'époque fatale de ſa perte. *Valois* l'avoit indiqué pour y faire rendre compte à *Marigny* de ſon adminiſtration des finances. *Sire, je rendrai mes comptes quand il plaira à Votre Majeſté de l'ordonner.* *Hébien*, dit *Valois* avec vivacité, *l'intention du Roi eſt que vous les rendiez maintenant.* *Longueville*, ſans ſe déconcerter, lui répondit : *cela me ſeroit très-facile ſi Sa Majeſté m'avoit fait paſſer ſes ordres avant le Conſeil ; j'aurois eu l'honneur de lui préſenter mes états, qui n'auroient pas long temps fatigué ſon attention, puiſqu'ils ne contiennent que deux articles, dont l'un comprend les dépenſes que j'ai faites pour l'acquit des dettes du Roi, & l'autre* (en s'adreſſant à *Valois*) *contient les ſommes que j'ai remiſes en vos mains, & dont j'ignore l'em-*

ploi. Valois, piqué de l'apostrophe, dit avec emportement : *vous en avez menti par votre goule. C'est vous-même*, *Monsieur*, répondit *Marigny*, poussé par la vivacité de son caractère & indigné de l'affront qu'il recevoit en présence du Roi. *Valois* mit à l'instant l'épée à la main, ainsi que *Marigny*; tous les membres du Conseil se jettèrent precipitamment entr'eux, & l'on fit retirer *Longueville* par ordre du Roi.

Le Comte *de Valois*, sûr de maîtriser le Roi, résolut de pousser les choses à la dernière extrêmité. Il menaça de quitter la Cour; *Louis* eut peur, & *Marigny* fut livré. Il fut arrêté, conduit à la tour du Louvre, peu d'heures après à celle du Temple, ensuite au château de Vincennes où il fut jugé. On fit aussi arrèter quelques financiers qui avoient travaillé avec lui; on essaya à force de promesses & de menaces de les engager à déposer contre le Surintendant; on poussa la cruauté jusqu'à leur faire donner la question : tout fut inutile; ils furent inébranlables, & pas un ne chargea *Ma-*

rigny. Cependant le Roi voulut encore le tirer des mains de ses ennemis; mais, sur ce qu'on lui dit qu'on avoit convaincu *Enguerrand* d'avoir employé la magie pour le faire mourir, le Prince crédule prononça en quelque façon l'arrêt de mort en disant, *je l'ôte de ma main & l'abandonne à la justice*.

Il n'est point d'esprit équitable ni d'ame honnête qui ne s'indigne de voir *Valois* à la tête du Tribunal qui va prononcer sur le sang d'un homme qu'il haïssoit, & l'on prévoit la scène que je vais décrire. Sans observation de formes, sans secours de témoins, sans confrontation, sans avoir même fait comparoître l'accusé, il fut condamné à être pendu malgré les droits de sa naissance & ceux de ses charges. On le fit entrer. *Valois* l'ayant fait mettre sur la sellette, *Enguerrand*, lui dit-il, *n'as-tu rien à reprocher à tes Juges? Je n'en sçais rien encore*, repartit fièrement le Surintendant. *Eh bien*, repartit *Valois*, *Greffier, lisez lui son arrêt*. *Marigny* l'écouta avec tranquillité jusqu'à la fin; alors il s'écria *aréopage inique*; mais à l'instant les Gardes lui fermèrent la bouche

& le reconduisirent à Paris lié & garotté comme le plus vil criminel, en l'accablant le long de la route de traitemens cruels & d'injures atroces. Le lendemain, veille de l'Ascension (en 1315) on le conduisit à la pointe du jour au lieu du supplice, qui étoit rempli par une affluence extraordinaire de peuple. Lorsque *Longueville* eut monté quelques échelons qui le metoient à portée d'être vû & de se faire entendre, il se tourna vers les assistans, & d'une voix ferme il leur adressa un discours touchant, où, après s'être justifié en peu de mots des crimes qu'on lui imputoit, il dit : » Vous, peuple affamé de mon » sang, toujours ardent dans vos de- » sirs, mais soumis à l'erreur, vous » connoîtrez bientôt que celui qu'on » vous sacrifie étoit plus digne de vo- » tre amitié que de votre haine. Je ne » m'étendrai point en reproches con- » tre mes ennemis, je vous les aban- » donne pour votre châtiment, & je » laisse au Ciel le soin de ma ven- » geance. » Alors se tournant du côté » de l'exécuteur : *achève*, dit-il, *mal-* » *heureux, le plus noir des forfaits*. L'exé-

cuteur, ému du discours de *Longueville*, sembloit balancer. *Que tardes-tu*, dit *Enguerrand*?

Le supplice de *Marigny* & sa fermeté héroïque à ce moment terrible désillèrent les yeux & firent revenir la plûpart des esprits. *Louis X*, quoiqu'atteint presque subitement du coup de la mort, fit un testament où il témoigna son repentir sur l'abus qu'on avoit fait de son autorité pour perdre un aussi bon serviteur qu'*Enguerrand*, & afin de réparer en partie cette faute, il légua à la famille de ce Ministre dix mille livres, somme alors très forte, en considération, dit il, *de la grande infortune qui leur étoit advenue*. Mais ce qui auroit dû completter la justification de *Marigny* dans l'esprit de tous les historiens, c'est la conduite que tint presque jusqu'au dernier soupir le Comte *de Valois*. Atteint d'une maladie cruelle & extraordinaire qu'il rapportoit à la vengeance du Ciel, il fit inhumer avec beaucoup de pompe le corps du malheureux Ministre qu'il avoit dabord fait attacher à Montfaucon. Cependant le mal empiroit chaque jour; *il perdit*

la moitié de lui par une putréfaction qui n'avoit point encore eu d'exemple. Alors il se détermina à la réparation la plus humiliante, en confessant publiquement tous ses crimes envers *Marigny*, dont il demandoit pardon à Dieu & à toute la famille du Ministre. Il ordonna pour lui des prières dans toutes les églises de Paris, & chargea plusieurs Seigneurs de sa Cour d'aller dans toutes les rues distribuer de l'argent à tous les pauvres qu'ils rencontreroient, & de crier publiquement : *Priez Dieu pour l'ame de Monseigneur de Marigny & pour Monseigneur le Comte de Valois*, avec ordre exprès de nommer *Marigny* avant *Valois*. Le même jour sa mort finit son tourment. Il avoit fait un testament qui ordonnoit la restitution des biens qu'il s'étoit appropriés dans la confiscation, & mourut pénétré de repentir & des plus grands sentimens de piété.

Louis XI à son avènement au trône rendit une Déclaration par laquelle il annulle la procédure faite contr'*Enguerrand de Marigny*, la déclare injuste, téméraire & attentatoire à la sû-

reté des citoyens, & permet à ses successeurs ou ayant cause de lui élever un mausolée dans la Collégiale d'Ecouis, lieu de sa sépulture, avec une épitaphe telle qu'ils jugeront convenable, pourvu toutefois qu'il n'y soit pas fait mention de son supplice. Ce monument existe encore dans son entier, & l'épitaphe est conçue en ces termes & en écriture gothique sur le marbre.

Cy git de ce païs l'honneur,
De *Marigny* de ce lieu le Seigneur,
Dit *Enguerrand*, très-sage Chevalier;
Du Roi *Philippe-le-Bel* grand Conseiller;
Grand Ministre de France très-utile
Pour le païs, Comte de Longueville;
Cette présente Eglise fit jadis
Edifier l'an mil trois cens dix
Pour honorer des Cieux la Reine Dame;
Cinq ans après à Dieu rendit son ame;
Le derrain jour d'Avril fut mis icy.
Priez à Dieu qu'il lui fasse mercy.

Au dessus de ce mausolée sont encore

cinq figures de pierre très - bien conservées & posées sur un même allignement. Celle du milieu représente Notre - Seigneur assis ; à sa gauche est un Ange tenant à sa main une trompette, & à côté de cet Ange on voit *Enguerrand* à genoux & en chemise, les mains jointes, semblant implorer la justice divine, les regards attachés sur la Divinité. Sur un de ses bras est une corde contournée en forme de couronne. A la droite de Notre-Seigneur est un autre Ange aussi debout, tenant à sa main une espèce de toise, & à côté de cet Ange on voit le Comte *de Valois* à genoux, les mains jointes, mais les yeux baissés, semblant craindre la sévérité de son juge. Il est vêtu d'un manteau bleu semé de fleurs de lys d'or, & la couronne de Comte sur la tête. Ces figures sont d'un mauvais dessin, mais elles sont toutes entières, à l'exception de la trompette du premier Ange, qui sans doute a été cassée.

Tel est, Monsieur, le précis du Mémoire justificatif & très-intéressant d'un des plus grands hommes qui ayent paru en France, d'un des plus habiles Mi-

niſtres que nos Rois ayent aſſocié au gouvernement, qui mourut à l'âge de cinquante ans ſur un gibet, & dont la gloire & les talens ſont demeurés enſevelis dans l'opprobre pendant plus de quatre ſiécles ſans trouver de défenſeurs.

Ma Jeuneſſe, qui termine le ſecond volume des *Œuvres de M. de B****, eſt le tiſſu fort ſingulier & fort amuſant des aventures de l'auteur dans l'empire de l'amour. Les différentes hiſtoriettes qui le compoſent ſont écrites avec ce ſtyle militaire, cette touche de franchiſe, ce ton d'eſprit & de gaîté qui engagera la plûpart des lecteurs à excuſer la liberté des traits & la volupté du pinceau. En un mot, ſi vous voulez avoir une idée de cette pièce, rédigée par un ancien Mouſquetaire, depuis Capitaine de Dragons, rappellez-vous certains Contes du bon *la Fontaine*, ou plus ſimplement cette Ode fameuſe d'*Horace* :

Vixi puellis nuper idoneus ;
Et militavi non ſine gloriâ.

Votre décence ſeroit peut-être bleſſée ſi

je mettois sous vos yeux quelques-unes des brillantes conquêtes de M. *de B****. Je ne puis cependant me dispenser de vous parler de quelques jolis vers qui se trouvent dans ces Mémoires de la jeunesse de M. *de B**** ; ils ont couru dans le temps, & plusieurs personnes s'en souviennent avec plaisir.

J'aurois chargé l'amour, charmant objet que j'aime,
De vous faire l'aveu de mes plus tendres feux,
Mais j'ai craint que ce Dieu, dans son ardeur extrême,
Voyant de si beaux yeux,
Ne parlât pour lui-même.

Il y a aussi beaucoup de naturel & de légèreté dans ce petit Conte.

Je rêvois l'autre jour
Qu'avec vous & l'Amour
Je jouois sur l'herbette
A certain jeu, *Lisette* ;
Où l'on va jusqu'à neuf, en comptant tour à tour.
Je te tiens, dit l'Amour ;
Suivant la loi commune,

De trois choſes tu dois pour le moins en faire
une :
Aime *Liſette* tendrement,
Aime *Liſette* ſans partage,
Aime *Liſette* conſtamment.
Tout autre, fixé par l'uſage
N'eut ſuivi qu'une de ces loix ;
Pour moi, volontiers je m'engage
A les obſerver toutes trois.

Cet Article doit vous donner, Monſieur, une idée très-avantageuſe des différens caractères d'eſprit de M. *de B****. L'univerſalité de ſon mérite ne paroît pas toute entière dans cet ouvrage. Aux qualités d'Hiſtorien, de Poëte, de Muſicien, il réunit celles de bon Géomètre, de Peintre agréable & d'habile Architecte. Il eſt étonnant qu'un homme du monde, un homme de plaiſir, un Militaire, réuniſſe un ſi grand nombre de talens, dont un ſeul feroit honneur à celui que la Nature en auroit favoriſé.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Octobre 1771.

LETTRE VIII.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur Garrick ou les Acteurs Anglois : *ouvrage contenant des Observations sur l'Art Dramatique, sur l'Art de la Représentation & le jeu des Acteurs, &c ; traduit de l'Anglois : Brochure petit in-8° de 200 pages ; seconde Edition considérablement augmentée ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

VOus avez annoncé, Monsieur la première édition de cet ouvrage*, & vous lui avez donné les éloges qu'il mérite à quelques égards. Mais vous avez oublié de faire observer qu'un Anglois avoit traduit dans sa Langue le Li-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1769, Tome II, page 56.

vre intitulé *Le Comédien* *, & qu'il étoit singulier qu'un autre Anglois entreprît de paroître donner un ouvrage neuf à ses compatriotes, en traduisant le même Livre, à la vérité d'une façon qui n'est pas ordinaire. Permettez-moi de profiter de la seconde édition qu'on vient de publier de ce Livre pour entrer avec vous dans quelques détails à ce sujet; ils ne déplairont pas à ceux de vos lecteurs qui s'intéressent à l'Art de la Déclamation Théâtrale.

L'auteur de *Garrick*, dans l'espérance de cacher ses plagiats, a eu soin d'éviter la marche que lui traçoit l'auteur, son modèle. M. *de Sainte Albine* commence par détailler les avantages naturels que nous desirons aux Acteurs, selon les différens rôles dont ils veulent se charger. Il examine ensuite les secours qu'ils doivent emprunter de l'Art, pour se présenter sur la Scène avec succès. Son nouveau Traducteur, ou, pour mieux dire, son Copiste, observe moins scrupuleusement l'ordre des idées. Après

* La traduction Angloise est intitulée *The Actor*. Elle a été publiée, autant qu'il peut m'en souvenir, en l'année 1749.

avoir parlé de l'*intelligence*, il nous entretient de l'*expression*; de l'*expression* il passe à la *sensibilité*, & de la *sensibilité* à la *variété*; puis il revient à la *sensibilité* dont il distingue deux espèces, la *sensibilité naturelle* & la *sensibilité empruntée*; comme si ces deux derniers termes n'impliquoient pas contradiction. Par une suite du même esprit méthodique, au Chapitre *sur l'âge dans lequel les Comédiens font sagement de quitter le Théâtre*, succède un Chapitre *sur la gaîté nécessaire à l'Acteur Comique*.

Une autre adresse du Plagiaire est de mettre, pour l'ordinaire, devant chaque article un titre différent de celui dont s'est servi M. *de Sainte Albine*. Dans le Livre du *Comédien*, on lit à la tête d'un Chapitre, *Un Comédien peut-il avoir trop de feu?* Et à la fin du Chapitre suivant, *Seroit-il plus avantageux que toutes les personnes de Théâtre fussent d'une figure distinguée?* L'Ecrivain Anglois change ces deux énoncés en ces expressions vagues, *du feu des passions*; *de la figure*. Vous ne devineriez pas, Monsieur, que le Chapitre intitulé,

dans *Garrick*, *du penchant à l'amour*, fût le même qui, dans le Traité de M. *de Sainte Albine*, a pour titre, *les personnes nées pour aimer devroient avoir seules le privilège de jouer les rôles d'amans.*

Pour achever de faire illusion au commun des lecteurs, l'auteur *de Garrick* a suivi, dans la composition de chaque article, la même méthode que dans le plan général de l'ouvrage. A l'exception des exemples qu'il tire du Théâtre de Londres, il redit continuellement ce qu'a dit M. *de Sainte Albine*; mais, autant qu'il peut, il le dit d'une autre façon. Malheureusement, en travestissant le texte original, il le défigure. Tantôt il le resserre, lorsqu'il pourroit ajoûter quelques développemens; tantôt il l'étend, lorsque toute addition est inutile; presque par-tout il obscurcit ou affoiblit le trait qu'il copie. Vous porterez le même jugement que moi, si vous prenez la peine de comparer divers passages des deux dissertateurs. Dans les fragmens que je citerai de l'auteur Anglois, je copierai son interprête. Selon les apparences, vous

promettrez comme moi à ce dernier, que, si, lorsqu'il composera luimême quelques ouvrages, il n'est pas plus élégant que dans sa Traduction de *Garrick*, il ne sera jamais traduit par un homme qui ait du goût & du discernement.

» Il est, remarque M. *de Sainte Albine* *, un coloris propre à la Poësie, & qui, quoique fort différent de » celui qu'emploie la Peinture, est assujetti aux mêmes règles. On exige » de l'une & de l'autre la même entente des teintes, la même sagesse » dans la distribution des clairs & des » ombres, le même soin d'observer la » dégradation de la lumière, le même » talent d'éloigner ou de rapprocher » les objets. Le Comédien est Peintre, » ainsi que le Poëte; & nous leur demandons, comme au Peintre, cette ingénieuse théorie des nuances, dont » la docte imposture, par une dégradation insensible, conduit nos yeux du » premier plan du tableau au plan le » plus reculé. De même que le Peintre

* Livre du *Comédien*, pages 24 & 25.

» ſouvent nous fait voir un très-grand
» terrein dans un très-petit eſpace, le
» Poëte quelquefois, dans un très-petit
» nombre de vers, prête à ſes perſon-
» nages une multitude d'impreſſions
» fort différentes. »

Voici de quelle manière le Copiſte tronque ſon modèle*: *Sur la ſcène, comme dans un tableau, il faut obſerver les proportions, & donner à l'enſemble toute l'harmonie poſſible. La ſcience du Peintre habile eſt de nous rendre ſenſible la dégradation des diſtances; & l'Acteur, ce grand peintre de l'ame, doit nous faire ſentir les moindres changemens & toutes les tranſitions d'un ſentiment à l'autre, ſans les confondre, quoiqu'elles ſe ſuccèdent ſouvent avec rapidité.*

Peut-être vous rappellez-vous, Monſieur, ces principes de l'Auteur François **? » Le don de plier ſon
» ame à des impreſſions contraires eſt
» néceſſaire dans la Tragédie; contre
» le préjugé commun, il l'eſt encore
» plus dans la Comédie. La Majeſté de
» la Tragédie ne lui permet de nous

* *Garrick*, page 49.
** *Comédien*, page 33.

» occuper que d'actions éclatantes, &
» elle est obligée d'user constamment
» des ressorts qui sont le plus en pos-
» session de les produire. Les principaux
» de ces ressorts sont l'amour, la haine
» & l'ambition..... * Non-seulement la
» Tragédie n'a qu'un certain nombre
» de passions favorites; mais celles qui
» sont à son usage ont entr'elles de la
» conformité, parce qu'elles sont vio-
» lentes ou tristes. Ses héros s'empor-
» tent ou se plaignent..... ** Toutes les
» passions sont, au contraire, du domaine
» de la Comédie, & l'Acteur ne peut
» passer que pour novice dans son Art,
» lorsqu'il ne sçait pas exprimer égale-
» ment les transports d'une joie folle &
» ceux d'un vif chagrin, la tendresse
» ridicule d'un vieillard amoureux &
» la sinistre colère d'un jaloux, la no-
» ble audace d'une ame courageuse &
» la timidité dégradante d'un cœur pu-
» sillanime, l'admiration stupide & l'or-
» gueilleux dédain, les extravagances
» de l'amour-propre blessé ou satisfait.

* Page 34.

** Page 35.

Le Plagiaire dénature ainsi les réflexions de M. *de Sainte Albine* * *Quelles que soient les différentes passions tragiques, elles sont en petit nombre, & même assez dépendantes l'une de l'autre. Dans le Comique, au contraire, où la sensibilité générale pourroit paroître moins essentielle, l'Acteur trouve cependant une foule de passions à son usage. On s'attend à tous les déguisemens de l'esprit, à toutes les métamorphoses du cœur humain; on veut que les révolutions y soient plus promptes & mieux rendues. Peut-être que les grands changemens de la Tragédie, l'amour, la haine & l'ambition, sont absolument de son ressort; &, quoique différemment exprimées, ces passions y sont aussi fréquentes, souvent plus neuves, plus singulières, & passent toutes ensemble par des subdivisions infinies; l'extase d'une joie folle, l'inquiétude d'un avare, le radotage d'un vieillard amoureux, l'audace d'un jeune amant, les soupçons d'un mari jaloux, le ressentiment d'un rival insulté, la timidité d'une ame foible, l'admiration stupide, le mépris insolent,*

* *Garrick*, pages 74 & suivantes.

le ridicule amour propre, & tant d'autres espèces, sont le canevas immense sur lequel un Acteur Comique doit colorier toutes les passions.

J'ai dit ci-dessus qu'un Chapître du Livre du *Comédien* avoit pour titre, *Seroit il avantageux que toutes les personnes de Théâtre fussent d'une figure distinguée?* M. *de Sainte Albine*, comme vous sçavez, décide pour la négative. Il convient avec tous les juges éclairés » que certains défauts corporels ne se» ront jamais tolérés dans un Acteur; » que, quoiqu'une jambe plus cour» te que l'autre, ou une taille dif» forme, n'eût point empêché le grand » *Scipion* d'être regardé comme le plus » illustre des Romains, cependant l'Ac» teur le plus habile qui auroit l'une » de ces imperfections, se feroit siffler » en représentant ce guerrier, & que » nous ne passerions point au Comé» dien ce que nous aurions passé au » Héros.... Cette contradiction, ajoû» te-t-il *, n'en est pas une. Trouvant » le Sort injuste, lorsqu'il donne pour » demeure à une belle ame un corps

* *Comédien*, page 53.

» défectueux, nous exigeons que le
» Théatre répare à cet égard les fautes
» de la Nature, & qu'il en dissimule
» les caprices; & la Tragédie nous
» plaisant principalement par l'air de
» grandeur qu'elle prête au genre hu-
» main, nous ne voulons point que,
» dans les tableaux qu'elle nous offre,
» rien fasse diversion à l'admiration
» qu'elle nous donne pour notre es-
» pèce. De même que nous cherchons
» dans la Tragédie des objets qui fla-
» tent notre orgueil, nous cherchons
» dans la Comédie des objets qui exci-
» tent notre gaîté. Notre intention est
» traversée, si, tandis que le rôle nous
» divertit, le Comédien nous attriste,
» en nous rappellant par ses disgraces
» personnelles les disgraces auxquelles
» nous sommes sujets *... Des traits ré-
» guliers, un air noble, doivent sans
» doute, en général, observe M. *de*
» *Sainte Albine*, nous prévenir favo-
» rablement pour une personne de
» Théâtre; mais il est des rôles dans
» lesquels elle paroîtra mieux placée,
» si la Nature ne lui a pas accordé ces

* Page 56.

» avantages. Je n'ignore pas, conti» nue t il, qu'on voit, sans être blessé » du défaut de vraisemblance, qu'on » voit même avec plaisir une jeune » beauté se charger d'un personnage de » vieille, & un Acteur, formé pour » plaire, représenter un païsan mauss» sade & grossier. Je n'ignore pas non » plus que nous allons à la Comédie, » moins pour voir les objets eux-mê» mes que pour en voir l'imitation.....* » Mais il faut distinguer plusieurs sortes » de rôles comiques. Quelques - uns » nous divertissent par l'imitation de » certains ridicules. Le plaisir, que nous » font quelques autres, naît du con» traste qui se trouve, soit entre les pré» tentions du personnage & les titres » sur lesquels il les fonde, soit entre » l'effet qu'il devroit produire sur les » autres personnages mis avec lui en » action, & l'effet qu'ils devroient pro» duire sur lui. »

J'oubliois de vous faire souvenir que M. *de Sainte Albine*, dans les premières lignes du même Chapître, se plaint de ce que les femmes, quoiqu'elles assû-

*Page 57.

rent que la figure eſt ce qu'elles examinent le moins dans les hommes, accordent difficilement leurs ſuffrages à un Acteur qui n'eſt pas doué de certains agrémens. Selon le même Obſervateur, les critiques de pluſieurs d'entr'elles roulent moins ſur les imperfections qui regardent l'Art, que ſur celles qui regardent l'extérieur du Comédien, & preſque toujours ſon plus ou moins de bonne mine eſt ce qu'elles ont le mieux remarqué.

Certainement il n'a pas tenu à l'auteur de *Garrick* ni à ſon Traducteur, que leur ſtyle ne vous empêchât de reconnoître le plagiat dans la ſingulière rapſodie que vous allez lire * : » *Si toutes les qualités d'une ame pure, d'un eſprit élevé, ſont l'appanage néceſſaire des Acteurs deſtinés à remplir les perſonnages héroïques & les premiers rôles, ils ne pourront guères moins ſe paſſer de tous les dons extérieurs d'une figure intéreſſante & pleine d'élégance. Il en eſt autrement des emplois ſubordonnés; les figures irrégulières, même hétéroclites, loin d'y paroître contraires, y ſont quel-*

* *Garrick*, pages 114 & ſuivantes.

quefois utiles..... Le Public ne supporteteroit pas une Actrice bossue, borgne ou boiteuse..... Les femmes ne veulent pas avouer qu'elles ont encore plus de délicatesse de goût à cet égard; cependant elles parlent moins des talens d'un Acteur nouveau que des graces de sa figure.... Dans la plûpart des premiers rôles l'Acteur contrediroit son personnage, s'il n'avoit un extérieur agréable; mais ce seroit ne faire aucune attention à la diversité de l'espèce humaine, s'il falloit qu'au Théâtre on ne dût absolument nous montrer que de belles figures. Cette sorte d'indulgence ne s'étend jamais jusqu'à supporter la difformité absolue ou dégoûtante. Aléxandre pouvoit avoir naturellement le cou de travers; mais nous serions révoltés d'un Aléxandre de Théâtre qui seroit torticolis..... Les vices de caractère ne doivent pas être réels dans l'Acteur; car on cherche au Théâtre des imitations, non des réalités. Un jeune homme représentant un vieillard nous plaît bien davantage que l'Acteur séxagénaire chargé d'un rôle de jeune homme.

On trouve dans l'ouvrage Anglois, ainsi que je vous l'ai annoncé, un Cha-

pitre sur la gaîté nécessaire à l'Acteur Comique. M. *de Sainte Albine* a composé aussi sur le même sujet un Chapître dont voici l'extrait *. » Ce n'est » qu'en se donnant la Comédie à soi-» même qu'on peut parvenir à la bien » jouer. Quand on représente un per-» sonnage comique, sans y prendre du » plaisir, on n'a l'air que d'un mer-» cénaire qui exerce le métier de Co-» médien par l'impuissance de se pro-» curer d'autres ressources. Au con-» traire, lorsqu'on partage le plaisir » avec les spectateurs, on est presque » toujours certain de leur plaire. L'en-» joûment est le véritable *Apollon* » des Acteurs Comiques; s'ils sont » joyeux, ils ont presque nécessaire-» ment du feu & du génie..... N'ou-» blions pas cependant, ajoûte M. *de* » *Sainte Albine*, de les avertir que » nous desirons de lire pour l'ordinaire » dans leur jeu seulement, & non sur » leur visage, la gaîté que leur inspi-» rent leurs rôles. Les physionomies » tristes ne sont souffertes qu'avec » peine dans la Comédie. Mais un

* *Comédien*, pages 82 & suivantes.

» Comédien, qui se propose de nous
» réjouir, nous paroîtra souvent d'au-
» tant plus comique qu'il affectera
» davantage de paroître sérieux. Je di-
» rai bientôt aux Acteurs Tragiques,
» *pleurez, si vous voulez que je pleure.*
» Je lui dis, *ne riez presque jamais, si*
» *vous voulez que je rie.* Il ne doit ja-
» mais perdre de vue qu'il est toujours
» obligé de demeurer caché derrière
» son personnage; que le personnage
» nous divertit, soit par les choses
» qu'il fait ou qu'il dit de dessein pré-
» midité, soit par des actions ou des
» discours involontaires; que, dans la
» dernière supposition, le Comique
» manque son effet, si l'Acteur, en
» riant, lui ôte l'air de naïveté qui en
» fait tout le prix; que dans le pre-
» mier cas les plaisanteries perdent
» au Théâtre, comme dans la conver-
» sation, leur sel le plus piquant, si la
» personne, dont elles partent, ne dissi-
» mule avec soin son intention de faire
» rire, & l'espérance qu'elle a d'y
» réussir. »

Avec le secours de ces réfléxions, l'auteur de *Garrick* n'a pas eu besoin

de grands efforts d'imagination pour nous présenter celles-ci*. *Les idées agréables, la gaîté légère du Poëte, doivent sans doute inspirer l'Acteur Comique; mais celui-ci ne sçauroit trop se défendre ce sourire quelquefois involontaire, plus souvent affecté, qui découvre le Comédien, fait disparoître l'Acteur & détruit toute illusion. Les Actrices, en général, tombent dans ce défaut, persuadées que le Public est charmé de leur familiarité. Elles s'abusent assurément, &, si dans la société le sel d'une plaisanterie perd tout ce qu'il a de piquant, lorsque soi-même on en rit, quelle n'en sera pas la fadeur au Théâtre, où l'on ne raconte pas seulement un fait, mais où l'on représente la chose même! Les personnes naturellement enjouées sont quelquefois les plus sérieuses en conversation; du moins, leur ton, leur manière froide, contrastés avec ce qu'elles disent de plaisant, nous frappent toujours d'une surprise agréable Les Acteurs Comiques n'ont pas de meilleurs modèles..... On ne peut réussir dans la Comédie qu'en prenant la règle contraire au Tragique, où l'Acteur*

* Garrick, pages 131 & suivantes.

ne peut nous tirer des larmes s'il n'en répand lui-même.

Quelques personnes sont toujours disposées à combattre les vérités les plus évidentes. Si l'Ecrivain Anglois se fût contenté de piller les passages de la nature de ceux que j'ai cités, peut-être auroient-elles essayé de le justifier de plagiat; peut-être elles auroient dit : » deux dissertateurs s'exercent sur la » même matière. Quand ils sont tous » deux dans le chemin du vrai, il n'est » pas surprenant qu'ils se rencontrent » en divers points. On doit attendre de » l'un & de l'autre les mêmes principes, » les mêmes développemens : de la res» semblance qu'ils ont entr'eux pour les » idées générales, on n'est pas en droit » de conclure que celui qui est venu le » second ait volé son prédécesseur. » Dans le cas dont il s'agit, on doit, je l'avoue, attendre les mêmes principes, les mêmes développemens; mais lorsque le second auteur n'ajoutant aucune vue nouvelle à celles du premier, se rencontre avec lui dans les détails accessoires comme dans les idées essen-

tielles ; lorſqu'il s'approprie certains traits remarquables qui ſemblent appartenir autant à l'imagination qu'au ſimple raiſonnement, on ne peut plus employer en faveur du Plagiairé la même défenſe. La reſſemblance ne peut plus être attribuée à la néceſſité dans laquelle ſont les deux Obſervateurs d'avoir pluſieurs choſes communes. Conſéquemment l'auteur de *Garrick* auroit dû, par prudence, s'abſtenir au moins de copier quelques digreſſions que M. *de Sainte Albine* s'eſt permiſes pour égayer ſon ſujet ; il n'a pas eu cette précaution. J'ouvre ſon volume, & j'y lis * : *Si une Comédienne peut feindre d'aimer un homme qui l'a miſe dans ſes meubles, pourquoi ſur la Scène une Actrice n'auroit elle pas cette ſenſibilité ou ce talent de paroître ſenſible, qu'elle porte à la ville ? Je ſçais que dans le monde bien des femmes ne réuſſiſſent pas autrement. D'où vient donc cette Actrice ne pourroit-elle pas ſeduire des ſpectateurs déſintéreſſés, puiſqu'elle trouve tant de dupes qui lui font ſi ſouvent le ſacrifice de leur vie & de leur fortune? C'eſt par*

* Pages 85 & 86.

la raison même que les spectateurs sont désintéressés. L'amant libéral, ordinairement peu délicat, se persuade qu'on l'aime sur de simples apparences; le spectateur ne s'embarrasse pas d'être aimé; il paye pour qu'on soit aimable, & se plaint avec justice d'une fausse sensibilité qui lui vole son argent. L'homme amoureux semble vouloir être trompé; le spectateur veut l'être absolument, mais par des accens ingénus, par toute la vraisemblance des choses réelles.

Ecoûtez le dissertateur François, & plaignez-le d'avoir été si cruellement mis en pièces par son Copiste *. » Comment se persuader, dit M. *de* » *Sainte Albine*, que des Actrices, qui » sçavent si bien feindre en particulier » des sentimens qu'elles n'éprouvent » point, ne puissent les feindre en » public, & qu'étant si habiles à se » contrefaire avec des amans, elles » soient incapables de se contre» faire avec les spectateurs? L'objec» tion est facile à résoudre; on ne » doit pas être étonné qu'elles réussis» sent mieux à tromper des regards

* *Comédien*, pages 39 & 40.

» destinés à leur être favorables, qu'à
» se déguiser à des yeux qui ne sont
» ouverts que pour les examiner avec
» une curiosité critique. L'amour-propre
» de l'amant sert presque toujours fidè-
» lement la maîtresse. Celui du specta-
» teur ne sert pas de même la Comé-
» dienne. La vanité du premier le porte
» à s'imaginer voir l'une telle qu'elle
» n'est pas. La vanité du second lui
» fait craindre de ne pas voir l'autre
» telle qu'elle est. L'un goûte du plaisir
» à se laisser séduire ; l'autre en goûte
» davantage à montrer qu'il n'est pas
» la dupe du prestige, lorsque l'artifice
» est trop grossier pour lui faire illusion.
» Il consent d'être abusé ; mais il veut
» que son erreur ait l'air raisonna-
» ble. »

M. *de Sainte Albine*, à la suite de ce passage, fait cette réflexion, » La maî-
» tresse & la Comédienne ont seule-
» ment cela de commun, qu'il leur sera
» d'autant plus facile d'emprunter les
» signes d'une passion, qu'elles seront
» moins dominées par une passion oppo-
» sée. De ce principe, il s'ensuit qu'une
» personne de Théâtre ne sçauroit avoir

» trop d'attention à ne donner sur elle
» que le moins de prise qu'il sera pos-
» sible aux évènemens heureux ou mal-
» heureux qui lui arrivent. Quand elle
» s'affecte trop vivement des moindres
» sujets de joie ou de chagrin que lui
» donnent ses affaires domestiques, il
» est rare qu'elle s'abandonne sérieuse-
» ment aux diverses impressions que
» ses rôles exigent d'elle. Difficilement
» pourra-t elle chasser à son gré le sen-
» timent de ce qui la touche personnel-
» lement, pour se rendre propres les
» sentimens de son personnage. »

Peut-on croire que l'auteur de *Garrick* n'avoit pas lû le *Comédien* lorsqu'il a dit* : *Il sembleroit que l'excellent Acteur, pour adopter à propos toutes les passions, dût être un grand Philosophe Stoïcien, qui n'en admet aucune. Il n'appartient qu'à l'ame la plus fléxible, & pour ainsi dire, isolée de toute affection favorite, de caractériser la vraie sensibilité, & de la rendre universelle. Si l'Acteur n'avoit aucune passion particulière au Comédien, son cœur les saisiroit toutes dans leur intégrité.*

* *Garrick*, page 71.

Cet autre morceau du Plagiaire me tombe sous la main *. *Si l'Acteur Tragique doit trouver en lui-même la source des grands sentimens, il ne s'ensuit pas qu'il doive hors du Théâtre donner à tous ses discours, à toutes ses manières, cette dignité imposante, cette gravité, qui sied à peine aux gens du monde les plus élevés. On peut juger de là combien il est ridicule de ne pouvoir se dépouiller du Cothurne, de recevoir ses amis, comme si l'on donnoit audience à des Ambassadeurs, & de commander un verre d'eau à un Garçon de Caffé de l'air d'un Général Romain. Un fat peut s'imaginer qu'il est plus aisé d'être un Héros que de le représenter.*

Avant l'auteur de *Garrick*, M. *de Sainte Albine* avoit écrit avec un peu plus de noblesse **. » On ne doit pas » m'accuser de donner le nom d'éléva- » tion de sentimens à la folie, dont » sont quelquefois atteints les pre- » miers Acteurs Tragiques. Quelque- » fois, se persuadant qu'ils ne cessent » jamais d'être Princes, ils ne peuvent,

* *Garrick*, page 136.
** *Comédien*, pages 85 & 86.

» même

» même, en quittant le Cothurne, def-
» cendre de leur grandeur. Ils croyent
» donner une audience en recevant une
» visite, & tenir Conseil d'Etat lorf-
» qu'ils assistent aux délibérations de
» leur troupe. Ils dictent des ordres à
» leurs domestiques, du ton avec le-
» quel les Souverains prononcent des
» arrêts, & ils font des politesses à un
» Auteur qui a besoin d'eux, d'un air
» à donner lieu de soupçonner qu'ils
» pensent distribuer des graces & des
» récompenses. On ne doit pas non
» plus m'accuser d'appeller élévation
» de sentimens le préjugé de quelques
» personnes de Théâtre, qui, à l'exem-
» ple d'un fameux Comédien, placent
» les grands Acteurs à côté des plus
» grands hommes, & qui, si elles
» osoient, soutiendroient presque *qu'il*
» *est plus aisé d'être un Héros que de le*
» *représenter.* » Sans doute, Monsieur,
vous faites attention à ces mots sou-
lignés qui se trouvent également dans
Garrick & dans le Livre du *Comédien.*
En trouvant aussi dans le Livre du *Co-*
médien, page 22, « l'Acteur ne doit pas

» se contenter de suivre fidèlement son » auteur, il faut qu'il devienne auteur » lui-même, » & dans *Garrick*, page 40, *Ce n'est pas assez d'entendre une Pièce ; l'Acteur doit être, pour ainsi dire, Auteur lui-même* ; dans le Livre du *Comédien*, page 218 : » un Peintre, dans » une débauche d'imagination, trace » une figure grotesque ; » & dans *Garrick*, page 38, *Toutes ces expressions hasardées sont des débauches d'esprit, réservées aux personnages outrés* : on s'apperçoit que l'Écrivain Anglois n'est pas toujours également attentif à pallier son brigandage Littéraire.

Je serois trop long si je voulois rapporter tous ses larcins. J'abuserois aussi, Monsieur, de votre patience, si je vous faisois remarquer toutes les fautes de langage & de style de son Traducteur. Il suffira de vous mettre celles-ci sous les yeux.

Page 10. *L'Art porté à son comble devient Nature, & la Nature négligée ressemble trop souvent à l'affectation.*

Pages 13 & 14. *La froide monotonie caractérise le Comédien stupide, & la va-*

rieté bizarre l'Acteur à talens. Il est heureux pour le premier que le commun des spectateurs ne discerne pas facilement la bêtise uniforme d'avec l'esprit outré.

Page 15. *La fiction même des choses nous fait oublier la fiction.*

Page 21. *Combien de délicatesse, de graces, souvent même de grandeur, dans une action tranquille! C'est alors que l'Acteur, doué d'un jugement exquis, découvre d'un coup d'œil le silence de l'ame, parmi tous les revers qui semblent l'agiter: enfin la véhémence, avec tout son fracas, est bien plus près du ridicule que de la vanité.*

Page 49. *Le geste, qui naturellement fortifie l'expression, doit être moins étudié que rectifié, ainsi que le ton de voix, l'accent, les inflexions douteuses, foibles ou désagréables.*

Page 52. *Un homme d'un caractère singulier est tout d'un coup remarquable; il semble né pour réussir, quoiqu'un buveur, sujet à s'enivrer, n'en joue pas mieux le rôle d'yvrogne.*

Page 56. *L'Acteur Tragique a besoin*

d'un discernement plus vaste que l'Acteur Comique. Il est en effet indispensable pour pénétrer les pensées les plus profondes. Le parallèle d'une bonne récitation, dans l'un & l'autre genre, serviroit à faire connoître combien elle est plus foible dans la Tragédie que dans la Comédie.

Page 99. *La sensibilité mesquine & rampante a besoin d'être ennoblie.*

Page 129. *Quoique la seule disposition ne leur suffise pas absolument pour jouer le rôle qui leur convient le mieux, elle est toujours le surcroît le plus favorable aux talens acquis & décidés.*

Avouez, Monsieur, qu'il est plaisant de voir un Ecrivain qui jargonne de la sorte, se mêler de traduire. Avouez qu'il est pour le moins aussi plaisant d'avoir vû des Journalistes annoncer sa traduction comme un présent que nous devions recevoir avec beaucoup de reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Octobre 1771.

LETTRE IX.

Mémoire à Consulter & Consultation pour un mari dont la femme s'est remariée en païs Protestant, & qui demande s'il peut se remarier de même en France; par M. Linguet; Brochure in 12 de 73 pages; à Paris chez Cellot Imprimeur - Libraire rue Dauphine.

L'indissolubilité du vœu conjugal est regardée parmi nous comme un principe incontestable, d'après l'oracle du divin Législateur: *que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni, quod Deus conjunxit, homo non separet.* Nos Princes ont aussi voulu qu'un lien qui conserve la paix des familles & la succession des citoyens, ne pût être rompu arbitrairement, & la loi civile assûre la solidité du contrat matrimonial. Cependant n'y a-t-il aucune circonstance où l'E-

glise ne puisse & ne doive rendre la liberté à l'une des parties stipulantes ? N'en peut-on citer aucune où les Tribunaux, au nom du chef de la République, ne puissent s'arroger le droit de dissoudre un mariage contracté sous de funestes auspices? Voilà la question qu'on propose en général ; en voici les particularités. » Quand une femme adultère a » été chercher l'impunité de ses désordres dans un païs où la loi, non-» seulement les tolère, mais lui per-» met de les couvrir par un nouveau » mariage, sans exiger la dissolution » de l'ancien, ce lien, ainsi brisé par » elle, peut-il encore enchaîner un » époux qu'elle a deshonoré & trahi ? » Celui-ci doit-il être puni d'une in-» fidélité qu'il n'a pas commise ? Est-il » condamné sans ressource à ne pou-» voir plus accomplir les vues de la » Nature que par des voies que la Po-» litique redoute & que la Religion » proscrit ? Doit-il passer le reste de » ses jours dans le supplice de la pri-» vation ou dans les remords d'une » jouissance illégitime?... Un mari ou-» tragé, abandonné sans retour, resté

» veuf à la fleur de son âge, ne peut-
» il chercher dans la douceur d'un
» nouvel engagement quelqu'indem-
» nité de l'amertume de l'ancien ? »

Simon Sommer, Charpentier à Landau, s'est marié au mois de Mai 1761 à *Elisabeth Ultine*, fille du village d'Obersbach en Alsace. A peine *Elisabeth* eut-elle consenti à devenir la femme de son mari qu'elle parut vouloir être celle de tout le monde. Au bout de trois ans d'une vie scandaleuse, elle s'attacha à un Sergent du Régiment de Lokman Suisse, avec qui elle a déserté ; tous deux se sont retirés en Prusse ; on est en état de prouver qu'ils y ont contracté un mariage en forme. *Sommer* n'a conservé du sien qu'un enfant dont la loi veut qu'il se croye le père, avec l'horreur d'une chaîne ignominieuse dont sa femme lui a laissé tout le poids. Il n'a actuellement que 31 ans ; il demande quel parti il doit prendre.

Le *Mémoire*, dont je vous entretiens, Monsieur, tend à prouver en faveur de *Sommer* que l'indissolubilité du lien matrimonial ne tient pas à la Foi ; que

cet article eſt de pure diſcipline; qu'il s'eſt plutôt établi par la coutume, l'uſage & les bienſéances, que par une loi expreſſe du légiſlateur; que l'Egliſe même aſſemblée à Trente n'a pas oſé fulminer de canon contre les Caſuiſtes qui appuyoient ce ſentiment. L'auteur fait paſſer ſous nos yeux les textes des Saintes Ecritures, les paſſages des Pères de l'Egliſe, & les extraits des Conciles qui paroiſſent conclure pour la ſolidité invariable & abſolue du lien conjugal; il pèſe toutes ces autorités; il les diſcute, & il prétend prouver que, loin de combattre ſon aſſertion elles ſervent à l'établir inconteſtablement. Je me garderai bien, Monſieur, de prononcer ſur la validité de ſes raiſonnemens; c'eſt aux oracles du Sanctuaire, conjointement avec ceux des Tribunaux Séculiers, à élever la voix & à décider. Je me contente d'obſerver que, dans ce *Mémoire*, la matière eſt traitée avec beaucoup de préciſion, d'ordre, de rapidité, & avec tout le reſpect qui lui eſt dû. Le morceau que je vais vous citer m'a paru bien vû & écrit d'une façon très-intéreſſante.

L'auteur examine s'il y auroit beaucoup d'exemples de divorce, au cas que l'Eglise & le Prince voulussent l'autoriser. » La tendresse pour les enfans, » l'incertitude de trouver mieux, l'em» barras de restituer la dot, la crainte » de se faire des ennemis dans une » famille, la honte de mettre au jour » les secrets de son lit, le dépit de » voir passer dans les bras d'un autre » une femme dont on auroit eu les pre» mières faveurs...... ces motifs & une » infinité d'autres arrêteroient la main » de la partie mécontente, lorsqu'elle » prendroit la plume pour signer l'acte » fatal. Son cœur s'ouvriroit encore au » repentir ou à la tendresse; une voix » intérieure lui crieroit: que vas-tu » faire, imprudent? Ces défauts qui te » blessent, ne les trouveras-tu pas ail» leurs?.... Ah, s'il te faut une com» pagne, donne la préférence à celle qui » t'a sacrifié sa jeunesse & ses beaux » jours; à celle avec laquelle tu peux » vivre sans te contraindre à un nou» vel apprentissage; à celle dont une » longue fréquentation doit t'avoir ap» pris à connoître le caractère, avec

» qui tu peux sans risque être toi, &
» qui, pour redevenir à tes yeux aussi
» chère qu'elle l'a jamais été, ne te
» demande qu'un peu de patience. »

Quoique ce *Mémoire* de M. *Linguet* fasse honneur à son talent, que par sa clarté & sa briéveté il puisse être cité comme le modèle de ces sortes d'écrits, je ne sçais si l'on ne pourroit pas l'abréger encore. Au lieu de chercher à combattre l'indissolubilité établie dans les Eglises Catholiques & confirmée par l'usage de tant de siècles, au lieu d'attaquer une multitude de textes qu'on peut détourner aisément à son avantage, n'étoit-il pas plus simple de laisser les choses dans l'état de solidité où elles sont fixées, & de dire : l'indissolubilité du contrat matrimonial n'est pas de droit divin, proprement dit, puisque, dans plusieurs occasions, le Chef de l'Eglise, en vertu de l'autorité qu'il tient du Ciel, en a dispensé en faveur de quantité de Princes, de *Henri le Grand*, par exemple, & qu'il n'auroit pu toucher à ce lien sacré si les loix divines y eussent opposé une sanction irrévocable & éternelle.

Sommer, sans être Prince ni Roi, se trouve dans une circonstance très singulière & très-critique, entre le désespoir & le libertinage; il invoque respectueusement la Puissance Spirituelle & la prie de prononcer la dissolution de son vœu, puisqu'il n'est plus en son pouvoir de le garder.

Il paroît que ce raisonnement est celui de la *Consultation* qui suit le *Mémoire* & qui est de la même main. » Si une fois le Charpentier de Lan» dau obtient une Bulle favorable, il » y a grande apparence qu'il éprouve» ra peu de difficultés de la part des » Tribunaux Laïques, dont le consen» tement est nécessaire pour faire va» lider un mariage. Les effets civils dé» pendans entièrement, comme on » l'a dit, du Souverain, ce sera par de» vers le Roi qu'il faudra se retirer pour » obtenir la ratification de la Bulle; & » cette dérogation particulière pour» roit peut être devenir par la suite une » loi générale, quand un examen ré» fléchi en auroit bien fait connoître les » avantages. »

Délibéré à Lucienne ce 16 Août 1771.
Signé LINGUET.

Le Baiser Donné & le Baiser Rendu ; Opéra-Comique en deux Actes ; par M. Taconet, Compositeur des Spectacles Forains ; à Paris chez Vente Libraire des Menus-Plaisirs du Roi, rue & Montagne Sainte Géneviève.

Il ne faut pas croire, Monsieur, que l'engoûment d'un certain Public pour le Théâtre du Sieur *Nicolet* soit tout-à-fait destitué de fondement. On a donné à ce Spectacle quelques Opéra-Comiques de la composition du Sieur *Taconet*, dans lesquels il y a du naturel & du plaisant. Et, en vérité, dans ce siécle-ci, ceux qui aiment encore à rire ne sçavent plus où se réfugier. Vous comprenez que le ton de ces Drames Forains n'est pas bien noble ; que c'est ce que l'on nomme *de la grosse gaîte* ; mais au moins elle est vraie, & cela devient plus rare de jour en jour. *Le Baiser Donné & le Baiser Rendu* est une des meilleures Pièces du *Voltaire* des Boulevards. Elle a été re-

présentée à Versailles sur le Théâtre des Menus-Plaisirs le 19 Mai 1770. Les Comédiens Italiens, après l'avoir mûrement examinée, ne l'ont pas trouvée assez mauvaise pour en permettre la représentation à Paris; ensorte que M. *Taconet* n'a eu d'autre ressource que de la faire imprimer.

Guillot, Jardinier, a épousé *Finette*, la plus iolie païsanne du canton. Un *Marquis*, Seigneur du Village, est aussi nouvellement marié avec une jeune personne pleine de graces & d'agrémens. Ce *Marquis* rencontre *Lisette* avec son mari, l'embrasse & donne à *Guillot* de quoi acheter à sa femme des lacets & des rubans. Malheureusement une laitière nommée *Mathurine* a tout vû de sa fenêtre; elle court le raconter aux autres commères du Village, & voilà toutes les langues du païs en l'air. Quelques Scènes après, *Guillot* trouve à son tour le *Marquis* & la *Marquise* qui se promènent ensemble. « Sçavez vous, dit le *Marquis*, que *Guillot* a une jeune femme tout-à-fait bien?

GUILLOT.

Vous êtes bian bon, Monseigneur.

Air: *Vous me l'avez dit.*

Vous m'avez sur ça, tantôt,
Complimenté comme il faut:
Aussi je fus obligeant,
Vous avez agi..... souvenez-vous-en,
Aussi je fus obligeant;
Mais à la charge d'autant.

Monseigneur, j'ai une petite grace à vous demander.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est, mon ami?

GUILLOT.

C'est, Monseigneur, que vous avez chassé tantôt sur mes plaisirs, & que je voudrions bian une parmission de chasser itou sur les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah, je t'entends.

Marquise, acquittez moi avec *Guillot*.

LA MARQUISE, *tirant sa bourse*.

Volontiers. De combien s'agit-il?

GUILLOT, *posant son panier à terre*.

Madame, parmettez que j'vous expliquions ça avec tout l'respect possibe. Monseigneur se trompe quand il dit qu'il s'acquitte avec moi ; c'est bian plûtôt moi qui m'acquitte envars li : il a donné tantôt un baiser à mon épousée, & moi qui ne veux rian avoir à parsonne, je le rends à Madame la Marquise. (*Il l'embrasse.*)

LA MARQUISE.

Mais..... mais, *Guillot*, tu es sans façon.

GUILLOT.

Oh ! dame, excusez. Nous autres païsans, j'y allons un peu farme quand j'embrassons queuqu'un ; c'est comme quand je bêchons, j'appuyons de toutes nos forces.

LA MARQUISE.

En vérité, *Marquis*, vous faites de singulières dettes.

GUILLOT.

Oh, ne craignez rian, Madame; Monseigneur est trop riche pour qu'ça puisse ruiner son fonds.

Vous voyez, Monsieur, que l'idée de cette Scène est assez ingénieuse, & que, si l'on n'arrêtoit ce talent là, il pourroit devenir dangereux pour les faiseurs d'Opéra-Comiques. Vous trouverez encore dans cette Pièce des Scènes d'yvrognes qui vous feront plaisir.

Loix & Constitutions de Sa Majesté le Roi de Sardaigne; 2 volumes in-12 d'environ 500 pages chacun; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.

Je vous annonce, Monsieur, un corps de Loix qui font autant d'honneur à l'équité qu'à la sagesse du Mo-

narque qui les a fait publier l'année dernière ; elles viennent d'être imprimées. Héritier de la justice & de la bonté des Rois ses ancêtres, ce Prince a réuni dans ses *Constitutions* tout ce qui peut assûrer la paix & le bonheur d'un Etat. Au lieu de cette politique sombre & menaçante qui ne marche qu'à l'ombre de la terreur qu'elle inspire, vous y verrez, Monsieur, cet esprit de douceur & d'humanité qui répand tant de charmes sur le gouvernement des bons Rois. On ne sçait bien regner sur les hommes que quand on sçait les rendre heureux. Cette maxime, héréditaire dans l'illustre Maison qui gouverne depuis si long-temps la Savoie, fut toujours le fondement & la base de ses loix. C'est par là qu'elle a sçu ramener dans ses Provinces l'abondance & le repos que la guerre en avoit bannis ; c'est par là qu'elle a sçu faire d'un petit Etat un Royaume florissant dont l'ordre & l'harmonie sont les moindres effets de son heureuse administration. » Cette Monarchie, dit feu » M. le Marquis d'*Argenson* dans un

» ouvrage qu'on lui attribue *, est de
» la proportion qu'il faut pour être
» bien gouvernée ; aussi le Roi *Victor*
» l'avoit-il autant bien réglée que l'eût
» pu être une République. De son
» temps c'étoit, pour ainsi dire, un
» Etat tiré au cordeau. Il en a rédigé
» toutes les Loix dans un seul Code ;
» les finances & l'administration mili-
» taire de même. Tout s'y ressentoit de
» la propreté qu'on voit dans les petits
» ménages. Les grandes Monarchies,
» pour se relever de l'indolence qu'en-
» traîne leur grandeur, y auroient pu
» prendre des leçons utiles & applica-
» bles à chacune de leurs Provinces. »

Parcourez vous-même, Monsieur, ce Code digne des Législateurs anciens & modernes, les plus sages & les plus éclairés. De pareils Livres ne souffrent point d'analyse. Je ne m'arrêterai pas non plus à vous faire un long éloge de ces Loix & de ces Constitutions ; il en est un existant & bien flatteur : c'est le contentement & la félicité du peuple qui les observe.

* *Les Intérêts de la France avec ses Voisins.*

Les regrets de M. le Moyne en exposant au Salon le Buste de MADAME LA DAUPHINE *adressés à cette Princesse.*

Combien ce Buste m'a coûté !
Je croyois avoir imité
De la Nymphe la plus jolie
Sourire fin, douce gaîté,
Et d'une Princesse accomplie
Graces, noblesse, majesté.
Fier de mon art & de votre beauté
Je crus dix fois ma besogne finie :
Je revenois, vous étiez embellie,
Et mon art étoit dérouté.
Vous avouerai-je mes allarmes,
Et ma honte, & mon désespoir ?
Une semaine, un jour ajoutoient à vos charmes,
Et toujours mon talent me paroissoit déchoir.
En vous quittant je répandois des larmes,
Et je tremblois de vous revoir.

Du ciſeau l'heureuſe impoſture
S'efforceroit en vain de ſuivre la Nature.
Son pouvoir eſt illimité
Mais il faut bien que l'Art s'arrête
Je crois avoir fini la plus charmante tête,
Et je livre ce marbre à la poſtérité ;
Nos Neveux le croiront flatté,
Mais, vous voyant encor plus belle ;
L'âge préſent rira de ma caducité,
Et dira : *le Moyne* eſt reſté
Trop au deſſous de ſon modèle.

Dictionnaire des Pronoſtics, ou l'art de prévoir les bons ou mauvais évènemens dans les maladies ; par M. D. T.; Docteur en Médecine ; un volume in-12 ; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

Le Livre des Pronoſtics d'*Hippocrate*, le père de la Médecine, a non-ſeulement donné l'idée du Dictionnaire que

je vous annonce; il en fait encore la base & le fondement. Vous conviendrez qu'il est peu d'ouvrages modernes, dans ce genre sur-tout, qui puissent avoir pour eux un préjugé aussi favorable. La connoissance la plus essentielle du Médecin, comme le remarque très-bien l'auteur du Dictionnaire, seroit de sçavoir distinguer exactement jusqu'où s'étend le pouvoir respectif de la Nature & de l'Art. Il n'est qu'un moyen d'y parvenir; c'est de se dévouer à l'observation des phénomènes naturels qui accompagnent les maladies. Il seroit à souhaiter pour la nature humaine que tous nos modernes *Hippocrates* fussent intimement convaincus de la nécessité de ce moyen. Ils donneroient beaucoup moins au hasard & beaucoup plus à l'expérience. On ne les verroit point calculer le résultat d'une maladie sur le nombre & la durée de leurs visites. Mais, plus exacts observa-

teurs (& j'avoue qu'il en est quelques-uns de cette trempe) ils suivroient pas à pas le cours d'une maladie ; ils en examineroient la marche ; ils épieroient, en quelque sorte, le moment de la prendre sur le fait, & seroient conséquemment plus en état de l'attaquer & de la vaincre. Au reste, Monsieur, Le *Dictionnaire des Pronostics* peut être d'un grand secours aux jeunes Médecins qui voudront faire de leur art une étude sérieuse & réfléchie.

Cours d'Histoire Naturelle, concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux & les différens Phénomènes de la Nature.

M. *Valmont de Bomare*, Censeur Royal, Maître en Pharmacie, Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du Gouvernement, Membre de plusieurs Académies de Sciences, Belles-

Lettres, Beaux Arts, &c, &c, ouvrira ce *Cours* en son Cabinet rue de la Verrerie, près de la rue du Coq, le Mercredi quatre Décembre prochain, à dix heures & demi très-précises du matin; il le continuera les Vendredi, Lundi & Mercredi de chaque semaine à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire Naturelle le Samedi 7 Décembre à onze heures & demie très-précises du matin. Ce *Cours* particulier sera continué les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part sont avertis d'entendre le *Discours sur le Spectacle & l'Etude de la Nature*, qu'on fera le 4 Décembre à l'heure indiquée.

Cours d'Expériences sur l'Electricité.

M. *Sigaud de la Fond*, Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Uni-

versité, des Académies de Montpellier, d'Angers, de Bavière, de Valladolid; &c, commencera le Lundi 18 Novembre à onze heures du matin dans son Cabinet rue Saint Jacques près Saint Yves, maison de l'Université, un Cours d'Expériences sur l'Electricité. Il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi à la même heure. Il traitera de toutes les découvertes faites jusqu'à présent sur cette importante matière. Il y parlera des avantages qu'on peut attendre de l'application de l'Electricité au corps humain, des précautions qu'il convient de prendre, & des cures qu'il a opérées par son moyen. Il se propose même de faire connoître par la voie de ces Feuilles deux nouvelles cures sur lesquelles il a les plus grandes espérances, & qu'il suit actuellement sous les yeux d'un Médecin fort connu.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Novembre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Théâtre du Prince Clénerzow, Russe, traduit en François par le Baron de Bléning, Saxon, à Paris chez Sébastien Jorry Imprimeur-Libraire rue de la Comédie Françoise, & le Jay Libraire rue Saint Jacques, deux volumes in 8° d'environ 350 pages chacun, prix 6 livres broché.

IL vous paroîtra sans doute assez extraordinaire, Monsieur, qu'un Etranger ait entrepris de dessiner avec des crayons Russes le tableau si mobile de nos travers, de nos modes, de no-

tre jargon, de nos vices, & qu'un autre Etranger ait rendu dans notre Langue ce même tableau; mais, ce qui doit encore vous surprendre davantage, c'est que vous trouverez dans ce Théâtre une connoissance singulière des ridicules & du ton de nos sociétés, une ressemblance frappante avec ces êtres qu'on y rencontre tous les jours. Le style est si peu gêné, le dialogue si libre, que, sans l'*Avertissement*, on n'imagineroit jamais que c'est une traduction. Cependant bien des lecteurs n'auront aucun doute à ce sujet, ces deux volumes étant précédés d'une Lettre signée de M. le Baron *de Bléning*, où il raconte comment ces Comédies ont été composées. Le Prince *Clénerzow*, peu satisfait de toutes les réponses que ceux qui revenoient de France faisoient à ses questions, se détermine à connoître par lui-même ce peuple célèbre, loué, critiqué, envié à l'excès par les autres nations. Il arrive à Paris, où il se répand, trois années de suite, dans les meilleures compagnies. Il falloit qu'il eût une souplesse merveilleuse dans l'esprit & dans les organes, puisqu'en cet ef-

ſpace de temps il parvint à peindre leur propre caractère aux François mêmes qu'il fréquentoit, & de leur découvrir par une parfaite imitation certaines nuances légères & délicates qui souvent échappent aux yeux les plus clairvoyans. L'esprit exempt des préjugés qui nous aveuglent, il fut frappé sur-tout du peu de vraisemblance de nos représentations théâtrales ; de la singularité choquante de faire converser debout tant de personnages pendant vingt-quatre heures, de l'indécente familiarité des discours que tiennent en pleine compagnie les femmes de chambre & les valets ; il vit que les véritables mœurs sont chez nous très-différentes des mœurs dramatiques, & c'est ce qui lui donna l'idée d'en tracer dans sa Langue des images plus fidèles. Les Pièces où il s'est exercé à remplir ce projet sont celles dont M. *de Bléning* a fait la traduction, qu'il a envoyées ensuite à M. le Chevalier *de la B**** son ami, mort il y a un an ; elles ont été trouvées dans les papiers de ce dernier, & l'Editeur a cru devoir les livrer à l'impression, parce qu'elles lui ont

ſemblé propres à être repréſentées dans des ſociétés particulières.

Ces deux volumes contiennent huit Comédies. Vous vous doutez bien, Monſieur, qu'il m'eſt impoſſible de vous donner des extraits de chacune d'elles ; je me bornerai donc à rapporter deux Scènes tirées de deux Pièces différentes, & qui, je crois, juſtifieront ce que je penſe d'avantageux ſur ce Théâtre.

La première ſe trouve dans la Comédie intitulée *Les Liaiſons du Jour*. Il eſt queſtion de deux époux du grand air, qui tous deux aiment le faſte, & qui, chacun de ſon côté, ſont dominés de la plus brillante émulation de ſe ruiner en fort peu de temps. Voici une Scène entre ces deux époux qui ſeroit neuve au Théâtre, mais qui très-certainement ne l'eſt pas dans le monde.

LA VICOMTESSE.

Enfin, Monſieur, vous voilà donc ! Il y a trois jours que je vous attends avec la plus grande impatience ; mais

qu'eſt-ce que vous avez? Quel air ſombre !

LE VICOMTE.

Il vient de m'arriver une choſe qui me fâche très-fort.

LA VICOMTESSE.

Et contre qui?

LE VICOMTE.

Contre mes créanciers.

LA VICOMTESSE.

Et pourquoi vous fâcher contre ces gens-là? Ils font leur métier de vous tourmenter; le vôtre eſt d'en rire.

LE VICOMTE.

D'en rire ! C'eſt bientôt dit. Ils ont obtenu un decret de priſe-de-corps contre moi.

LA VICOMTESSE.

Ah, ce pauvre Vicomte ! Oh, mais contez moi donc cela; quoi, vous iriez en priſon?

LE VICOMTE.

Je ne le crois pas ; mais, pour éviter leurs entreprises là dessus, je suis venu ici ventre à terre, & je crois que je perdrai un cheval de mon nouvel attelage, de cette affaire-là.

LA VICOMTESSE.

Si ce n'est que cela:....

LE VICOMTE.

Comment, que cela ?..... Mon postillon est un coquin, qui menoit autrefois à ravir ; à présent il ne tient seulement pas ses chevaux ; les deux premiers sont tombés, se sont embarrassés. . . . .

LA VICOMTESSE.

Et lui, est-il blessé, le Postillon ?

LE VICOMTE.

Oui, je crois qu'il a la tête cassée, quelque chose comme cela, c'est égal : mais le plus beau & le meilleur de mes

chevaux sera au moins six semaines hors d'état de me servir

LA VICOMTESSE.

Et, Vicomte, vous croyez que vous auriez pu être arrêté ?

LE VICOMTE.

Non pas du train dont j'allois, sûrement. En vérité, c'est vous aussi qui êtes la cause de tout cela ; vous ne payez rien ; ces gens-là ne sont pas en état de faire crédit à tout le monde.

LA VICOMTESSE.

Celui-là est fort bon, est-ce que je dépense autant que vous ?

LE VICOMTE.

Un homme est fait pour dépenser.

LA VICOMTESSE.

Votre maison de Clichy est très-chère, sans ce qu'il vous en coûte d'ailleurs ; car on dit que vos Opéra sont charmans.

LE VICOMTE.

Oh, j'ai une décoration dans la tête. . . . . Mais parlons de ce qui m'amène ici.

LA VICOMTESSE.

Je m'en vais vous le dire.

LE VICOMTE.

Et non pas.

LA VICOMTESSE.

Quoi donc ?

LE VICOMTE.

Vous sentez bien qu'il faut arrêter les poursuites de ces marauds de créanciers, qui s'ameutent peu à peu.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, comment ?

LE VICOMTE.

Je ne suis point un mari tracassier, insupportable.

LA VICOMTESSE.

Non.

LE VICOMTE.

Vous n'avez pas, je crois, à vous plaindre de moi.

LA VICOMTESSE.

Eſt-ce que je m'en plains?

LE VICOMTE.

Non, du tout, & notre union fait l'admiration de tout le monde, parce que nous ſommes tous deux raiſonnables.

LA VICOMTESSE.

Je ne conçois pas qu'on puiſſe vivre autrement; je n'ai point de mérite à cela.

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi, il faut dire les choſes comme elles ſont, j'aime à vous rendre juſtice; votre caractère eſt charmant, je le dis à tout le monde.

LA VICOMTESSE.

Mon éloge finira-t-il, Vicomte?

LE VICOMTE.

Je suis dans un grand embarras: il me faut absolument cinquante mille francs, & il m'est impossible de les trouver. Je ne vous en parlerois pas sans cela.

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous que je fasse pour vous les faire avoir?

LE VICOMTE.

Oh, presque rien.

LA VICOMTESSE.

Mais encore?

LE VICOMTE.

Signer un mot d'écrit, à ce que m'a dit votre Notaire, par lequel vous vous engagez..... Il m'a dit un terme de chicane dont je ne me souviens plus.

LA VICOMTESSE.

Cela ne fait rien. Achevez.

LE VICOMTE.

Voyez si vous voulez me faire ce plaisir-là ?

LA VICOMTESSE.

Aurez-vous les cinquante mille francs ?

LE VICOMTE.

Oui, ils sont tout prêts.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, attendez..... Je ne demande pas mieux que de vous obliger ; mais j'ai besoin de dix mille francs ; donnez-les moi sur vos cinquante.

LE VICOMTE.

Oui, je pourrois.... Mais c'est qu'il ne m'en resterois plus que quarante ; cela ne se peut pas ?

LA VICOMTESSE.

Et empruntez-en soixante.

LE VICOMTE.

C'est bien imaginé! Parbleu, je n'aurois jamais trouvé cet expédient-là!

LA VICOMTESSE.

Vous n'entendez rien aux affaires, vous autres hommes.

Que dites-vous, Monsieur, de pareils arrangemens? N'aura-t-on pas de peine à croire quelque jour que ce soit là une peinture vraie des mœurs de ce siécle? Mais ce n'est pas tout; dans l'Acte suivant, le Notaire, qui a été mandé, insiste auprès de la Vicomtesse pour obtenir qu'elle écoute ses représentations avant de signer; elle ne veut absolument rien entendre. « Des représentations, dit-elle après l'avoir » renvoyé, les gens d'affaires sont » odieux! Mais je ne les écoute jamais; » ils sont obligés de se taire, de faire » ce que je veux & de s'en aller. » Ce petit triomphe lui coûte cher; on ap-

prend à la fin que ce sont les créanciers de la Vicomtesse qui ont prêté les 60000 livres pour la faire engager, que les biens du mari & de la femme sont en direction, & qu'on ne leur laisse pour subsister qu'une pension viagère de deux mille écus. Un Théâtre qui offriroit beaucoup de leçons de ce genre seroit, sans contredit, l'ouvrage le plus utile qu'on pût faire lire à la plûpart de nos jeunes Seigneurs.

L'autre Scène que je vais citer peint un ridicule dont les suites sont un peu moins funestes. Un certain Président amoureux de Mlle *de Saint Ris*, & rebuté du peu de succès des soins qu'il lui rend, veut lui faire chanter à elle-même & à sa sœur Madame *de Virteil*, un air & des paroles qu'il a faits sur ses rigueurs.

MLLE DE SAINT-RIS, *riant*.

Si mes rigueurs vous font faire de la Musique, ce n'est pas le moyen de m'en corriger, on y perdroit trop.

LE PRÉSIDENT.

Oui, oui, ajoutez l'ironie à vos

procédés; cela fera honneur à votre caractère.

MADAME DE VIRTEIL.

Voyons, voyons la Musique, Président.

LE PRÉSIDENT, *montrant la Musique.*

Voici par où je débute. Il y a beaucoup d'instrumens: la symphonie exprime d'abord la beauté & l'insensibilité réunies. Si vous voulez bien chanter, vous commencerez ici.

MADAME DE VIRTEIL.

Oh, je ne sçaurois aujourd'hui, je n'ai point de voix du tout.

LE PRÉSIDENT.

Mais pourquoi? Vous n'êtes point enrhumée.

MADAME DE VIRTEIL.

Que dites vous-là? Je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit: j'ai un mal de gorge affreux.

LE PRÉSIDENT.

Essayez seulement.

MADAME DE VIRTEIL.

En vérité, je ne peux pas.

LE PRÉSIDENT.

Mais, si cela vous fait mal, vous n'acheverez pas.

MADAME DE VIRTEIL, *éclatant de rire.*

Ah, voilà un orage! un orage, ma sœur, pour exprimer vos rigueurs!

LE PRÉSIDENT.

Je vous dis que rien n'est plus neuf. Ne vous faites donc pas prier davantage. Faut-il que je me jette à vos genoux pour vous déterminer?

MADAME DE VIRTEIL.

Qu'est-ce qui m'accompagnera?

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle & moi ; je m'en vais prendre le violon pour faire le dessus ; c'est seulement pour vous donner une idée. (*Il va prendre le violon sur le clavecin.* Allons, allons, Mesdames, venez donc au clavecin. *Elles y vont.*

MADAME DE VIRTEIL, *montrant sa Musique.*

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est rien, je vous avertirai quand il faudra reprendre. (*A Mlle de Saint Ris.* Donnez moi un peu le ton, Mademoiselle.) C'est bon, commencez, si vous voulez bien. Nous avons d'abord le prélude ou l'annonce, comme vous voudrez l'appeller. Le violon & le clavecin commencent ensemble. Il faudroit beaucoup plus d'instrumens ; mais vous verrez bien de quoi il s'agit. Et où allez-vous donc, Madame ?

MADAME DE VIRTEIL, *s'asseyant.*

Je ne sçaurois chanter absolument aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Mais cela n'est point long du tout.

MADAME DE VIRTEIL.

Je vous assûre que je n'acheverois pas; j'ai une migraine insupportable!

LE PRÉSIDENT.

Allons, Mademoiselle, si vous voulez bien m'accompagner, je chanterai; je veux absolument que vous entendiez cette Ariette là. (*A Madame de Virteil.*) Ecoutez-vous, Madame?

MADAME DE VIRTEIL.

Oui, oui. Commencez donc.

LE PRÉSIDENT.

Andante. Partons. (*Ils jouent l'Ouverture, & le Président s'applaudit beaucoup.* Que dites-vous de cela, Madame?

MADAME DE VIRTEIL.

C'est de l'Italien tout pur !

MLLE DE SAINT RIS, *riant.*

Ce que j'aime le plus, c'est comme l'insensibilité est bien rendue !

LE PRÉSIDENT.

Attendez, attendez ; vous verrez le reste. Commencez, s'il vous plaît. *Il chante l'Ariette suivante.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher,
Et tout vous rend hommage.
Le plus sçavant Nocher,
Même pendant l'orage,
Sans craindre le dommage ;
Voudroit vous approcher :
Le ravage,
L'esclavage,
Le tapage,
Le naufrage ;
Ne pourroient l'empêcher.

Vous êtes un rocher,
Que rien ne peut toucher.

La Musique devient plus douce.

Par vos attraits vainqueurs
Vous soumettez les cœurs;
Votre charmant sourire,
Enflamme, attire.
Vos yeux
Lancent des feux
Qui causent mon martire.
Je languis, je soupire,
Et la nuit & le jour.
Voulez-vous toujours rire
Du plus tendre amour ?
Je languis, je soupire,
Ah, quel martire !

Rien ne peut vous toucher;
Vous êtes un rocher.

MADAME DE VIRTEIL.

A merveille, Président, à merveille; c'est admirable !

LE PRÉSIDENT, *chante, en suivant Mlle de Saint Ris.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher.

MLLE DE SAINT RIS, *riant & s'asseyant.*

Ah! je n'en puis plus! Vous me faites mourir de rire!

LE PRÉSIDENT.

Quoi, le reproche ne vous fait rien? *Il chante.*

Rien ne peut vous toucher;
Vous êtes un rocher.

J'ai bien du regret que vous n'entendiez pas les différentes parties de l'accompagnement, pendant l'orage. Je peins la pluie, la grêle, le sifflement des vents, les éclairs, le tonnerre, les cris des matelots, & jusqu'au fracassement du vaisseau que l'on croit voir échouer contre le rocher. C'est un coup de génie que ce dernier trait là.

MADAME DE VIRTEIL.

Voilà ce qui s'appelle peindre en Musique !

LE PRÉSIDENT.

Ensuite le vaisseau s'entr'ouvre, & l'on croit voir les voyageurs qu'il contenoit, se sauver à la nage dans une isle charmante, où ils rendent hommage à Mademoiselle *de Saint Ris*; ce qui est exprimé par la ritournelle qui précède :

Vous soumettez les cœurs.

Il chante la ritournelle.

MADAME DE VIRTEIL.

Cela sera divin ! délicieux !

LE PRÉSIDENT.

Je m'en vais tout faire exécuter chez le gros Vicomte, où l'on fait de la Musique. Vous devriez y venir, Mesdames.

MADAME DE VIRTEIL.

Je ne sçaurois sortir aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Il n'y a qu'*Henriette*, qui ne dit rien de ma Musique.

HENRIETTE.

Moi, Monsieur, je ne trouve rien de si beau que, *elle chante* :

Rien ne peut vous toucher ;
Vous êtes un rocher.

Cela ressemble bien à Mademoiselle.

A la lecture de Scènes aussi piquantes vous jugerez sans doute, Monsieur, que l'Editeur de ce Théâtre ne lui est pas assez favorable, en ne le présentant au Public que comme propre à fournir des Pièces nouvelles à des sociétés particulières ; mais, en lisant les Comédies qui le composent d'un bout à l'autre, il se trouve qu'il a raison. L'auteur, qui s'est attaché tout en-

tier à la peinture des airs & des tons à la mode, a négligé les situations & les intrigues. Le fond de ses Pièces se réduit toujours à très-peu de chose. Dans l'une, par exemple, c'est une Comtesse qui, pour se venger d'une femme qui a voulu lui enlever son amant, entreprend de la priver du sien, en le mariant dès le soir même; & elle n'y employe pas d'autre secret que d'en faire la proposition qui est acceptée. Tout le reste de la Comédie est remplie par des conversations telles qu'il s'en tient dans les cercles, par une partie de jeu & par un grand souper où chacun assûre qu'il s'amuse infiniment en périssant d'ennui. La plûpart des intrigues de cet auteur sont des tracasseries de femmes, de petites perfidies; il sacrifie presque tout aux manières, au persifflage, aux accessoires. La plus longue de ses pièces qui a cinq Actes, n'a qu'une action très-foible, étouffée sous un tas immense de scènes tantôt épisodiques ou vuides, tantôt consacrées à développer toute la futilité du jargon de nos Elégans & de nos Petites-Maîtresses. Il

arrive delà que ce qui ne devroit être, pour ainsi dire, que le vernis, fait le fond du tableau & emporte toute l'attention. Au reste, ce défaut se fait moins sentir dans les Pièces en un Acte, parce que l'action n'a pas besoin d'être aussi forte, & qu'elle y est nécessairement plus resserrée. Il y en a deux ou trois où l'on rencontre des scènes extrêment heureuses. Enfin, malgré les imperfections qu'on peut y reprendre, ce Théâtre est l'ouvrage d'un homme doué d'un talent rare. Nos ridicules y sont si bien saisis, le style d'ailleurs est si naturel & si agréable, que, quelques efforts que l'on fasse dans l'*Avertissement* pour nous persuader que ces Pièces sont d'un Prince Russe, je crois que le véritable auteur est un François répandu depuis long-temps dans les meilleures sociétés, c'est-à-dire, dans les sociétés les plus brillantes & les plus à la mode.

Je suis, &c.

A Paris ce 4 Novembre 1771.

LETTRE

LETTRE XI.

Histoire des Celtes, & particulièrement des Gaulois & des Germains depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois : par Simon Pelloutier, Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, Membre & Bibliothécaire de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de la même ville : Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée, dédiée à Mgr LE DAUPHIN ; *par M. de Chiniac, Avocat au Parlement ; 8 volumes in-12, à Paris chez Quillau Imprimeur-Libraire rue du Fouarre.*

LA plûpart des Sçavans & des Amateurs se sont imaginés que les annales de l'Histoire ne renfermoient que

vie & la Pologne. Ils occupoient anciennement presque toute l'Europe. La conformité d'usages, de mœurs, de langage, de loix, de Religion chez tous les peuples qui habitoient cette partie de notre hémisphère, en paroît à l'auteur une preuve sans replique; c'est à-dire, qu'ils s'étendoient depuis l'extrêmité de l'Espagne & des isles Britanniques jusqu'au delà du Danube & jusqu'au territoire de Rome, & depuis les côtes méridionales de la Méditerranée jusqu'au pôle septentrional. Les différentes classes de ce peuple conservèrent long-temps le nom général de *Celtes*. Quelqu'en soit l'étymologie, ce ne fut que, lorsque les Grecs & les Romains eurent passé le Danube & pénétré dans la Schytie, qu'ils commencèrent à recevoir différens noms particuliers. Les uns furent appellés *Sauromates* ou *Sarmates*, les autres *Celtes*, *Celto-Schytes*, *Ibères*, *Celtibères*, *Germains* & *Gaulois*. On a cru faire une objection bien fondée à l'auteur, en lui disant que ces différens peuples parloient des langues différentes, & ne s'entendoient pas; que *César*, qui

entendoit le Gaulois, ne comprenoit rien au Germain. M. *Pelloutier* répond avec beaucoup de solidité que la Langue étoit une & originale, mais que les infléxions & les dialectes différens varioient presqu'à chaque habitation, à peu près comme en Grèce, & comme nous le voyons encore sous nos yeux par rapport à l'Allemand. A Berne & à Dresde on parle la même Langue. Quelle différence cependant entre les mêmes paroles sortant d'un organe Saxon ou d'un gosier Helvétien ! *César* considéroit la Langue des Germains au dehors, pour ainsi parler, & ne chercha jamais à en étudier les racines & ses affinités avec celle des Gaulois.

Les Celtes sont représentés au naturel dans l'Histoire de M. *Pelloutier.* » Barbares ; féroces à certains égards ; » sages & raisonnables à d'autres ; sui» vant une bonne forme de gouverne» ment ; la corrompant en même temps » par l'abus que les particuliers font » de la liberté pour se rendre indépen» dans & pour former des factions qui » sont la ruine d'un Etat ; ayant une » juste idée de Dieu & de ses perfec-

» tions ; mais autorisant en même-» temps un culte barbare, avec des su-» perstitions, les unes folles & les au-» tres pernicieuses ; faisant une guerre » continuelle à toutes les Nations étran-» gères, & recevant pourtant les étran-» gers avec une hospitalité dont on ne » trouve plus d'exemple. » Pour bien juger des mœurs des Celtes, il faut remonter jusqu'à la première antiquité. Leur tempéramment robuste & vigoureux étoit moins un présent de la nature que le fruit d'une éducation sévère & de leur manière de vivre. Un peuple, qui n'avoit d'autre métier que la guerre, devoit s'étudier à augmenter autant qu'il est possible les forces physiques. On accoutumoit de bonne heure les enfans aux fatigues & aux incommodités qui sont inséparables de la profession des armes. Ces corps de fer s'amollirent insensiblement par leurs liaisons avec les peuples civilisés. Jusqu'à cette époque, toujours nomades, c'est-à dire vagabonds, ils erroient sur leurs chars, de contrées en contrées, les armes à la main, & conduisant avec eux leurs troupeaux qui servoient à les nourrir ;

car un Celte regardoit au dessous de lui de mettre bas sa lance & son bouclier pour labourer la terre; chez ce peuple le fer ne servoit qu'au combat; ils alloient toujours nuds, & ce ne fut qu'assez tard que leur commerce avec les Romains leur fit imaginer de ne pas au moins négliger la décence. Il est bien extraordinaire qu'une Nation, où l'usage des habits n'étoit pas connu, fût un modèle de chasteté, & que l'adultère chez eux fût puni de mort. Vous vous rappellez le mot de *Tacite* qui, à la vérité, peignoit les mœurs des derniers Celtes, *apud juvenes sera Venus, eoque inexhausta pubertas.* « En Germa» nie la jeunesse se livre assez tard aux » impressions de l'amour, & la force du » tempéramment en demeure inépui» sable. » L'hyver étoit un temps d'oisiveté pour un peuple qui n'avoit d'autre occupation que la guerre. Ils le passoient à dormir bien avant dans la matinée, & à s'entretenir autour d'un foyer. La crainte de perdre leur liberté les empêcha de s'enfermer dans des villes; de là la grande facilité de vaincre des guerriers qui, après une défaite

n'avoient aucune eſpèce d'aſyle. Ils vendoient leur ſang aux peuples qui avoient beſoin de leurs bras & de leur épée; il leur étoit indifférent que la guerre qu'ils ſe chargeoient de ſoutenir fût juſte ou non, pourvu qu'elle leur offrît les moyens de ſubſiſter & d'acquérir de la gloire. Vous lirez, Mr, avec beaucoup de plaiſir, dans le premier, & dans le ſecond volume, le détail de la vie domeſtique des Celtes dont je ne fais que vous expoſer quelques traits originaux. Le troiſiéme & le quatriéme ſont conſacrés à des diſſertations & à des remarques ſur les antiquités Celtiques, qui ſervent de baſe aux aſſertions précédentes, & dans leſquelles l'auteur fait paroître la même érudition & le même goût de critique.

Dans le cinquiéme il commence à traiter de la Religion des Celtes, du culte intérieur & extérieur, & de tout ce qui y a rapport: c'eſt, ſans contredit, l'article le plus curieux & le mieux fait. *Cicéron*, parlant au Barreau pour *Fonteïus*, accuſa les Gaulois d'athéiſme. *Cicéron* ſe trompoit; *Jules-Céſar* assûre » que les Gaulois adoroient ſur-

» tout *Mercure*, &, après, lui *Apollon*, » *Mars*, *Jupiter* & *Minerve*; ils ont, » dit-il, à peu près les mêmes senti- » mens sur le sujet de ces Divinités que » les autres peuples. » Ce passage des Commentaires de *César*, en vengeant ce peuple de l'imputation de l'Orateur Romain, est lui-même une source d'erreurs. Jamais ni les Gaulois ni aucun peuple Celte n'adorèrent les Idoles. Cette vérité historique, prouvée solidement par l'auteur, montre à quel point on s'est abusé jusqu'ici sur la Religion de ces peuples. Ils reconnoissoient & adoroient le vrai Dieu sous le nom de *Tis* ou de *Cotis*; ils admettoient aussi une Théologie, c'est-à-dire, une production de Divinités subalternes qu'ils plaçoient dans les différentes parties du monde visible. Les Celtes ne furent donc ni Athées, ni Polythéïstes. Le Feu, l'Eau & l'Air étoient, après Dieu, les objets de leur culte, parce qu'ils étoient persuadés que l'Etre-Suprême & indépendant avoit placé dans chaque partie de ces élémens un Génie particulier pour le régir & veiller à sa conservation.

Ainsi, lorsqu'ils souhaitoient avoir tel vent, par exemple, c'étoit à l'Esprit à qui Dieu avoit remis le gouvernement de l'atmosphère, qu'ils adressoient leurs hommages. Cette découverte répand une lumière bien intéressante sur quelques coutumes des Celtes, dans lesquelles la plûpart des Ecrivains n'ont vu que la plus folle superstition. On sçait ce que c'étoit chez eux que l'épreuve de l'eau ou du feu. On s'est long-temps moqué de voir leurs Magistrats ordonner gravement qu'un accusé se purgeât en marchant sur des fers brulans, ou se laissât précipiter dans l'eau les mains liées derrière le dos. Si l'on avoit été plus instruit de la créance des Celtes, on eût vû, dans cette épreuve juridique, une conséquence naturelle de leur Théologie. Ils pensoient que le Génie de chacun de ces élémens ou laisseroit le coupable tomber au fond de l'eau, ou qu'il soutiendroit l'innocent & le justifieroit aux yeux de son canton.

Aucun peuple Celte n'éleva des autels à *Mercure* ni aux autres Divinités du Paganisme. *César*, ayant oui dire

qu'ils appelloient leur Dieu *Tis*, s'imaginagina qu'ils parloient de *Dis* ou de *Pluton*, & assûra que le Dieu des Enfers étoit l'objet principal de leur culte. Les voyageurs Romains, ayant remarqué que les Celtes, pour qu'on ne profanât point les Sanctuaires rustiques qu'ils avoient choisis, y portoient de grosses pierres, imaginèrent que *Mercure* y étoit adoré, parce que la coutume des payens étoit de consacrer à *Mercure* de semblables amas de pierres. En lisant attentivement les raisonnemens & les preuves qu'apporte M. *Pelloutier*, on se convaincra de même que les autres Divinités du Paganisme, non-seulement ne reçurent aucun hommage des Celtes, mais même ne leur étoient pas connues.

Ce que je viens de dire des différentes espèces d'épreuves par l'eau ou par le feu, prouve qu'ils admettoient une Providence. Quant à leur morale, elle étoit très-courte & très-sensée : *Il faut servir les Dieux, ne point faire de mal, s'étudier à être vaillant & brave.* Ceux qui avoient exactement rempli ces devoirs en recevoient la récompense dans

l'autre vie. L'idée que ces peuples se formoient des plaisirs qu'ils attendoient après la mort, s'accordoit parfaitement avec leurs inclinations. Ils ne connnoissoient point d'autre bonheur que celui de manger, de boire, de dormir & de se battre ; aussi en faisoient-ils l'unique occupation des Bienheureux. Tout le temps que les habitans du Paradis ne passoient pas au lit ou à la table, ils l'employoient à s'escrimer & à combattre. Ce lieu de délices, au reste, ne s'ouvroit qu'à ceux qu'une mort violente mettoit au nombre des élus. Il falloit ou périr en combattant pour la patrie, ou, si l'on étoit prisonnier, expirer avec fermeté au milieu des supplices, ou se percer enfin de son épée avant que la vieillesse ou la maladie vinssent creuser le tombeau. Les lâches & les vieillards qui attendoient la mort dans leurs lits étoient irrévocablement condamnés à l'Enfer, le séjour des vauriens ou de la canaille. Le Génie qui en avoit la direction étoit chargé de partager dans les neuf mondes qu'il contenoit, toutes les personnes mortes de maladie ou de caducité. Il paroît

cependant que l'éternité des peines de l'Enfer n'étoit pas un dogme de la Religion Celtique.

Les Celtes, très-attachés au culte du vrai Dieu, n'avoient point de temples. « C'étoit dégrader la majesté des Dieux » célestes que de les emprisonner dans » des temples & de les représenter sous » une figure humaine. Ils s'assem» bloient dans les forêts & sur le som» met des plus hautes montagnes, par » préférence. » Ils pensoient que ces lieux éminens étoient autant de sanctuaires que la Nature avoit élevés à la gloire de l'Etre-Suprême; d'ailleurs, ils croyoient se trouver par là plus près du trône de sa gloire & plus à portée d'en être entendus. Pour fixer l'imagination, ils avoient déterminé quelques signes extérieurs qui représentoient le Dieu Tout-puissant. En temps de paix, un grand chêne étoit comme le Dieu de la Nation; on lui offroit des sacrifices, on se prosternoit au pied de l'arbre, on lui adressoit ses prières & l'on cherchoit à démêler dans le mouvement de ses feuilles quelques traits de la volonté du Ciel ou des évène-

mens futurs. En temps de guerre, l'autel étoit un amas de pierres au milieu duquel on voyoit une épée ou une lance. Cet appareil n'annonçoit pas le culte de *Mars*, comme tant d'écrivains anciens & modernes l'ont assûré ; il avertissoit seulement le peuple d'offrir des vœux au Dieu des batailles, dont les les armes qui brilloient dans le sanctuaire étoient le symbole. Alors on offroit le sang des chevaux, & quelquefois celui des prisonniers pour se rendre le Ciel favorable. Je pense, Mr, qu'il est inutile de vous parler des Ministres du culte Celtique. On a beaucoup écrit sur cette matière, & les Druides nous sont suffisamment connus. Je vous invite cependant à jetter un coup d'œil sur le Chapitre où l'auteur décrit leurs ordres, leurs fonctions & leur autorité. Vous trouverez sur cet article, comme sur plusieurs autres, bien des choses à réformer dans les ouvrages qui l'ont traité jusqu'ici.

La coutume qu'avoient les Celtes de s'assembler la nuit pour certains sacrifices est l'origine d'une fable aussi ancienne qu'enracinée dans l'esprit du

vulgaire, je veux dire du ſabat ou de l'aſſemblée nocturne des ſorciers. Lorſque la Religion Chrétienne eût été établie dans les Gaules & en Allemagne, les perſonnes, qui demeuroient attachées à l'ancienne Religion, ſe déroboient ſecrettement pendant la nuit pour ſe rendre aux aſſemblées qui ſe tenoient dans des campagnes ou dans des forêts. Le culte qu'on offroit alors conſiſtoit dans des ſacrifices, des danſes, des divinations & des cérémonies magiques. D'ailleurs, les Druides qui y préſidoient ſe vantoient de prédire l'avenir, d'évoquer les ames, de changer les hommes en bêtes. Ces bruits, répandus dans le Public, donnèrent lieu à des Chrétiens peu éclairés d'accuſer les Celtes d'être des ſorciers, qui traverſoient l'air montés ſur des balais, qui danſoient en cérémonie autour du Diable qui leur apparoiſſoit & recevoit leurs hommages ſous la forme d'un bouc.

Une partie du dernier volume de l'ouvrage de M. *Pelloutier* eſt conſacrée à l'hiſtoire des Philoſophes Scythes ou Celtes. *Orphée* eſt ſans contredit un des plus anciens. L'auteur, en déga-

geant la vie de ce Sage des Fables dont les Poëtes Grecs l'ont embellie, expose ce que des monumens incontestables peuvent nous apprendre de certain sur ce père de l'harmonie & de la civilisation. *Anacharsis*, autre Philosophe Scythe, s'acquit en Grèce un tel degré d'estime & de vénération, qu'elle le mit au nombre de ses Sages ; il étoit du sang royal. Dès sa plus tendre jeunesse il témoigna la plus forte envie de voir les païs étrangers, & surtout la Grèce. La grande réputation que *Solon* s'étoit acquise l'attira d'abord dans Athènes où il arriva 592 ans avant J.C. Aussitôt qu'il fut entré dans la ville il se fit montrer la maison du fameux Législateur de l'Attique, & chargea un domestique qu'il trouva à la porte de dire à son maître qu'un étranger, qui étoit venu à Athènes pour être reçu au nombre de ses amis, &, s'il étoit possible, pour loger chez lui, demandoit à le voir. *Solon* surpris de cette ingénuité d'un inconnu, lui fit répondre qu'il convenoit mieux de se faire des amis dans sa Patrie. Un compliment, en apparence si désobligeant, ne rebuta point

Anacharsis ; il entra hardiment dans l'appartement où étoit *Solon*, & lui dit en l'abordant : » Puisque vous êtes » dans votre Patrie, il vous convient » donc de vous y faire des amis & d'y » recevoir des étrangers. » L'Athénien, charmé d'une repartie si prompte & si juste, fit mille caresses au Scythe, le reçut dans sa maison & le mit en effet bientôt au nombre de ses amis. Athènes fut surprise de la sobriété & de la rigidité des mœurs de l'étranger ; elle admira l'étendue de ses connoissances & la profondeur de ses vues. *Anacharsis*, ayant appris de *Solon* qu'il s'occupoit à dresser un corps de loix en faveur des Athéniens, se moqua de son entreprise : *Les Loix*, dit-il, *sont des toiles d'araignée : les petites mouches y sont prises, les grosses brisent la toile.*

D'après l'extrait que je viens de vous tracer de l'Histoire Celtique, vous jugerez comme moi, Monsieur, que l'article du gouvernement, de la législation & de la police intérieure de ce peuple est un morceau qui manque à cet excellent ouvrage ; il seroit bien à desirer que le sçavant Editeur voulût

se donner la peine de le completter, & de continuer le plan de M. *Pelloutier.* Alors cette Histoire seroit un Livre classique, un ouvrage qui feroit honneur à notre siécle, & la Bibliothèque où tous les auteurs, qui travaillent sur l'ancienne histoire de l'Europe, seroient obligés d'aller puiser la lumière & où ils trouveroient la solution de cette multitude de problêmes historiques qu'on n'a fait jusqu'ici que tourmenter, en prétendant les éclaircir.

Vous êtes curieux sans doute de connoître l'auteur de cet ouvrage, dont le nom n'est pas même énoncé dans le *Dictionnaire Historique* de l'Abbé *Ladvocat.* Heureusement que l'éloge de ce Sçavant se trouve dans le Tome XIII[e] des *Mémoires de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. Simon Pelloutier*, Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, Conseiller du Consistoire Supérieur, Membre & Bibliothécaire de l'Académie Royale, nâquit à Léipsic le 27 Octobre 1694. Son père, *Jean Pelloutier*, Négociant de cette ville, étoit né à Lyon. Le Languedoc avoit été la patrie de *Françoise Claparède*, sa

mère. Dès l'âge de dix-huit ans il fut chargé de l'éducation des fils du Prince *de Montbelliard* ; c'est avec eux qu'il passa à Genève les années 1712 & 1713 ; il profita de ce séjour pour faire son Cours de Théologie sous les célèbres Professeurs *Alphonse Turretin* & *Bénédict Pictet*. Dans un éloge purement littéraire il est inutile de détailler les places honorables & les dignités Ecclésiastiques dont fut revêtu M. *Pelloutier* ; elles furent la récompense de son zèle & de ses travaux. Il suffit de le considérer sous le rapport qu'il a avec la République des Lettres. Au milieu des plus nombreuses occupations & malgré tout l'empressement avec lequel il s'y livroit, M. *Pelloutier* eut assez de loisir pour composer un ouvrage qui demandoit les plus grandes recherches, & qui lui a mérité un rang distingué parmi ce petit nombre de Sçavans d'une érudition consommée. Les heures qu'il déroboit à ses travaux ordinaires furent employées à lire les auteurs originaux que tant d'écrivains citent sans les connoître, & à puiser dans les premières sources aux-

quelles si peu de gens de Lettres peuvent ou veulent recourir. Il disoit qu'il avoit lu l'après-souper, à peu près comme on lit la Gazette, tous les auteurs dont on trouve la liste à la tête de son premier Tome de l'Histoire des Celtes, première édition, & cette Histoire prouve qu'il les avoit bien lus. Les qualités sociales de M. *Pelloutier* le faisoient aimer de tous ceux qui le connoissoient. Depuis longtemps sa santé inquiétoit ses amis; à un assez grand embonpoint avoit succédé cette maigreur qu'on désigne par le nom de marasme. Malgré sa fermeté & son courage à supporter des incommodités secrettes qui le minoient & qui s'étoient jointes à des accès terribles de pituite, il fallut céder à des maux anciens & compliqués. Au milieu des vœux & des espérances de la Cour & de la ville, ce Sçavant expira le 2 Octobre 1757 à l'âge de 63 ans. Il avoit épousé en 1727 Mademoiselle *Françoise Jassoy* qui lui a survêcu après 30 ans de l'union la plus intime & la plus respectable. Elle a conservé pour gage de leur tendresse réciproque trois filles
&

& un garçon, Docteur en Médecine. Ce dernier, héritier des excellentes qualités de l'auteur de ses jours, a répandu sur la fin de sa vie la plus douce satisfaction, & le nom du fils mérite de couronner l'éloge du père.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Novembre 1771.

LETTRE XII.

Il Vero Dispotismo, Le Vrai Despotisme; deux volumes in-8° d'environ 250 pages chacun; à Londres, & à Paris chez Molini Libraire rue Saint Jacques.

ON nous a toujours représenté le Despotisme sous les traits odieux de la Tyrannie. En effet, selon les idées reçues, c'est, de tous les Gouvernemens, le plus contraire à la liberté.

Quand, ſous le regne d'un ſeul, les loix ceſſent de ſe faire entendre, quand, au lieu de conſulter l'utilité commune, le Prince ne ſuit dans ſes actions que ſon intérêt propre, quand il diſpoſe à ſon gré & ſelon ſes caprices de nos biens & de nos vies, nous l'appellons un Deſpote ou un Tyran. Mais, ſi nous y prenons garde, le gouvernement d'un tel Prince eſt un abus du deſpotiſme; car le Deſpotiſme en lui-même n'eſt autre choſe que le pouvoir abſolu d'un ſeul, & tout Monarque, à la rigueur, eſt Deſpote : la ſeule différence que l'on remarque entr'eux, c'eſt que le premier regne avec les loix, & que le ſecond regne ſans elles. Il faut donc diſtinguer le Deſpotiſme de la Tyrannie. Ces deux ſortes de pouvoirs ſe touchent; voilà ſans doute la raiſon pour laquelle on leur donne quelquefois le même nom, & que l'on attache à ce nom les mêmes idées.

C'eſt ſur cette diſtinction que poſe le ſyſtême que je vous annonce. Voici ce que l'auteur Italien entend par Deſpotiſme. C'eſt, dit il, une volonté qui agit d'elle ſeule ſans conſulter celle

d'autrui, qui renferme en elle même toute la puissance législative & exécutrice, qui attire & réunit en elle toute la vigueur & la force du Souverain, du Prince, du Gouvernement & de l'Etat entier, qui est enfin l'unique ressort & le mobile absolu de toute la machine politique. Une pareille volonté est une puissance formidable, puisqu'elle exclut tout autre pouvoir; mais, ajoûte l'Ecrivain, si elle se trouve animée par l'amour du bien, elle deviendra une source intarissable de bonheur & de prospérité. L'harmonie publique consiste dans cette disposition parfaite de toutes choses qui tend à produire & à conserver le bon ordre & la paix dans la société. Cette harmonie n'est autre chose que la félicité publique, & une combinaison d'actions tendantes à l'utilité individuelle & universelle. Pour la maintenir, il ne suffit pas que les diverses volontés soient contrebalancées; mais il est nécessaire qu'il y ait une force supérieure & productrice de toutes les actions, qui agisse librement & sans trouver d'obstacle à sa marche. Or c'est dans

cette unité d'actions, qui ne souffre ni division, ni diminution, ni augmentation, que consiste le *Despotisme* de l'auteur ultramontain. Mais, comme dans un Etat il doit y avoir diverses autorités, elles rentreront dans la masse générale de cette force supérieure d'où elles émanent, & qui est elle-même formée des volontés & des forces de tous les contractans qui composent la Nation. Ainsi il y aura une volonté indépendante & absolue où les intérêts particuliers, quoique divisés entr'eux, iront tous se réunir comme tous les rayons d'uu cercle aboutissent à un centre commun. Non-seulement la parfaite unité d'actions conservera l'harmonie générale; mais, tant qu'elle subsistera, elle rendra formidable à l'étranger ambitieux le pouvoir du Despote qui la conduit, &, si ce Prince sçait en faire usage, son pouvoir deviendra sans bornes. Tel est le fond du systême qu'on propose aux Nations de mettre en pratique.

Je n'examinerai point si cette théorie peut être de quelqu'utilité; mais il est certain qu'en suivant les prin-

cipes de l'auteur, il faudroit que les hommes renonçassent à tous les droits qu'ils peuvent avoir à la liberté naturelle, pour en revêtir le Souverain. S'il arrivoit que ces Princes fussent des *Titus*, des *Trajans*, des *Marc-Aurèles* ou des *Antonins*, les peuples seroient d'heureux esclaves. Si les trônes, au contraire, n'étoient occupés que par des *Tibères*, des *Caligulas* ou des *Nérons*, on verroit se renouveller parmi les Nations toutes les horreurs qui se commirent dans Rome sous le regne de ces tyrans. Que vous semble, Monsieur, de cette alternative? Je conçois qu'on peut découvrir dans tout un peuple un homme juste, vertueux, bienfaisant, éclairé, digne, en un mot, par ses qualités, d'être le Despote qu'on demande; mais lui trouvera-t-on beaucoup de successeurs; &, s'il n'est point remplacé par un Prince qui lui ressemble, au lieu d'un Despote, n'aurons-nous pas un Tyran? Le Despotisme de l'auteur Italien est si voisin de la Tyrannie; il est si difficile de sçavoir user avec sagesse d'un pouvoir sans bornes, qu'il est moralement impos-

quelles si peu de gens de Lettres peuvent ou veulent recourir. Il disoit qu'il avoit lu l'après-souper, à peu près comme on lit la Gazette, tous les auteurs dont on trouve la liste à la tête de son premier Tome de l'Histoire des Celtes, première édition, & cette Histoire prouve qu'il les avoit bien lus. Les qualités sociales de M. *Pelloutier* le faisoient aimer de tous ceux qui le connoissoient. Depuis long-temps sa santé inquiétoit ses amis; à un assez grand embonpoint avoit succédé cette maigreur qu'on désigne par le nom de marasme. Malgré sa fermeté & son courage à supporter des incommodités secrettes qui le minoient & qui s'étoient jointes à des accès terribles de pituite, il fallut céder à des maux anciens & compliqués. Au milieu des vœux & des espérances de la Cour & de la ville, ce Sçavant expira le 2 Octobre 1757 à l'âge de 63 ans. Il avoit épousé en 1727 Mademoiselle *Françoise Jassoy* qui lui a survêcu après 30 ans de l'union la plus intime & la plus respectable. Elle a conservé pour gage de leur tendresse réciproque trois filles

&

& un garçon, Docteur en Médecine. Ce dernier, héritier des excellentes qualités de l'auteur de ses jours, a répandu sur la fin de sa vie la plus douce satisfaction, & le nom du fils mérite de couronner l'éloge du père.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Novembre 1771.

LETTRE XII.

Il Vero Dispotismo. Le Vrai Despotisme; deux volumes in-8° d'environ 250 *pages chacun; à Londres, & à Paris chez Molini Libraire rue Saint Jacques.*

ON nous a toujours représenté le Despotisme sous les traits odieux de la Tyrannie. En effet, selon les idées reçues, c'est, de tous les Gouvernemens, le plus contraire à la liberté.

Quand, sous le regne d'un seul, les loix cessent de se faire entendre, quand, au lieu de consulter l'utilité commune, le Prince ne suit dans ses actions que son intérêt propre, quand il dispose à son gré & selon ses caprices de nos biens & de nos vies, nous l'appellons un Despote ou un Tyran. Mais, si nous y prenons garde, le gouvernement d'un tel Prince est un abus du despotisme; car le Despotisme en lui-même n'est autre chose que le pouvoir absolu d'un seul, & tout Monarque, à la rigueur, est Despote : la seule différence que l'on remarque entr'eux, c'est que le premier regne avec les loix, & que le second regne sans elles. Il faut donc distinguer le Despotisme de la Tyrannie. Ces deux sortes de pouvoirs se touchent; voilà sans doute la raison pour laquelle on leur donne quelquefois le même nom, & que l'on attache à ce nom les mêmes idées,

C'est sur cette distinction que pose le systême que je vous annonce. Voici ce que l'auteur Italien entend par Despotisme. C'est, dit il, une volonté qui agit d'elle seule sans consulter celle

d'autrui, qui renferme en elle même toute la puiſſance légiſlative & exécutrice, qui attire & réunit en elle toute la vigueur & la force du Souverain, du Prince, du Gouvernement & de l'Etat entier, qui eſt enfin l'unique reſſort & le mobile abſolu de toute la machine politique. Une pareille volonté eſt une puiſſance formidable, puiſqu'elle exclut tout autre pouvoir; mais, ajoûte l'Ecrivain, ſi elle ſe trouve animée par l'amour du bien, elle deviendra une ſource intariſſable de bonheur & de proſpérité. L'harmonie publique conſiſte dans cette diſpoſition parfaite de toutes choſes qui tend à produire & à conſerver le bon ordre & la paix dans la ſociété. Cette harmonie n'eſt autre choſe que la félicité publique, & une combinaiſon d'actions tendantes à l'utilité individuelle & univerſelle. Pour la maintenir, il ne ſuffit pas que les diverſes volontés ſoient contrebalancées; mais il eſt néceſſaire qu'il y ait une force ſupérieure & productrice de toutes les actions, qui agiſſe librement & ſans trouver d'obſtacle à ſa marche. Or c'eſt dans

cette unité d'actions, qui ne souffre ni division, ni diminution, ni augmentation, que consiste le *Despotisme* de l'auteur ultramontain. Mais, comme dans un Etat il doit y avoir diverses autorités, elles rentreront dans la masse générale de cette force supérieure d'où elles émanent, & qui est elle-même formée des volontés & des forces de tous les contractans qui composent la Nation. Ainsi il y aura une volonté indépendante & absolue où les intérêts particuliers, quoique divisés entr'eux, iront tous se réunir comme tous les rayons d'uu cercle aboutissent à un centre commun. Non-seulement la parfaite unité d'actions conservera l'harmonie générale; mais, tant qu'elle subsistera, elle rendra formidable à l'étranger ambitieux le pouvoir du Despote qui la conduit, &, si ce Prince sçait en faire usage, son pouvoir deviendra sans bornes. Tel est le fond du systême qu'on propose aux Nations de mettre en pratique.

Je n'examinerai point si cette théorie peut être de quelqu'utilité; mais il est certain qu'en suivant les prin-

cipes de l'auteur ; il faudroit que les hommes renonçassent à tous les droits qu'ils peuvent avoir à la liberté naturelle, pour en revêtir le Souverain. S'il arrivoit que ces Princes fussent des *Titus*, des *Trajans*, des *Marc-Aurèles* ou des *Antonins*, les peuples seroient d'heureux esclaves. Si les trônes, au contraire, n'étoient occupés que par des *Tibères*, des *Caligulas* ou des *Nérons*, on verroit se renouveller parmi les Nations toutes les horreurs qui se commirent dans Rome sous le regne de ces tyrans. Que vous semble, Monsieur, de cette alternative ? Je conçois qu'on peut découvrir dans tout un peuple un homme juste, vertueux, bienfaisant, éclairé, digne, en un mot, par ses qualités, d'être le Despote qu'on demande ; mais lui trouvera-t-on beaucoup de successeurs ; &, s'il n'est point remplacé par un Prince qui lui ressemble, au lieu d'un Despote, n'aurons-nous pas un Tyran ? Le Despotisme de l'auteur Italien est si voisin de la Tyrannie ; il est si difficile de sçavoir user avec sagesse d'un pouvoir sans bornes, qu'il est moralement impos-

ſible que cette eſpèce de gouvernement puiſſe ſubſiſter, à moins qu'une ſuite non interrompue de Deſpotes équitables & vertueux n'en ſoutienne conſtamment l'éclat; ce qui eſt également d'une impoſſibilité morale; la preuve en eſt fondée ſur l'expérience.

L'auteur, après nous avoir donné une idée claire & diſtincte de la puiſſance de ſon Deſpote, veut qu'il ait toutes les vertus & toutes les qualités dont une grande ame eſt ſuſceptible. Deſcendant enſuite avec lui dans les différens détails concernant la puiſſance, le gouvernement, l'ordre & l'adminiſtration de ſon Etat, il lui indique les moyens de le rendre floriſſant & parfaitement heureux. Il ſeroit trop long, Monſieur, de ſuivre l'auteur pas à pas. Je me contenterai de vous tracer une eſquiſſe de ſes vues qui m'ont paru pleines de ſageſſe & d'humanité.

Rien de plus important pour un Etat quelconque que le choix de bons Magiſtrats. Voici la manière dont l'auteur voudroit qu'on y procédât. Je vous fais grace de l'Italien, & je me borne

à vous donner la traduction littérale de ce morceau. » Que la brigue & la vé-
» nalité, auxquelles on donne ordi-
» nairement le pouvoir de protéger
» l'innocence & de punir les crimes,
» s'évanouissent. Qu'on n'accorde d'em-
» ploi dans la Magistrature qu'après
» avoir rigoureusement examiné les
» candidats, & s'être bien assûré de la
» capacité des sujets qui se présentent.
» Comme la science ne suffit point
» pour remplir un tel poste, il faudra
» soigneusement observer si le carac-
» tère, les penchans & la vie privée
» du postulant ne sont point opposés
» à l'esprit de la charge qu'il sollicite.
» Un père sans pitié, un frère injuste,
» un insolent & litigieux Citadin se-
» ront très-certainement de fort mau-
» vais Magistrats. On éviteroit une foule
» de maux publics & particuliers, si
» entre l'examen & l'installation des
» candidats on laissoit un espace de
» temps raisonnable, durant lequel
» chacun pourroit librement former
» contr'eux ses accusations. Alors il
» faudroit non-seulement mettre l'u-
» tile délateur à l'abri de la vengeance

» de l'accusé; mais il seroit encore à
» propos de le récompenser; car com-
» ment le Prince & la Nation pour-
» ront-ils avoir confiance en un Ma-
» gistrat, s'ils n'ont pas des preu-
» ves certaines de sa probité! La moin-
» dre accusation formée contre une
» des qualités essentielles à un admi-
» nistrateur public, suffira, si elle est
» fondée, pour exclure un postulant.
» Il peut se trouver alors, il est vrai, de
» faux accusateurs animés par la ven-
» geance ou par des haines particu-
» lières; mais, dans ce cas, la sévérité
» des peines viendra au secours de
» l'innocence; car, comme s'explique
» le profond *Grotius*, on ne doit
» point permettre qu'un candidat qui
» réunit aux connoissances requises les
» qualités du cœur & de l'esprit, &
» qui par conséquent a des droits in-
» contestables aux charges de la Patrie,
» soit frustré par l'imposture du fruit
» de ses talens, ni que la Patrie elle-
» même soit privée des services qu'elle
» a lieu d'en attendre. L'infâmie &
» le mépris public seront alors la pu-
» nition la plus convenable à de pa-

» reils délateurs. Quand l'espace de » temps dont on conviendra se sera » écoulé sans qu'il se soit présenté » d'accusateurs, ou que les accusations » se seront trouvées injustes, on sera » évidemment sûr d'avoir un Magistrat » respectable, qui, méritant également » l'estime de son Souverain & les » vœux d'un Public inéxorable, s'a- » vancera rapidement dans la noble » carrière des vertus & de la gloire. » L'auteur, dans les Chapitres suivans, développe les moyens qu'il juge les plus propres à écarter de la Magistrature la corruption, l'intérêt, l'abus de l'autorité, &, en général, tous les vices qui peuvent souiller le sanctuaire de *Thémis*.

Tout le reste du premier volume concerne l'admistration intérieure de l'Etat dans le gouvernement des différens ordres qui le composent. Enfin, après nous avoir montré la manière dont un Despote doit regner sur son peuple pour en être le bienfaiteur & le père, l'auteur le conduit dans le champ de *Mars*; ce qui forme la matière du second volume. Cette seconde partie est un ta-

bleau des vertus militaires du Despote. D'abord, l'auteur veut qu'il ne fasse la guerre que quand il sera dans la nécessité de se défendre ; puis il lui indique les moyens de se former d'excellentes armées sur mer & sur terre ; &, dans le cours de ses réfléxions il lui recommande la vigilance, le travail, la générosité, l'humanité, la douceur, la modération & l'amour de la vraie gloire. On reconnoît dans tout ceci un Philosophe pénétré de l'amour du bien public. La chaleur de son style est l'expression vive & rapide des sentimens de son cœur ; mais on voudroit y voir moins de tours extraordinaires, moins de poësie, moins de ces élans impétueux qui troublent la marche d'une prose naturelle & sage.

Eau de Montpellier.

Cette Eau, très-avantageusement connue, depuis deux ans, à Montpellier & aux environs, devient, Mr, plus célèbre de jour en jour par les cures surprenantes qu'elle opère, & qu'il n'est pas possible de révoquer en doute. Je ne

vous parle pas de l'approbation qu'elle a reçue de la Faculté Royale de Médecine, & du privilège de la distribuer, que feu M, *de Senac*, Premier Médecin du Roi, n'a pu refuser : privilège conçu dans les termes les plus favorables. La confiance que l'on commence à prendre dans ce remède, est surtout pleinement justifiée par le suffrage de neuf sçavans Médecins & de trois habiles Chirurgiens, tous de Montpellier. Ces douze Maîtres de l'Art, attestent, dans un certificat que j'ai sous les yeux & qui est imprimé avec leurs signatures, que l'*Eau* qui porte le nom de cette ville n'a produit *constamment* sous leurs yeux que des effets salutaires, & qu'elle a particulièrement réussi dans les maladies vénériennes, dans les écrouelles, dans les dartres, dans les rhumatismes chroniques & dans certaines affections de l'estomach : effets constatés par un grand nombre de guérisons, dont les certificats particuliers ont été délivrés séparément par ceux des Médecins & Chirurgiens qui les ont vérifiés.

Ce n'est pas tout, Monsieur. Peut-

être n'êtes vous pas inſtruit d'un établiſſement formé depuis plus d'un an dans cette Capitale, & qui fait tant d'honneur à l'attention vigilante & patriotique du Gouvernement. Tous les Mardis, après dîner, depuis trois heures juſqu'à cinq heures, des Médecins du Roi donnent gratuitement au Louvre des Conſultations pour tous les malades qui ſe préſentent, ſans aucune exception. On enregiſtre par ordre de date leurs noms, le genre de leur maladie, les ordonnances qu'on leur remet & l'effet qu'elles produiſent. Ces Regiſtres ſeront un jour des archives ſemblables à celles d'Epidaure. M. le Duc *de la Vrillière* eſt, en quelque ſorte, à la tête de cet établiſſement admirable, par l'empreſſement avec lequel il en a ſaiſi l'idée & procuré l'exécution, & par l'intérêt vif qu'il prend à ſes ſuccès. Les aſſemblées ſe tiennent dans une des ſalles de ſon appartement. Les Médecins ſont au nombre de huit, choiſis parmi les Médecins du Roi. Ils ne ſe trouvent pas réunis chaque Mardi de la ſemaine; il n'y en a que deux qui conſultent enſemble;

mais tous ſont informés de ce qui ſe paſſe, & donnent leur avis. Ce Miniſtre, à qui l'on avoit vanté l'*Eau de Montpellier*, a chargé Mrs les Médecins du Louvre d'en faire des expériences & d'en obſerver les effets. Ils ont rendu à cette Eau les témoignages le plus éclatans. Ils l'ont eſſayée depuis le 10 Juillet 1770 juſqu'au mois de Février 1771, ſur dix ou douze perſonnes attaquées de différentes maladies. Ces perſonnes ſont nommées dans l'extrait de leurs regiſtres que j'ai demandé, & qu'on a bien voulu me communiquer. Le réſultat de leur rapport eſt que l'*Eau de Montpellier* a ſoulagé un bon nombre de malades & en a guéri pluſieurs; qu'elle a réuſſi principalement contre des dartres vives & croûteuſes & des boutons dartreux; qu'elle a été efficace contre le virus écrouelleux & vénérien, dont elle a *conſtamment* adouci les ſymptômes & quelquefois guéri la maladie. Cet extrait eſt ſigné par les huit Médecins, qui ſont Mrs *Laſſaigne*, *Garnier*, *Duchesnay*, *de Choiſy*, *Raulin*, *de Varennes* & *Thibault*.

Cette manière d'annoncer un remède éprouvé sous les yeux attentifs & difficiles d'un si grand nombre de Praticiens éclairés des deux facultés de Médecine les plus célèbres de l'Europe, n'est pas celle dont les Empiriques se servent, & doit faire distinguer à tous égards l'eau dont il est ici question. J'oubliois de vous dire que M. *Cadet*, dont les lumières en Chimie sont si connues, en a fait l'analyse, & qu'il en a jugé la composition très-salutaire. Sa vertu principale est l'anti-vénérienne; elle a guéri radicalement de ces maladies, beaucoup de personnes qui avoient été manquées par les méthodes ordinaires. Elle arrête les fleurs blanches & en détruit la cause; elle guérit toutes les maladies du sang, notamment les maladies scrophuleuses & les affections scorbutiques. Elle dissipe les obstructions des viscères, les duretés & les skirrosités des glandes, qu'elle fond dans quelque partie du corps qu'elles se trouvent. Elle est souveraine encore pour détruire les dartres, la galle, &, en général, toutes les maladies de la peau qui sont ordinairement

très-rebelles. Elle n'eſt pas moins eſſentielle pour les vices de l'eſtomach qu'elle rétablit ſans échauffer, contre l'ordinaire de tous les ſtomachiques. Ses effets ne ſont point violens; elle agit avec douceur ; elle ſe conforme en tout au tempérament; la délicateſſe de la poitrine, la ſenſibilité des inteſtins n'en ſont point affectés, & les organes n'en reçoivent aucune impreſſion fâcheuſe ; ſon uſage d'ailleurs n'aſſujettit à aucun régime. Cette Eau ſe diſtribue à Paris chez la Dlle *Madeleine Boſquet*, qui demeure ſur le Boulevard de la chauſſée d'Antin, maiſon du Sieur *Huzard*, à côté du Dépôt des Gardes Françoiſes. Les bouteilles ſont de pinte, du prix de trente ſols, cachetées & étiquetées : *Eau de Montpellier*. On donne à tous ceux qui vont en chercher un Imprimé, lequel enſeigne avec clarté la façon de s'en ſervir.

Vous aimez l'humanité, Monſieur, & vous me ſçavez gré de faire connoître au Public un ſpécifique auſſi précieux. Vous penſez, comme je vous l'ai déja plus d'une fois écrit, que l'an-

nonce d'un bon remède eſt préférable à celle d'une mauvaiſe Brochure de proſe ou de poëſie. Si j'oſois me permettre des pointes à l'exemple de quelques grands Ecrivains, ne pourrois-je pas dire que l'*Eau de Montpellier* vaut bien mieux que l'eau de notre Hippocrène. Mais je me contente de répondre à ceux qui ne trouvent pas ces ſortes d'articles aſſez Littéraires, qu'*Appollon* eſt en même-temps le Dieu des vers & le Dieu de la Médecine.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles ſur les ſujets des Prix Académiques.

Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.
Phædrus.

MONSIEUR,

En parcourant les derniers Journaux, j'ai fait ſur les Prix de nos Académies quelques réflexions patriotiques que je prends la liberté de vous communiquer. Rien ſans doute de mieux imaginé que ces récompenſes pour encourager les talens de tout genre, &

pour entretenir l'émulation parmi les gens de Lettres & les Artiftes ; mais il me femble, Monfieur, que, depuis quelques années, on s'écarte étrangement de l'efprit des fondateurs, en négligeant les fujets des Prix Académiques. En effet, pour ne parler d'abord que de l'*Académie Françoife*, quel doit être l'objet de cette Compagnie ? *De travailler à la perfection de la Langue nationale.* Or, je le demande, eft-ce remplir cet objet que de propofer à nos Poëtes un fujet arbitraire, & de laiffer à nos Orateurs la liberté de raffembler fur un fujet donné un amas de périodes emphatiques, de phrafes bourfoufflées, le plus fouvent fans correction dans le ftyle, fans liaifon dans les idées, fans folidité pour le fond & fans agrémens pour la forme ? J'en prends à témoin le petit nombre des gens de goût qui gémiffent avec moi fur cet abus ; j'en appelle à Meffieurs les Académiciens eux-mêmes. Une Société, qui a pour but de travailler à la perfection de notre Langue, devroit-elle couronner des Difcours & des Poëfies où les règles de cette même Langue font manifeftement

enfreintes, pour ne pas dire barbarement violées? Ne devroit-elle pas, au contraire, n'adopter que des pièces où la pureté du langage se trouvât jointe à la beauté des pensées? En agir autrement, n'est ce pas se contredire, aller contre sa propre institution, & renverser soi-même sa loi fondamentale? Je n'ai garde, Monsieur, de faire ici aucune application odieuse du principe incontestable que je viens d'etablir. Mon dessein n'est pas de contrister ni d'offenser qui que ce soit; mais, dans la République des Lettres, tout particulier a droit, ce me semble, de dire librement son avis, de s'opposer aux abus qu'il peut remarquer, & de travailler à les corriger. Or il y auroit des moyens bien simples de réformer celui dont il est question. 1° Il faudroit ne couronner que les pièces qui seroient clairement, élégamment & purement écrites. 2°. N'admettre que des sujets qui joindroient l'utilité à l'agrément. Par exemple, au lieu d'assigner des éloges à faire (genre de composition fade & mensongère, qui ne plaît tout au plus que pour le moment)

pour le Prix de la prose on proposeroit à traduire une Harangue de *Cicéron*, un Livre de *Tite-Live* ou de *Quinte-Curce*, &c, ou bien la vie d'un grand homme à composer. On exigeroit que cette vie fût écrite élégamment & dans la plus exacte vérité; permis & même enjoint à l'auteur de désigner ses autorités à la fin de l'Histoire, pour ne pas interrompre le fil de sa narration par des dissertations fastidieuses. De cette manière on auroit au bout de quelques années une suite intéressante de vies particulières, qui seroient très-utiles pour l'Histoire générale. 3°. Pour les Prix de Poësie, au lieu d'un tas de rimailles & de pensées décousues qu'on nous donne à admirer,

Æs dabo pro nugis, & emam mala Carmina sanus?

Martialis.

on choisiroit pour sujet tantôt une Tragédie ou une Comédie, tantôt une traduction des anciens Poëtes Grecs & Romains, par exemple, d'une Héroïde ou d'une Elégie d'*Ovide*, d'une Eglogue de *Virgile* ou d'un Livre de son Enéïde,

d'une Ode, d'une Epître ou d'une Satyre d'*Horace*, d'un Chant de l'*Arioste* ou du *Tasse*, ou de *Milton*; par ce procédé on auroit bientôt de bonnes traductions en vers des meilleurs Poëtes anciens ou étrangers.

Ce que je viens de dire, Monsieur, pour la seule Académie Françoise, peut s'appliquer également à toutes les Académies de la Capitale & des Provinces. Rien, pour l'ordinaire, de moins utile & de moins intéressant que les sujets des Prix que la plûpart d'entr'elles nous annoncent. Que nous importe de connoître *les révolutions qu'éprouvèrent les Tectosages sous la domination des Visigots?* Pourquoi se tourmenter l'esprit pour étendre cette proposition d'éternelle vérité, que *le désintéressement est la marque la moins équivoque d'une grande ame.* Quand on aura hazardé quelques conjectures sur le premier de ces deux sujets, & composé sur le second une amplification de Collège, quel avantage en pourra-t-il résulter pour le progrès des Sciences & pour le bien de la société?

Il y auroit encore des observations

plus importantes à faire sur les autres Académies ; mais je les remets à une autre Lettre, si celle-ci a le bonheur de mériter votre suffrage & celui du Public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Abbé DE PONÇOL.

Continuation des Causes Célèbres & intéressantes ; avec les jugemens qui les ont décidées ; par M. J. C. de la Ville Avocat au Parlement de Paris & Associé de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caën ; Tome IV, prix 2 livres 8 sols broché, & 3 livres relié en veau ; à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins.

Ce quatriéme volume de la *Continuation des Causes Célèbres* ne renferme que celle du malheureux *Calas.* Son histoire a fait tant de bruit dans le

monde, qu'il feroit inutile d'en remettre ici le tableau ſous vos yeux. M. *de la Ville* n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer le lecteur. L'ordre des faits eſt exact; ils ſont partagés en cinq claſſes, & chaque claſſe offre une multitude de détails extrêmement inſtructifs. Graces à la clarté qui caractériſe l'eſprit de l'auteur, vous n'y trouverez, Monſieur, aucune de ces inutilités que la chicane inventa pour embrouiller les procès, & qui ont paſſé juſques dans les cauſes criminelles. Celle de *Jean Calas* étoit un labyrinte obſcur. M. *de la Ville*, aidé des excellens Mémoires qui ont paru ſur cet objet, en a diſſipé les ténèbres; de ſorte que ſon ouvrage eſt plutôt une relation qu'une diſcuſſion. Je vous invite à le lire, Monſieur; une cauſe ſi intéreſſante pour l'humanité eſt digne de vous occuper.

Recueil de Noëls, formant quatre suites, avec des Variations pour le clavecin & le Forte Piano; dédié à Madame la Duchesse de Choiseul; par M. Balbastre, Organiste de la Métropole de Paris, de l'Eglise Paroissiale de Saint Roch, du Concert Spirituel, & Maître de Clavecin de l'Abbaïe Royale de Panthemont; à Paris chez l'auteur rue d'Argenteuil, Passage Saint Roch, & aux adresses ordinaires: prix 12 livres.

Vous connoissez, Monsieur le nom de l'aimable auteur de ce Recueil; vous sçavez qu'il joint l'esprit & les mœurs à tous les charmes du talent; il a mis dans les variations de ces *Noëls* les brillans éclairs de l'imagination & les graces du goût le plus délicat; ces *Noëls* ne sont plus des airs détachés, il regne dans ceux-ci un art séduisant qui pa-

roît les lier, & même les rendre nécessaires l'un à l'autre pour en former un tout. Ce sont ces airs, Monsieur, qui ont fait tant de plaisir dans Paris, & qui attiroient à Saint Roch une si prodigieuse quantité d'auditeurs, que, depuis deux ou trois ans, on n'ose plus les exécuter pendant la Messe de Minuit. Les jeunes gens de la plus mauvaise compagnie s'y portoient en foule, &, par la licence de leurs propos & de leurs actions, y causoient un scandale qu'il n'étoit pas possible de tolérer. Ils se comportoient dans le Lieu Saint avec moins de respect qu'ils n'en font paroître dans une Salle de Spectacle profane. Quel dommage que des étourdis & des libertins ayent privé le Public d'entendre à cette Messe un des plus grands Organistes de l'Europe ! Vous ne pouvez vous imaginer combien ces *Noëls* étoient agréables lorsqu'ils recevoient sous les doigts de l'auteur cette admirable exécution qu'il met dans son jeu.

Je suis, &c.

A Paris ce 8 Novembre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière à Louise Hortense de Canteleu son amie ; par Madame Riccoboni ; deux volumes in-12 de plus de 300 pages chacun ; à Paris chez Humblot Libraire rue Saint Jacques, à côté de Saint-Yves.

TOUT dégénère dans la Littérature, jusqu'aux bons Romans qui deviennent très rares. Depuis ceux que l'Abbé *Prevôt* a composés lui-même ou qu'il a traduits de l'Anglois, il en a paru bien peu qui soient dignes d'être

tirés de la foule de ces insipides aventures éternellement copiées les unes d'après les autres. Il y a, pour ainsi dire, un fond d'évènemens qui circulent parmi les Romanciers & dont ils s'emparent touscomme d'un bien propre. Autrefois c'étoient des déguisemens, des enlèvemens par des pirates, des voyages dans tous les coins de la terre. Aujourd'hui ce sont des fuites de la maison paternelle, des mésalliances philosophiques, des mariages simulés pour abuser de jeunes personnes, &c. Ces sortes de Livres se trouvent d'abord sur les toilettes, delà passent entre les mains des femmes de chambre, & retombent aussitôt dans l'oubli jusqu'à ce qu'un autre écrivain s'avise de ressasser les mêmes historiettes, d'y en mêler d'autres plus ou moins anciennes, de revêtir le tout d'un style diffus & commun, & de leur faire encore parcourir le même cercle & subir la même destinée.

Il faut distinguer, Monsieur, de ces fictions si froides & si rebattues les agréables productions de Madame *Riccoboni*. Tout Paris a lu avec plaisir les

Romans qu'elle nous a donnés depuis dix à douze ans, sur tout l'histoire du *Marquis de Cressi* & les Lettres de *Myladi Catesbi*; on y a remarqué un style élégant, facile, de la simplicité, & cependant de l'adresse dans la disposition des évènemens, peu d'invraisemblances, beaucoup de sentiment. Les *Lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière* soutiennent, à beaucoup d'égards, la réputation de ces premiers ouvrages. Dès le commencement, le principal personnage est dans la position la plus intéressante. Cette Demoiselle *de Vallière* a été élevée sous le nom de Mademoiselle *de Saint Aulay*, nièce de Madame *d'Auterive*, & regardée comme présomptive héritière d'une fortune immense. Madame *d'Auterive* vient à mourir tout à coup; ses parens s'assemblent; on fait une recherche exacte de ses papiers, dans l'idée qu'elle a fait un testament. On trouve enfin un cahier qui contient la véritable histoire de Mlle *de Vallière*. Madame *d'Auterive* étant en Hollande pour terminer des affaires avec son Banquier, est presque témoin d'une scène fort ex-

traordinaire. Il y avoit dans l'auberge où elle logeoit une jeune personne dont l'air noble, la beauté & l'excessive douleur inspiroient l'intérêt le plus vif. On avoit vu auprès d'elle un jeune étranger qui paroissoit son époux; il disoit à l'hôte qu'il devoit partir le Lundi ou le Mardi au plus tard, quand un homme vêtu à l'Angloise & d'un air fort distingué, se présente à la porte. En l'appercevant, le mari de la jeune Dame pâlit, s'oppose à son passage; ils se disent deux mots dans une Langue étrangère, sortent ensemble & tournent vers le canal du Prince. Un instant après on rapporte le mari de l'étrangère percé d'un coup d'épée; on avoit vu deux hommes se saisir de son adversaire, l'entraîner, le mettre dans une barque & disparoître. A l'aspect de son mari mort, l'étrangère tombe sans connoissance: on veut lui ouvrir une veine; elle porte des regards sombres sur ceux qui l'environnent, ne dit que ces deux mots, *il est mort! Il est mort!*, & ferme les yeux pour toujours. Cette fin cruelle ne terminoit pas ses malheurs. Un enfant alloit pé-

tir dans le sein de cette mère infortunée. Madame *d'Auterive* promet à un Chirurgien une honnête récompense s'il peut sauver cette innocente créature. L'opération réussit. C'étoit une fille. » Jamais objet, dit Madame *d'Au-*
» *terive*, ne pénétra mon cœur d'un
» sentiment de compassion si vif & si
» tendre; ses foibles cris excitèrent mes
» larmes; je la pris, & l'élevant vers
» le Ciel, je le priai avec ferveur de
» conserver, de bénir cette innocente
» créature, préservée d'une mort pré-
» maturée, privée de ses protecteurs
» naturels, abandonnée, même avant
» de naître, au soin paternel de sa vi-
» gilante Providence. »

Madame *d'Auterive* avoit une nièce en Hollande qui venoit de perdre aussi sa mère, & qui mourut elle-même quatre jours après. Cet évènement fit naître à cette Dame l'idée de faire élever la jeune orpheline sous le nom de sa nièce, Mlle *de Saint Aulay*; elle l'avoit tenue sur les fonds avec son Banquier quelques jours avant, & l'avoit nommée *Elisabeth Sophie de Vallière*.

Au cahier qui contenoit tous ces détails, étoit joint un extrait des Lettres de Madame *d'Auterive* à M. *Smitz* son Banquier au sujet de sa nièce adoptive; elle lui marquoit les succès de son éducation, les développemens de sa beauté, & les projets qu'elle avoit sur son établissement. La jeune personne, qui se croyoit née dans la plus grande opulence, avoit montré dans toutes les occasions le cœur le plus sensible & le plus bienfaisant. Sa tante l'ayant mise au Couvent, lui laissa vingt-cinq louis pour ses amusemens; dès le lendemain elle fait acheter de l'or, de la soie, des étoffes, se met à broder des sacs à ouvrage, & au bout de trois mois ce travail produit quinze autres louis & la met en état d'en donner quarante à une pauvre femme qui lui vendoit des fleurs & des rubans, pour retirer son mari d'une prison où il languissoit dans l'impossibilité d'acquitter cette somme. Une autre fois elle employe ce qu'elle a d'argent pour composer une jolie corbeille à une jeune pensionnaire que ses parens négligent, & à laquelle ils refusent toutes les

bagatelles dont ses compagnes se parent. Ces traits de générosité charment Madame *d'Auterive* ; elle prenoit des arrangemens pour marier cette aimable fille au Marquis *de Germeuil* son cousin, & leur assûrer la plus grande partie de sa fortune, lorsque la mort vint renverser tous ses projets.

Les parens de Madame *d'Auterive*, qui avoient toujours été jaloux de sa tendresse pour cette jeune personne qu'ils croyoient sa nièce, la traitent avec hauteur, avec dureté, dès qu'elle est reconnue pour une étrangère. Elle se retire quelque temps chez cette Marchande de rubans qu'elle avoit obligée; ensuite elle se détermine à entrer chez une Dame qui venoit d'entreprendre de se broder un meuble complet, & qui cherchoit pour l'aider dans ce travail de jeunes personnes au dessus de ce qu'on appelle des ouvrières. Cette Dame s'appelloit Madame *de Moncenai*, & sa mère, à qui il étoit encore plus important de plaire, Madame *de Terville*. Cependant le jeune Marquis *de Germeuil* avoit pour sa prétendue cousine l'amour le plus ardent; il

étoit bien loin de partager les mauvais procédés des autres parens de Madame *d'Auterive*. Mais Mlle *de Vallière*, malgré son inclination pour le Marquis, se décide à rejetter ses offres, & croit devoir à la mémoire de sa bienfaitrice, de ne pas répandre le trouble dans sa famille. Ce sacrifice étoit d'autant plus grand qu'elle avoit des désagrémens continuels à essuyer de la part de Madame *de Terville*, mère de Madame *de Moncenai*. Cette femme s'étoit mis dans l'idée de la marier avec son Intendant qui en étoit devenu amoureux. Sur son refus elle l'avoit congédiée. Le lendemain elle descendoit pour se retirer, lorsque *Cécile*, l'une des femmes de Madame *de Terville*, qui dominoit dans la maison, l'arrête, & lui dit qu'on l'attend pour travailler à l'ordinaire. Le caractère de cette *Cécile* est extrêmement piquant, & l'on ne sera pas fâché de voir Mlle *de Vallière* elle-même tracer, dans ses lettres à son amie, le portrait de cette fille singulière. » Après ce qui » s'est passé hier en votre présence, ré» pondis-je à *Cécile*, je ne dois pas

» être attendue dans le cabinet de Ma-
» dame *de Moncenai*. Madame sa
» mère m'a ordonné de me retirer,
» & c'est le seul de ses ordres que je
» suis disposée à suivre. Vous ignorez
» donc, a-t-elle repris, que ses or-
» dres ne sont rien ici sans les miens?
» Vous resterez, je le prétends, je le
» veux. Il faut perdre cet air chagrin &
» demeurer. J'ai peu goûté cette espèce
» de badinage; elle s'en est apperçue,
» a saisi ma main, & m'entraînant
» doncement, m'a forcée de rentrer
» dans ma chambre. Voyant mes yeux
» se remplir de larmes: eh fi, quelle
» enfance, m'a-t-elle dit d'un ton ca-
» ressant; quoi, parce qu'une fem-
» me est ridicule, fantasque, ou mé-
» chante, vous pleurez? c'est une
» grande folie. Faites comme moi,
» vous vivrez facilement avec Mada-
» me *de Terville*. En lui montrant une
» parfaite tranquillité dans les momens
» où elle s'efforce de me désoler, je la
» prive du plaisir de me tourmenter;
» elle m'aime, me hait, me caresse
» ou me querelle vingt fois en un jour:
» je contemple, sans m'émouvoir,

» l'extrême variété de son humeur, je
» m'en amuse. Elle s'emporte, se
» calme, crie, s'appaise; moi, tou-
» jours paisible, toujours égale, je con-
» serve l'avantage que me donne sur
» elle une supériorité d'esprit dont je
» m'applaudis : sans la reconnoître,
» elle est forcée de s'y soumetttre. Maî-
» tresse de moi-même, je le suis de
» changer ses idées, je la guide à mon
» gré; elle dit ce qu'il lui plaît, fait
» ce que je veux, & tout s'arrange. Je
» vous félicite, Mademoiselle, lui
» ai-je dit, d'avoir trouvé un moyen
» de vivre contente auprès de Mada-
» me *de Terville*; mon caractère ne se
» plieroit pas aisément. — Il faut le
» changer ce caractère, a-t-elle vive-
» ment interrompu; vous avez l'ame
» élevée, le cœur sensible; triste avan-
» tage! Dans tous les états de la vie
» ces deux qualités nuisent au bon-
» heur; vous êtes déplacée, il est fa-
» cile de le voir; peut-être le suis-je
» aussi; mais un heureux naturel me
» porte à envisager gayement ce qui
» vous feroit réfléchir avec tristesse.
» Il est sage de chercher à diminuer

» le poids de ses peines, d'adopter
» de nouvelles idées dans une nou-
» velle situation; si on ne peut évi-
» ter de souffrir, il est au moins pour
» tous les maux de la vie de conso-
» lantes compensations. Par exemple,
» ce n'est pas un sort agréable d'être
» l'humble amie de Madame *de Ter-*
» *ville*, de devoir tout, non pas à ses
» bontés, mais au besoin qu'elle a
» de moi; c'en seroit un bien plus
» fâcheux de lui ressembler, d'a-
» voir son âge, ses traits, son hu-
» meur. En l'écoutant, en la regar-
» dant, je me trouve heureuse d'être
» *Cécile*. Mais je ne veux pas vous re-
» tenir plus long-temps, a-t elle con-
» tinué; descendez, Madame *de Mon-*
» *cenai* le desire, Madame *de Ter-*
» *ville* l'ordonne, moi, je vous en
» prie. Tout est gai, tout est riant ici.
» Monsieur le Marquis *de Terville*, ar-
» rivé cette nuit, comble de joie le
» cœur de Madame sa mère; je vous
» reverrai ce soir, nous causerons:
» vous avez besoin de mes leçons. Je
» veux vous enseigner l'art qui rend
» heureux les riches & les grands; c'est

» celui de s'aimer, de se priser beau-
» coup, de dédaigner le reste la na-
» ture, & de regarder les autres com-
» me créés seulement pour nous ser-
» vir ou nous amuser. Je résistois à ses
» prières, à ses caresses; elle levoit
» toutes les difficultés que j'opposois
» à ses desirs; elle me rassuroit sur
» mes craintes. Vous n'entendrez plus
» parler de l'Intendant, m'a-t-elle dit.
» Hier à son coucher, Madame la
» Comtesse étoit décidée à le proté-
» ger; je me suis avisée d'approuver
» l'union qu'elle méditoit; insensible-
» ment j'ai plaisanté; un mot assez
» heureux l'a fait éclater de rire, sa
» compassion s'est évanouie, l'amou-
» reux *Ballin* s'est peint à son idée
» comme un vieil extravagant, folle-
» ment entêté, bien impertinent de
» vouloir épouser une jeune & jolie
» enfant qui pouvoit trouver beaucoup
» mieux: la pauvre *Sophie!* Elle avoit
» raison de le refuser; à l'instant elle a
» chargé sa première femme de cham-
» bre d'aller lui défendre de sa part de
» songer à vous, de vous parler, de
» vous regarder, d'entrer dans la gal-

» lerie quand vous y ferez ; & moi j'ai
» reçu l'ordre de vous dire de rester.
» Un moyen immanquable de bannir
» l'intérêt, est de jetter du ridicule
» sur l'objet qui l'inspire : pour le
» malheur de l'humanité, on l'em-
» ploie trop souvent dans des occasions
» où s'en servir est une véritable bar-
» barie. »

Voilà encore la jeune *Sophie de Vallière* chez Madame *de Terville*. Son fils, le Marquis *de Terville*, remarque sa beauté, lui débite de ces fadeurs que les jeunes gens appellent de la galanterie ; il lui écrit même une lettre où il lui fait des propositions très-pressantes. *Sophie* allarmée veut en faire ses plaintes à la mère du Marquis ; *Cécile* l'arrête, se moque d'elle, lui dit que montrer de la colère à un fat, ce n'est pas le mépriser assez. Comme elles s'entretenoient vivement à ce sujet, la porte s'ouvre ; une Dame entre, appelle *Cécile* & lui reproche de lui faire attendre un Livre de musique qu'elle a demandé. Frappée du son de sa voix, Mlle *de Vallière* la regarde, & dans la Marquise *de Monglas*, nièce de Madame

de Terville, est étonnée de reconnoître cette jeune personne qu'elle avoit obligée autrefois au Couvent en lui faisant présent d'une corbeille. De son côté, la Marquise jette les yeux sur elle, pousse un cri de surprise & de joie, & accourant les bras ouverts : » C'est Mlle *de* » *Saint Aulay*, c'est ma chère *Sophie*, » répétoit-elle en me pressant contre » son sein : quoi ! vous trouver ici, » chez ma tante, vous ? mon ancienne, » ma bien aimée compagne : ah, quel » bonheur ! que je me félicite de cette » heureuse rencontre. »

Il ne faut pas perdre de vue que Mlle *de Vallière* écrit à mesure tout ce qui lui arrive à l'une de ses amies intimes. » Emue de son accueil, dit- » elle, sensible à ses tendres caresses, » charmée de la voir dans un état si » différent du sort qu'elle attendoit » autrefois, & pourtant interdite, re- » tenue par la distance que le temps » & les évènemens mettoient entre » nous, je n'osois me livrer au mou- » vement de mon cœur, je la serrois » timidement, je me taisois, j'avois » peine à retenir mes larmes, à cacher

» ma confusion. Elle s'est apperçue
» de mon embarras, & se méprenant
» à sa cause : quoi, Mademoiselle,
» vous ne me reconnoissez pas, m'a-
» t-elle dit ? Vous ne vous souvenez
» plus de cette *Henriette* que vous
» consoliez autrefois avec tant de
» bonté ; que vous laissâtes si affli-
» gée de vous perdre, de vous voir
» quitter ce Couvent où elle devoit
» passer toute sa vie ; à qui vous don-
» nâtes, peu de jours après votre
» sortie, une preuve si marquée de la
» plus généreuse attention ? Je con-
» serve encore cette jolie corbeille bro-
» dée de votre main, remplie de tant
» de bagatelles agréables. Mes parens
» me refusoient durement ces super-
» fluités, qu'ils nommoient mondai-
» nes ; je les desirois avec passion : le
» plaisir de m'en parer me parut alors
» le bien suprême. On ne me permit
» pas de vous écrire, de vous revoir ;
» tout commerce au dehors m'étoit in-
» terdit ; ma reconnoissance ne vous
» fut point exprimée ; je la renfermai
» dans mon cœur ; votre idée ne s'est
» jamais effacée de ma mémoire, &,

» je l'avoue, je vois avec douleur le » peu d'impreſſion qui vous eſt reſté » de la mienne. Ah, je vous ai reconnue, Madame, me ſuis-je écriée, » touchée de ce reproche ; vos traits ne » ſont pas devenus étrangers à mes » yeux ; le ſon même de votre voix » a ému mon cœur ; pardonnez cette » réſerve, dont vous paroiſſez bleſſée, » à une fille pauvre, malheureuſe, » qui n'a plus de compagnes, ni d'amies ; ſeule, abandonnee, ſans aſyle, » ſans appui, en ſe montrant ſenſible, » elle craint d'être trouvée familière ; » daignez le croire, Madame, mes » ſentimens ſont les mêmes, mais ma » fortune a changé, elle ne me permet plus de les exprimer ſans contrainte. Pauvre, abandonnée, a répété la Marquiſe : qui ? vous, mon » aimable *Sophie!* vous, l'héritière » d'une fortune immenſe ! vous adorée d'une famille ſi riche, ſi puiſſante par ſes alliances ! l'ai-je bien » entendu ? ſans appui, ſans aſyle : » ah, grand Dieu ! & s'aſſeyant ſur » un ſopha, me forçant à m'y placer » près d'elle : donnez-moi l'explica-

» tion de cet étrange discours, m'a-
» t elle dit du ton le plus affectueux,
» ne me cachez rien, je mérite votre
» confiance, vous m'en trouverez di-
» gne ; ah, ne vous croyez pas sans
» compagne, sans amie ; mon cœur
» réclame ces deux titres ; parlez, ma
» chère, parlez : sûre de m'intéresser,
» de me voir partager toutes vos pei-
» nes, osez les répandre dans mon
» sein. *Hortense*, que les expressions
» de la tendre humanité ont de dou-
» ceur, qu'elles sont consolantes !
» Combien je me suis sentie touchée
» des bontés de la Marquise ! La pré-
» sence de *Cécile* n'a point retenu l'ef-
» fusion de mon cœur ; il s'est ouvert
» sans peine. »

Madame *de Monglas* invite son ancienne amie à venir vivre avec elle ; Mlle *de Vallière* se rend à ses instances ; elle y est reçue comme une jeune parente, dont on auroit souhaité depuis long temps la présence. Le Marquis *de Monglas*, homme d'un certain âge, n'étoit occupé que de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de la jeune Marquise. Mlle *de Vallière* devoit se trou-

Au cahier qui contenoit tous ces détails, étoit joint un extrait des Lettres de Madame d'*Auterive* à M. *Smitz* son Banquier au sujet de sa nièce adoptive ; elle lui marquoit les succès de son éducation, les développemens de sa beauté, & les projets qu'elle avoit sur son établissement. La jeune personne, qui se croyoit née dans la plus grande opulence, avoit montré dans toutes les occasions le cœur le plus sensible & le plus bienfaisant. Sa tante l'ayant mise au Couvent, lui laissa vingt-cinq louis pour ses amusemens ; dès le lendemain elle fait acheter de l'or, de la soie, des étoffes, se met à broder des sacs à ouvrage, & au bout de trois mois ce travail produit quinze autres louis & la met en état d'en donner quarante à une pauvre femme qui lui vendoit des fleurs & des rubans, pour retirer son mari d'une prison où il languissoit dans l'impossibilité d'acquitter cette somme. Une autre fois elle employe ce qu'elle a d'argent pour composer une jolie corbeille à une jeune pensionnaire que ses parens négligent, & à laquelle ils refusent toutes les

bagatelles dont ses compagnes se parent. Ces traits de générosité charment Madame *d'Auterive* ; elle prenoit des arrangemens pour marier cette aimable fille au Marquis *de Germeuil* son cousin, & leur assûrer la plus grande partie de sa fortune, lorsque la mort vint renverser tous ses projets.

Les parens de Madame *d'Auterive*, qui avoient toujours été jaloux de sa tendresse pour cette jeune personne qu'ils croyoient sa nièce, la traitent avec hauteur, avec dureté, dès qu'elle est reconnue pour une étrangère. Elle se retire quelque temps chez cette Marchande de rubans qu'elle avoit obligée ; ensuite elle se détermine à entrer chez une Dame qui venoit d'entreprendre de se broder un meuble complet, & qui cherchoit pour l'aider dans ce travail de jeunes personnes au dessus de ce qu'on appelle des ouvrières. Cette Dame s'appelloit Madame *de Moncenai*, & sa mère, à qui il étoit encore plus important de plaire, Madame *de Terville*. Cependant le jeune Marquis *de Germeuil* avoit pour sa prétendue cousine l'amour le plus ardent ; il

étoit bien loin de partager les mauvais procédés des autres parens de Madame *d'Auterive*. Mais Mlle *de Vallière*, malgré son inclination pour le Marquis, se décide à rejetter ses offres, & croit devoir à la mémoire de sa bienfaitrice, de ne pas répandre le trouble dans sa famille. Ce sacrifice étoit d'autant plus grand qu'elle avoit des désagrémens continuels à essuyer de la part de Madame *de Terville*, mère de Madame *de Moncenai*. Cette femme s'étoit mis dans l'idée de la marier avec son Intendant qui en étoit devenu amoureux. Sur son refus elle l'avoit congédiée. Le lendemain elle descendoit pour se retirer, lorsque *Cécile*, l'une des femmes de Madame *de Terville*, qui dominoit dans la maison, l'arrête, & lui dit qu'on l'attend pour travailler à l'ordinaire. Le caractère de cette *Cécile* est extrêmement piquant, & l'on ne sera pas fâché de voir Mlle *de Vallière* elle-même tracer, dans ses lettres à son amie, le portrait de cette fille singulière. » Après ce qui » s'est passé hier en votre présence, ré» pondis-je à *Cécile*, je ne dois pas

» être attendue dans le cabinet de Ma-
» dame *de Moncenai*. Madame sa
» mère m'a ordonné de me retirer,
» & c'est le seul de ses ordres que je
» suis disposée à suivre. Vous ignorez
» donc, a-t-elle repris, que ses or-
» dres ne sont rien ici sans les miens?
» Vous resterez, je le prétends, je le
» veux. Il faut perdre cet air chagrin &
» demeurer. J'ai peu goûté cette espèce
» de badinage ; elle s'en est apperçue,
» a saisi ma main, & m'entraînant
» doncement, m'a forcée de rentrer
» dans ma chambre. Voyant mes yeux
» se remplir de larmes : eh si, quelle
» enfance, m'a-t-elle dit d'un ton ca-
» ressant ; quoi, parce qu'une fem-
» me est ridicule, fantasque, ou mé-
» chante, vous pleurez ? c'est une
» grande folie. Faites comme moi,
» vous vivrez facilement avec Mada-
» me *de Terville*. En lui montrant une
» parfaite tranquillité dans les momens
» où elle s'efforce de me désoler, je la
» prive du plaisir de me tourmenter ;
» elle m'aime, me hait, me caresse
» ou me querelle vingt fois en un jour :
» je contemple, sans m'émouvoir,

» l'extrême variété de son humeur, je
» m'en amuse. Elle s'emporte, se
» calme, crie, s'appaise; moi, tou-
» jours paisible, toujours égale, je con-
» serve l'avantage que me donne sur
» elle une supériorité d'esprit dont je
» m'applaudis : sans la reconnoître,
» elle est forcée de s'y soumettre. Maî-
» tresse de moi-même, je le suis de
» changer ses idées, je la guide à mon
» gré; elle dit ce qu'il lui plaît, fait
» ce que je veux, & tout s'arrange. Je
» vous félicite, Mademoiselle, lui
» ai-je dit, d'avoir trouvé un moyen
» de vivre contente auprès de Mada-
» me *de Terville*; mon caractère ne se
» plieroit pas aisément. — Il faut le
» changer ce caractère, a-t-elle vive-
» ment interrompu; vous avez l'ame
» élevée, le cœur sensible; triste avan-
» tage! Dans tous les états de la vie
» ces deux qualités nuisent au bon-
» heur; vous êtes déplacée, il est fa-
» cile de le voir; peut-être le suis-je
» aussi; mais un heureux naturel me
» porte à envisager gayement ce qui
» vous feroit réfléchir avec tristesse.
» Il est sage de chercher à diminuer

» le poids de ses peines, d'adopter » de nouvelles idées dans une nou- » velle situation; si on ne peut évi- » ter de souffrir, il est au moins pour » tous les maux de la vie de conso- » lantes compensations. Par exemple, » ce n'est pas un sort agréable d'être » l'humble amie de Madame *de Ter- » ville*, de devoir tout, non pas à ses » bontés, mais au besoin qu'elle a » de moi; c'en seroit un bien plus » fâcheux de lui ressembler, d'a- » voir son âge, ses traits, son hu- » meur. En l'écoutant, en la regar- » dant, je me trouve heureuse d'être » *Cécile*. Mais je ne veux pas vous re- » tenir plus long-temps, a-t elle con- » tinué; descendez, Madame *de Mon- » cenai* le desire, Madame *de Ter- » ville* l'ordonne, moi, je vous en » prie. Tout est gai, tout est riant ici. » Monsieur le Marquis *de Terville*, ar- » rivé cette nuit, comble de joie le » cœur de Madame sa mère; je vous » reverrai ce soir, nous causerons: » vous avez besoin de mes leçons. Je » veux vous enseigner l'art qui rend » heureux les riches & les grands; c'est

» celui de s'aimer, de se priser beau-
» coup, de dédaigner le reste la na-
» ture, & de regarder les autres com-
» me créés seulement pour nous ser-
» vir ou nous amuser. Je résistois à ses
» prières, à ses caresses; elle levoit
» toutes les difficultés que j'opposois
» à ses desirs; elle me rassuroit sur
» mes craintes. Vous n'entendrez plus
» parler de l'Intendant, m'a-t-elle dit.
» Hier à son coucher, Madame la
» Comtesse étoit décidée à le proté-
» ger; je me suis avisée d'approuver
» l'union qu'elle méditoit; insensible-
» ment j'ai plaisanté; un mot assez
» heureux l'a fait éclater de rire, sa
» compassion s'est évanouie, l'amou-
» reux *Ballin* s'est peint à son idée
» comme un vieil extravagant, folle-
» ment entêté, bien impertinent de
» vouloir épouser une jeune & jolie
» enfant qui pouvoit trouver beaucoup
» mieux: la pauvre *Sophie!* Elle avoit
» raison de le refuser; à l'instant elle a
» chargé sa première femme de cham-
» bre d'aller lui défendre de sa part de
» songer à vous, de vous parler, de
» vous regarder, d'entrer dans la gal-

» lerie quand vous y ſerez ; & moi j'ai
» reçu l'ordre de vous dire de reſter.
» Un moyen immanquable de bannir
» l'intérêt, eſt de jetter du ridicule
» ſur l'objet qui l'inſpire : pour le
» malheur de l'humanité, on l'em-
» ploie trop ſouvent dans des occaſions
» où s'en ſervir eſt une véritable bar-
» barie. »

Voilà encore la jeune *Sophie de Vallière* chez Madame *de Terville*. Son fils, le Marquis *de Terville*, remarque ſa beauté, lui débite de ces fadeurs que les jeunes gens appellent de la galanterie ; il lui écrit même une lettre où il lui fait des propoſitions très-preſſantes. *Sophie* allarmée veut en faire ſes plaintes à la mère du Marquis ; *Cécile* l'arrête, ſe moque d'elle, lui dit que montrer de la colère à un fat, ce n'eſt pas le mépriſer aſſez. Comme elles s'entretenoient vivement à ce ſujet, la porte s'ouvre ; une Dame entre, appelle *Cécile* & lui reproche de lui faire attendre un Livre de muſique qu'elle a demandé. Frappée du ſon de ſa voix, Mlle *de Vallière* la regarde, & dans la Marquiſe *de Monglas*, nièce de Madame

de Terville, est étonnée de reconnoître cette jeune personne qu'elle avoit obligée autrefois au Couvent en lui faisant présent d'une corbeille. De son côté, la Marquise jette les yeux sur elle, pousse un cri de surprise & de joie, & accourant les bras ouverts : » C'est Mlle *de* » *Saint Aulay*, c'est ma chère *Sophie*, » répétoit-elle en me pressant contre » son sein : quoi ! vous trouver ici, » chez ma tante, vous ? mon ancienne, » ma bien aimée compagne : ah, quel » bonheur ! que je me félicite de cette » heureuse rencontre. »

Il ne faut pas perdre de vue que Mlle *de Vallière* écrit à mesure tout ce qui lui arrive à l'une de ses amies intimes. » Emue de son accueil, dit- » elle, sensible à ses tendres caresses, » charmée de la voir dans un état si » différent du sort qu'elle attendoit » autrefois, & pourtant interdite, re- » tenue par la distance que le temps » & les évènemens mettoient entre » nous, je n'osois me livrer au mou- » vement de mon cœur, je la serrois » timidement, je me taisois, j'avois » peine à retenir mes larmes, à cacher

» ma confusion. Elle s'est apperçue
» de mon embarras, & se méprenant
» à sa cause : quoi, Mademoiselle,
» vous ne me reconnoissez pas, m'a-
» t-elle dit ? Vous ne vous souvenez
» plus de cette *Henriette* que vous
» consoliez autrefois avec tant de
» bonté ; que vous laissâtes si affli-
» gée de vous perdre, de vous voir
» quitter ce Couvent où elle devoit
» passer toute sa vie ; à qui vous don-
» nâtes, peu de jours après votre
» sortie, une preuve si marquée de la
» plus généreuse attention ? Je con-
» serve encore cette jolie corbeille bro-
» dée de votre main, remplie de tant
» de bagatelles agréables. Mes parens
» me refusoient durement ces super-
» fluités, qu'ils nommoient mondai-
» nes ; je les desirois avec passion : le
» plaisir de m'en parer me parut alors
» le bien suprême. On ne me permit
» pas de vous écrire, de vous revoir ;
» tout commerce au dehors m'étoit in-
» terdit ; ma reconnoissance ne vous
» fut point exprimée ; je la renfermai
» dans mon cœur ; votre idée ne s'est
» jamais effacée de ma mémoire, & ,

» je l'avoue, je vois avec douleur le
» peu d'impression qui vous est resté
» de la mienne. Ah, je vous ai recon-
» nue, Madame, me suis-je écriée,
» touchée de ce reproche ; vos traits ne
» sont pas devenus étrangers à mes
» yeux ; le son même de votre voix
» a ému mon cœur ; pardonnez cette
» réserve, dont vous paroissez blessée,
» à une fille pauvre, malheureuse,
» qui n'a plus de compagnes, ni d'a-
» mies ; seule, abandonnee, sans asyle,
» sans appui ; en se montrant sensible,
» elle craint d'être trouvée familière ;
» daignez le croire, Madame, mes
» sentimens sont les mêmes, mais ma
» fortune a changé, elle ne me per-
» met plus de les exprimer sans con-
» trainte. Pauvre, abandonnée, a ré-
» pété la Marquise : qui ? vous, mon
» aimable *Sophie !* vous, l'héritière
» d'une fortune immense ! vous ado-
» rée d'une famille si riche, si puis-
» sante par ses alliances ! l'ai-je bien
» entendu ? sans appui, sans asyle :
» ah, grand Dieu ! & s'asseyant sur
» un sopha, me forçant à m'y placer
» près d'elle : donnez-moi l'explica-

» tion de cet étrange discours, m'a-
» t elle dit du ton le plus affectueux,
» ne me cachez rien, je mérite votre
» confiance, vous m'en trouverez di-
» gne ; ah, ne vous croyez pas sans
» compagne, sans amie ; mon cœur
» réclame ces deux titres ; parlez, ma
» chère, parlez : sûre de m'intéresser,
» de me voir partager toutes vos pei-
» nes, osez les répandre dans mon
» sein. *Hortense*, que les expressions
» de la tendre humanité ont de dou-
» ceur, qu'elles sont consolantes !
» Combien je me suis sentie touchée
» des bontés de la Marquise ! La pré-
» sence de *Cécile* n'a point retenu l'ef-
» fusion de mon cœur ; il s'est ouvert
» sans peine. »

Madame *de Monglas* invite son ancienne amie à venir vivre avec elle ; Mlle *de Vallière* se rend à ses instances ; elle y est reçue comme une jeune parente, dont on auroit souhaité depuis long temps la présence. Le Marquis *de Monglas*, homme d'un certain âge, n'étoit occupé que de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de la jeune Marquise. Mlle *de Vallière* devoit se trou-

ver plus heureuse ; mais les inquiétudes que lui donnoient les plaintes de son amant, du Marquis *de Germeuil*, entretenoient son ame dans la tristesse. » Avant la mort de Madame *d'Auterive*, dit-elle, je ne connoissois » pas le sentiment de la douleur ; je » n'avois jamais fait une triste réflé» xion, jamais porté ma pensée sur un » effrayant avenir ; je me croyois née » pour posséder, pour conserver les » avantages dont je jouissois ; j'igno» rois que pauvre, abandonnée avant » de voir le jour, mon existence » même m'imposoit déja des obliga» tions. — Ne m'accusez point de » troubler mon bonheur par le mou» vement de cette fierté, trop souvent » reprochée ; je me haïrois si les bien» faits de deux personnes respecta» bles m'abaissoient un seul moment » à mes yeux. Leurs bontés me tou» chent, me pénètrent ; elles ne bles» sent point mon orgueil ; croyez-le, » *Hortense*, mon cœur est tendre, il » est reconnoissant, je sens tout le » prix des faveurs dont on me comble ; » mais le chagrin a laissé de si profon-

» des traces au fond de mon ame, je
» suis devenue si inquiète, j'ai si bien
» pris l'habitude de m'affliger, des
» idées si sombres entretiennent ma
» mélancolie, que je n'espère point
» recouvrer cette tranquillité, qui
» nous dispose à chercher les amuse-
» mens, à les goûter, à nous en faire
» des plaisirs.

Elle suit M. & Mad. *de Monglas* dans une de leurs terres; leur principale société étoit un Lord nommé *Lindsey* qui avoit l'air accablé de la plus noire mélancolie. Devenu ami intime du Marquis pendant ses voyages, celui-ci l'avoit déterminé à choisir une solitude près de sa terre; il avoit même accepté un pavillon charmant élevé exprès entre quatre bouquets de bois. La vue de Mlle *de Vallière* parut lui causer de la surprise, de l'émotion, & même de l'effroi. Quelque temps après, M. *de Monglas* demande à la jeune amie de sa femme la permission d'instruire Mylord *Lindsey* de tout ce qui la touche; cette demande étonne Mlle *de Vallière*; mais elle ne peut s'y refuser; elle communique les ca-

hiers découverts chez Mad. *d'Auterive*. Il se trouve que son aventure est entièrement liée avec celle du Lord ; c'est lui qui a été le tuteur de sa mère ; il avoit juré entre les mains de son père mourant de l'épouser, & l'avoit conduite en Angleterre. Dans le même vaisseau qui les avoit ramenés en Europe, il avoit reçu un jeune homme qui s'étoit hasardé dans une barque pour tâcher de rejoindre le bâtiment, & qui voyant la barque écartée par un coup de vent, s'étoit jetté dans les flots de désespoir. Ce jeune homme devient son ami ; il ignore que c'est l'amant de la personne qu'il veut épouser ; différentes circonstances essentielles les empêchent de s'éclaircir ; les deux amans se marient & prennent la fuite ensemble ; le Lord vole après eux, retrouve son rival à Amsterdam, & ce sont précisément les deux hommes dont il est parlé dans les papiers de Madame *d'Auterive*. Si le Lord *Lindsey* avoit pu sçavoir les liens des deux amans, il étoit assez généreux pour faire le sacrifice de sa passion ; mais il est instruit malheureusement trop tard ;

& depuis ce temps la tristesse la plus profonde s'est emparée de lui. Que l'on juge de ses sentimens quand il revoit la fille de celle qu'il a tant aimée ! Il conçoit aussitôt le dessein de réparer les malheurs de la mère, en faisant le bonheur de cette jeune personne qui lui devient si chère ; il la reconnoît pour sa fille adoptive ; il la nomme héritière de tous ses biens qui sont immenses ; enfin, il conclut son mariage avec le Marquis *de Germeuil*, dont l'amour avoit résisté à tous les obstacles.

Tel est, Monsieur le sujet de ce Roman, où vous trouverez des situations touchantes ; le premier volume en est rempli ; les faits y sont bien présentés, bien développés, & le style en est simple, naturel, quoique soigné ; mais le second volume m'a paru très inférieur. Il contient l'histoire du Lord qui est beaucoup trop étendue. Il faut recommencer à s'intéresser à d'autres personnages, tandis qu'on est occupé des premiers, qu'on les aime, & qu'on est vivement inquiet sur tout ce qui les concerne. D'ailleurs, les amours de *Lindsey* ne peuvent guères toucher le lecteur. Ce Lord s'est engagé par serment d'épouser une jeune personne,

ſans ſçavoir ſi les ſentimens de cette perſonne répondront aux ſiens. Ces ſortes de ſermens ſont fort imprudens. Il eſt de plus bien ſingulier qu'il ne s'apperçoive pas que ce qu'il inſpire n'eſt pas de l'amour Enfin ce ſont deux hiſtoires abſolument différentes. Jamais l'inconvénient des longs épiſodes n'a été ſi ſenſible. L'hiſtoire de *Lindſey* devoit être très-rapide & ramener promptement le lecteur à ce qui excite le plus ſon attente, à la fin des malheurs de Mademoiſelle *de Vallière*. La forme de ce Roman occaſionne un autre défaut. On ne nous donne que les Lettres de Mademoiſelle *de Vallière*, & l'on ſupprime les réponſes de ſon amie; enſorte que l'héroïne du Roman eſt obligée de faire ſans ceſſe des eſpèces d'extraits qui rappellent tout ce qu'on lui écrit; ce qui n'eſt pas naturel; car ſon amie doit ſçavoir ce que contiennent ſes propres Lettres, & cette précaution a trop l'air de n'être priſe que pour les lecteurs, qui, ne voyant en effet qu'une partie de cette correſpondance, ne pourroient pas deviner l'autre.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 *Novembre* 1771.

LETTRE XIV.

Réponse à un Ecrit anonyme intitulé Mémoire sur les rangs & les honneurs de la Cour, *Brochure in-8° de 230 pages ; à Paris chez le Breton, premier Imprimeur ordinaire du Roi, rue de la Harpe, & chez la veuve Duchesne rue S. Jacques.*

IL y a un an qu'un Anonyme fit paroître un *Mémoire sur les rangs & les honneurs de la Cour*, dans lequel il combattit plusieurs assertions du feu P. *Griffet* sur *les preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*. L'auteur sembloit avoir voulu sur-tout diriger ses traits contre les titres & les prérogatives de la Maison de *Rohan* ; il s'étoit efforcé de rassembler des nuages pour obscurcir l'éclat de son origine ; il lui disputoit ses distinctions & ses rangs, &, pour arriver à ce but, il avoit supprimé les

faits avantageux, tronqué ou falsifié les passages; enfin, il n'avoit présenté les objets que sous un aspect propre à les défigurer. Les gens instruits avoient reconnu l'artifice & n'avoient point été séduits; mais la multitude, qui ne prend point la peine d'examiner, de comparer, de vérifier, avoit été ébranlée. On s'étonnoit du silence de la Maison de *Rohan*, & plusieurs personnes le regardoient comme une défaite.

M. l'Abbé *Georgel*, homme recommandable autant par ses mœurs que par ses lumières, attaché particulièrement à S. A. S. Mgr le Prince *Louis de Rohan* Coadjuteur de l'Evêché de Strasbourg, ne put voir sans douleur qu'on eût osé attaquer d'une façon aussi indécente les droits d'une Maison aussi illustre, à laquelle il tient par les liens du respect & de la reconnoissance; il entreprit de réfuter les assertions erronées de l'Anonyme & composa la *Réponse* à son Mémoire. Le travail étoit immense; il falloit rassembler tous les titres épars qui constatent les droits & les prérogatives des *Rohans*, feuilleter des volumes sans nombre, consulter toutes les archi-

ves,

ves, déchiffrer tous les titres antiques où ſont déposées les preuves de ces droits ſacrés & reſpectables : ſon attachement & ſon zèle l'ont ſoutenu dans cette pénible carrière où la ſécheresse du travail devoit ajouter encore à ſa lenteur. Cependant S. A. S. ayant été nommée Ambaſſadeur Extraordinaire de S. M. T. C. à la Cour de Vienne, M. l'Abbé *Georgel*, décoré du titre & de la qualité de Secrétaire de cette Ambaſſade, a vû ſes occupations ſe multiplier, ſans rien diminuer de ſon ardeur pour venger la gloire de la Maiſon de *Rohan*. Il a trouvé le tems de mettre la dernière main à un ouvrage qui lui étoit ſi cher. C'eſt cette *Réponſe au Mémoire Anonyme* que je vous annonce aujourd'hui.

« La Maiſon de *Rohan*, dit l'auteur » dans ſon *Avertiſſement*, ayant bien » voulu adopter cet ouvrage & nous » autoriſer à le faire paroître, a demandé au Roi des Examinateurs pour » certifier la vérité & l'exactitude des » paſſages qui prouvent ſa deſcendance » & ſon titre de Prince. Par cette démarche franche & loyale elle a voulu » manifeſter la certitude de ces preu-

» ves; elle s'est persuadée avec raison
» que le suffrage des personnes éclairées
» qui ont été désignées par le Roi, se-
» roit un titre de plus pour fonder la
» confiance du Public, Si, d'après un tel
» examen & de tels suffrages, il pou-
» voit encore rester des doutes, on
» avertit que, pendant dix mois, on
» pourra s'adresser à M. *Dupuy* de l'A-
» cadémie des Inscriptions & Belles-
» lettres, Bibliothécaire de l'Hôtel de
» Soubise, pour vérifier les titres & les
» autorités qui sont cités dans cet ou-
» vrage. Cette Bibliothèque sera ou-
» verte le matin depuis dix heures jus-
» qu'à midi, & le soir depuis quatre
» heures jusqu'à six. »

L'ouvrage est divisé en deux Parties. La première est consacrée à poser les fondemens sur lesquels sont établies les prérogatives de la Maison de *Rohan*. La seconde renferme les réponses les plus justes & les plus victorieuses aux objections de l'auteur du *Mémoire*. Il n'est pas possible de donner un extrait complet d'un pareil écrit, dont l'enchaînement & la rapidité des preuves fait le mérite essentiel. Je ne m'attacherai

pas à suivre exactement l'auteur ; je me contenterai de vous indiquer quelques traits & de vous faire remarquer la méthode & la régularité du plan.

M. l'Abbé *Georgel* commence la première Partie par demander : « Qu'étoit » la Maison de *Rohan* il y a huit cents » ans ? Quelle idée en avoit-on en Bretagne & en France, avant la réunion » de ce Duché à la Couronne ? Comment, depuis cette réunion, a-t-elle » été traitée par nos Rois, à dater de » *Louis XII* jusqu'à nos jours ? Comment a-t-elle été regardée par toutes » les Puissances de l'Europe ? Voilà l'esquisse du tableau que nous allons tracer. » Delà l'auteur s'élance dans la carrière. Il prouve, par des actes authentiques, que *Guethenoc* Comte de *Porrhoet*, auteur assuré & reconnu de la Maison de *Rohan*, vivoit avant l'an 1008 ; il suit la filiation non interrompue de ce *Guethenoc*, & par-tout il trouve le nom de ses descendans consacré parmi ceux des Maisons Souveraines, & jouissant avec elles des honneurs attachés par la justice de nos Rois au titre de Prince par naissance.

Il n'étoit guère possible de faire entrer les graces du style dans un ouvrage hérissé de dates, uniquement destiné à rassembler sommairement une multitude de faits, à les lier, à les enchaîner pour en faire un corps de preuves complet; la précision & la clarté sont en pareil cas les seuls ornemens de la diction; cependant, lorsque M. l'Abbé *Georgel* peut se livrer à son génie, on voit qu'il est en état de répandre les charmes de l'élocution, lorsque la matière le comporte. Vous serez charmé de ce passage qui se trouve au commencement de la première Partie; il est écrit avec toute la finesse qu'exigeoit un article aussi délicat. « Nous sçavons » qu'entre le Thrône & la Noblesse, il » n'est point de rang intermédiaire. » Nous avons vu autrefois des Ducs » méconnoître cette vérité; mais les » Princes étrangers n'ont jamais rien » exigé de la Noblesse; ils se font gloi- » re de reconnoître ce qui lui est dû. » Le premier titre d'un Prince & même » d'un Roi est d'être Gentilhomme, ti- » tre le plus flatteur, titre indélébile » qui le suit par-tout, qu'il ne peut

» méconnoître, & qui le tient attaché » par des liens indissolubles au Corps » auguste dont il fait partie ; & la No- » blesse doit & peut toujours dire, *c'est* » *un d'entre nous*. Tout autre titre, dès » qu'il est l'ouvrage des hommes, ne » peut être regardé que comme une » grandeur d'opinion, & ne donna ja- » mais ce que la naissance n'a pas ac- » cordé. »

C'est au livre même, Monsieur, que je vous renvoie ; car, je le repète, il est très-difficile de rien extraire d'un pareil ouvrage. Vous serez surpris qu'on ose imaginer de contester à la Maison de *Rohan* des droits établis par le concert unanime des Rois & des Nations, & par des faits consacrés dans les monumens les plus authentiques.

Je ne m'étendrai pas non plus sur les objets de la seconde Partie qui contient la réfutation des objections de l'Anonyme. M. l'Abbé *Georgel* les présente dans toute leur force ; cependant il y répond, ainsi qu'il le promet, de la manière la plus solide & la plus satisfaisante, j'ajoute de la manière la plus décente & la plus convenable à la cause

illuſtre qu'il défend. Il ſe plaint ſans trop d'amertume des fréquentes infidélités de l'Anonyme ; il lui reproche ſans humeur ſon peu de bonne foi. Si l'antagoniſte de la Maiſon de *Rohan* avance un fait avantageux aux autres Maiſons illuſtres de France, loin de chercher à les déprimer, il leur rend la juſtice qui leur eſt due. Telle eſt ſa conduite dans la réponſe à la onzième objection, où l'Anonyme, croyant obſcurcir l'éclat de la Maiſon de *Rohan* en rehauſſant celui des autres illuſtres Maiſons de France, s'écrie : *Eh ! combien n'y a-t-il pas dans la haute Nobleſſe en France, de Maiſons qui, non-ſeulement deſcendent de Souverains, mais qui le prouvent, qui pourroient prendre le titre de Prince ?* M. l'Abbé *Georgel* répond : « On ſçait que la Nobleſſe Françoiſe eſt compoſée des » noms les plus illuſtres, & la poſſeſ- » ſion où ſont les *Rohans*, depuis dix » regnes, du rang & des prérogatives » de Princes étrangers, ne ſera jamais » un motif pour chercher à s'oppoſer » aux diſtinctions que voudroient obte- » nir ces grandes Maiſons. »

A la fin des deux Parties de la *Réponse* se trouve une notice des alliances de la Maison de *Rohan*, sous ce titre : *Alliances de la Maison de Rohan avec la Maison de Bretagne, & celles de France, de Navarre, d'Arragon, d'Angleterre & d'Ecosse*, &c. &c. Vient après le *Sommaire des titres, des preuves & des témoignages cités dans cette Réponse pour prouver 1°. que la Maison de Rohan descend des Comtes de Porrhoet, & que les Comtes de Porrhoet, qualifiés de Vicomtes de Rennes, Comtes & Vicomtes de Bretagne, avoient une origine souveraine. 2°. Que les Rohans descendent des anciens Souverains de Bretagne. 3°. Que les Rohans, depuis leur entrée en France, sont en possession du* titre, *du* rang & qualité de Prince, *& qu'ils ont de* droit *toujours joui comme ils jouissent encore aujourd'hui, des honneurs & prérogatives attachés à la qualité* de Prince de naissance, de Prince étranger, de Prince par définition d'état.

Vous voyez, Monsieur, qu'il n'étoit pas possible de mettre dans un écrit de cette nature plus d'ordre & d'exactitude. Cet ouvrage devient un monument

authentique & précieux sur lequel les droits de la Maison de *Rohan* sont incontestablement fondés & qui éternise la reconnoissance, l'attachement & la sagacité du sçavant Abbé qui l'a élevé.

Dictionnaire Historique d'Éducation, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie ; deux volumes in-8° ; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

Sans chercher à déprimer les plans anciens & modernes d'éducation, & sans s'arroger le titre de Législateur en cette partie des mœurs, l'auteur de ce *Dictionnaire* propose & exécute une idée très utile à l'éducation & à l'ornement de l'esprit de la jeunesse. Son ouvrage est une col-

lection par ordre alphabétique de tout ce que l'Histoire offre de plus instructif & de plus agréable ; c'est le tableau des vertus qui brillent dans les annales de tous les peuples du monde. Comme le goût & la décence ont présidé au choix des exemples qu'on offre aux jeunes gens, je pense que ce *Dictionnaire* doit obtenir une place parmi ce petit nombre de livres élémentaires qu'on peut mettre, sans péril, entre les mains des jeunes citoyens. L'auteur a senti que les héros & les grands hommes de l'Antiquité étoient trop loin de nos mœurs pour faire une impression bien vive sur l'esprit des jeunes lecteurs ; il n'a cependant pas jugé à propos de les exclurre de son répertoire ; mais il a eu l'attention de les faire suivre par ceux qui, dans l'Histoire moderne & presque de nos jours, méritent d'être cités pour d'excellens modèles. L'ouvrage est terminé par une Table alphabétique & raisonnée dans laquelle on indique le siécle, le pays, la qualité & le temps de la mort des grands Hommes dont on rapporte les actions ou les paroles ; c'est une autre sorte de Dictionnaire

dont l'utilité se fera sentir sur tout aux jeunes gens occupés de l'étude de l'Antiquité, & qui trouvent sans cesse dans les Auteurs des personnages qu'il leur est avantageux de connoître, pour se faire une idée juste de leur histoire.

Tous les exemples que l'auteur propose à la jeunesse, ont pour objet les vertus sociales, patriotiques, civiles, militaires & religieuses : je ne vous citerai que deux traits ; ils suffiront pour vous faire juger du plan de l'auteur & de la manière dont il l'exécute. Avant la bataille d'Hastembeck le Marquis *de Bréhant*, qui avoit toute la valeur & la noble franchise de l'ancienne Chevalerie, vint trouver M. *de Chevert*. « *Bréhant*, lui dit cet excellent officier, » d'une voix animée, jurez-moi, foi » de Chevalier, que vous & tout le » Régiment de Picardie, vous vous fe» rez tuer jusqu'au dernier plutôt que » de reculer ; je vous en donnerai » l'exemple. = Je le jure, répond le » Marquis d'un air & d'un ton qui ren» doient le serment superflu. » Jamais engagemens réciproques n'ont été mieux gardés. Les Officiers du Régi-

ment de Picardie font prier M. *de Chevert* de prendre sa cuirasse ; il répond, en montrant les Grenadiers, *Et ces braves gens là en ont ils?* On vient lui dire qu'il n'y a plus de poudre : *Nous avons*, dit-il, *des bayonettes.*

Un des traits qui m'ont le plus intéressé dans cet ouvrage & qui m'a touché jusqu'aux larmes, est arrivé de nos jours à l'Ecole Royale Militaire. Un enfant de cette Ecole se contentoit, depuis plusieurs jours, de manger de la soupe & du pain sec avec de l'eau. Le Gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cette conduite à quelqu'excès de dévotion mal entendue. Le jeune élève continuoit toujours sans dévoiler son secret. M. *Paris du Verney*, instruit par le Gouverneur de cette obstination, le fit venir, &, après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité & de se conformer à l'usage de l'Ecole, voyant que l'enfant ne s'expliquoit point, il fut contraint de le menacer, s'il ne se corrigeoit, de le rendre à sa famille. « Monsieur, lui dit alors l'enfant, vous » voulez absolument sçavoir la raison

» que j'ai d'agir ainsi, la voici : dans
» la maison de mon père je mangeois
» du pain noir & en petite quantité ;
» nous n'avions souvent que de l'eau à
» y ajouter. Ici je mange de bonne sou-
» pe, le pain y est bon, blanc & à dis-
» crétion. Je trouve que je fais grande
» chère, & je ne puis me déterminer à
» manger davantage par l'impression
» que me fait le souvenir de l'état de
» mon père & de ma mère. » Le Gouverneur & M. *du Verney* ne pouvoient retenir leurs larmes à la vue de la sensibilité & de la fermeté de cet enfant.
« Monsieur, reprit M. *du Verney*, vo-
» tre père a servi, n'a-t-il point de pen-
» sion ? —Non, lui répondit l'enfant.
» Pendant un an il en a sollicité une ;
» le défaut d'argent l'a contraint d'a-
» bandonner le projet, &, pour ne point
» faire de dettes à Versailles, il a mieux
» aimé languir. —Eh bien, lui dit M.
» *du Verney*, si ce fait est aussi prouvé
» qu'il le paroît dans votre bouche, je
» promets de lui obtenir cinq cens liv.
» de pension. Puisque vos parens sont
» si peu à leur aise, vraisemblablement
» ils ne vous ont pas beaucoup garni le

» gousset : recevez pour vos menus plai-
» sirs ces trois louis que je vous pré-
» sente de la part du Roi, &, quant à
» M. votre père, je lui enverrai d'a-
» vance les six mois de sa pension que
» je suis assuré de lui obtenir. Monsieur,
» reprit l'enfant, comment pourrez-
» vous lui envoyer cet argent? —Ne
» vous inquiétez point, lui répondit
» M. *du Verney*, nous en trouverons les
» moyens. - Ah! Monsieur, reprit aussi-tôt
» vivement l'enfant, puisque vous avez
» cette facilité, remettez-lui les trois
» louis que vous venez de me donner.
» Ici j'ai tout en abondance, ils me de-
» viendroient inutiles, & ils feront
» grand bien à mon père pour ses au-
» tres enfans. » Croyez-vous, Mon-
sieur, qu'il y ait dans l'histoire de l'hu-
manité beaucoup de traits semblables?
Peignez-vous d'ailleurs le transport dé-
licieux d'un père qui, languissant au
fond d'une Province dans la misère,
apprend qu'il doit son soulagement à la
sensibilité & à la vertu d'un enfant.
Peut-être l'imagination pourra-t-elle se
figurer ce tableau; mais sûrement elle
ne rendra jamais les sentimens de ten-

dreſſe & d'émotion du cœur d'une mère dans une pareille circonſtance. "

Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, Civile & Littéraire de Bourgogne depuis l'établiſſement des Bourguignons dans les Gaules jusqu'à l'année 1 72; par M. Mille, deux volumes in-8° de près de 500 pages chacun; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

L'auteur ſe propoſe de faire connoître dans cet *Abrégé* les différentes formes de gouvernemens auxquelles les Bourguignons ont été ſoumis depuis leur établiſſement dans les Gaules; d'indiquer les changemens qui ſe ſont faits peu à peu dans les mœurs, dans les uſages, dans les loix, qu'ils avoient apportés de Germanie, & de donner en même temps une notice des grands hommes qui ont ſucceſſivement illuſtré l'ancienne & la nouvelle Bourgogne.

M. *Mille* diviſe ſon plan en trois époques principales. La première, dit-il, montrera l'ancienne Bourgogne for-

mant un grand Royaume composé de plusieurs Provinces considérables. On y verra sa naissance, ses progrès, ses mutations, ses démembremens successifs, enfin sa décadence & sa ruine. On indiquera l'origine, la durée & la fin des trois Royaumes de Provence, de la Bourgogne Transjurane & d'Arles, qui se formèrent des débris de l'ancien Royaume de Bourgogne. La discussion de tous ces objets conduira l'Historien à la seconde époque; on s'y attachera précisément à ce qui concerne cette portion de l'ancien Royaume de Bourgogne qui en fut démembrée la première, & qu'on nomma depuis le Duché de Bourgogne. On examinera son origine, sa situation & son étendue. On développera les changemens divers arrivés, soit sous les Ducs Bénéficiaires & révocables, soit sous les Ducs Propriétaires de la première & de la seconde Race; &, pour répandre plus de jour sur cette seconde Partie, on la fera précéder d'une Dissertation instructive & curieuse sur le gouvernement féodal, dont le despotisme a donné naissance à l'ordre municipal,

Après avoir raconté tout ce qui s'eſt paſſé de plus conſidérable dans le Duché de Bourgogne juſqu'à la mort de *Charles le Guerrier*, quatriéme & dernier Duc de la ſeconde Race, on paſſera à la troiſiéme époque, qui nous préſentera cette même étendue de païs ſous la domination de nos Rois depuis ſa réunion à la couronne de France juſqu'à l'année 1772 incluſivement. Cette troiſiéme & dernière Partie développera une chaîne d'évènemens qui feront connoître tout ce qui concerne les Etats Généraux, la Chambre des Comptes & le Parlement de cette Province, avec l'origine & les privilèges de ces différens corps, les diſtinctions accordées à la Nobleſſe, l'illuſtration & l'ancienneté de pluſieurs Maiſons, dont la grandeur ſe perd dans l'obſcurité des temps.

Tels ſont les points de vue généraux ſous leſquels l'auteur enviſage ſa matière. Le premier volume renferme ce qui s'eſt paſſé de mémorable dans le royaume de Bourgogne, depuis ſa fondation juſqu'à la mort tragique & funeſte de la Reine *Brunehaut*; ce qui forme un eſpace de deux cens ans. Le

second contient les événemens les plus remarquables arrivés depuis la réunion du second royaume de Bourgogne à la Monarchie Françoise jusqu'aux démembremens réels & effectifs qui se firent de ce second royaume sous les successeurs de *Charles le Chauve*, c'est-à-dire depuis 613 jusqu'en 888.

La méthode du célèbre auteur que M. *Mille* a pris pour modèle, lui a paru la plus convenable à ce genre d'histoire particulière, où tous les faits, décousus pour ainsi dire & confondus avec ceux qui tiennent à l'histoire de France, ne peuvent guères être liés par un discours suivi. Mais, en se renfermant dans la méthode d'un Abrégé Chronologique, il s'est principalement appliqué à éviter deux écueils ordinaires dans ces sortes d'ouvrages, la sécheresse & l'uniformité. L'auteur peut se flatter d'y avoir réussi, soit en saisissant avec sagacité tout ce qui pouvoit faire anecdote, soit en donnant aux faits historiques toute la liaison dont ils étoient susceptibles, soit en appuyant son sentiment par des passages d'historiens originaux, soit enfin en éclaircissant les endroits obscurs ou

douteux par des notes critiques, presque toujours placées vis-à vis du texte où elles sont indiquées & à côté de la colonne des Princes contemporains. Parmi nos Chronologistes modernes, il en est peu qui se soient étendus sur les faits qui tiennent aux mœurs, qui aient constamment cité les sources où ils ont puisé leurs récits, & qui aient confirmé leurs opinions par des Dissertations solides & des monumens historiques. M. *Mille* réunit ces différens mérites à celui de donner séparément & à la suite de chaque révolution un tableau intéressant des Hommes illustres. En général, voilà les traits qui distinguent son ouvrage de ces arides abrégés chronologiques, ou plutôt de ces catalogues de dates & de faits isolés, dont l'exposition séche & monotone se trouve dénuée de tout intérêt.

Vous trouverez, Monsieur, à la tête de cet Abrégé, une introduction à l'histoire de Bourgogne, où l'auteur, après avoir exposé les incertitudes des historiens sur l'étymologie du mot *Bourguignon*, nous peint ainsi les mœurs des premiers habitans de cette Province.

« On diroit, en considérant le portrait
» qu'*Ammien Marcellin* & *Sidonius*
» *Apollinaris* nous en ont tracé, que
» c'est celui de ces Germains peints
» par *Strabon* & par *Tacite*, tant on y
» trouve de ressemblance & de confor-
» mité dans la Religion, la taille, le
» langage, les coutumes, les préjugés,
» les vices & les vertus. Tandis que les
» Bourguignons habitèrent la Germa-
» nie, il paroît que la chasse & la guer-
» re étoient leurs principales occupa-
» tions, que leurs troupeaux & les es-
» claves qui en avoient soin faisoient
» toutes leurs richesses, & qu'ils n'a-
» voient pour loix que des coûtumes
» grossières conservées par tradition.
» Sans patrie & sans demeures fixes,
» ils ne redoutoient que la servitude,
» &, dans toutes leurs expéditions, ils
» avoient soin de représenter sur leurs
» drapeaux un *Chat*, symbole de la li-
» berté. Quelques-uns d'entr'eux s'é-
» toient-ils distingués par leur valeur
» & leur expérience, ils devenoient
» leurs chefs; mais l'usage ne donnoit
» au premier de tous, appellé *Hendin*,
» qu'un pouvoir limité : s'il avoit eu

» quelque mauvais ſuccès, ou ſi l'an-
» née avoit été ſtérile, on le dépoſoit ;
» ſouvent même, dans les entrepriſes
» malheureuſes, il étoit ſacrifié à la
» fureur & à la vengeance de ceux aux-
» quels il avoit communiqué ſon au-
» dace & ſes eſpérances. C'eſt ainſi que
» de nos jours nous avons vu une na-
» tion, célèbre par ſes lumières & ſa
» philoſophie, punir du dernier ſup-
» plice un de ſes Généraux, * qu'elle
» croyoit coupable, parce qu'il avoit
» été malheureux.

» Leur *Siniſt* ou Grand Prêtre jouiſ-
» ſoit, au contraire, d'une autori-
» té très-étendue, & étoit perpétuel.
» La ſuperſtition & le reſpect pour lui
» alloient ſi loin, qu'on le regardoit
» comme toujours inſpiré des Dieux,
» & comme exempt de toutes paſſions.
» Auſſi n'étoit-ce qu'à lui ſeul qu'ap-
» partenoit le droit de reprendre, d'ar-
» rêter & de punir les coupables. Cha-

* L'Amiral *Byng*, célèbre par ſon courage & ſes malheurs, condamné par le Conſeil de Guerre que les Anglois appellent *Cour Martiale*, à être arquebuſé. Ce jugement, confirmé par le Conſeil du Roi, fut exécuté le 14 Mai 1757.

» que famille formoit une espèce de
» République qui avoit ses intérêts par-
» ticuliers. Si l'un de ses membres re-
» cevoit quelqu'injure, ou avoit souf-
» fert quelque dommage, cet événe-
» ment donnoit lieu à des querelles
» domestiques, dont le sort des armes
» décidoit : les parens mêmes de l'of-
» fensé se réunissoient pour le venger,
» & le plus foible ne pouvoit se souf-
» traire au ressentiment de son ennemi
» qu'en lui donnant, selon la nature
» de l'offensé, une certaine quantité
» de bœufs ou de moutons ; c'est ce
» que la loi *Gombette* appelle composi-
» tion : police singulière qui peint en-
» core mieux que tout le reste le carac-
» tère & les mœurs de ce peuple igno-
» rant & sauvage. »

La solidité, les recherches, l'érudition & le goût ont présidé à cet *Abrégé Chronologique*. Je vous annoncerai la suite de ce bon ouvrage, dès qu'elle paroîtra. Ces deux premiers volumes sont bien propres à la faire desirer.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Novembre 1771.

LETTRE XV.

Traité de la Circulation & du Crédit, contenant une analyse raisonnée des fonds d'Angleterre, & de ce qu'on appelle Commerce *ou* Jeu d'Actions; *un examen critique de plusieurs Traités sur les Impôts, les Finances, l'Agriculture, la Population, le Commerce, &c; précédé de l'extrait d'un ouvrage intitulé:* Bilan général & raisonné de l'Angleterre depuis 1600 jusqu'en 1761; *& suivi d'une* Lettre sur la jalousie du Commerce, *avec un tableau de ce qu'on appelle* Commerce *au* Jeu d'Actions *en Hollande; par l'auteur de l'*Essai sur le Luxe, *& de la* Lettre sur le Jeu des Cartes, *qu'on a ajoutés à la fin; un volume in-8° de près de 400 pages, prix 3 livres broché; à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins.*

RIEN de plus abstrait, Monsieur, que le sujet de cet ouvrage; aussi l'auteur nous avertit » que son système

» sur le crédit & la circulation demande à être lu posément & plus d'une fois. Ceux, ajoute-t'il, que ces objets n'intéressent pas, n'ont que faire de lire cet écrit; ce n'est pas pour eux qu'il est fait. Ceux qui y prennent un vrai intérêt seront bien aises de le lire plus d'une fois, & je les prie de le faire avec attention. »

Ce *Traité de la Circulation & du Crédit* est divisé en quatre Parties. Dans la première l'auteur prétend démontrer 1°. l'utilité de la dette nationale portée jusqu'à un certain point; 2°. L'heureuse influence du commerce ou jeu d'actions sur le crédit & la circulation des fonds publics; 3°. Les avantages que l'Angleterre en a retirés. La seconde Partie indique les moyens d'augmenter le fond d'amortissement d'Angleterre, & de libérer une partie de la dette nationale; la troisième présente un tableau détaillé des finances, des impots & de l'agriculture considérés principalement par rapport à la France. Enfin la quatrième Partie est comme un résumé des mêmes objets, où l'auteur éclaircit la matière par de nouvelles réflexions.

La plûpart des raisonnemens & des conséquences de l'auteur tendent à réfuter les principes de plusieurs écrivains célèbres, tels que Mrs *de Montesquieu*, *Hume* & *Mirabeau*, dont les ouvrages sont dans les mains de tout le monde. Sans entrer dans le fond de ces discussions politiques, je me contenterai de vous dire que le systême que je vous annonce renferme des vues nouvelles, dont le développement suppose, de la part de l'auteur, les connoissances les plus vastes & la plus grande pénétion.

Dans la *Lettre sur la Jalousie du Commerce*, on veut prouver que les intérêts essentiels des Puissances commerçantes, rivales & voisines, ne se croiseroient pas, au moins autant qu'on le pense, si l'intérêt particulier ne venoit traverser l'intérêt général. Ce petit ouvrage m'a paru plein de vûes saines & d'une érudition relative à l'objet. L'auteur envisage l'Europe telle qu'elle est constituée, & le genre humain dans les mœurs actuelles. Ainsi, sans examiner philosophiquement si le commerce est essentiel au bonheur de l'humanité, il se-

ſe borne à ſaiſir l'eſprit du ſiécle où nous vivons, & à combiner dans la plus juſte proportion poſſible toutes les branches du beſoin réciproque des différentes Nations, pour ſe procurer l'importation des productions étrangères & l'exportation des nationales.

Après ce Traité, l'auteur nous offre un tableau curieux & circonſtancié de ce qu'on appelle le *Commerce* ou plutôt le *Jeu d'Actions* en Hollande, avec un précis de la méthode dont on ſe ſert dans ce pays pour faire la perception des taxes & des impots ſur les biens fonds, & comment on en verſe le produit dans la caiſſe de l'Etat.

Ce Tableau eſt ſuivi de l'*Eſſai ſur le Luxe*, qui contient d'excellentes choſes. C'eſt une vérité hiſtorique & conſtante que le trop grand luxe a toujours été l'avant-coureur de la deſtruction d'un Etat, & que, ſans le travail & l'économie qui ſont les ſources de la vraie proſpérité, l'éclat du faſte & de la magnificence n'eſt qu'une fauſſe ſplendeur qui cache une profonde misère. L'auteur adopte ce principe. Il va même plus loin; car il prétend que le luxe

a presque toujours été la cause des grands malheurs ; il entend ce luxe *qui excite plusieurs à faire une dépense au-delà de ce que leurs facultés ne comportent, par la considération attachée à ce luxe, par le mépris où tombent ceux qui ne sont pas en état de la faire, par l'universalité de son usage, par l'opinion d'autrui ; ce qui fait que le superflu, l'inutile, le frivole, est presque devenu nécessaire & indispensable.* Il est évident qu'un pareil luxe est ruineux pour tout Etat. Il peut bien communiquer d'abord à une Nation une espèce de puissance & de félicité ; mais c'est une fiévre brûlante qui donne de la force au malade qu'elle dévore, & qui, au déclin de l'accès, le prive de cette force même, & souvent de la vie. L'auteur prouve très-bien que ce luxe amollit le corps, énerve le courage, détruit le solide Commerce, & renverse enfin l'empire des mœurs. « Qu'on ne dise » pas, ajoute-t-il, que c'est un mal in» dividuel, qui ne regarde pas le Public. » Quand plusieurs particuliers souf» frent, le Public s'en ressent toujours » . . . . Ce qui affoiblit chaque mem-

» bre d'un corps doit nécessairement » affoiblir tout le corps : or, le luxe ex» cessif affoiblit sans contredit presque » tous les ordres d'un corps politique » dans l'état physique & dans l'état mo» ral ; par conséquent il doit miner & » détruire la constitution de ce corps. » Un autre inconvénient qui résulte du » luxe, c'est que, selon l'ordre naturel, » la propagation de l'espèce doit aug» menter dans un païs, si un vice in» hérent, physique ou moral, ne l'em» pêche. Nous avons vu, dans des temps » où le luxe ne regnoit que chez les » Grands, des essaims sortir d'un païs » sans le dépeupler, pour s'établir ail» leurs ; mais le luxe des pères, dont » l'exemple fâcheux est souvent tout » l'héritage des enfans, les jette forcé» ment dans l'état célibataire, en arrê» tant les sources de la vie & de la » propagation. Il est clair que, par la » subdivision des biens d'un père à ses » enfans, ces enfans ne sçauroient vi» vre sur le même ton que leur pè» re a vêcu, que par une industrie » économique. Des pères économes,

» dans un commerce lucratif, épar-
» gnoient autrefois de quoi établir cha-
» cun de leurs enfans sur un pied aussi
» solide qu'étoit le leur, & laissoient
» en mourant, à l'Etat, le double, le
» triple & souvent le quadruple de ce
» qu'il perdoit; ils ne quittoient la
» scène qu'en laissant un ou plusieurs
» substituts de la même force qu'eux.
» ..... Des gens économes, sans au-
» tre luxe qu'une aisance & une com-
» modité bourgeoise, peuvent subsis-
» ter d'un commerce ou d'un trafic
» honnête & facile; au lieu que, par le
» ravage que le luxe fait, le moindre
» revers, la moindre perte culbutent
» la fortune d'un homme; & les
» moyens ordinaires ne suffisant pas,
» ils sont obligés de recourir à des
» moyens violens & hasardeux. Le
» commerce & le trafic dégénèrent sou-
» vent en jeu de hasard; le remède est
» pire que le mal, & l'on se ruine
» plutôt. Je passe sous silence com-
» bien cette dure nécessité de paroî-
» tre, corrompt les mœurs, en ré-
» duisant nos passions à la soif de l'or,

» L'effet se tourne contre la cause.
» Semblable à ces malheureuses vic-
» times de l'amour, qui, par un sen-
» timent d'honneur, étouffent les
» fruits de leurs passions illicites &
» les cris de la nature, victime de
» l'honneur on le devient de la honte.
» L'espérance fait illusion & flatte sur
» l'avenir; l'esprit est la dupe du
» cœur. On veut arracher de la consi-
» dération, jouir du moment présent,
» éviter le mépris actuel; toute autre
» considération s'éclipse; on s'étour-
» dit sur les suites; on ferme les
» yeux pour ne pas voir, comme ces
» oiseaux qui, poursuivis par le chas-
» seur, enfoncent la tête dans le sa-
» ble; ils se croient à l'abri du péril
» dès qu'ils ne le voient plus. » Que de principes vrais & lumineux dans ce morceau! Après avoir pesé les inconvéniens du luxe immodéré, l'auteur seroit d'avis que le Gouvernement établît des loix somptuaires pour en arrêter les progrès, & qu'on ôtât cette considération ridiculement attachée à l'extérieur frivole, pour en honorer le

mérite réel ; ce qui détruiroit le mépris injuste où la modeste simplicité est tombée par une honteuse dépravation de raisonnement & de goût.

L'auteur termine son volume par la la *Lettre sur le jeu des Cartes*. Il met cet amusement au rang des inventions qui ont poli les mœurs de l'Europe. Il y a dans cette Lettre de la légéreté, du style & des traits d'imagination agréable ; mais le raisonnement y est foibles, & l'auteur y prouve peu solidement sa thèse. Son grand argument est que, depuis le jeu des Cartes, on ne voit plus ni ces assassinats, ni ces empoisonnemens, ni ces guerres civiles qui ont bouleversé la France. Mais on pourroit demander à l'auteur si les hommes sont moins méchans qu'ils ne l'étoient autrefois, & si cette politesse, qu'il croit être née de l'amour du jeu, a réellement adouci le levain des passions, ou si ce n'est qu'un palliatif qui les rend plus dangereuses, parce qu'elles sont plus cachées. D'ailleurs, ces assassinats, ces empoisonnemens commis au temps de nos ancêtres, se com-

mettent tous les jours encore parmi leurs neveux, & ils se commettront toujours. Si nous ne voyons plus de guerres civiles, ce n'est point au jeu des Cartes que nous en sommes redevables; elles ont cessé avec le fanatisme & les querelles de religion qui les avoient occasionnées. Le jeu réunit les hommes, il est vrai, & rapproche les deux sèxes; on diroit que l'amitié la plus pure les rassemble; mais, au fond, c'est l'intérêt qui domine, & cette prétendue politesse qu'on affecte n'est qu'un voile séduisant dont on se pare pour satisfaire sa cupidité. On ne sort d'une table de jeu ni plus fidèle époux, ni plus sincère ami, ni meilleur citoyen. Mais, supposé que l'amour du jeu contribue réellement à polir nos mœurs, le jeu n'en deviendra pas moins funeste; car il est de vérité constante que les avantages qu'il procure ne dédommageront jamais des maux qu'il entraîne. Que d'infortunes, que de revers, que d'horreurs, que de crimes, que d'homicides, que de suicides, n'a pas causés cette malheureuse passion!

Histoire Nouvelle & impartiale d'Angleterre depuis l'invasion de Jules - César jusqu'aux Préliminaires de la Paix de 1763 ; traduite de l'Anglois de J. Barrow ; Tomes VII & VIII ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

La narration contenue dans ces deux nouveaux volumes commence à l'année 1485, & finit à l'année 1625. Vous y trouverez, Monsieur, en les lisant, la même rapidité de style qui vous a plu dans les volumes précédens. *Henri VII* est le premier Prince qui paroît sur la scène. Il possédoit un de ces génies faits pour gouverner ; sans se borner à quelque branche particuliere de politique, il l'embrassoit toute entiere ; il y répandoit une clarté & une harmonie qui assûroit toujours le succès de ses desseins. Ses loix portoient avec elles une dignité qu'il soutint constamment par la majesté avec laquelle il assistoit à ses

Conſeils, par la diſcipline réguliere de ſes troupes & par l'auſtérité de ſa vie. Il protégea les Arts qui fleuriſſent à l'ombre de la paix, parce qu'il voulut étouffer ſans éclat la ſemence des diviſions qui germoient encore, & détruire cet eſprit de parti qu'il voyoit toujours prêt à ſe révolter. Il eut l'art de faire tourner à ſon avantage les troubles domeſtiques & les querelles étrangères qui s'élevèrent pendant ſon regne; ce qui lui mérita le nom de *Salomon Anglois*. Avec ces qualités dignes du plus ſage Légiſlateur, *Henri* fut le plus avare & le plus intéreſſé des Princes qui ont occupé le trône de la Grande-Bretagne. Son ame fut continuellement agitée par la crainte de perdre la couronne, & par le deſir d'amaſſer des richeſſes. Ces deux motifs influèrent ſur toute ſa conduite; ils étouffèrent en lui la reconnoiſſance qu'il devoit à ceux qui lui avoient été véritablement attachés, & qu'il perſécuta pour envahir leur fortune. Le procédé de ce Monarque avec le Comte *d'Oxford* fournit un exemple bien frap-

pant de la cupidité basse de ce Monarque. Le Comte, placé dans le Ministère & à la tête des armées, étoit regardé comme la seconde personne du Royaume. *Henri* eut occasion de l'aller voir à son château d'Henningham. *Oxford* le reçut avec une magnificence digne du plus grand Seigneur de l'Angleterre. Lorsque le Roi se retira, les domestiques du Comte formèrent une longue & double haie au milieu de laquelle *Henri* passa. Ce Prince, surpris de voir une suite aussi nombreuse, se retourna vers le Comte, & lui dit : » Mylord, j'avois bien » entendu parler de votre grandeur » & de votre hospitalité; mais le récit » qu'on m'en avoit fait n'approche » pas encore de la vérité. Dites-moi, » je vous prie, tous ces beaux hom» mes sont ils à vous? » Le Comte lui répondit modestement qu'il ne les avoit employés que pour faire plus d'honneur à S. M. *Henri* affecta d'être surpris de cette réponse, & répliqua avec chaleur : » Par ma foi, Mylord, » je vous remercie du régal; mais je

» ne vois pas sans peine qu'on enfrei» gne ainsi mes loix somptuaires en » ma présence; il faut que mon Pro» cureur vous parle. » Il lui tint parole; le Comte fut obligé de composer & de payer quinze mille marcs d'argent.

Henri VIII, fils & successeur de *Henri VII*, trop exalté par les Protestans, trop déprisé par les Catholiques, n'est presque connu que comme l'amant d'*Anne de Boulen* & comme l'auteur de la révolution dans le culte, arrivée dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, par l'incontinence de ce Prince & par la précipitation de la Cour de Rome. Il avoit des qualités personnelles qui eussent fait honneur à un simple particulier. Son éducation avoit été cultivée; il goûtoit un plaisir inexprimable à s'entretenir avec les Savans; il fut le Prince le plus instruit de son siècle. Il parloit avec une facilité prodigieuse le Latin & le François. Il étoit habile Musicien; la Philosophie d'*Aristote* lui étoit très familière; mais il faisoit son

a presque toujours été la cause des grands malheurs ; il entend ce luxe *qui excite plusieurs à faire une dépense au-delà de ce que leurs facultés ne comportent*, *par la considération attachée à ce luxe*, *par le mépris où tombent ceux qui ne sont pas en état de la faire*, *par l'universalité de son usage*, *par l'opinion d'autrui ; ce qui fait que le superflu*, *l'inutile*, *le frivole*, *est presque devenu nécessaire & indispensable*. Il est évident qu'un pareil luxe est ruineux pour tout Etat. Il peut bien communiquer d'abord à une Nation une espèce de puissance & de félicité ; mais c'est une fiévre brûlante qui donne de la force au malade qu'elle dévore, & qui, au déclin de l'accès, le prive de cette force même, & souvent de la vie. L'auteur prouve très-bien que ce luxe amollit le corps, énerve le courage, détruit le solide Commerce, & renverse enfin l'empire des mœurs. « Qu'on ne dise » pas, ajoute-t-il, que c'est un mal in- » dividuel, qui ne regarde pas le Public. » Quand plusieurs particuliers souf- » frent, le Public s'en ressent toujours » . . . . Ce qui affoiblit chaque mem-

» bre d'un corps doit néceſſairement
» affoiblir tout le corps : or, le luxe ex-
» ceſſif affoiblit ſans contredit preſque
» tous les ordres d'un corps politique
» dans l'état phyſique & dans l'état mo-
» ral ; par conſéquent il doit miner &
» détruire la conſtitution de ce corps.
» Un autre inconvénient qui réſulte du
» luxe, c'eſt que, ſelon l'ordre naturel,
» la propagation de l'eſpèce doit aug-
» menter dans un païs, ſi un vice in-
» hérent, phyſique ou moral, ne l'em-
» pêche. Nous avons vu, dans des temps
» où le luxe ne regnoit que chez les
» Grands, des eſſaims ſortir d'un païs
» ſans le dépeupler, pour s'établir ail-
» leurs ; mais le luxe des pères, dont
» l'exemple fâcheux eſt ſouvent tout
» l'héritage des enfans, les jette forcé-
» ment dans l'état célibataire, en arrê-
» tant les ſources de la vie & de la
» propagation. Il eſt clair que, par la
» ſubdiviſion des biens d'un père à ſes
» enfans, ces enfans ne ſçauroient vi-
» vre ſur le même ton que leur pè-
» re a vécu, que par une induſtrie
» économique. Des pères économes,

» dans un commerce lucratif, épar-
» gnoient autrefois de quoi établir cha-
» cun de leurs enfans sur un pied aussi
» solide qu'étoit le leur, & laissoient
» en mourant, à l'Etat, le double, le
» triple & souvent le quadruple de ce
» qu'il perdoit; ils ne quittoient la
» scène qu'en laissant un ou plusieurs
» substituts de la même force qu'eux.
» ..... Des gens économes, sans au-
» tre luxe qu'une aisance & une com-
» modité bourgeoise, peuvent subsis-
» ter d'un commerce ou d'un trafic
» honnête & facile; au lieu que, par le
» ravage que le luxe fait, le moindre
» revers, la moindre perte culbutent
» la fortune d'un homme; & les
» moyens ordinaires ne suffisant pas,
» ils sont obligés de recourir à des
» moyens violens & hasardeux. Le
» commerce & le trafic dégénèrent sou-
» vent en jeu de hasard; le remède est
» pire que le mal, & l'on se ruine
» plutôt. Je passe sous silence com-
» bien cette dure nécessité de paroî-
» tre, corrompt les mœurs, en ré-
» duisant nos passions à la soif de l'or,

» L'effet se tourne contre la cause.
» Semblable à ces malheureuses victimes de l'amour, qui, par un sentiment d'honneur, étouffent les fruits de leurs passions illicites & les cris de la nature, victime de l'honneur on le devient de la honte.
» L'espérance fait illusion & flatte sur l'avenir; l'esprit est la dupe du cœur. On veut arracher de la considération, jouir du moment présent, éviter le mépris actuel; toute autre considération s'éclipse; on s'étourdit sur les suites; on ferme les yeux pour ne pas voir, comme ces oiseaux qui, poursuivis par le chasseur, enfoncent la tête dans le sable; ils se croient à l'abri du péril dès qu'ils ne le voient plus. » Que de principes vrais & lumineux dans ce morceau! Après avoir pesé les inconvéniens du luxe immodéré, l'auteur seroit d'avis que le Gouvernement établît des loix somptuaires pour en arrêter les progrès, & qu'on ôtât cette considération ridiculement attachée à l'extérieur frivole, pour en honorer le

mérite réel ; ce qui détruiroit le mépris injuſte où la modeſte ſimplicité eſt tombée par une honteuſe dépravation de raiſonnement & de goût.

L'auteur termine ſon volume par la la *Lettre ſur le jeu des Cartes*. Il met cet amuſement au rang des inventions qui ont poli les mœurs de l'Europe. Il y a dans cette Lettre de la légéreté, du ſtyle & des traits d'imagination agréable ; mais le raiſonnement y eſt foibles, & l'auteur y prouve peu ſolidement ſa thèſe. Son grand argument eſt que, depuis le jeu des Cartes, on ne voit plus ni ces aſſaſſinats, ni ces empoiſonnemens, ni ces guerres civiles qui ont bouleverſé la France. Mais on pourroit demander à l'auteur ſi les hommes ſont moins méchans qu'ils ne l'étoient autrefois, & ſi cette politeſſe, qu'il croit être née de l'amour du jeu, a réellement adouci le levain des paſſions, ou ſi ce n'eſt qu'un palliatif qui les rend plus dangereuſes, parce qu'elles ſont plus cachées. D'ailleurs, ces aſſaſſinats, ces empoiſonnemens commis au temps de nos ancêtres, ſe com-

mettent tous les jours encore parmi leurs neveux, & ils se commettront toujours. Si nous ne voyons plus de guerres civiles, ce n'est point au jeu des Cartes que nous en sommes redevables; elles ont cessé avec le fanatisme & les querelles de religion qui les avoient occasionnées. Le jeu réunit les hommes, il est vrai, & rapproche les deux sèxes; on diroit que l'amitié la plus pure les rassemble; mais, au fond, c'est l'intérêt qui domine, & cette prétendue politesse qu'on affecte n'est qu'un voile séduisant dont on se pare pour satisfaire sa cupidité. On ne sort d'une table de jeu ni plus fidèle époux, ni plus sincère ami, ni meilleur citoyen. Mais, supposé que l'amour du jeu contribue réellement à polir nos mœurs, le jeu n'en deviendra pas moins funeste; car il est de vérité constante que les avantages qu'il procure ne dédommageront jamais des maux qu'il entraîne. Que d'infortunes, que de revers, que d'horreurs, que de crimes, que d'homicides, que de suicides, n'a pas causés cette malheureuse passion!

Histoire Nouvelle & impartiale d'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'aux Préliminaires de la Paix de 1763 ; traduite de l'Anglois de J. Barrow ; Tomes VII & VIII ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

La narration contenue dans ces deux nouveaux volumes commence à l'année 1485, & finit à l'année 1625. Vous y trouverez, Monsieur, en les lisant, la même rapidité de style qui vous a plu dans les volumes précédens. *Henri VII* est le premier Prince qui paroît sur la scène. Il possédoit un de ces génies faits pour gouverner ; sans se borner à quelque branche particuliere de politique, il l'embrassoit toute entiere ; il y répandoit une clarté & une harmonie qui assûroit toujours le succès de ses desseins. Ses loix portoient avec elles une dignité qu'il soutint constamment par la majesté avec laquelle il assistoit à ses

Conseils, par la discipline réguliere de ses troupes & par l'austérité de sa vie. Il protégea les Arts qui fleurissent à l'ombre de la paix, parce qu'il voulut étouffer sans éclat la semence des divisions qui germoient encore, & détruire cet esprit de parti qu'il voyoit toujours prêt à se révolter. Il eut l'art de faire tourner à son avantage les troubles domestiques & les querelles étrangères qui s'élevèrent pendant son regne; ce qui lui mérita le nom de *Salomon Anglois*. Avec ces qualités dignes du plus sage Législateur, *Henri* fut le plus avare & le plus intéressé des Princes qui ont occupé le trône de la Grande-Bretagne. Son ame fut continuellement agitée par la crainte de perdre la couronne, & par le desir d'amasser des richesses. Ces deux motifs influèrent sur toute sa conduite; ils étouffèrent en lui la reconnoissance qu'il devoit à ceux qui lui avoient été véritablement attachés, & qu'il persécuta pour envahir leur fortune. Le procédé de ce Monarque avec le Comte *d'Oxford* fournit un exemple bien frap-

pant de la cupidité basse de ce Monarque. Le Comte, placé dans le Ministère & à la tête des armées, étoit regardé comme la seconde personne du Royaume. *Henri* eut occasion de l'aller voir à son château d'Henningham. *Oxford* le récut avec une magnificence digne du plus grand Seigneur de l'Angleterre. Lorsque le Roi se retira, les domestiques du Comte formèrent une longue & double haie au milieu de laquelle *Henri* passa. Ce Prince, surpris de voir une suite aussi nombreuse, se retourna vers le Comte, & lui dit : » Mylord, j'avois bien » entendu parler de votre grandeur » & de votre hospitalité ; mais le récit » qu'on m'en avoit fait n'approche » pas encore de la vérité. Dites-moi, » je vous prie, tous ces beaux hom» mes sont-ils à vous? » Le Comte lui répondit modestement qu'il ne les avoit employés que pour faire plus d'honneur à S. M. *Henri* affecta d'être surpris de cette réponse, & répliqua avec chaleur : » Par ma foi, Mylord, » je vous remercie du régal ; mais je

» ne vois pas sans peine qu'on enfrei-
» gne ainsi mes loix somptuaires en
» ma présence ; il faut que mon Pro-
» cureur vous parle. » Il lui tint parole ; le Comte fut obligé de composer & de payer quinze mille marcs d'argent.

Henri VIII, fils & successeur de *Henri VII*, trop exalté par les Protestans, trop déprisé par les Catholiques, n'est presque connu que comme l'amant d'*Anne de Boulen* & comme l'auteur de la révolution dans le culte, arrivée dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, par l'incontinence de ce Prince & par la précipitation de la Cour de Rome. Il avoit des qualités personnelles qui eussent fait honneur à un simple particulier. Son éducation avoit été cultivée ; il goûtoit un plaisir inexprimable à s'entretenir avec les Savans ; il fut le Prince le plus instruit de son siècle. Il parloit avec une facilité prodigieuse le Latin & le François. Il étoit habile Musicien ; la Philosophie d'*Aristote* lui étoit très-familière ; mais il faisoit son

étude particulière de la Théologie ; on regardoit alors cette Science comme le comble du mérite & du sçavoir. Personne n'étoit plus adroit dans les exercices du corps ; il se plaisoit sur-tout dans les jeux où il pouvoit faire briller sa grace & sa légéreté. Il étoit brave sans ostentation, d'un caractère franc & sans supercherie. Sa générosité fut aussi grande que l'avarice de son pere avoit été sordide ; il sembla que celui-ci n'eût cherché à entasser des trésors que pour que son fils jouît du plaisir de les répandre.

Les Anglois regardent avec raison *Elisabeth* comme une des plus grandes Princesses qui aient porté le Sceptre. Mais l'impartialité de l'Histoire l'accuse d'avoir terni l'éclat des plus brillantes qualités par l'injuste supplice de *Marie Stuart*. Les Ecrivains nationaux eux-mêmes lui reprochent cet horrible attentat, & sur-tout la douleur hypocrite qu'elle affecta lorsqu'elle apprit que les Juges avoient condamné sa rivale à mort. M. *Barrow* sur cet article s'explique comme tous ses prédécef-

ſeurs. *Eliſabeth* eſt peinte & jugée comme elle le mérite.

En général, ce qui rend cette nouvelle Hiſtoire d'Angleterre eſtimable, c'eſt, comme je vous l'ai dit en parlant des premiers volumes, le Portrait de chaque Prince qui couronne la narration de ſon regne ; c'eſt une énergie & une vérité de pinceau qu'on ne ſauroit trop louer. Les bonnes & les mauvaiſes qualités y ſont expoſées dans le plus grand jour, & jamais la voix de l'opinion, du préjugé, ou de la flatterie ne vient corrompre la ſévérité des jugemens de l'Hiſtorien.

Compliment à MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE *ſur le rétabliſſement de ſa ſanté.*

M. l'Abbé *Coger*, élu Recteur de l'Univerſité le 10 Octobre dernier, a fait célébrer le 30 du même mois, dans tous les Collèges, une Meſſe ſolemnelle pour demander à Dieu le rétabliſſement de la ſanté de MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE. Un de ces jours derniers, il a eu l'honneur de

complimenter cette Princesse sur son heureuse convalescence. Ce petit Discours m'est tombé dans les mains, & je crois que la lecture vous en sera plaisir.

» MADAME,

» L'Université de Paris, pénétrée du « respect le plus tendre pour la Fa- » mille Royale, s'est empressée d'of- » frir ses vœux au Ciel pour votre » prompt & parfait rétablissement. » Elle partage aujourd'hui, avec toute » la France, la douce & vive satisfac- » tion de les voir accomplis. La ma- » ladie qui vous avoit attaquée, MA- » DAME, ne respecte pas plus le front » des Souverains que celui de leurs » Sujets. Ce fléau, que l'Art s'efforce » d'apprivoiser, semble cependant » avoir voulu de lui-même adoucir » ses rigueurs à votre égard. Content » d'allarmer notre sensibilité & de vous » faire connoître combien vous étiez » chère à la Nation, il a craint d'im-

» primer ses traits odieux sur une Prin-
» cesse digne par ses rares qualités de
» toute la tendresse d'un époux aima-
» ble, qui voit déja tous les cœurs vo-
» ler au devant de lui, comme un jour
» il verra les Guerriers qu'il com-
» mande voler sur ses traces dans les
» champs de la victoire.

» Que le Ciel, MADAME, verse ses
» bénédictions les plus douces sur vos
» glorieuses destinées ! Puissent vos
» illustres Ayeux, les délices de leurs
» peuples, se voir renaître au plutôt
» dans une troisiéme génération qui
» assûre & perpétue le bonheur de nos
» descendans ! L'Université de Paris,
» fidèle plus que jamais aux bons prin-
» cipes dont elle est dépositaire, s'oc-
» cupe avec une nouvelle ardeur à for-
» mer des Citoyens zélés pour la Pa-
» trie, & dignes de vivre dans l'Em-
» pire du meilleur des Rois.»

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Novembre 1771.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SEPTIÈME VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

THÉATRE *Espagnol, par M. Linguet.* page 3

AVIS *aux Mères sur la Petite Vérole & la Rougeole, ou Lettres à Madame de *** sur la manière de traiter & de gouverner ses enfans dans cette maladie; suivies d'une question proposée à Mrs de la Société Royale des Sciences de Montpellier relativement à l'Inoculation : par M. J. J. Menuret, Docteur en l'Université de Montpellier,*

Correſpondant de la Société Royale des Sciences, Conſeiller Médecin Ordinaire du Roi & de l'Hôpital de Montelimar. 53

Ouvrages *de M. Leſley contre les Déïſtes & les Juifs, avec des Défenſes & un Traité du Jugement Particulier & de l'Autorité en matière de foi; traduits de l'Anglois ſur la ſeptième édition; par le R. P. Houbigant, Prêtre de l'Oratoire.* 61

Louise, *ou le Pouvoir de la Vertu du Sèxe, Conte Moral traduit de l'Allemand par M. Junker, de l'Académie des Belles-Lettres de Gœttingen.* 66

Histoire *Générale des Provinces Unies; dédiée à Mgr le Duc d'Orléans,*

*premier Prince du Sang; par Mrs D***, ancien Maître des Requêtes, S***, de l'Académie Impériale & de la Société Royale de Londres.* 73

LES GRACES *& Psyché entre les Graces; traduites de l'Allemand de M. Wieland par M. Junker, de l'Académie des Belles-Lettres de Gœttingen.* 89

LE NAGZAG *ou Mémoires de Christophe Rustaut, dit l'Africain.* 92

TRADUCTION *de diverses Œuvres composées en Allemand en vers & en prose; par M. Jacobi, Chanoine d'Halberstat.* 96

L'AMBIGU *Littéraire.* 112

LE SPECTATEUR FRANÇOIS, *pour servir*

de suite à celui de M. de Marivaux. 124

L'OISEAU BANNI, *Fable Latine du Père Desbillons.* 132

Traduction de cette Fable en vers François. 137

TRAITÉ *des Maladies des Femmes en couche, avec la méthode de les guérir, fait par ordre du Ministère; par M. Raulin, Docteur en Médecine, Conseiller-Médecin Ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres, des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, de Rouen, & de celle des Arcades de Rome.* 141

COURS *d'Histoire Naturelle & de Chimie; par M. Buquet, Docteur-Ré-*

gent de la Faculté de Médecine de Paris. 144

ŒUVRES *de M. de B***.* 145

LETTRE *à l'Auteur de ces Feuilles sur* Garrick ou les Acteurs Anglois : *ouvrage contenant des Observations sur l'Art Dramatique, sur l'Art de la Représentation & le jeu des Acteurs, &c; traduit de l'Anglois.* 171

MÉMOIRE *à Consulter & Consultation pour un mari dont la femme s'est remariée en païs Protestant, & qui demande s'il peut se remarier de même en France; par M. Linguet.* 197

LE BAISER DONNÉ *& le Baiser Rendu, Opéra-Comique en deux Actes; par M. Taconet, Compositeur des Spectacles Forains.* 204

LOIX & *Constitutions de Sa Majesté le Roi de Sardaigne.* 208

LES REGRETS *de M. le Moyne en exposant au Salon le Buste de* MADAME LA DAUPHINE, *adressés à cette Princesse.* 211

DICTIONNAIRE *des Pronostics, ou l'art de prévoir les bons ou mauvais évènemens dans les maladies; par M. D. T., Docteur en Médecine.* 212

COURS *d'Histoire Naturelle, concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux & les différens Phénomènes de la Nature; par M. Valmont de Bomare.* 214

COURS *d'Expériences sur l'Electricité; par M. Sigaud de la Fond.* 215

THÉATRE *du Prince Clénerzow, Russe,*

traduit en François par le Baron de Bléning, Saxon. 217

HISTOIRE *des Celtes, & particulièrement des Gaulois & des Germains depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois: par Simon Pelloutier, Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, Membre & Bibliothécaire de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de la même ville: Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée, dédiée à Mgr* LE DAUPHIN; *par M. de Chiniac, Avocat au Parlement.* 241

LE VRAI DESPOTISME. 265

EAU DE MONTPELLIER. 274

LETTRE *à l'Auteur de ces Feuilles sur les sujets des Prix Académiques; par M.*

l'Abbé de Ponçol. 280

CONTINUATION *des Causes Célèbres & intéressantes; avec les jugemens qui les ont décidées; par M. J. C. de la Ville, Avocat au Parlement de Paris, Associé de l'Académie Royale des Belles - Lettres de Caën; Tome IV.* 285

RECUEILS *de Noëls, formant quatre suites, avec des Variations pour le clavecin & le Forte Piano; dédié à Madame la Duchesse de Choiseul; par M. Balbastre, Organiste de la Métropole de Paris, de l'Eglise Paroissiale de Saint Roch, du Concert Spirituel, & Maître de Clavecin de l'Abbaïe Royale de Panthemont.* 287

LETTRES *d'Elisabeth Sophie de Vallière à Louise Hortense de Canteleu son amie* 289

RÉPONSE *à un Ecrit Anonyme intitulé* Mémoire sur les rangs & les honneurs de la Cour. 311

DICTIONNAIRE *Historique d'Education.* 320

ABRÉGÉ *Chronologique de l'Histoire Ecclésiastique, Civile & Littéraire de Bourgogne.* 326

TRAITÉ *de la Circulation & du Crédit, contenant une Analyse raisonnée des fonds de l'Angleterre, &c.* 3343

HISTOIRE *Nouvelle & Impartiale de l'Angleterre, &c.* 344

COMPLIMENT *à* MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE *sur le rétablissement de sa santé.* 349

Fin de la Table des Matières de ce septième volume de l'Année Littéraire 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIÉME.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXXI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Discours Philosophiques, tirés des Livres Saints, avec des Odes Chrétiennes & Philosophiques ; Brochure petit in-12 de 144 pages ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.

CEs *Discours Philosophiques*, Monsieur, forment le cinquiéme Livre des Poësies Sacrées de M. *le Franc de Pompignan* imprimées *in*-4° en 1763. La cherté de cette belle édition n'a pas dû permettre à toutes les classes de lecteurs d'en faire l'acquisition. Ce motif a engagé l'auteur à les faire imprimer dans un format plus commode & moins dispendieux. Je vous ai rendu

compte dans le temps *, Monſieur, de ces Diſcours auſſi recommandables par la beauté de la verſification que par l'importance des ſujets qui y ſont traités. C'eſt la ſubſtance de ce qu'il y a de plus ſublime dans le Livre des Proverbes & dans celui de l'Eccléſiaſte; ils préſentent tous les devoirs & toutes les occupations des hommes ; ils apprennent à être bon Roi, bon ſujet, bon père de famille, bon Magiſtrat, bon cultivateur; & cette morale, ſi grande, ſi intéreſſante pour tous les états, prend, pour ainſi dire, une nouvelle vie en paroiſſant ſous les couleurs d'une poëſie noble, correcte & harmonieuſe.

A ces Diſcours M. *de Pompignan* a joint huit Odes Chrétiennes & Philoſophiques, dont ſept n'ont jamais été imprimées. Vous connoiſſez, Monſieur, ſes Odes Sacrées, qui, malgré les ſarcaſmes de l'envie & de l'impiété feront toujours regardées comme les meilleurs ouvrages de ce genre qu'on nous ait donnés depuis ceux du grand *Rouſſeau*. C'eſt vous faire aſſez l'éloge

* Voyez l'*Année Littéraire* 1763, Tome V, page 73.

de ces nouvelles Odes que de vous dire qu'elles se soutiennent auprès des anciennes. Que de lâches écrivains employent le talent qu'ils ont reçu de la nature à vomir contre l'auteur des plaisanteries blasphématoires & à consommer la corruption de leurs malheureux concitoyens, il étoit réservé à M. *de Pompignan* d'élever la voix du milieu de cette fange d'infâmies, & de ramener la Poësie à sa véritable institution, c'est à dire, de ranimer par ses chants le zèle pour la Religion, pour la Patrie & pour le maintien des Loix. Ce sont ces vues si nobles, si estimables & si rares aujourd'hui, qui distinguent autant M. *de Pompignan* comme excellent citoyen que comme grand Poëte; &, si l'on distribuoit encore des couronnes civiques, il me semble qu'elles seroient dûes à bien juste titre à un écrivain qui presque seul a le courage de s'opposer à la perversité de son siècle. Oui, Monsieur, les choses en sont venues au point qu'il faut une espèce d'audace pour publier aujourd'hui des Poësies saintes, & pour parler de Religion en vers. M. *de Pompignan* a cette hardiesse si digne de ses mœurs & de ses talens. La première de

ſes nouvelles Odes a pour titre, *La Poëſie Chrétienne.* Voyez avec quelle nobleſſe, quel nombre, quelle majeſté il débute dans ce ſujet, qui ſemble d'abord un peu auſtère.

Tel que l'aſtre brûlant dont la clarté féconde,
Du centre où le plaça le Créateur du monde,
Efface en renaiſſant tous les céleſtes corps;
Tel ce Roi, dont Dieu même échauffoit le génie,
De toute autre harmonie
Par ſes divins accens étouffe les accords.

Et vous dont les concerts, autrefois ſi célèbres,
N'ont que trop retenti dans ces jours de ténèbres
Où la vérité ſainte habitoit loin de nous,
Rougiſſez, s'il ſe peut, du fruit de vos délires,
Briſez vos foibles lyres,
David a pris la ſienne, il chante; taiſez-vous.

Ornemens de l'erreur, fictions criminelles,
Qui terniſſez l'éclat des beautés immortelles,
Fuyez, n'infectez plus le terreſtre ſéjour:
Qu'aux rayons des clartés dont les mortels jouiſſent,
Vos traits s'évanouiſſent,
Comme l'ombre légère aux approches du jour.

Après avoir montré que l'ancienne Poësie a perdu de vûe son premier objet, M. *de Pompignan* prouve par des exemples que les leçons utiles qu'elle nous donne sont plus frappantes encore dans les annales sacrées.

Que l'horrible trépas d'*Ajax* réduit en poudre,
Ou du fier *Salmonée* accablé par la foudre,
Venge les Dieux menteurs qu'ils osoient insulter :
Les Ministres d'*Achab*, écrasés du tonnerre,
Diront mieux à la terre
Quel est le Dieu qui regne, & qu'il faut redouter.

Je peindrai, non des flots irrités par *Éole*,
Mais d'un Dieu foudroyant l'éclatante parole;
Qui déchaîne à la fois les mers & les torrens,
Qui livre au feu vengeur des nations infâmes,
Et sous l'onde & les flammes,
D'Israël fugitif engloutit les tyrans.

D'orgueilleux Souverains, à leurs desirs en proie,
Par les fureurs des Grecs ni les malheurs de Troie,
De leurs égaremens ne seroient point guéris;
Mais j'épouvanterai leurs amours adultères,

Par les fléaux févères,
Dont Dieu frappa les Rois qu'il a le plus chéris.

A ceux qui de leur peuple épuifent la fubf-
tance,
Qui d'un fceptre de fer ont armé leur puif-
fance,
Du jeune *Roboam* retraçons les confeils.
A ces Monarques durs, que gouvernent des
traîtres,
A ces injuftes maîtres,
Offrons pour les toucher le fort de leurs pareils.

Beaux jours de *Salomon*, jours de calme & de
gloire,
Jours où la Paix goûtoit les fruits de la Victoire,
Où Sion ne formoit que de pieux concerts;
Cèdres, qui du Liban rempliffiez les afiles,
Solitudes tranquilles,
Objets délicieux, renaiffez dans nos vers.

Renaiffez danr nos vers, fpectacle qui m'en-
chante.
Rivage du Jourdain, Nation floriffante;
Cités qu'enrichiffoient des habitans nombreux;
Champs fertiles, vaiffeaux dominateurs de
l'onde,
Temple, ornement du monde,

Roi, modèle des Rois, peuples qu'il rend heureux.

Qui me retracera dans ses chants énergiques,
Ces miracles vainqueurs de tant d'efforts magiques,
Le Rédempteur de l'homme expirant sur la croix;
Les Anges de la mort privés de leurs victimes,
Et le Roi des abîmes,
Chassé de l'univers qu'il tenoit sous ses loix?

Qui me rappellera ces siécles d'innocence,
Ces temps qui de l'Eglise ont suivi la naissance,
Marqués par les vertus & le sang des Chrétiens;
Temps où la charité triomphant des usages,
Rapprochoit tous les âges,
Egaloit tous les rangs, confondoit tous les biens?

Que l'on cite un Poëte Lyrique depuis la mort de *Rousseau* qui ait produit des strophes aussi harmonieuses, d'un style aussi élevé, aussi noble, aussi simple que celles que vous venez de lire! Croyez moi, Monsieur, il n'a manqué à M. *de Pompignan* pour obtenir les suffrages de ses cyniques détracteurs que de déifier à leur exemple de honteuses

passions, & de coopérer avec eux dans le projet trop bien rempli, de la destruction des mœurs.

Une autre Ode est consacrée à célébrer la gloire d'un des plus célèbres Pères de l'Eglise ; c'est proprement un abrégé de la vie & de la doctrine de Saint *Augustin*. Je vous en rapporterai ces trois Strophes :

L'Eglise lui prépare un trône
D'où ses oracles répandus,
Des rivages ardens d'Hippone
Seront jusqu'au Nord entendus.
Entouré de sectes diverses,
Contre leurs doctrines perverses
Ses écrits vengent tour-à-tour,
La juste autorité de Rome,
Les droits du Ciel, les droits de l'homme,
La grace, la crainte & l'amour.

Sa voix de l'humaine nature
Confond l'orgueil pernicieux;
Et de Dieu sur la créature
Défend l'empire précieux.
Il nous peint cette douce amorce,
Ces ressorts secrets dont la force

Ne gênent point la volonté ;
Myftères de la Providence,
Où la parfaite dépendance,
S'allie avec la liberté.

Grand Dieu, ta fageffe profonde,
Pour punir nos égaremens,
De tout temps a livré le monde
A nos foibles raifonnemens.
Je ne connois ni la matière,
Ni l'efpace, ni la lumière,
Ni cet univers limité ;
Et je veux, cenfeur de mon maître,
Fixer, approfondir, connoître
Tes loix & ton immenfité.

Dans l'Ode fuivante, le Poëte s'efforce de confoler l'auteur du Poëme de la Religion, M. *Racine*, fur la mort de fon fils qui périt à Cadix en 1755 par une fuite du tremblement de terre de Lisbonne. Cette belle Ode fut imprimée à part au commencement de l'année 1756, & je vous en rendis compte alors *.

* Voyez l'*Année Littéraire* 1756 Tome I, page 142.

Dans l'Ode cinquiéme l'auteur poursuit les Sophistes modernes jusques dans leurs derniers retranchemens ; il y développe l'établissement, l'utilité & la nécessité d'un culte extérieur ; il y expose le bonheur des habitans de la campagne qui conservent encore la Foi. L'Ode sixiéme a été faite pour réfuter les fausses idées de ceux qui prétendent que Dieu ne peut interrompre l'ordre qu'il a prescrit à la nature.

Quoi, de la mer épouvantée
Le Créateur, le Souverain,
Qui d'un peu d'argile humectée
A paîtri l'homme dans sa main ;
Celui qui parsema d'étoiles
Ces vastes & superbes voiles,
Nocturne pavillon des Cieux,
Qui fit ce [illegible]e de lumière,
D'où sort pour la nature entière
Un écoulement radieux :

Quoi, ce Maître, à présent esclave
De nos calculs & de nos loix,
Quand sa créature le brave,
Sur elle a perdu tous ses droits ?

Du monde architecte peu libre,
S'il en a fixé l'équilibre,
C'est pour en dépendre à jamais;
Enchaîné dans son rang suprême,
Froid contemplateur de lui même,
Et des ouvrages qu'il à faits!

Vous me prévenez, Monsieur, & vous pensez sans doute avec moi que dans de pareilles matières qui sont en elles-même un peu sèches, on n'a jamais réuni tant de poësie à tant de force & de justesse de raisonnement.

La dernière de ces Odes est intitulée *Le Triomphe de la Religion, aux Carmelites de Saint Denys.* On voit aisément quel est le triomphe que M. *de Pompignan* célèbre; une grande Princesse, fille de tant de Rois, quittant les degrés du premier trône du monde pour aller partager la vie humble des Vierges les plus austères que la Religion ait consacrées: cet exemple, mémorable dans les fastes de l'Eglise, appartenoit à la plume d'un écrivain aussi zélé pour la pureté du culte & la gloire de la vraie Religion; il y a de grandes beautés dans cette dernière Ode, qui

n'eſt pas indigne de celles qui la précèdent.

Principes ſur la fidélité dûe aux Rois, extraits de M. Boſſuet Evêque de Meaux, dans ſa Politique tirée de l'Ecriture Sainte, & dédiés au Roi; par M. l'Abbé de Villiers, Prêtre & Avocat au Parlement; Brochure in-in-12 d'environ 120 pages; à Paris chez d'Houry Imprimeur-Libraire rue de la Vieille Bouclerie.

Si jamais écrivain fut en état de traiter cette importante matière de façon à mériter l'applaudiſſement de tous les ordres de la Monarchie, c'eſt assûrément ce grand homme, ce génie ſublime, cette brillante lumière de l'Egliſe Gallicanne, ce Prélat que le plus grand des Rois choiſit pour former ſon ſucceſſeur, l'immortel *Boſſuet*. L'Evêque de Meaux & l'Archevêque de Cambray ſe ſont occupés dans leurs ouvrages à tracer le tableau d'un bon Roi, & à poſer les principes d'attache-

ment & de respect qui doivent lier les sujets au trône. Les couleurs de ces deux grands maîtres sont inimitables dans leur genre ; mais il me semble que la manière simple, douce & insinuante du cygne de Cambray est préférable aux dessins fiers & à la brillante composition de l'aigle de Meaux ; l'un parle toujours la foudre à la main ; l'autre n'emprunte de l'éloquence que cette touche d'aménité qui ouvre l'ame sans l'abattre ou la déchirer. Le *Télémaque* de *Fénelon* & les leçons de *Mentor* valent donc mieux pour l'objet dont je vous parle, Monsieur, que les *Principes extraits de Bossuet*.

Cependant vous reconnoîtrez le caractère de ce beau génie aux divers morceaux répandus dans cette Brochure, & en particulier à cette image noble & pleine de dignité que *Bossuet* présente *de la Majesté Royale.* » Je n'appelle pas » Majesté cette pompe qui environne » les Rois, ou cet éclat extérieur qui » éblouit le vulgaire ; c'est le rejaillis- » sement de la Majesté & non pas la » Majesté elle-même. La Majesté est » l'image de la grandeur de Dieu dans » le Prince. Dieu est infini, Dieu est

» tout. Le Prince, en tant que Prince, » n'eſt pas regardé comme un homme » particulier ; c'eſt un perſonnage pu- » blic ; tout l'Etat eſt dans lui ; la volonté » de tout le peuple eſt renfermée dans » la ſienne. Comme en Dieu eſt réu- » nie toute perfection & toute vertu, » ainſi toute la puiſſance des par- » ticuliers eſt réunie en la perſonne » du Prince. La puiſſance de Dieu » ſe fait ſentir en un inſtant de l'ex- » trêmité du monde à l'autre : la puiſ- » ſance royale agit en même temps » dans tout le Royaume ; elle tient » tout le Royaume en état, comme » Dieu y tient tout le monde. Que » Dieu retire ſa main, le monde re- » tombera dans le néant. Que l'auto- » rité ceſſe dans le Royaume, tout ſera » en confuſion. Conſidérez le Prince » dans ſon cabinet. De là partent les » ordres qui ſont aller de concert les » Magiſtrats & les Capitaines, les Ci- » toyens & les Soldats, les Provinces » & les armées par terre & par mer. » C'eſt l'image de Dieu qui aſſis » dans ſon trône au plus haut des » Cieux, fait aller toute la nature. »

Les principes de *Boſſuet* ſont ap-

puyés ſur les divers traits des Saintes Ecritures qui ſervent d'ornement & de baſe à l'ouvrage. On doit ſçavoir gré à M. l'Abbé *de Villiers* de les avoir extraits des volumineux écrits de l'Evêque de Meaux pour les mettre entre les mains de tout le monde. Le François voit toujours avec plaiſir expoſer au grand jour des principes qui ſervent à nourrir & à manifeſter cet amour & cet attachement inviolable pour ſes Rois, ſentiment auſſi ancien que les fondemens de la Monarchie, & auſſi éclatans que la gloire dont brille le trône des *Clovis*, des *Henris* & des *Louis*.

Epître ſur les Pédans de ſociété, à M. l'Abbé Ri...... Syndic de la Faculté de Théologie, par M. Sélis Profeſſeur d'Eloquence à Amiens, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de la même ville, Docteur ès-Arts de l'Univerſité de Paris, in-8° de 14 pages ; à Paris chez tous les Marchands de Nouveautés.

Parmi les jeunes Profeſſeurs que l'Univerſité de Paris a fournis aux Provinces, M. *Sélis* eſt un de ceux qui ſont le

plus d'honneur à cette Ecole célèbre. Déja très-connu à Paris par plusieurs petits ouvrages, en vers & en prose, pleins d'esprit, de talent & de goût, il paroît qu'il continue de cultiver les Lettres avec succès. L'objet de cette *Epître* est de montrer que tous les Pédans ne sont pas dans les maisons destinées à l'éducation des enfans, & qu'on en trouve à chaque instant de toute espèce dans les différens états. Voici une tirade qui m'a paru peindre d'une manière très-piquante ces originaux qu'on rencontre par-tout, & qui, quoiqu'ils ne s'en doutent pas, sont mille fois plus Pédans que ceux auxquels on est dans l'usage d'en donner le titre.

O *R i*..... quelle moisson féconde
D'Originaux & de Pédans divers,
Dogmatisans, regentant le beau monde ;
De tous côtés vient s'offrir à mes vers !
Plaçons au moins dans cette galerie,
Ce Financier qui, las de n'être rien,
Depuis deux jours s'est fait Physicien,
Et dans la salle où vient la compagnie ;
Laisse en un coin son Encyclopédie

Tout juste ouverte à l'article *Chimie* ;
Cet Amateur, à qui, dans ses repas,
Valmont apprend l'Histoire Naturelle ;
Qui, l'an passé, pour signaler son zèle,
A tant coupé, dans la saison nouvelle,
De limaçons qui n'en revinrent pas ;
Ce riche Abbé se donnant pour un Sage,
Depuis qu'à Londre il a fait un voyage,
Vous racontant les dangers du passage,
Et comme en mer il eut un mal de cœur ;
Comme de Punch les Anglois font usage ;
Comme il dîna chez notre Ambassadeur ;
Ce vieux Rentier, squelette octogénaire,
Malgré sa toux, fidèle à l'Opéra,
Se suspendant aux cordes du Parterre,
Depuis trente ans, & vous jugeant de-là
Pièces, Acteurs, Ballets, & cœtera ;
Et ce Bavard, fléau de mon oreille,
Homme prudent qui d'abord me conseille ;
Et ce grand Fat, instruisant volontiers
Les assistans sur leurs propres métiers ; &c.

Ces vers, Monsieur, vous paroîtront sans doute bien tournés, faciles & assaisonnés du sel de la meilleure plaisanterie.

Fusils qui ne crèvent jamais.

Je vous ai parlé, Monsieur, de ces fusils fabriqués par M. *Barrois*. On vient d'en faire une nouvelle épreuve dont l'annonce vous fera plaisir. Le 10 Septembre dernier M *Barrois* eut l'honneur de présenter ses canons de fusils de chasse à Mgr le Duc *de Chartres*, S. A. S. parut très satisfaite de la beauté & de la propreté de ces nouvelles armes; elle en admira la construction & desira que l'on chargeât un de ces fusils de manière à le faire crever, pour s'assûrer qu'il ne s'écartoit point par éclats & ne faisoit simplement que s'ouvrir à la manière des canons d'Espagne. M. *Barrois* supplia S. A. S. de lui nommer des témoins pour faire cette épreuve sous leurs yeux. S. A. S. M. le Prince *de Nassau* se rendit le même jour à cinq heures du soir à la fabrique des nouveaux fusils de M. *Barrois*; il avoit avec lui M. *de Foucy*, Ecuyer de S. A. S. Mgr le Duc *de Chartres*; on mit dans un canon trois charges de poudre & trois charges de plomb; on les bourra avec toute la force possible; le canon ne

creva point. On le chargea de nouveau avec une égale quantité de poudre & de plomb ; on bourra fortement, &, comme on vouloit absolument le sacrifier, on l'enfonça rudement en terre par le petit bout à différentes reprises, pour y faire entrer de la terre ; on y en introduisit de la longueur d'environ trois pouces, que l'on pressa même avec le doigt ; on mit le feu & le canon résista ; seulement il s'ouvrit par le petit bout de la longueur d'un pouce ; ce qui peut avoir été occasionné par les secousses que le canon essuya lorsqu'on l'enfonça en terre avec effort ; le morceau détaché n'a point été emporté au loin dans l'explosion ; il est resté dans l'endroit même où étoit le canon ; ce qui prouve que ces canons, lors même qu'on les force, ne crèvent point avec des éclats, toujourrs dangereux pour le chasseur. M. *Barrois* voulut charger une troisiéme fois, & ajoûter encore quelque chose à cette manière de charger pour faire crever enfin le canon. M. le Prince *de Nassau* s'y opposa ; il dit qu'il étoit très-content de ces épreuves, & qu'il alloit avec M. *de Foucy* en rendre compte au Prince.

Depuis cette épreuve on en a fait une autre avec trois fortes charges de poudre de Berne que l'on sçait avoir beaucoup de force, & le canon a parfaitement résisté sous les yeux de l'acquéreur, qui en a été très-étonné. Voilà, Monsieur, des fusils que nos chasseurs doivent se procurer, & qui pourront leur éviter bien des malheurs. La société a des obligations à Monsieur *Barrois* d'avoir consacré ses travaux pour perfectionner une arme aussi utile. J'invite ceux qui veulent se mettre à l'abri des dangers de la chasse, à voir ces canons de M. *Barrois*; ils se convaincront par eux-mêmes de la bonté & de la sûreté de ces fusils; ils sont d'ailleurs exécutés avec tout le goût & toute la propreté possibles. M. *Barrois* demeure Fauxbourg Saint Antoine, rue des Boulets, près de la Barrière de Montreuil. Le prix des canons simples avec bascule est de cent vingt livres, les doubles de deux cens quarante livres, & la paire de pistolets de quarante-huit livres.

Je suis, &c.

A Paris, ce 16 Novembre 1771.

LETTRE II.

Hygieine, sive Ars Sanitatem conservandi: Poema. Auctore Stephano-Ludovico Geoffroy, Parisino; Doctore & antiquo Professore Medico Parisiensi; &c; Parisiis, apud Petrum-Guillelmum Cavelier, viâ San-Jacobæâ sub signo Lilii Aurei. C'est-à-dire, *L'Hygiène ou l'Art de conserver la Santé: Poëme; par Etienne-Louis Geoffroy, Parisien, Docteur & ancien Professeur de Médecine de la Faculté de Paris: Brochure in-8° d'environ 200 pages; à Paris chez Pierre-Guillaume Cavelier, rue S. Jacques, à l'Enseigne du Lys d'Or.*

VOUS sçavez, Monsieur, que les Anciens adoroient la Déesse de la Santé, les Grecs sous le nom d'*Hygie*

ou *Hygiée*, qui ne veut dire autre chose que *Santé*, & les Romains sous celui de *Salus*. Son Temple étoit sur le Mont Quirinal; on y voyoit sa statue couronnée d'herbes médicinales. De son nom Grec *Hygiée* on a formé celui d'*Hygiène*, pour désigner la partie de la Médecine qui traite de l'art de conserver la Santé. Cet art embrasse six objets qui sont 1° l'air & tout ce qui se trouve dans l'athmosphère, comme les vapeurs, les exhalaisons, &c; 2°. Les alimens, tant solides que liquides, pain, viande, eau, vin, &c; 3°. Le mouvement & le repos, les différens exercices, la promenade, l'équitation, la chasse, &c; 4° le sommeil & la veille; 5° les excrétions & les suppressions; 6° enfin, les passions on les affections de l'ame. Cette division est de toute antiquité, & nous avons plusieurs bons ouvrages de Médecine, dans toutes les Langues anciennes & modernes, sur cette matière importante, en général, & sur quelques-unes de ses branches en particulier. C'est exactement le même sujet que M. *Geoffroy* traite dans le Poëme Latin que je vous annonce. Ce Poëme est composé de sept Livres ou Chants, parce que

l'auteur

l'auteur a séparé la boisson de la nourriture, & qu'il en a fait deux Chants distincts. Ainsi, dans le premier de tous, il examine les influences que nécessairement ont sur le corps humain la pesanteur & la légèreté de l'air, la chaleur & la froidure, la sécheresse & l'humidité, & les différentes espèces de vents qui regnent dans l'athmosphère. Dans le second, il traite de la nourriture ; de ses divers effets & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Le troisiéme concerne la boisson ; dans le quatriéme, l'auteur explique quel est le mouvement & le repos le plus favorable à notre machine ; dans le cinquiéme, après avoir marqué les heures prescrites par la nature pour le sommeil & la veille, il considère les étranges abus qu'on en fait. Le sixiéme, qui de tous est le plus médicinal, regarde les excrétions & les suppressions. Enfin, le septiéme est un petit traité des passions, dont l'auteur nous décrit les effets relativement à la santé de l'homme.

Vous n'attendez pas de moi, Monsieur, que je vous donne une plus ample analyse de cet ouvrage. J'abandonne aux élèves d'*Esculape* le soin de jetter un

coup d'œil critique sur la partie suivante de ce Poëme, pour vous donner quelqu'idée du talent poëtique de l'auteur. Parmi les différens morceaux que j'ai le plus goûtés, il en est un qui réunit aux charmes de la poësie toutes les graces d'une imagination féconde & brillante; rien de mieux versifié que ce morceau; la pensée, le tour, l'expression, le coloris, tout m'y paroît noble & d'un goût exquis. La sage nature nous a marqué le temps que demande le repos de la nuit, & celui que nous devons consacrer aux travaux du jour; c'est cet ordre admirable & l'exactitude avec laquelle on l'observe à la campagne que M. *Geoffroi* nous peint dans ces vers charmans:

Vix, senis e thalamo surgens Aurora mariti,
Diffundit roseos pulso velamine flores,
Argutis volucres implent concentibus auras,
Surgentemque diem festivâ voce salutant:
Antiquas renovat mœrens Philomela querelas;
Ferventesque Columba mari declarat amores.
Tum ruit ad prædam Fera, sylvarumque recessus
Lustrat Aper, timido Lupus insidiatur ovili,

Insequiturque Lupum Canis, & latratibus urget.
Tunc herbis ludunt molles in mollibus Agni,
Et patulis spirant fragrantem naribus auram.
Tunc sua colla gravi Taurus submittere aratro
Cogitur, & durus repetit sua Rusticus arva.
At rudis intereà præstanti corpore virgo,
Quam pudor & simplex decorat Natura, calenti
Non timet egregios artus exponere soli,
Nec velat nullo signatam crimine frontem.
Rustica miratur neglectæ virginis ora
Phœbus, nativumque decus, nullâque nitentem
Arte comam, & radiis lambens sincera puellæ
Ora, genis roseum tacitè perfundit honorem.
Et jam vellet amans medio sol sistere calle,
Saltantemque levi serò per prata chorææ
Aspicere obscurâ tectus caligine Nympham.
At non fata sinunt, revehit nox otia terris :
Rustica turba casam repetit, patriosque penates,
Moxque levat somno, longo defessa labore
Corpora, jam indulgent animalia cuncta quieti,

Jam filet omne nemus, dulci sola obstrepit unda
Murmure, & ingrato suspirans Noctua cantu.

Voici la traduction de ces vers. Je ne m'attache point à rendre littéralement l'original ; mais vous vous appercevrez que je ne m'écarte point du sens du texte. » A peine la jeune épouse du » vieux *Titon* entr'ouvre les portes étin- » celantes du matin, qu'elle sème de » fleurs la route brillante de son frère » qui la suit. Déja l'air embaumé reten- » tit du chant mélodieux des oiseaux qui » par leurs doux concerts saluent les » feux du jour naissant. Déja la plainti- » ve *Philomèle* redit aux habitans des » bois la déplorable histoire de ses in- » fortunes, & la colombe fidèle à l'ob- » jet de sa flamme, vient soupirer au- » près de lui ses amoureuses ardeurs. » Déja pressé par la faim l'animal sau- » vage cherche sa proie. Là le sanglier » avide parcourt les lieux solitaires ; ici » le loup insidieux erre autour des ber- » geries ; mais le dogue vigilant qui les » garde apperçoit l'ennemi des trou- » peaux timides, l'attaque & le met en

» fuite par ses redoutables aboyemens.

» Aussitôt que les premiers rayons du » Soleil dorent le sommet des monta» gnes, le laboureur charmé retourne à ses » travaux ; le bœuf, compagnon de ses » fatigues, courbant sa tête sous le joug, » trace déja de pénibles sillons, tandis » que les jeunes agneaux bondissent sur l'herbe tendre & respirent l'air odorifé» rant du matin.

» Mais quel spectacle ravissant s'of» fre à mes yeux enchantés ? C'est une » beauté champêtre qui n'a pour orne» ment que sa simplicité ; unie aux gra» ces piquantes d'une pudeur enfantine ; » elle ne craint point d'exposer à l'œil du » Dieu du jour ses membres nus & » pleins d'appas. Elle ne voile point » son front, le siége de l'innocence & de » la candeur. *Phébus*, qui l'apperçoit du » haut des airs, lance un regard en» flammé sur ses charmes rustiques ; il » admire sa chevelure négligée & sans » art. Epris de sa beauté, voyez com» me il mêle avec transport l'or de » ses rayons amoureux aux roses de ses » joues vermeilles ? Amant indiscret, » il voudroit s'arrêter au milieu de sa » course, & du sein d'un nuage obs-

» eur contempler cette Nymphe ingé-
» nue, quand sur le soir d'une belle journée, elle danse avec ses compagnes
» au son des pipeaux légers ; mais
» les destins jaloux s'y opposent. Ce
» Dieu, entraîné dans son cours par des
» loix irrévocables, précipite son char
» vers le palais de *Thétis*, & l'impitoyable
» nuit s'empare de l'empire
» des airs. Aussitôt la campagne est déserte;
» chacun reprend le chemin de
» sa cabane, va revoir ses Dieux Pénates,
» & & réparer dans les bras
» du sommeil ses forces épuisées par
» un long travail. Tous les animaux
» sont plongés dans le repos; un silence
» profond regne dans les bois, & l'on
» n'entend plus que le gazouillement de
» l'onde qui murmure, & les cris lugubres
» des oiseaux de la nuit. »

M. *Geoffroy*, pour faire contraster les mœurs de la ville avec celles de la campagne, poursuit ainsi : c'est toujours le même talent, la même poësie, la même richesse d'expréssion.

Insita sic dociles naturæ fœdera servant
Agricolæ, sanoque gerunt rude corpore robur.
Mollior at placidis conclusus mœnibus urbis
Incola, nec servat noctis, nec certa diei

Tempora, noctè vigil, solet indulgere quieti,
Cum nitido cœlum perfundit lumine Phœbus;
Tantaque vesanas hominum dementia mentes
Cepit, ut innatas naturæ frangere leges
Concinnum deceat, vacuamque sine ordine vitam
Ducere. Jam, medio suspensus vertice cœli,
Vergit ad occasum labenti sydere Phœbus,
Urbanus thalamo molli revolutus Adonis,
Serica cui fingunt altam velamina noctem;
Incipit, admissâ paulatim luce trementi,
Languidulis tandem somnum depellere membris.
Mox & cura comæ sequitur, reparandus & arte
Frontis honos, dulcisque vapor, numerosaque longo
Agmine progreditur cultûs luxûsque supellex;
Ut fictâ placeat vesanus homuncio formâ.
Sic teritur tempus; properat nox: comptus Adonis
Pulvere conspersum Cyprio caput aeris auræ
Objectare cavet; lecto assidet ille puellæ,
Ostentans habili velamina splendida motu;

Aut vacuas fundens verboso murmure voces;
Surgentem recreat nugaci Laïda dicto,
Laïda quam circùm volitant lasciva virorum
Agmina, dum speculo depingit judice vultum.
Ast ubi nox tenebras revehit, levis illa caterva
Festivas celebrat choreas, convivia, cantus;
Nec satis, at sacrum deponens sæpe pudorem,
Non timet obscuræ probrum committere nocti,
Quod luci solique abscondere velle videtur.
Eheu mox reperit tali pro crimine pœnas
Ultrici Natura manu, violataque jura
Vindicat: exangui pallescunt ora colore;
Liventes oculi siccâ sub fronte cavantur,
Avolat oris honos, non jam juvenilia vultum
Lilia mixta rosis decorant, non purpura labris
Insidet, haud priscæ remanet sua gratia formæ.

» C'est ainsi que fidèle à suivre les loix » de la nature, le laboureur est récom» pensé par une santé robuste. Mais » l'habitant efféminé de la ville ne suit » d'autres règles que son caprice ou les » frivoles usages de la mode. L'insensé » qu'il est, il donne aux bagatelles du » jour le temps qu'il doit tout entier au » repos de la nuit. Tel est est son aveu-

» glement : il ſe fait un mérite de cou-
» ler des jours vuides, & de fouler
» aux pieds les loix que la ſage natu-
» re lui preſcrit. Voyez cet *Adonis*,
» voluptueuſement étendu ſur un lit
» dont le faſte & l'orgueilleuſe mol-
» leſſe défendent les approches à la lu-
» mière du jour ; ce jeune ſybarite en-
» tr'ouvre à peine ſa débile paupière,
» quand du milieu des plaines de l'air
» le céleſte flambeau s'incline vers le
» couchant. A ſon réveil le premier
» ſoin qui l'occupe eſt celui de ſa che-
» velure. Auſſitôt toutes les reſſources
» de l'art ſe déployent pour voiler adroi-
» tement ſur ſon front les honteux ra-
» vages de la volupté. Delà ces aroma-
» tiques eſſences & ces parfums déli-
» cieux ; de là ces uſtenciles innom-
» brables de parure qui compoſent la
» toilette du luxe ; tout eſt mis en uſa-
» ge pour donner de la grace à cet être
» mépriſable, & pour lui compoſer une
» figure factice avec laquelle il ſe flatte
» de plaire.

» Cependant les heures s'écoulent,
» & déja la fraîcheur du ſoir annonce le
» retour prochain de la nuit. Auſſitôt le
» brillant *Adonis*, qui craint d'expoſer

» au souffle du zéphire le foible & léger
» édifice de ses cheveux parfumés, s'ap-
» proche du lit de la jeune *Laïs*. Là, ivre
» de sa parure, tantôt il s'efforce de va-
» rier l'éclat de ses vêtemens par les
» mouvemens divers qu'il sçait leur
» donner ; tantôt il noye des riens fu-
» tiles dans un long fatras de verbiage
» dont il égaye le lever de la Nymphe,
» qui, soudain environnée d'un cer-
» cle d'adorateurs, va devant un mi-
» roir ajuster le masque de son visa-
» ge. Mais, dès que l'astre du jour a
» fait place au regne des ténèbres, on
» voit cette troupe légère d'amans vola-
» ges former des danses voluptueuses
» suivies de festins & de concerts en-
» chanteurs. Souvent même, dépouil-
» lant tout sentiment de pudeur, ils
» ne craignent point de confier aux om-
» bres de la nuit le libertinage & les
» crimes qu'ils semblent vouloir déro-
» ber à l'œil du jour. Mais, hélas,
» bientôt la Nature outragée venge
» sur les coupables le mépris de ses
» loix. Leurs yeux livides s'enfoncent
» sous leur front aride & desséché ; une
» affreuse pâleur se répand sur leur vi-
» sage ; on ne voit plus sur leurs lèvres

» éteintes ces vives nuances de pourpre
» qui en faisoient l'éclat ; ce mêlange
» heureux de lis & de roses que la bril-
» lante jeunesse avoit semés sur leurs
» joues a disparu, & la dégoutante
» maigreur en a banni les graces. »

Je pourrois vous citer, Monsieur, plusieurs autres tirades où l'on trouve des pensées, de la chaleur & du coloris. Telle est une description de la Peste qui termine le premier Livre, & qui vous fera plaisir, même après celles de *Lucrèce* & de *Virgile*. Vous ne serez pas moins content de la peinture d'une chasse, dans le quatriéme Livre ; ce morceau est suivi d'un éloge du Roi, aussi noblement exprimé qu'il est sagement conçu. Le septiéme Livre offre un tableau pathétique de la tristesse profonde où toute la France fut plongée lors de la dernière maladie du Roi ; dans le même Livre est une description agréable de l'Espérance ; ce morceau est plein de poësie, de douceur & de vérité. Mais il seroit trop long de vous indiquer tous les endroits qui sont dignes d'éloges ; s'ils ne sont pas tous achevés, il n'en est aucun qui n'annonce beaucoup d'esprit & de talent. On

eſt ſeulement fâché de rencontrer de temps en temps dans ce Poëme des négligences qui le déparent ; ce ſont des défauts qu'on pardonnera d'autant plus difficilement à l'auteur, qu'il pouvoit les éviter. Pour dire que la bonne chère nous conduit à une vieilleſſe prématurée, il s'exprime ainſi :

Præcipitem incurvâ luimus cervice ſenectam.

Cette expreſſion eſt-elle bien Latine ? On dit *luere pœnam*, qui ſignifie, *ſubir une peine*, *être puni;* mais peut-on dire *luere ſenectam* ?

Quid ſi diverſum perpendis cuique vigorem.

N'eſt-ce pas *cujuſque* qu'il falloit, & non pas *cuique* ? Dirions-nous, *ſi vous examinez les divers tempéramens à un chacun* au lieu de *les divers tempéramens d'un chacun* ?

Nocte tibi Morpheus leviora papavera ſpargat,
Quæ facili pulſet conjux Tithonia dextrâ.

Ce *pulſet* n'eſt-il pas trop fort & trop dur pour la main délicate & légère de la belle *Aurore* ?

Fortibus & paleas jam contudere lacertis
Messores.

La seconde syllabe de *contudere* n'a jamais été longue. *Horace* a dit :

Contuderit vites, contudir hydram.

Non recuses Coffe potum, quin ventris obesa
Crassities ruet inde, sopor non languida solvet
Pectora post epulas, blandoque levamine fotus
Urgenti poscet stimulo nova pabula venter.
At sicut ambrosium latè quæ fundit odorem, &c.

Il y a, je crois, deux solécismes dans ces cinq vers. La seconde syllabe de *recuses* est longue ; du moins je ne me rappelle pas de l'avoir vû brève dans aucun Poëte de la bonne Latinité.

Cedo equidem, nec, nate, tibi comes ire *recuso*.
Virgile.

Et versate diù quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.
Horace.

La première syllabe de *sicut* est longue aussi.

Sicut aquæ tremulum, &c. *Virgile.*

L'auteur a dédié son Poëme à son

confrère M. *Anne-Charles Lorry*, l'un des Médecins de nos jours qui font le plus d'honneur à la Faculté de cette Capitale par ses lumières & par les excellens Traités dont il a enrichi son Art. M. *Geoffroy*, vers le milieu de son septiéme Livre, l'apostrophe & le prie de l'aider à remplir sa carrière.

Arte Machaoniâ celebris, carissime *Lorry*,
Adsis, ingratumque juves explere laborem.

» Cher *Lorry*, célèbre dans l'Art de » *Machaon*, viens m'aider à terminer » ce travail ingrat. » 1°. Ce travail n'est point *ingrat*. Le sujet que M. *Geoffroy* a choisi est très-beau & prête beaucoup à la poësie; il le prouve lui-même par ses vers. 2°. *Juves explere laborem*. Je doute fort que ce tour soit Latin, & que l'auteur en puisse donner des exemples.

Aspice pallenti fulgentem fronte puellam.

Quel éclat peut donner la pâleur, sur-tout celle qui accompagne les pâles couleurs; car c'est d'elle qu'il s'agit ici ?

M. *Geoffroy*, en parlant de l'eau de la Seine, lui attribue la même vertu qu'à l'eau d'Hippocrène.

..... Pura velut Phæbææ Aganippidos unda.
Hinc tantùm studio, variisque Lutetia floret
Artibus, inde sinu tantos fovet alma Poetas.

Il est assez singulier que M. *Geoffroy* prétende que c'est l'eau de la Seine qui produit parmi nous de si grands Poëtes. 1°. Il y a eu de très-grands Poëtes à Rome & dans Athènes qui n'ont jamais bû de cette eau. Il en est ainsi de tous les grands Poëtes dont se glorifient les autres nations ; ceux d'Angleterre n'ont jamais bû que de l'eau de la Tamise. 2°. J'ai beau chercher ; je ne trouve point à Paris ces grands Poëtes que l'auteur y découvre ; je ne sçais où ils sont. 3°. Je ne crois pas que le peu de Poëtes que nous avons boivent beaucoup d'eau de rivière ; de cette eau sale & dégoûtante qui ressemble à l'eau croupie des marais du Parnasse, plutôt qu'à l'eau pure & limpide de l'*Hippocrène*, & qui, par sa qualité bourbeuse, est digne, à la vérité, de devenir la boisson ordinaire de nos rimailleurs.

Je me borne, Monsieur, à ce petit nombre de fautes ; peut-être, dans le cours d'une lecture attentive, en découvrirez vous plusieurs autres ; mais

ces taches ſont rachetées par un grand nombre de beautés qui assûrent au célèbre Medecin, auteur de ce Poëme, les ſuffrages & l'eſtime des connoiſſeurs.

Voyage de la Raiſon en Europe; par l'auteur des Lettres Récréatives & Morales; à Compiegne chez Louis Bertrand Imprimeur-Libraire du Roi & de la Ville, & à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais; un volume in-12 de 423 pages.

L'auteur de cet ouvrage ſuppoſe que la *Raiſon* prend la forme d'un Philoſophe aimable nommé *Lucidor*, & qu'avec une voiture commode, ſans dorure ni vernis, elle ſe met à faire ſon tour d'Europe; mais la plûpart des lecteurs penſeront vraiſemblablement que ce n'étoit pas la peine de faire tant courir la Raiſon pour ne nous donner qu'une relation auſſi peu curieuſe de ſes voyages. Cette relation ne contient qu'une notice très-imparfaite des curioſités de

chaque païs, & de la réception qu'on y fait aux étrangers. L'auteur a soin de marquer exactement si les habitans aiment le commerce, le jeu, la bonne chère ou la Littérature; si les femmes y sont aimables, &c; puis il passe chez une autre Nation où il fait des remarques à peu près aussi intéressantes, le tout assaisonné des critiques les plus rebattues qu'on ait jamais faites sur les ridicules & les mœurs, & de maximes plus communes encore sur tous les objets qui se présentent à ses yeux. Par exemple, il fait dire à la *Raison* ou à son *Lucidor* (c'est la même chose) qu'elle aimeroit mieux qu'il n'y eût dans Paris ni fiacres, ni carrosses, & que, pour la satisfaction de 60000 personnes, on n'en fît pas souffrir huit cens mille. Mais, ajoûte-t-il, c'est le cas de dire *qu'il faut laisser aller le monde comme il va.* Il se plaint encore que parmi tant de personnes, qui se rendent aux promenades dans de brillans équipages, il y en a qui ne doivent cette fastueuse commodité *qu'à l'astuce, qu'à l'usure, qu'à des malversations, qu'à des monopoles:* & voici la réfléxion que sa profonde sagacité lui fournit à ce

ſujet : *La probité, pour bien des gens, eſt un être de raiſon.* Devroit-on mettre la main à la plume quand on n'a rien de plus neuf à dire à ſes lecteurs ? On trouve auſſi à chaque page de ce volume des choſes incroyables pour le ſtyle, les jeux de mots les plus bas, les quolibets les plus fades. On lit que *Deſcartes* qui *exclut le vuide de la nature en met quelquefois dans ſes écrits*, que *le Roi de Pruſſe eſt un Prince équitable, mais qu'il ne connoît guères de péchés véniels* ; que *le tragique a quelque choſe de révoltant en Angleterre*, & que, *pour peu qu'on ſoit délicat, on n'aime pas à voir les paſſions en deshabillé* ; que *la République de S. Marin ſemble garder l'incognito*, mais que *les plus petites boîtes renferment ſouvent les meilleurs onguens*, &c, &c, &c.

En voilà aſſez, Monſieur, pour vous faire conclure que ce volume n'eſt bon tout au plus qu'à amuſer quelques valets de chambre chez les peuples voiſins ; car, pour les nôtres, il leur faut quelque choſe d'un peu plus relevé, & j'en ai vû qui, à la lecture de Brochures platement écrites, ſe donnoient les airs de bâiller auſſi fort que leurs maîtres.

Dissertation sur la figure de la Terre, où l'on prouve que, d'après les expériences faites au Pérou & au Cercle Polaire, cette Planète devroit être allongée par les pôles : Nouvelle Edition, augmentée d'une Lettre de M. de la Condamine & d'une Réplique à cette Lettre, dans laquelle on expose plusieurs faits probatoires de l'opinion de l'auteur, entr'autres un Précis & un Résultat des ingénieuses expériences faites aux Alpes en 1767 & 1768, pour trouver le rapport de la pesanteur considérée au sommet & au pied d'une de ces montagnes ; & dans laquelle, en donnant la véritable cause des réfractions irrégulières des étoiles fixes, on se permet quelques réflexions judicieuses & critiques sur la cause singulière que M. Bouguer assignoit à ce phénomène ; Brochure in-8° d'environ 130 pages ; à Paris chez Desaint Junior Libraire Quai des Augustins.

Ce n'est point ici, Monsieur, un Livre dont je prétends vous donner une analyse raisonnée ; c'est un ouvrage

que je vous annonce ſimplement & dont voici l'objet. Tous les Phyſiciens ſçavent que deux hommes célèbres, *Huygens* & *Newton*, étoient parvenus, par des théories différentes, à aſſigner à la terre la figure d'un ſphéroïde applati par les pôles, lorſque l'Académie des Sciences de Paris envoya deux colonies de ſes membres, l'une au Pérou, l'autre au Cercle Polaire boréal, pour y faire des opérations aſtronomiques propres à décider la grande queſtion de la figure de la terre. Le réſultat de ces opérations faites avec tout l'appareil & les ſoins néceſſaires, paroît avoir porté la théorie de *Newton* à un ſi haut degré de certitude, qu'il n'eſt preſque plus permis de révoquer en doute l'applatiſſement de notre planète par les pôles. Cependant, dit l'auteur, quoique cette opinion ſoit aſſez généralement adoptée, il n'eſt peut-être pas impoſſible de démontrer que « les raiſons qui ont déterminé les conſéquences de ces Sçavans ne ſont que ſpécieuſes, qu'elles » ne ſont pas auſſi bien fondées qu'on l'a » cru, & qu'enfin, des faits dont ils ſont » partis pour appuyer la théorie de l'ap-

» platissement de la terre, on doit conclu-
» re qu'elle est un sphéroïde allongé par les
» pôles. Je n'ignore pas l'étendue de la
» tâche que je m'impose & la célébrité
» des hommes auxquels j'ai affaire; mais
» écrivant pour des Philosophes exempts
» de préjugés & qui soumettent tou-
» jours l'autorité à la raison, j'ose en-
» trer en lice avec confiance, &, pour
» mettre ceux qui pourroient n'avoir
» pas présens à l'esprit les argumens &
» les conséquences de ces illustres Aca-
» démiciens, en état de porter leur ju-
» gement, je vais exposer en précis
» ces argumens & ces conséquences. »

L'anonyme, après avoir rempli ce dernier objet, procède géométriquement à la démonstration de son sentiment & à la destruction de l'hypothèse accréditée. Ces sortes de preuves ne sont point du ressort de ces Feuilles. C'est à la Tribu des Géomètres qu'il appartient d'examiner dans l'ouvrage la marche & les raisonnemens de l'adversaire de *Newton* & de l'Académie.

Cet ouvrage contre l'applatissement de la terre par les pôles n'est point

demeuré sans replique. Monsieur *de la Condamine* fit paroître pour le combattre une *Lettre* en date du 2 Mai 1769. » J'ai vû, dit cet illustre Académicien, qui, par un accord très-rare, allie la Littérature la plus agréable à la science la plus profonde, « j'ai vû dans le » *Mercure* de Mai l'annonce d'une *Dis-* » *sertation nouvelle sur la figure de la* » *terre, par laquelle l'auteur prétend* » *prouver qu'elle est allongée par les* » *pôles*. J'ai d'abord été surpris de n'a- » voir entendu parler à personne de cet » ouvrage, &, quoique je ne pusse dou- » ter, par son titre, que l'auteur ne pos- » sédoit pas la matière, je n'ai pu me » défendre d'être tenté de jetter les » yeux sur la *Dissertation*; je n'ai pas » tardé à reconnoître que j'aurois pu » m'en dispenser. Mais, en la parcou- » rant, j'ai été véritablement affligé de » voir que l'auteur me prodiguoit des » louanges en plusieurs endroits d'un » écrit où il accuse d'erreur les *New-* » *tons*, les *Huygens* & tous les obser- » vateurs qui ont soutenu l'applatisse- » ment de notre globe vers les pôles, » que j'ai prouvé par mes propres ob- » servations dans ma *Mesure des trois de-*

» *grès du Méridien*, imprimée au Louvre
» en 1752. Si l'auteur de cette *Disserta-*
» *tion*, que je n'ai pas l'honneur de con-
» noître, m'eût fait celui de m'accuser
» d'erreur, ainsi que les grands Géomè-
» tres qui ont écrit sur cette matière de-
» puis un siècle, je me garderois bien de
» me plaindre de lui ; mais, malheureu-
» sement pour moi, il semble m'excep-
» ter, & mon silence pourroit me faire
» soupçonner, du moins par quelques
» lecteurs, de penser comme lui. » M. *de la Condamine* réfute ensuite en peu de mots l'hypothèse de l'anonyme.

Celui-ci fit une réplique à cette *Lettre*, & se plaignit que l'Editeur du *Mercure*, qui s'étoit chargé de publier celle de son adversaire, avoit supprimé la sienne. Il en fit paroître une autre adressée aux auteurs mêmes du *Mercure*, dans laquelle il tâche de répondre aux objections de M. *de la Condamine*. Vous trouverez, Monsieur, toutes ces pièces dans la Brochure dont il est ici question.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Novembre 1771.

LETTRE III.

Histoire de l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne, dédiée au Roi ; par M. Targe ; 6 volumes in-12 d'environ 450 pages chacun ; à Paris chez la veuve Desaint rue Saint Jacques, & chez Saillant & Nyon Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

LES grands évènemens qui ont amené l'élévation de *Philippe V* au Trône d'Espagne ont paru à plusieurs écrivains former un monument historique digne d'être célébré, & plusieurs d'entr'eux ont consacré leurs plumes à ce travail. Avant l'Histoire que je vous annonce, Monsieur, nous avions la traduction des *Mémoires du Marquis de Saint Philippe* qui ont été reçus avec applaudissement. Mais cet auteur, très-exact

exact pour tout ce qui concerne l'intérieur de l'Espagne, n'a pas toujours été également instruit de ce qui s'est passé en France, dans les Païs-Bas & sur le Rhin. De plus, on lui reproche avec raison sa partialité contre la Cour de France; il ne parle qu'en très peu de mots des intrigues qui précédèrent le testament & la mort de *Charles II.* Ces intrigues de la Cour de Madrid sont très-détaillées dans les *Mémoires* du Comte *de Harrach* & dans l'Histoire Italienne du Marquis *Ottieri*; mais la partie militaire n'y est pas, à beaucoup près, aussi bien traitée; il faut sur ce point avoir recours à *San-Vitali*, auteur Italien excellent dans son genre, & qui a donné la même Histoire sous le titre de *Mémorie Istoriche della Guerra tra l'Imperiale Casa d'Austria & la Reale Casa di Borbone.* Cet écrivain, non content de rassembler les meilleurs Mémoires pour composer son ouvrage, s'est encore transporté sur les lieux où se sont livrées les batailles les plus importantes, pour être en état d'en parler avec plus de certitude. Le seul défaut qui lui fasse tort est d'avoir quelquefois copié trop

servilement l'*Histoire Militaire du regne de Louis le Grand* par le Marquis *de Quincy*, dont on ne doit se servir que pour les dates, la disposition des armées & pour quelques détails d'un petit nombre d'affaires où ce dernier s'est trouvé en personne. Dans les autres endroits *Quincy* a souvent suivi des Mémoires infidèles, & l'on remarque dans tout son ouvrage que le desir de faire sa cour ou la crainte de déplaire à des Généraux, encore vivans quand il écrivoit, lui a fait passer sous silence des fautes importantes, que M. *Targe* a corrigées en prenant pour guide le Chevalier *Folard* & le Marquis *de Feuquières* auxquels on peut reprocher seulement un peu trop de sévérité, suite naturelle de l'étendue de leurs connoissances. Pour la partie Politique & celle des Négociations, il faut consulter les Mémoires du Marquis *de Torcy* & ceux de *Lamberty*, écrivain trop déchaîné contre la France, mais très-exact dans les pièces qu'il produit.

C'est en puisant dans ces sources authentiques avec les précautions dont on vient de parler, que Monsieur

Targe a réussi à donner une bonne Histoire de l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne. Outre la noblesse du style & la chaleur de la narration, on doit louer dans cet ouvrage le talent rare de combiner les évènemens politiques avec les succès guerriers, de les enchaîner avec adresse & de les faire marcher, pour ainsi dire, de front, en indiquant toujours comment les uns ont préparé les autres. Les intrigues des Cours, la fermentation des cabinets, les vues des Généraux, leurs fautes, leurs caractères : tout est mis au grand jour avec beaucoup d'esprit & de connoissance des intérêts des Princes & des passions de l'humanité.

Après un tableau très bien dessiné de l'État Politique & Militaire de l'Europe avant la paix de Riswick, l'auteur représente toutes les Nations de ce continent attentives à pénétrer les desseins & les vûes de *Charles II* qui se voyoit mourir sans héritier à la fleur de son âge, & tous les prétendans à cette brillante succession dans le mouvement le plus rapide pour tâcher de

monter ſur le trône de *Charles - Quint.* Quelqu'inconteſtables que fuſſent les droits naturels du Duc d'*Anjou* par la mère & l'épouſe de ſon ayeul, *Charles II* penchoit beaucoup plus pour la branche de la Maiſon regnante dans l'Empire, &, ſi on l'eût abandonné à ſon propre choix, l'Archiduc d'Autriche eût été nommé ſon ſucceſſeur. La droiture ou la politique du Cardinal *Portocarrero*, en qui le Monarque avoit beaucoup de confiance, para le coup, détermina la diſpoſition du teſtament, & fit nommer le Duc *d'Anjou* à la couronne d'Eſpagne. Comme cette anecdote, quoique très-vraie, paroît n'être pas connue de tout le monde, & qu'elle eſt même regardée comme fauſſe par quelques Hiſtoriens, vous ne ſerez pas fâché d'en être pleinement inſtruit d'après la relation de M. *Targe.* » Le » Monarque approchoit viſiblement de » ſa fin. Une dyſſenterie qui ſe joignit » à ſes autres maladies & à la foibleſſe » de *ſes pouls*, firent juger qu'il n'a» voit que très-peu de temps à vivre. » Les Médecins, dans la crainte de hâ» ter ſon dernier moment, lui cachè-

» sent le danger imminent où ils le
» voyoient; mais *Portocarrero*, soit
» pour faire sa Cour à la France, soit
» qu'il crût réellement que le salut de
» *Charles* seroit en danger s'il laissoit
» la succession indécise, fit venir plu-
» sieurs Théologiens, qui, d'accord
» avec lui, insistèrent auprès du Mo-
» narque pour l'engager à faire son
» testament, après l'avoir désabusé de
» l'espérance d'une plus longue vie. Le
» Cardinal lui parla avec encore plus
» de force qu'il n'avoit fait jusqu'alors;
» il lui représenta que tous les Con-
» seillers d'Etat, la principale Noblesse
» de Castille, les vœux unanimes de ses
» sujets, la volonté suprême du Maî-
» tre Souverain des Empires, exigeoient
» qu'il nommât un Prince de France
» pour son héritier; que les loix fon-
» damentales du Royaume donnoient
» la succession à son plus proche parent,
» qui étoit le Dauphin ou un de ses
» petits-fils; que les renonciations des
» Reines *Marie Thérèse* & *Anne d'Au-*
» *triche* devenoient absolument nulles
» dans les circonstances actuelles, où
» le salut de l'Etat & la conservation de

» traire à la nature & à son penchant
» pour sa famille, n'eût avancé la fin
» de ses jours. Mais il revint à lui,
» confia la suprême autorité au Cardi-
» nal chez lequel il fit porter les sceaux
» du Royaume, honneur dont aucun
» sujet n'avoit jamais joui, confirma
» trois jours après son testament par
» un codicile en date du 5 Octobre,
» passa le reste du mois dans les alter-
» natives ordinaires à ceux qui trouvent
» la fin de leur carrière dans un âge
» peu avancé, répétant souvent ces
» tristes mots avec amertume, *déja*
» *nous ne sommes plus rien*. Enfin le
» premier Novembre (1700) à deux
» heures après midi *Charles II* finit
» une vie languissante âgé d'environ
» 39 ans, étant né le 6 Novembre
» 1661. »

Parmi les Capitaines qui se sont signalés dans la guerre de la succession, il en est peu dont la gloire puisse être comparée à celle du Prince *Eugène*. M. *Targe* en trace le portrait avec beaucoup de précision & de vérité. « Le Prin-
» ce *Eugène* qui commandoit l'armée
» de l'Empereur, réunissoit toutes les

» qualités qui forment un grand Gé-
» néral. Brave & entreprenant, il avoit
» le coup d'œil le plus juste, & ne s'en
» rapportoit aux autres que lorsqu'il lui
» étoit impossible de tout voir par lui-
» même ; ce qui n'arrivoit que très-
» rarement. Adoré des soldats, quoi
» qu'il fût fort exact sur la discipline,
» ils avoient en lui cette confiance qui
» entraîne presque toujours la victoire.
» Aussi fin dans la politique qu'expert
» dans l'art militaire, il parloit très-
» peu, mais avec la plus grande jus-
» tesse. Sobre, chaste, bienfaisant, il
» sembloit que la passion qu'il avoit
» pour la guerre eût étouffé toutes les
» autres. Ardent à servir ses amis, il ne
» méprisoit pas ses ennemis ; mais il
» méprisoit la vengeance, & leurs mau-
» vais procédés ne l'empêchèrent ja-
» mais de leur rendre service quand il
» le crut utile aux intérêts de son maî-
» tre. Trop grand pour être avare ou
» concussionnaire, il ne négligeoit pas
» les occasions légitimes que la guerre
» lui présentoit pour acquérir des ri-
» chesses dont il faisoit le plus noble
» usage. Il étoit né en France ; mais le

» refus qu'on lui fit d'un Régiment
» dans un temps où l'on ne vouloit
» pas avancer ceux qui étoient attachés au Prince *de Conti*, le détermina
» à se mettre au service de l'Empereur.
» Ses premières Campagnes furent contre les Turcs, & il acquit dans les
» guerres de Hongrie ces talens supérieurs qu'il employa ensuite contre
» la Nation qui sembloit l'avoir rejettée
» de son sein. *Eugène*, à la tête des
» François, eût été en état d'enchaîner la liberté de toute l'Europe. » »

Le compagnon des victoires du Prince *Eugène*, le digne émule de sa gloire, le vainqueur d'Hochstet, le célèbre *Malborough*, mérite les éloges que lui donne l'auteur avec cet esprit de discernement & d'impartialité qui, dans toutes les occasions, guide son pinceau. » *Jean Churchill*, Comte *de*
» *Malborough*, étoit un de ces esprits
» insinuans qui sçavent se plier au génie des Princes dont ils veulent gagner la confiance...... Il conserva
» sa faveur sous trois regnes. Sa femme s'étant emparée de l'esprit de la
» nouvelle Souveraine, on peut dire

» que ce fut lui qui gouverna réelle-
» ment l'Angleterre jusqu'au temps où
» la hauteur de cette même favorite
» l'entraîna dans sa disgrace. Le bon-
» heur accompagna toujours ses armes,
» &, après avoir commandé chaque an-
» née les troupes alliées avec succés
» pendant le cours de l'Eté, il faisoit
» briller également ses talens pour la
» négociation durant le repos de l'hy-
» ver. Les Anglois l'ont comparé à *Cé-*
» *sar*; mais les meilleurs juges des ex-
» ploits militaires ne lui ont pas été
» aussi favorables, &, quoiqu'ils n'ayent
» pas refusé de le mettre au nombre
» des grands Généraux, ils ont mar-
» qué beaucoup plus d'estime pour
» *Guillaume*, presque toujours malheu-
» reux, que pour *Malborough* ac-
» compagné de la victoire. Il est vrai
» qu'il battit de très-habiles Comman-
» dans; mais ce fut moins par la su-
» périorité de ses talens, que parce
» qu'il eut toujours l'avantage de
» pouvoir saisir le moment favorable
» sans être assujetti à aucune gêne,
» pendant que ses adversaires ne pou-
» voient faire un pas, ni engager une

» action ſans avoir reçu les ordres d'une
» Cour éloignée, où ceux qui s'étoient
» emparés de l'eſprit du Monarque
» étoient plus propres à diriger le gou-
» vernement de Saint Cyr que la con-
» duite des armées. *Malborough* ſça-
» voit oppoſer à l'ardeur tumultueuſe
» & bouillante des François cette pré-
» ſence d'eſprit tranquille & meſurée
» qui dans un combat ſembloit le tranſ-
» porter au deſſus d'un champ de ba-
» taille, d'où il portoit un coup d'œil
» infaillible ſur les deux armées, &
» prenoit enſuite l'unique parti qui
» pouvoit aſſûrer la victoire à celle qui
» agiſſoit ſous ſes ordres. Son avarice
» exceſſive n'étoit pas propre à lui con-
» cilier l'affection de ſes inférieurs;
» mais il lui ſuffiſoit d'en être craint &
» eſtimé, & ſes premiers ſuccès lui
» aſſûrèrent tellement la confiance des
» troupes qu'elles crurent toujours
» marcher à la gloire en combattant
» ſous ſes étendards. »

On ſçait les ſuccès brillans qu'ob-
tinrent contre la France les Alliés com-
mandés par deux Capitaines de ce
mérite. La bataille de Turin eſt une des

actions les plus mémorables de ce siécle, & celle où brillèrent dans un plus grand jour les talens du Prince *Eugène*, qui en dut le succès autant à sa valeur qu'à sa haute capacité. Je vous en citerai, Monsieur, un morceau qui m'a paru très bien fait dans l'auteur, & qui indique clairement le principe de la perte de la bataille de la part des François. M. *Targe*, après avoir peint avec beaucoup de feu & de clarté le commencement du combat, raconte que le Prince, ayant apperçu une partie des lignes qui étoit presque dégarnie, ordonna à son infanterie & à sa cavalerie de se jetter dedans ; que les escadrons vainqueurs, au lieu de se rallier dans les lignes, ne songeoient qu'à profiter en désordre de ce premier avantage. » *Eugène* court au grand galop pour » rallier sa cavalerie, suivi seulement » d'un petit nombre d'Officiers, de » quelques Pages & d'un valet de cham» bre. Toujours intrépide au milieu du » feu qui l'environne, & donnant ses » ordres avec la même présence d'es» prit, il voit tomber à ses côtés plu» sieurs de ceux qui l'accompagnent ;

» un Page & son valet de chambre sont
» tués derrière lui. Enfin son cheval
» est atteint d'un coup de carabine,
» & le Prince est renversé dans le fos-
» sé. *Eugène*, couvert de boue, de sang
» & de poussière, se relève & prend
» un autre cheval. Le soldat qui rou-
» gissoit de marquer moins de valeur
» que son Général, ne connoît plus
» le danger; bientôt la cavalerie est
» ralliée & devient inébranlable contre
» tous les efforts des Carabiniers. Les
» Alliés conservent leur poste; mais ils
» ne peuvent pénétrer plus avant, tou-
» jours près d'enfoncer les François
» ou d'en être repoussés, suivant le plus
» ou le moins de succès de l'attaque du
» centre d'où paroît alors dépendre
» tout l'évènement de la bataille. Deux
» habiles Généraux commandoient les
» deux partis opposés en cet endroit;
» le Duc *de Savoie* du côté des Alliés
» & le Duc *d'Orléans* du côté des Fran-
» çois..... Secondé par le Maréchal *de*
» *Marsin* plus vaillant soldat qu'ha-
» bile Capitaine, le Duc *d'Orléans*
» combat à pied contre une multitude
» d'ennemis. Après trois attaques in-

» fructueuses, les soldats Allemands & » Piémontois semblent prêts à abandonner leur propre terrein, lorsque le Maréchal est atteint d'un coup » funeste qui ne lui laisse de vie que » pour voir les suites fâcheuses de son » entêtement à combattre dans les » lignes. On l'emporte hors du champ » de bataille; en même-temps le Duc » *d'Orléans*, qui a déja reçu trois coups » de feu dans sa cuirasse, est aussi blessé » en deux endroits; les Officiers qui » l'environnent le forcent de sortir » de la mêlée pour faire panser des » blessures qu'on juge d'abord très-dangereuses; les troupes, découragées » par l'absence du Général, com- » mencent à songer à la retraite. »

Eugène, comptant toujours sur sa fortune & sur la valeur de ses troupes, forme le siége de Landrecy. A la première nouvelle du cette opération la France éprouva les plus vives allarmes. *Louis XIV*, dans un entretien qu'il eut avec le Maréchal d'*Harcourt*, lui dit qu'il regardoit le Quesnoy comme perdu, & qu'il ne croyoit pas que Landrecy fût capable d'arrêter

long-temps l'ennemi. Ce grand Roi, que ce siècle philosophique s'efforce de déprimer, ajoûta ces paroles remarquables qui peignent avec énergie toute la fermeté de son ame. » Ma vie a été » trop glorieuse & ma réputation trop » nette pour en ternir l'éclat par une » foiblesse ; mon parti est pris, Ma- » rêchal, je ne m'engagerai point dans » un païs où l'on puisse me chican- » ner & m'obliger à ne rien faire. La » prise de Landrecy & l'entrée de la » Champagne me détermineront ; car » c'est là le champ qui décidera de la » fortune de mon Royaume ou de ma » gloire. Je suis donc résolu de me » mettre à la tête de mon armée & » de la commander en personne ; je » gagnerai la bataille où je me ferai » tuer en combattant. Je n'ai pas d'au- » tre parti à prendre que celui-là ; » c'est le plus honnête, le plus glo- » rieux & le plus digne de moi. » La brillante victoire de Denain gagnée par le Maréchal *de Villars* sauva la France & la gloire de son Roi.

La réduction de Barcelone & de l'Isle de Minorque mit fin aux opérations

militaires, & fut le terme des malheurs de l'Espagne. *Louis XIV*, avant de mourir, eut la satisfaction de voir son petit-fils regner paisiblement sur l'héritage de *Charles-Quint. Philippe V* sentit vivement la perte qu'il fit peu de temps après de son illustre ayeul. » Cette mort fut suivie, dit l'auteur, » en terminant le sixiéme volume de » son histoire, d'évènemens impor- » tans pour la Maison *de Bourbon*, & » en particulier pour la branche qui » regne en Espagne, & qui depuis a » étendu ses rameaux sur la plus belle » partie de l'Italie. Les bornes de cet » ouvrage (qui finit à l'année 1715) » ne nous permettent pas d'en entamer » l'histoire; mais elle pourra remplir » encore quelques volumes, si le Pu- » blic continue à favoriser de ses suf- » frages le fruit de mes veilles. « M. *Targe* peut se flatter de les obtenir, ces suffrages, si les volumes qu'il se propose de nous donner pour completter l'Histoire de la Maison de *Bourbon* regnante en Espagne, sont écrits avec la même intelligence & le même goût.

La Connoiſſance de l'Aſtronomie rendue aiſée & miſe à la portée de tout le monde ; par M. l'Abbé Dicquemare : ſeconde Edition augmentée par l'auteur & enrichie de vingt-ſix Planches en taille-douce ; Brochure in-8° d'environ 160 pages.

Cet ouvrage, dédié à M. *Pingré*, approuvé par M. *de la Lande*, eſt le plus précis & le plus clair que nous ayons en ce genre. Il eſt deſtiné pour les perſonnes qui n'ont aucune ou preſqu'aucune teinture de l'Aſtronomie, & auxquelles il importe d'en acquérir au moins la connoiſſance. Tels ſont ceux qui n'ont reçu qu'une éducation foible ou tardive, & qui ſe trouvent par état obligés de préſider à celle des autres ; tels ſont les jeunes gens qui ſe deſtinent à la navigation, & qui doivent regar-

der l'Aſtronomie comme le guide le plus ſûr & le plus ferme appui du Pilotage; tels ſont enfin les écoliers & même les jeunes perſonnes du ſexe. Par cette raiſon, on a eu ſoin d'expliquer à meſure, & autant qu'il a été poſſible, les termes de l'art, qui ſeroient au-deſſus de la portée du plus grand nombre des lecteurs. Enfin, pour répandre dans cet ouvrage élémentaire la plus grande clarté, on a joint, dans les endroits où on l'a cru néceſſaire, des Planches ſimples & correctes (vingt-ſix) à l'aide deſquelles les perſonnes les plus bornées comprendront facilement les inſtructions qu'on leur préſente.

Je ne vous ferai point, Monſieur, un extrait de la *Connoiſſance de l'Aſtronomie*, parce que cet ouvrage lui-même n'eſt qu'un abrégé de cette Science, & parce qu'il eſt déja connu par une premiere édition dont je vous ai

rendu compte *, & qui a été enlevée en moins d'un an. Il suffit de vous prévenir que cette réimpression est de beaucoup supérieure à la précédente par les améliorations, les corrections & les changemens ; qu'elle est augmentée de près d'un tiers, de plusieurs observations, de nouveaux articles, de notes instructives qui ont pour objet l'*atmosphère solaire*, les *mouvemens apparens des étoiles fixes*, ceux des *Planètes*, la *Parallaxe*, &c. Vous y trouverez *deux Planches nouvelles*, plusieurs *tables* fort utiles, dont *une de l'équation moyenne du soleil pour servir à régler les pendules.* Le Chapitre des *Constellations*, celui des *Comètes*, & d'autres articles encore, ont été entiérement refondus, & l'on a changé totalement les Planches de ce dernier. A la fin du volume est un *Précis historique & chro-*

* Voyez l'*Année Littéraire* 1769. Tome I, page 259.

nologique des progrès de l'Astronomie, à l'aide duquel le lecteur peut voir d'un coup d'œil rapide, & comme passer en revue les auteurs qui ont illustré leur siècle par d'heureuses découvertes ou par des ouvrages utiles. Enfin, pour ne rien laisser à desirer à ceux qui voudroient faire une étude plus particulière de cette Science, M. *Dicquemare* donne une notice des meilleurs Traités faits sur cette matière, auxquels ses élèves pourront avoir recours.

L'Epigraphe, *Cœli enarrant gloriam Dei*, mise au-devant du volume, me rappelle un des plus beaux endroits de *la Bruyere*, par lequel je ne sçaurois mieux faire que de terminer cette annonce. Il est adressé à un *Lucile* qui veut que ce qui l'entoure ne soit que l'ouvrage du hasard. Tout ce qui précède ce morceau sublime, & qui traite du même objet, est de la plus grande force : je me restreins à ce passage. » Me voilà donc sur la

» terre comme ſur un grain de ſable
» qui ne tient à rien, & qui eſt ſuſ-
» pendu au milieu des airs. Un nom-
» bre preſqu'infini de globes de feu
» d'une grandeur inexprimable, & qui
» confond l'imagination, d'une hauteur
» qui ſurpaſſe nos conceptions, tour-
» nent, roulent autour de ce grain de
» ſable, & traverſent chaque jour, de-
» puis plus de ſix mille ans, les vaſtes
» & immenſes eſpaces des Cieux.
» Voulez-vous un autre ſyſtême &
» qui ne diminue rien du merveilleux?
» La terre elle-même eſt emportée avec
» une rapidité inconcevable autour du
» ſoleil, le centre de l'Univers. Je me
» les repréſente tous ces globes, ces
» corps effroyables qui ſont en mar-
» che; ils ne s'embarraſſent point l'un
» l'autre, ils ne ſe choquent point,
» ils ne ſe dérangent point: ſi le plus
» petit d'eux tous venoit à ſe démen-
» tir & à rencontrer la terre, que de-

» viendroit la terre ? Tous au con-
» traire ſont en leur place, demeu-
» rent dans l'ordre qui leur eſt mar-
» qué, & ſi paiſiblement à notre égard,
» que perſonne n'a l'oreille aſſez fine
» pour les entendre marcher, & que
» le vulgaire ne ſait pas s'ils ſont au
» monde. O économie merveilleuſe du
» haſard ! L'intelligence même pour-
» roit-elle mieux réuſſir ? Une ſeule
» choſe, *Lucile*, me fait de la peine ;
» ces grands corps ſont ſi précis & ſi
» conſtans dans leurs marches, dans
» leurs révolutions & dans tous leurs
» rapports, qu'un petit animal relé-
» gué dans un coin de cet eſpace im-
» menſe, qu'on appelle le Monde, après
» les avoir obſervés, s'eſt fait une
» méthode infaillible de prédire à quel
» point de leur courſe tous ces aſtres
» ſe trouveront d'aujourd'hui en deux,
» en quatre, en vingt mille ans.
» Voilà mon ſcrupule, *Lucile* : ſi c'eſt
» par haſard qu'ils obſervent des règles

» si invariables, qu'est-ce que l'ordre?
» Qu'est-ce que la règle ? Je vous de-
» manderai même ce que c'est que le
» hasard : est-il corps ? est il esprit? est-
» ce un être distingué des autres êtres,
» qui ait son existence particulière,
» qui soit quelque part? Ou plutôt,
» n'est-ce pas un mode, ou une façon
» d'être? Quand une boule rencontre
» une pierre, l'on dit, c'est un hasard;
» mais est-ce autre chose que ces deux
» corps qui se choquent fortement?
» &c, &c, &c, &c. » *Chap XVI. des Esprits Forts.*

Cet excellent ouvrage de la *Connoissance de l'Astronomie par M. Dicquemare*, est imprimé sur de beau papier, & enrichi de tous les ornemens typographiques dont il pouvoit être susceptible. Il se trouve à Paris chez *Lottin le Jeune*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis de celle de la Parcheminerie.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Novembre 1771

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Elégies de Properce, traduites par M. de Longchamps; un volume in-8° de plus de 600 pages; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques.

CETTE traduction est précédée d'un *Discours Préliminaire* où M. *de Longchamps* nous apprend que *Properce* nâquit à *Mévanie*, aujourd'hui *Bevagna* dans le Duché de Spolette. On conjecture que le père de ce Poëte étoit Chevalier Romain, qu'il se déclara pour *Antoine*, & qu'après la bataille d'Actium il fut sacrifié au ressentiment du vainqueur. Ce qu'il y a de certain, ajoûte M. *de Longchamps*, c'est

que *Properce* traîna ſes premières années dans une obſcure indigence, & qu'il ne dut qu'à ſes vers l'éclat qu'il ſçut répandre ſur le reſte de ſa vie, qui fut tout au plus de quarante ans. Il devint favori d'*Auguſte*, ami de *Mécène*, & même de *Cornelius Gallus*, ſon rival dans l'Elégie. Les encouragemens ne pouvoient manquer à *Properce* ſous le regne d'un Empereur dont l'adroite politique s'appliqua ſur-tout à gagner les ſuffrages des gens de Lettres, & qui, à force de bienfaits verſés ſur eux, étouffa dans leur cœur la voix du patriotiſme, & ſçut entraîner les Muſes dans le parti de la tyrannie. *Properce* avoit d'autant plus de titres à la faveur d'*Auguſte*, que ſon ame naturellement fléxible pouvoit s'abbaiſſer au ton de l'éloge, ou s'élever à celui de la ſatyre. La ſoupleſſe de ce génie naiſſant ne dut point échapper à l'œil attentif de *Mécène*, dont toute l'activité ſe bornoit à ménager d'illuſtres flatteurs à ſon maître. Il eſſaya d'attirer *Properce* dans la carrière de l'Epopée, à condition qu'il choiſiroit *Auguſte* pour ſon Héros ; mais l'amour devoit fixer

ce Poëte dans le champ de l'Elégie.

Après cette courte notice de la Vie de *Properce*, M. *de Longchamps* nous fait ainsi l'éloge de cet écrivain. La manière, dit-il, dont *Properce* se déclare inférieur à cette grande entreprise (l'Epopée) prouve combien il étoit capable d'y réussir, & la pièce qui atteste son refus est un monument qui laisse à douter si la nature réservoit à *Virgile* la gloire d'enfanter le chef d'œuvre de la Poësie Latine. Le sublime qui caractérise plusieurs autres Elégies de *Properce* justifie également le choix que *Mécène* avoit fait de lui pour célébrer les triomphes d'*Auguste*. Tout ce qui constitue la perfection de l'Ode se trouve réuni, à la mesure près, dans ces divers Poëmes, auxquels *Horace* lui même ne peut rien opposer de plus rapide & de plus majestueux. Quelle magnificence dans l'expression de *Properce*, toutes les fois qu'il a de grands objets à décrire ! C'est par l'expression sur-tout qu'il égale peut-être *Horace* & *Virgile* ; c'est par l'expression qu'il mérite un rang dans cette première classe qu'on leur assigne trop exclusivement. A peine leur est-il

inférieur pour la richesse des images, qui, toujours présentées sous les couleurs du sentiment & de la volupté, ravissent à la fois l'imagination, l'ame & les sens.

M. *de Longchamps*, pour relever davantage le mérite de son auteur, le compare à *Tibulle* & à *Ovide*, auxquels il préfère quelquefois *Properce* pour le choix des pensées, des images & pour l'énergie du sentiment. On trouvera peut-être dans ce parallèle que le traducteur se passionne pour son Poëte. Il est cependant bien certain que les éloges qu'il en fait n'ont rien de trop outré. Comme nous n'avions aucune bonne traduction de ce Poëte tour à tour léger & sublime, il étoit difficile d'en appercevoir le mérite; c'est ce qui a fait que plusieurs personnes se sont méprises dans le jugement qu'elles en ont porté. Ses transitions trop rapides, une certaine variété de tours, inconnus à quiconque n'a point fait une étude approfondie de la Langue Latine, mais qui n'en sont pas moins dans le génie de cette Langue, l'espèce d'obscurité que répandent sur ses Elégies ses allu-

sions à quelques usages de l'ancienne Rome, l'emploi qu'il fait souvent des traits les plus ignorés de la Fable, enfin cette fougue de génie qui l'emporte de temps en temps au de là des bornes d'une exacte logique, ont jusqu'ici fait regarder *Properce* comme un Poëte entortillé, incorrect, & trop hérissé de science pour être toujours l'interprète de la nature & le peintre de la volupté. M. *de Longchamps* le venge très-bien de ce jugement désavantageux auquel la paresse ou l'ignorance du commun des lecteurs ont plus de part que la raison & le goût.

Il paroît que M. *de Longchamps* a pris pour modèle dans sa traduction de *Properce* quelques traducteurs modernes. Comme eux il a souvent négligé la lettre, &, sans s'attacher servilement aux tours de son auteur, il ne s'est appliqué qu'à saisir & à rendre fidèlement l'intention du Poëte; mais, pour vous donner une idée précise & plus claire de sa manière de traduire, je vais vous mettre sous les yeux quelques morceaux de sa traduction.

Vers le milieu de la treiziéme Elé-

gie du second Livre, *Properce* décrit à sa maîtresse les cérémonies qu'il veut qu'on observe à ses funérailles. Voici ses vers:

Quandocunque igitur nostros mors claudet ocellos,
Accipe quæ serves funeris acta mei:
Nec mea tunc longâ spatietur imagine pompa,
Nec tubâ sit fati vana querela mei:
Nec mihi tunc fulcro sternatur lectus eburno,
Nec sit in Attalico mors mea nixa toro.
Desit odoriferis ordo mihi lancibus: adsint
Plebeii parvæ funeris exsequiæ.
Sat mea, sat magna mei, si tres sint, pompa, libelli,
Quos ergo Persephonæ, maxima dona, feram.
Tu verò nudum pectus lacerata sequaris,
Nec fueris nomen lassa vocare meum:
Osculaque in gelidis pones suprema labellis,
Cum dabitur Syrio munere plenus onyx.
Deinde, ubi suppositus cinerem me fecerit ardor
Accipiat manes parvula testa meos:
Et sit in exiguo laurus superaddita busto,

Quæ tegat exſtincti funèris umbra locum.

Et duo ſint verſus : *Qui nunc jacet arida pulvis,*

Unius hic quondam ſervus Amoris erat.

» Dès que la mort aura fermé mes » paupières, voici la cérémonie que je » veux qu'on obſerve à mes funérailles. » Je ne demande point qu'on place mon » corps ſous un dais d'ivoire enrichi » des plus belles étoffes. Qu'une longue » ſuite de buſtes funéraires n'accompagne » pas les mânes de *Properce* ; que les » parfums exhalés dans cette marche » faſtueuſe, que le ſon lugubre des » trompettes n'annoncent point un ſu- » perbe convoi : je veux que le mien » ſoit des plus ſimples. Mais qu'on y » porte en triomphe les trois Livres de » mes amours ; c'eſt le plus beau pré- » ſent que je puiſſe faire à *Proſerpine.* » Pour toi, *Cynthie*, en ſuivant ce cor- » tège, tu frapperas ta poitrine à demi- » nue, & ne ceſſeras de répéter le nom » de ton amant. Au moment qu'on ré- » pandra les parfums ſur le bucher, » mes lèvres glacées recevront le der- » nier baiſer de *Cynthie* ; &, dès que » la flamme aura dévoré mon corps, tu

» en recueilleras les cendres dans une
» urne peu spacieuse. Enfin, losqu'elles
» seront purifiées, tu les déposeras à
» l'ombre d'un laurier, sous un modeste
» tombeau où seront gravés ces deux
» vers :

Ci gît un cœur, dont la flamme constante
N'eut qu'un objet, ne servit qu'une Amante.

Je vous citerai encore, Monsieur, quelques endroits de la troisiéme Elégie du quatriéme Livre ; c'est un modèle d'Héroïde. *Aréthuse* écrit à son ami *Lycotas* :

Hæc Arethusa suo mittit mandata Lycotæ,
Cum totiès absis, si potes esse meus.
Si qua tamen tibi lecturo pars oblita deerit,
Hæc erit e lacrymis facta litura meis :
Aut si qua incerto fallet te littera tractu,
Signa meæ dextræ jam morientis erunt.
Te modò viderunt iteratos Bactra per ortus,
Te modò munito Sericus hostis equo,
Hibernique Getæ, pictoque Britannia curru,
Ustus & Eoâ decolor Indus aquâ.
Hæc ne marita fides, hæ pactæ sunt mihi noctes,

Cum rudis urgenti brachia victa dedi ?
Quæ mihi deductæ fax omen prætulit, illa
Traxit ab everso lumina nigra rogo :
Et Stigio sum sparsa lacu, nec recta capillis
Vitta data est : nupsi non comitante Deo.
Omnibus heu portis pendent mea noxia vota :
Texitur hæc castris quarta lacerna tuis.
Occidat, immerita qui carpsit ab arbore vallum,
Et struxit querulas rauca per ossa tubas :
Dignior obliquo funem qui torqueat Ocno,
Æternusque tuam pascat, Aselle, famem.
Dic mihi, nùm teneros urit lorica lacertos ?
Nùm gravis imbelles atterit hasta manus ?
Hæc noceant potiùs, quàm dentibus ulla puella
Det mihi plorandas per tua colla notas.
Diceris & macie vultum tenuasse : sed opto
E desiderio sit color iste meo.
At mihi cum noctes induxit vesper amaras,
Si qua relicta jacent, osculor arma tua.
Tum queror in toto non sidere pallia lecto,
Lucis & auctores non dare carmen aves.
Noctibus hibernis castrensia pensa laboro,

Et Tyria in gladios vellera ducta suos :
Et disco quâ parte fluat vincendus Araxes,
Quot sine aqua Parthus millia currat equus.
Cogor & e tabula pictos ediscere mundos,
Qualis & hæc docti sit positura Dei :
Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu ;
Ventus in Italiam qui benè vela ferat.
Assidet una soror curis, & pallida nutrix
Pejerat hiberni temporis esse moras.

Voici la traduction du ce morceau. Vous y retrouverez, à quelques expressions près, les beautés de l'original. » *Aréthuse* écrit à son cher *Lycotas*, si » toutefois, après une si longue absence, » *Lycotas* est toujours à moi. Hélas ! ce » sont mes larmes qui ont effacé les » traits qui t'arrêteront à la lecture de » cette lettre : la mourante *Aréthuse* a » tracé d'une main défaillante ces ca- » ractères défigurés. L'orient t'a vu » parcourir les frontières des Bactriens » & des Sères, que leur cavalerie rend » si formidables. Des climats glacés » qu'habitent les Gètes & les Bretons, » toujours munis de chars armés, tu » passes dans ces régions brûlantes dont

» les eaux ont la propriété de noircir
» les peuples de l'Inde. Est-ce donc là
» cette foi que tu m'avois jurée ? Sont-
» ce là ces plaisirs que nous nous étions
» promis, lorsque, vaincue par l'amour,
» je consentis dans tes bras à ma pre-
» mière défaite ? La torche nuptiale
» qui éclaira notre hymen, fut sans
» doute allumée aux feux lugubres d'un
» sinistre bucher ; c'est dans le Styx
» qu'on puisa l'eau des aspersions qu'on
» fit sur moi. Quelles bandelettes que
» celles dont ma tête fut ornée ! Ah !
» le Dieu de l'hymen n'assista point à
» ces funestes nôces. Des emblêmes
» suspendus à toutes les portes de Ro-
» me attestent l'inutilité de mes vœux
» impuissans ; j'ai déja tissu ton qua-
» trieme habit de guerre ! Maudit soit
» le premier qui, pour fortifier des
» camps, mit nos forêts à contribu-
» tion, qui convertit en instrumens
» militaires les ossemens dont il tira
» des sons funèbres ! Il fut plus digne
» des enfers que cet *Ocnus* dont le sup-
» plice est de filer sans relâche la corde
» de jonc qui est l'éternel aliment de
» l'âne affamé qui la dévore.

» Dis-moi donc si la dure cuirasse » ne meurtrit point tes membres dé» licats; si les tendres mains de *Lyco-* » *tas* n'ont point souffert du poids de » ta lourde lance. Ah! je crains plus » encore que la dent d'une rivale n'im» prime sur ton cou les preuves déses» pérantes de ton infidélité. On m'ap» prend que ton visage a perdu son » *embonpoint ordinaire* ; fasse le ciel » que ta maigreur soit l'ouvrage de » mon absence ! Dès que l'étoile de » *Vénus* ramène ces nuits si funestes à » mon amour, mon premier soin est » d'embrasser les armes que tu me lais» sas en dépôt. Dans mon impatience, » je me tourne & m'agite continuelle» ment sur ma couche. Que je me » plains alors des oiseaux dont le chant » tardif n'appelle point encore la lu» mière du jour ! Pendant les nuits » d'hyver, je m'occupe à broder, en » laine de Tyr, des épées qui mar» quent la destination des vêtemens où » je les applique. Tantôt je suis, sur la » Carte, le cours de l'Araxe, ce fleuve » d'Arménie que vous allez dompter; » tantôt je calcule, d'après l'Histoire,

» pendant combien de milles un Par-
» the peut supporter la soif. J'étudie
» aussi les divers mondes dont l'espace
» est peuplé, & j'admire dans cette
» harmonie la sagesse de l'Etre su-
» prême. Je médite sur les chaleurs qui
» calcinent la terre dans certains cli-
» mats, sur les glaces qui la pétrifient
» dans d'autres contrées. Je cherche
» aussi la cause de ces vents qui ramè-
» nent nos vaisseaux dans le port. Ma
» nourrice & ma sœur sont mes com-
» pagnes assidues ; mais ce n'est pas à
» la saison, comme elles voudroient
» me le persuader, que j'attribue tes
» lenteurs cruelles ! »

Aréthuse se plaint ensuite de ne pouvoir accompagner *Lycotas* dans les différentes contrées qu'il parcourt : elle s'écrie dans l'amertume de sa douleur :

Felix Hippolyte ! Nudâ tulit arma papillâ,
Et texit galeâ barbara molle caput.
Romanis utinàm patuissent castra puellis !
Essem militiæ sarcina fida tuæ.
Nec me tardarent Scythiæ juga, cùm pater altas

Africus in glaciem frigore nectit aquas.
Omnis amor magnus, sed aperto in conjuge major.
Hanc Venus, ut vivat, ventilat ipsa facem.

» Que j'envie le sort de cette *Hippolyte*, qui, le casque en tête & la » mamelle découverte, pouvoit se consacrer aux exercices de *Bellone!* Ah! » s'il nous étoit permis aussi de suivre » la carrière des armes, je serois l'éternelle compagne de tes exploits. » Les sommets escarpés de la Scythie, » le Nord & toutes ses glaces ne pourroient m'arrêter. L'amour n'est jamais une passion foible; mais que » l'hymen ajoute encore à l'énergie de » l'amour! c'est alors que *Vénus* elle-même se charge d'entretenir la flamme qui nous brûle!

Properce termine son élégie par ces vers:

Ne, precor, ascensis tanti sit gloria Bactris,
Raptave odorato carbasa lina duci,
Plumbea cùm tortæ sparguntur pondera fundæ,
Subdolus & versis increpat arcus equis.

Sed (tua sic, domitis Parthæ telluris alumnis
Pura triumphantes hasta sequatur equos:)
Incorrupta mei conserva fœdera lecti.
Hac ego te sola lege redisse velim.
Armaque cum tulero portæ votiva Capenæ,
Subscribam, *salvo grata puella viro*.

» Ah! *Lycotas*, ne te fais pas une » gloire de monter le premier sur les » murs de Bactra; &, pour enlever les » parfums & les riches étoffes du Roi » d'Arménie, ne vas point affronter » cette grêle de pierres élancées du » tourbillon des frondes, ni ces traits » meurtriers que le Parthe laisse échap- » per dans sa fuite insidieuse: content » d'avoir soumis ses Provinces, qu'on » te voie, précédé des chars de triom- » phe, marcher à Rome, la lance de » la paix à la main. Mais sois fidèle » au chaste nœud qui nous lie; c'est à » ce prix que je soupire après ton re- » tour, que je fais vœu de suspendre » tes armes à la porte Capène, & que » je promets d'y graver cette inscrip- » tion: *Mon époux m'est rendu, j'en* » *remercie les Dieux* ».

Pour concilier le double intérêt de l'agrément & de l'utilité, M. de *Longchamps* a mis à la suite de chaque livre quantité de remarques instructives. C'est là qu'il renvoie les éclaircissemens dont la version ne lui paroissoit pas susceptible. Le lecteur, dit-il vers la fin du *Discours Préliminaire*, tient peu de compte d'un volume de gloses, & ce travail est ordinairement en pure perte pour la vanité de l'auteur; mais *Properce* est de tous les Poëtes anciens celui qui a le plus besoin de notes grammaticales & historiques. Ses fréquentes allusions à la Mythologie, dont les principaux traits sont des dogmes très-peu respectés dans ses Elégies, exigeoient sur-tout un grand nombre de remarques sans lesquelles plusieurs passages seroient demeurés fort obscurs, même à côté de la traduction; ces remarques, sçavantes sans pédantisme, donnent la clef des endroits de *Properce* les moins intelligibles.

En général, la traduction de M. de *Longchamps* est fidèle, claire, poëtique, souvent pleine d'énergie & de noblesse; si l'on y trouve quelques taches

(& le nombre n'en est pas considérable) on doit observer que cette version n'étoit pas aisée, qu'elle offroit de grandes difficultés à vaincre, & que Monsieur *de Longchamps* n'avoit d'autre guide à suivre que lui-même; car l'Abbé *de Marolles*, *Passerat*, *Béroalde* & *Scaliger*, qui ont essayé d'éclaircir *Properce*, nous laissent encore à douter s'ils l'ont entendu. Ainsi le Public ne peut qu'applaudir à l'exactitude avec laquelle M. *de Longchamps* nous a rendu la plus grande partie des beautés d'un des Poëtes de l'Antiquité les plus difficiles & les plus agréables.

Géographie de Virgile, ou Notice des lieux dont il est parlé dans les ouvrages de ce Poëte, accompagnée d'une Carte Géographique: par M. Hellier; un seul volume in-12 de 300 pages; à Paris chez Brocas Libraire rue Saint Jacques, Barbou Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, d'Houry rue de la Vieille Boucl erie, & chez l'auteur lui-même rue des Sept Voies, au Collège de Reims.

On desiroit depuis long-temps, Mon-

ſieur, un corps de Géographie accommodée au plan d'études qu'on ſuit dans les collèges. L'Univerſité de Paris ſur-tout a ſouvent expliqué ſes intentions ſur cet objet important. C'eſt pour remplir les vues du Public & de cette mère des Arts, que M. *Helliez* a conçu le deſſein de procurer aux jeunes étudians les leçons dont ils ont beſoin pour la Géographie ancienne, beaucoup moins connue que la moderne à cauſe des révolutions qui ont fait diſparoître les noms des pays & des villes les plus célèbres. L'auteur commence par *Virgile*, le premier des Poëtes Latins, & celui dont les ouvrages renferment le plus de connoiſſances Géographiques.

En faiſant connoître les lieux qu'*Enée* trouva ſur ſa route & les différens Peuples qu'il eut à combattre en Italie, M. *Helliez* ne ſe borne pas à une ſimple nomenclature des uns & des autres. Une liſte ſèche de noms eût fatigué la mémoire des jeunes gens, & n'eût ſervi qu'à les dégoûter, ou qu'à leur donner une fauſſe idée de la Géographie. » Cette Science, dit judicieuſement » l'auteur, lorſqu'elle eſt bien traitée,

» est de nature à plaire à tous les esprits par l'agrément des objets qu'elle présente & par la variété infinie qu'elle met dans les tableaux qu'elle fait passer sous les yeux des lecteurs. » D'après cette idée, la seule vraie, M. *Helliez* a cru devoir, 1°. déterminer la situation de chaque lieu par tout ce qui peut la fixer : 2°. le faire connoître par les événemens historiques qui le distinguent, & par les objets particuliers qu'offrent l'histoire naturelle, le génie & l'industrie des habitans. 3°. En donner le nom moderne, afin qu'on ne soit point exposé à méconnoître les peuples & les villes dont les noms ont changé depuis le temps des Grecs & des Romains. Pour ne rien laisser à desirer dans cet ouvrage utile, l'auteur y a joint une Carte Géographique dont nous sommes redevables aux lumières de M. *Buache* qui l'a tracée. Cette *Géographie de Virgile* est par ordre alphabétique; ce qui rend son usage très commode. Un ou deux articles vous feront mieux sentir le mérite de cet ouvrage que tout ce que j'en pourrois dire.

» LEMNOS, isle de la mer Egée, au
» midi d'*Imbros*, entre celle de *Tene-*
» *dos* à l'orient, & le mont *Athos* à
» l'occident. Elle est vis-à-vis de l'entrée
» de l'Hellespont. Elle étoit appellée au-
» trefois *Æthalia* (*brûlante*) à cause
» d'une montagne qui vomissoit du feu
» & des flammes ; ce qui a donné lieu
» aux Poëtes d'imaginer que *Vulcain*
» précipité du ciel par *Jupiter* à cause de
» sa laideur, étoit tombé dans cette
» isle & sur cette montagne. Aussi y
» mettent-ils les forges de *Vulcain*
» comme au mont *Ethna*, & *Virgile*
» appelle ce dieu *Pater Lemnius*. Les
» prêtres de Lemnos excelloient dans
» la guérison des blessures, sur-tout de
» celles où il y avoit du venin. C'est
» pourquoi les Grecs, allant au siége de
» Troie, y laissèrent *Philoctète*, un de
» leurs chefs qui avoit été blessé au pied
» par une flèche empoisonnée, ou peut-
» être piqué par un serpent. On croit
» qu'ils faisoient ces guérisons au moyen
» d'une terre que fournit le mont *Mo-*
» *sycle*, & qu'on crois souveraine con-
» tre les poisons de toute espèce & con-
» tre la peste. Le fameux médecin *Ga-*

» *lien* fit autrefois le voyage de Lemnos, » pour connoître par lui-même les ver» tus de cette terre. Il y trouva un hom» me qui guérissoit par ce moyen les » plaies les plus invétérées, les morsu» res de la vipère & des autres serpens, » & qui la donnoit avec succès en an» tidote à ceux qui avoient été empoi» sonnés. Elle n'a pas moins de répu» tation aujourd'hui. On la tire de terre » le 6 Août avec des cérémonies par» ticulières, en présence de tout ce qu'il » y a de distingué dans l'isle parmi les » Turcs & les Chrétiens. Soixante hom» mes travaillent dès le matin à décou» vrir la veine de cette terre. A me» sure qu'on la tire, les Caloyers ou » Moines Grecs en remplissent plusieurs » sacs, qu'ils remettent au Comman» dant Turc qui envoie la plus grande » partie de cette terre au Grand Sei» gneur, en petits pains ronds du poids » de deux drachmes. Le Grand Sei» gneur en fait des présens aux Am» bassadeurs des têtes couronnées. Il est » défendu, sous peine de mort, aux » habitans de l'isle d'en avoir chez eux » sans la permission du Commandant,

» & encore plus d'en vendre à l'étran-
» ger. C'est ce que l'on appelle *Terre*
» *Sigillée* * de Lemnos, à cause de quel-
» ques caractères que l'on y imprime.
» Lemnos avoit les deux villes de *My-*
» *rine*, aujourd'hui *Palio-Castro*, &
» d'*Hephestia*, & un labyrinthe qui ne
» le cédoit qu'à ceux de Crète & d'E-
» gypte. Elle s'appelle aujourd'hui *Lem-*
» *no*, & par corruption *Stalimène*.

» Sères. Les *Sères* bornoient à l'o-
» rient la *Scythie*, au-delà du mont
» *Imaüs*, sans qu'on puisse assigner les
» limites précises des deux pays. *Pto-*
» *lémée* qui a décrit la *Sérique* avec le
» plus de soin, ne la termine pas par
» l'Océan, mais par des terres incon-
» nues. Il met entre l'orient & le midi
» les *Sinæ* qui peuvent être les Chinois.
» Les *Sères* sont représentés par les An-
» ciens comme un peuple ami de la
» paix, attaché à la justice, éloigné de
» la guerre & du commerce des étran-
» gers. Leur métropole étoit *Sera*, qu'on
» croit être *Kantcheou*, sur les frontieres
» du Chensi, province de la Chine.
» Mais ce qui les a rendu célèbres en

* *Sigillum*, mot Latin qui signifie *cachet*, *empreinte*.

» Occident, c'est la soie (*Serica*) & les » étoffes qu'ils en faisoient (*Sericum*). On » n'en vit en Europe qu'après les con» quêtes d'*Alexandre*. Sous les Empe» reurs Romains elle étoit encore très» rare, & on l'achetoit au poids de l'or. » Aussi falloit-il l'aller chercher par » terre dans le pays des *Sères*, c'est-à» dire à l'extrémité de l'Asie. On ne » permit d'abord les étoffes de soie » qu'aux femmes, & l'on trouve sous » *Tibère* une loi qui défend aux hom» mes de se déshonorer en portant de » la soie. On a remarqué comme une » infâmie dans *Héliogabale*, qu'il porta » le premier un habit tout de soie : c'est » ce qu'on appelloit *Holosericum*, com» me on appelloit *Subsericum* les étof» fes dont la trame étoit de soie, & la » chaine de laine ou de lin. L'Empereur » *Justinien* fut le premier qui eut en Eu» rope des œufs de vers à soie & quel» ques pieds de mûrier dont les feuilles » servent de nourriture à ce précieux » insecte. Il les tira de l'Inde par le » moyen de deux Moines qu'il y en» voya. On réussit à élever ces vers à » Constantinople. C'est de là qu'ils se

» sont répandus dans l'Europe. La soie
» fut long-temps à pénétrer en France,
» & l'on a remarqué que *Henri II* fut le
» premier de nos Rois qui eut une paire
» de bas de soie ».

L'ouvrage de M. *Helliez* est plein de traits semblables. Les étudians, pour qui ce petit Dictionnaire est fait, y trouveront tout ce que l'Histoire, la Physique, la Fable, les Arts, &c, présentent de plus curieux dans les Poëtes. C'est assurément le véritable moyen de former l'esprit de la jeunesse, & de lui donner du goût pour les Auteurs qu'on lui fait expliquer. Cette *Géographie* ne sera pas moins utile aux hommes faits qui aiment le Latin, & qui lisent encore de temps en temps leur *Virgile*. M. *Helliez* se propose de nous donner les mêmes secours pour l'intelligence des autres écrivains, tant Poëtes qu'Historiens. Il ne sçauroit rendre trop tôt ce service à la Littérature. L'Université de Paris vient d'adopter sa *Géographie Virgilienne*, dont l'éloge est consigné dans ses Registres. Elle juge avec raison que c'est un de ces Livres vraîment utiles, qu'il faut mettre entre les mains de ses

jeunes

jeunes Elèves. Elle exhorte l'auteur à continuer son travail, si propre à les instruire sans peine, & même avec plaisir, non-seulement de la Géographie ancienne & moderne, mais des traits historiques, des anecdotes, des curiosités naturelles & artificielles, relatives aux lieux qu'il décrit.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1771.

LETTRE V.

Le Bourru Bienfaisant, Comédie en trois Actes & en prose de M. Goldoni, représentée par les Comédiens François le 4 Novembre 1771; à Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint Jacques.

DEPUIS trente ou quarante ans, Monsieur, l'on entend dire de tous côtés que les grands caractères pro-

pres à la Comédie sont épuisés; que *Molière* & *Regnard* s'en sont emparés, & qu'il ne reste plus à leurs successeurs que de légères nuances à saisir. Voici un Etranger qui, en produisant sur notre Scène un des caractères les plus marqués qu'on y ait vûs, vient réfuter victorieusement ces frivoles excuses de la paresse & de la stérilité du génie. Il y a probablement une infinité d'originaux qui ne paroissent pas comiques au premier coup d'œil, mais qui le deviennent par les rapprochemens, par les circonstances & par les situations où il faut sçavoir les placer. Par exemple, *Le Bourru* tout simplement offre un défaut moins plaisant qu'insupportable dans la société; mais, à ce caractère de brusquerie joignez l'humanité, la bienfaisance, & vous aurez un rôle vraiment comique, propre à intéresser & à divertir en même temps les spectateurs fatigués depuis si long-temps de jargon métaphysique & de doléances romanesques. M. *Goldoni* a poussé l'art plus loin: il entoure son *Bourru Bienfaisant* de tout ce qui peut faire ressortir son caractère. Sa nièce est une jeune per-

ſonne extrêmement timide que le ton ſeul de la voix de ſon oncle effraye ; ſon neveu eſt un imprudent qui ſe ruine par complaiſance pour ſa femme ; ſon ami eſt l'homme du monde le plus flegmatique, & dont la tranquillité contraſte avec ſes emportemens. Voilà, ce qui me ſemble, des combinaiſons qui ne peuvent être faites que par un homme qui connoît ſon art & qui a étudié la nature. Les Scènes que je vais citer donneront une idée de l'exécution.

Angélique, nièce du *Bourru Bienfaiſant*, aime un jeune homme appellé *Valère*, & ſe détermine avec bien de la peine à en parler à ſon oncle ; elle ſe tient d'abord à quelque diſtance.

M. GÉRONTE.

Approchez.

ANGÉLIQUE, *avec timidité, ne faiſant qu'un pas.*

Monſieur. . . . .

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous

entende, ſi vous êtes à une lieue de moi ?

ANGÉLIQUE *s'avance en tremblant.*

Excuſez, Monſieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire ?

ANGÉLIQUE.

Marton ne vous a-t-elle pas dit quelque choſe ?

M. GÉRONTE. *Il commence avec tranquillité & s'échauffe peu à peu.*

Oui; elle m'a parlé de vous; elle m'a parlé de votre frère, de cet inſenſé, de cet extravagant, qui ſe laiſſe mener par une femme imprudente, qui s'eſt ruiné, qui s'eſt perdu, & qui me manque encore de reſpect! *Angélique veut s'en aller.*

M. GÉRONTE, *vivement.*

Où allez-vous ?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monſieur, vous êtes en colère.....

M. GÉRONTE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait? Si je me mets en colère contre un ſot, ce n'eſt pas contre vous. Approchez, parlez, & n'ayez pas peur de ma colère.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne ſçaurois vous parler, ſi je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*A Angélique, en ſe contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monſieur.... *Marton* vous aura dit.....

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit *Marton*, c'eſt de vous que je le veux ſçavoir.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frère.....

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frère.....

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un Couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien? Aimez-vous le Couvent?

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur......

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décir-

[redacted]

diez : mais je veux sçavoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE, *à part.*

J'enrage. (*En se contraignant.*) Approchez, je vous comprends ; vous n'aimez donc pas le Couvent ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur.....

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Ne craignez rien, je suis tranquille, parlez moi librement.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! Que n'ai-je le courage ?....

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier ?

ANGÉLIQUE.

Monſieur.....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non ?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez....

M. GÉRONTE, *vivement*

Oui, ou non ?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Oui ? Vous voulez vous marier, perdre la liberté, la tranquillité ? Eh bien, tant pis pour vous ; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il eſt charmant, avec ſa colère !

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si j'osois lui parler de *Valère !*

M. GÉRONTE, *vivement.*

Quoi ! auriez-vous quelque amant ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ce n'est pas le moment, je lui ferai parler par sa Gouvernante.

M. GÉRONTE, *toujours avec vivacité.*

Allons, finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous auroient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un ? Je veux sçavoir la vérité ; oui, je vous ferai du bien ; mais à condition que vous le méritiez ; entendez-vous ?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement ; avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE, *en hésitant & tremblant.*

Mais..... non, Monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu ! je ne voudrois pas..... (*A. M. Géronte.*) Monsieur.....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité.....

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité..... Je connois les femmes : vous êtes à pré-

ſent une colombe ; quand vous ſerez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! mon oncle, puiſque vous êtes ſi bon.....

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire.....

M. GÉRONTE, *en s'approchant de la table.*

Mais *Dorval* ne vient pas,

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi, mon cher oncle.....

M. GÉRONTE, *occupé à ſon échiquier.*

Laiſſez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un ſeul mot.....

M. GÉRONTE, *fort vivement.*

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part, en s'en allant.*

Ciel ! Me voilà plus malheureuse que jamais ; que vais-je devenir ?

M. *Géronte* joue aux échecs avec *Dorval* son ami ; celui ci veut l'engager à tirer son neveu du mauvais pas où l'a mis sa mauvaise conduite ; il ne réussit point ; il lui parle ensuite de sa nièce ; aussitôt il vient une idée à Monsieur *Géronte*, qui trouve que son ami est un parti convenable pour *Angélique* ; il la lui propose, le force de l'accepter sans vouloir entendre d'objections, & court chez son Notaire pour faire dresser le contrat. Cependant *Dorval* n'a donné son consentement qu'à condition qu'*Angélique* donnera le sien ; il va la pressentir ; il découvre qu'elle a de l'inclination pour un autre. *Géronte* à son retour est étonné de trouver les dispositions de son ami changées. Il se met en fureur ; *Dorval* le quitte ;

ſon humeur redouble ; il appelle ſon Valet. » Holà, quelqu'un, *Picard.*

PICARD.

Monſieur.

M. GÉRONTE.

Coquin, tu ne réponds pas ?

PICARD.

Pardonnez-moi, Monſieur, me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux, je t'ai appellé dix fois.

PICARD.

J'en ſuis fâché.....

M. GÉRONTE.

Dix fois, malheureux !

PICARD, *à part, d'un air fâché.*

Il eſt bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu *Dorval* ?

PICARD, *brusquement.*

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il ?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment est-il parti ?

PICARD, *brusquement.*

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE, *très-fâché.*

Ah, pendard, est ce ainsi que l'on répond à son maître ? (*Il le menace & le fait reculer.*)

PICARD, *en reculant d'un air très-fâché.*

Monsieur, renvoyez moi.....

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux ! (*Il le me-*

nace, le fait reculer; Picard, en reculant, tombe entre la chaise & la table; M. Géronte court à son secours, & le fait lever.)

PICARD.

Ahi! (*Il s'appuie au dos de la chaise, & il marque beaucoup de douleur.*)

M. GÉRONTE, *embarrassé.*

Qu'est-ce que c'est donc?

PICARD.

Je suis blessé, Monsieur; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE, *d'un air pénétré & à part.*

J'en suis fâché. (*A Picard.*) Peux-tu marcher?

PICARD, *toujours fâché; il essaye, & marche mal.*

Je crois qu'oui, Monsieur.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Vas-t-en.

PICARD, *tristement.*

Vous me renvoyez, Monsieur.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Vas t-en chez ta femme, qu'on te soigne. (*Il tire sa bourse, & veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part & attendri.*

Quel Maître!

M. GÉRONTE. *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh, non, Monsieur, j'espère que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur.....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! Tu refuses de l'argent? Est-ce par orgueil? Est-ce par dépit? Est-ce par haine? Crois-tu que je l'aie fait exprès? Prends cet argent, prends-le, mon ami; ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, Monsieur, je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Vas-t-en tout-à-l'heure.

PICARD.

Oui, Monsieur. (*Il marche mal.*

M. GÉRONTE.

Vas doucement.

PICARD.

Oui, Monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends; tiens ma canne.

PICARD.

Monſieur.

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je; je le veux.

PICARD *prend la canne, & dit en s'en allant :*

Quelle bonté! (*Il ſort.*)

Dans le 3[e] Acte il y a encore une ſituation qui ſert bien à développer le caractère de *Géronte*. Il ne peut pas ſouffrir la femme de ſon neveu; il penſe que c'eſt elle qui eſt la cauſe de ſa ruine; cette femme vient ſe jetter à ſes pieds & implorer ſes bienfaits pour elle & pour ſon mari. *Géronte* la refuſe. Frappée de l'idée qu'elle n'a plus de reſſources à eſpérer, elle tombe ſans connoiſſance; auſſitôt M. *Géronte* marque de l'émotion, de l'inquiétude; il appelle du monde; *Marton* arrive.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Voyez.... là.... allons; allez, voyez; portez lui du ſecours.

MARTON.

Madame, Madame, qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marton.*

Tenez, tenez ; voici de l'eau de Cologne. (*A M. Dalancour*) Eh bien !

M. DALANCOUR.

Ah, mon oncle !...

M. GÉRONTE, *s'approche de Madame Dalancour, & lui dit bruſquement :*

Comment vous trouvez-vous ?

MADAME DALANCOUR, *ſe levant tout doucement, & avec une voix languiſſante.*

Monſieur, vous êtes trop bon de vous intéreſſer pour moi. Ne prenez pas garde à ma foibleſſe ; c'eſt le cœur qui parle ; je recouvrerai mes forces, je par-

tirai, je soutiendrai mon malheur. (*M. Géronte s'attendrit; mais il ne dit mot.*)

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah, mon oncle, souffrirez-vous!...

M. GÉRONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais-toi. (*A Madame Dalancour brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari.

MADAME DALANCOUR.

Ah, Monsieur!

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah, mon cher oncle!

M. GÉRONTE, *sérieux, mais sans emportement, & les prenant l'un & l'autre par la main.*

Ecoutez. Mes épargnes n'étoient pas pour moi; vous les auriez trouvées un jour; vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie; prenez y garde: si la reconnoissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage.

Angélique & *Valère* profitent aussi de

ne bon moment ; *Dorval* se joint à eux ; à force de larmes & de prières ils viennent à bout d'obtenir de M. *Géronte* son consentement pour le mariage, & cent mille livres de dot.

J'ai oublié, Monsieur, de vous faire remarquer un trait de génie qui a beaucoup contribué au succès de la Pièce. Lorsque *Dorval*, qui est un homme de quarante-cinq ans, va pour sonder les sentimens d'*Angélique*, il commence par lui dire que son oncle songe à la marier. *Monsieur*, lui répond *Angélique*, *oserois-je vous demander le nom du jeune homme* ? Il faut avouer que tout l'esprit, tout les bons mots possibles ne valent pas un trait comme celui-là. Du reste, le dialogue de M. *Goldoni* est très-naturel ; il y a des endroits où le défaut des Italiens se fait sentir, c'est à dire où les scènes sont un peu vuides ; mais, en général, je pense que c'est une des meilleures Comédies qu'on nous ait données depuis très long-temps ; que son succès ne dépend point d'une mode passagère ; qu'elle auroit réussi dans le siécle de *Louis XIV* comme dans celui-ci, & qu'elle produiroit vraisemblable-

ment le même effet, traduite & représentée par les étrangers. Ce que je trouve admirable, Monsieur, c'est que M. *Goldoni*, qui ne réside parmi nous que depuis cinq ou six ans, ait appris le François au point d'écrire dans notre Langue avec tant de naturel & de facilité, & de composer l'ouvrage peut-être le plus difficile dans tout idiome quelconque, une Comédie, dont nos meilleurs écrivains dramatiques se feroient honneur. C'est pourtant ce même homme de mérite qu'un de nos grands Philosophes a traité de *Ravaudeur*, après lui avoir dérobé une de ses meilleures pièces, & donné la copie qu'il en avoit faite comme un original de sa façon. L'ouvrage dont je viens de vous entretenir est dédié à MADAME ADÉLAÏDE, qui protège avec tant de zèle & de discernement les vertus & les Arts. M. *Goldoni*, sans les bontés de cette auguste Princesse, étoit obligé de retourner en Italie; c'est elle qui l'a retenu en France, & vous conviendrez, Monsieur, que ce n'est pas un de ses moindres bienfaits.

Je suis, &c.

A Paris, ce 2 Décembre 1771

LETTRE VI.

Histoire de Saint Maur Abbé de Glanfeuil : par Dom A. J. Ansart, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, & de la Société Littéraire d'Arras ; un volume in-12, d'environ 300 pages ; à Paris chez Edme Libraire rue des Carmes au Collège de Presles.

VOus sçavez, Monsieur, que c'est la sçavante Congrégation, dont S. *Maur* fut le fondateur en France, qui nous a conservé les monumens les plus précieux de la Littérature ancienne. Lorsque, dans les siècles d'ignorance, la guerre & la barbarie eurent mis les Muses en fuite, elles se réfugièrent avec leurs richesses dans les asyles sacrés de S. *Benoît* en Italie & de S. *Maur* dans nos Provinces, d'où on les vit sortir pour éclairer l'Europe, quand

la paix & l'urbanité les ? ‘ ‥nt à reparoître au grand jour. La ... oissance veut donc que le nom ... pagateur de la Règle de S. *Benoît* en deça des Alpes, soit célébré dans les annales littéraires en même temps que la Religion le consacre dans les fastes de l'Eglise. C'est ce que se propose un des plus illustres Religienx de cette Congrégation, déja connu par divers ouvrages qui font autant d'honneur à son esprit qu'à son érudition.

Cette nouvelle *Histoire de S. Maur* est divisée en quatre Articles. Le premier contient *la Vie* du Saint avec quelques notes. Le second traite des *révolutions de Glanfeuil & des différentes translations des reliques du saint Fondateur*. Le 3[e] est une *Relation circonstanciée de la translation de ces mêmes Reliques en l'Abbaye de S. Germain-des-Prés*, suivie d'un Poëme Latin en l'honneur du Saint. Dans le quatrième, on trouve un *Abrégé historique de l'Abbaye de S. Maur des Fossés*, supplément nécessaire à la vie du premier Supérieur des Bénédictins en France.

S. Maur nâquit à Rome l'an 510

d'*Eutich*

d'*Eutiche* qui comptoit parmi ses ancêtres des personnes aussi recommandables par l'éclat de leur naissance que par l'éminence des rangs qu'elles avoient occupés dans l'Empire. Après avoir reçu dans la maison paternelle les plus saintes impressions de la vertu, le jeune *Maur* fut confié au fameux solitaire * de Sublac pour le perfectionner sous sa conduite dans la carrière de la perfection évangélique. Le jeune Néophyte, soutenu par les lumières & les exemples de son maître, surpassa bientôt les espérances qu'il en avoit conçues, au point que son Instituteur voulut partager avec lui, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, le gouvernement du Monastère.

* Saint *Benoît*. Sublac est une ville d'Italie dans la Campagne de Rome, près de Téverone, vers les frontières du Royaume de Naples. Il y a un château bâti à l'antique, avec un Abbaïe dédiée à Ste *Scholastique*. L'Abbé est Seigneur spirituel & temporel. Il faut encore monter un mille pour arriver à la Grotte de Saint *Benoît*. On y montre un bâton haut de six pieds, qu'on dit être la mesure de la taille de S. *Benoît*.

Parmi les disciples de S. *Benoît*, il y en avoit un que le mérite de ce Saint irritoit. Il s'appelloit *Florent*. Il ne laissoit échapper aucune occasion d'obscurcir l'éclat des vertus dont son cœur étoit blessé. Tous les jours il dressoit de nouveaux piéges au saint Patriarche. » Désespéré de les voir sans succès, il » conçut le dessein le plus abominable » que l'Ange des Ténèbres puisse suggérer aux ames atroces qu'il inspire. » Ce malheureux offrit au Saint un pain » empoisonné. *Benoît* le reçut. Mais » Dieu, qui veille à la conservation » de ses Saints, lui découvrit le danger, » & fit emporter le pain par un cor» beau, qui venoit tous les jours pren» dre sa nourriture dans les mains du » Patriarche. *Florent*, trompé dans l'es» pérance d'attenter aux jours du Père, » conspira contre la vie spirituelle des » enfans. L'Italie étoit pleine alors de » Courtisannes effrontées, qui, non » contentes de corrompre les mœurs de » la jeunesse, s'efforçoient de pénétrer » dans les Monastères qu'elles ne » voyoient qu'avec douleur se multiplier » de toutes parts. *Florent* imagina de

» faire paroître devant les Solitaires sept
» de ces femmes libertines ; il les intro-
» duisit toutes nues dans le jardin, & leur
» recommanda de mettre en œuvre tous
» leurs charmes pour ébranler la vertu
» des Cénobites. » Mais ils résistèrent
à cette dangereuse tentation. Saint *Benoît*, croyant que son absence arrêteroit les criminels efforts de *Florent*, quitta le séjour de Sublac, & le scélerat triomphoit de la fuite du Saint ; sa joie ne fut pas de longue durée. Comme il se promenoit sur une galerie de la maison, elle s'écroula & l'écrasa sous ses ruines. A peine Saint *Benoît* étoit-il alors à trois lieues de Sublac ; *Maur* écrivit à son maître qu'il pouvoit revenir. Mais celui-ci continua sa route vers le Mont-Cassin *, où il fit venir *Maur*, & fonda, de concert avec lui, un Monastère dont la réputation s'étendit bientôt dans tout le Monde Chrétien.

Innocent, Evêque du Mans, édifié du récit des vertus des nouveaux Cénobites, en voulut établir dans son Dio-

* Il est situé au Royaume de Naples dans la Province de l'Abruzze ; il a une lieue de hauteur.

ceinturon militaire & des autres habillemens du ſiécle pour prendre ceux de la Religion. *Théodebert* lui coupa lui-même les cheveux ; le Roi mangea au réfectoire ; il enrichit le Monaſtère & lui fit préſent d'ornemens précieux pour le ſervice Divin.

Saint *Maur*, accablé d'années & conſumé de travaux, après 38 ans d'adminiſtration, ſe démit de la ſupériorité en faveur de *Bertoul*, fils de *Flore*, qui avoit été élevé dès ſa plus tendre enfance dans le Monaſtère. La peſte qui ravageoit l'Anjou ayant pénétré juſqu'à Glanfeuil, le Saint eut la douleur de voir cent ſeize de ſes Religieux enlevés par ce terrible fléau. Peu de temps après Saint *Maur* ſe ſentit attaqué d'un violent mal de côté, qui l'avertit que ſa fin n'étoit pas éloignée ; il mourut le 14 Janvier de l'an 584, âgé de 72 ans. *Bertoul* enterra le corps du Saint ; il enferma dans le tombeau quelques reliques que S. *Maur* avoit reçues de S. *Benoît* en partant du Mont Caſſin, avec une inſcription qui faiſoit connoître que le corps étoit celui de Saint *Maur*.

Rien ne paroiſſoit plus ſolide que l'établiſſement de Glanfeuil ; mais environ

deux cens ans après sa fondation, le Comte *Gaïdulfe*, natif de Ravenne, ayant reçu cette Abbaïe du Roi *Pepin* pour récompense des services qu'il lui avoit rendus dans la guerre contre *Astolphe*, Roi des Lombards, en fit bientôt un lieu de scandale & de prostitution. Il persécuta les Solitaires avec tant de violence, qu'ils furent obligés d'abandonner Glanfeuil. Quatorze d'entr'eux qui y étoient restés se virent privés de tout secours. Ce tyran avoit la cruauté de leur refuser la plus légère aumône. Une disette aussi affreuse les mit dans l'impuissance absolue de garder la Règle. Ils quittèrent l'habit de l'Ordre & prirent celui de Chanoines. *Gaïdulfe* saisit ce prétexte pour les chasser; il mit à leur place cinq Clercs de basse extraction ou d'une conduite équivoque; il ruina les édifices & rasa les fondemens, sans épargner le Sanctuaire; il brûla ou jetta dans la Loire les chartres qui contenoient les donations faites à l'Abbaïe. Ce ne fut que bien des années après que Glanfeuil sortit de ses ruines; la paix & la piété y rentrèrent avec les Religieux. Vers l'an 840 *Gauzelin* en étoit Abbé;

il rendit aux reliques de S. *Maur* l'honneur qui leur étoit dû. Il leva le corps de terre & le mit dans une châsse. On trouva dans la tombe la boîte où étoit l'inscription de *Bertoul* avec les reliques enterrées à côté du Saint.

Après différentes translations de celles de Saint *Maur*, dont on trouve les causes & le détail dans la troisiéme Partie de cette Histoire, elles furent enfin déposées à l'Abbaïe de Saint Germain des Prés. Le jour de la céremonie fut fixé au Dimanche 30 Août 1750. La procession sortit de l'Abbaye sur les deux heures après midi ; la marche étoit précédée par une compaguie du Guet à pied ; les Prémontrés & les Augustins du fauxbourg Saint-Germain, attirés à cette fête par leur vénération pour S. *Maur* & leur attachement pour la Congrégation, étoient à la tête de la procession. Cent Bénédictins en habit de Chœur & rangés sur deux lignes parallèles, suivoient ces deux Communautés. L'on voyoit ensuite 60 autres Religieux du même ordre revêtus d'ornemens dont le goût & la richesse offroient aux yeux un spectacle majestueux.

Le T. R. P. Dom *Laneau*, Général de la Congrégation, marchoit à son rang, assisté de Diacres & de sous-Diacres. La marche étoit fermée par les Officiers de la Justice de l'Abbaye en habits de cérémonie, par les Suisses de S. A. Sérénissime Monseigneur le Comte de Clermont, Abbé de Saint-Germain-des-Prés, & par une compagnie du Guet à pied. On arriva en cet ordre à la chapelle de l'Archevêché, où la châsse du Saint étoit déposée; le T. R. P. Dom *Laneau* l'ayant reçue des mains de M. l'Archevêque, ce Général lui en témoigna sa reconnoissance par un discours touchant auquel M. l'Archevêque répondit avec cette noblesse & cette onction qui peignent si bien le cœur & l'esprit de Cet illustre Prélat. Chargés de ce riche présent, les Religieux retournèrent dans le même ordre à l'Abbaye. Le soir, on alluma un feu de joie, & on illumina la façade extérieure de l'Abbaye. On dressa un autel de marbre précieux, dont les compartimens font un bel effet; les jointures sont faites avec art, ornées de sculptures & de moulures exécutées avec intelligence.

On fit venir de Tonnerre une très belle pierre ; elle a été sculptée par M. Pigalle, un de nos plus grands artistes. Transporté de reconnoissance pour la couronne de gloire qui lui est offerte, S. *Maur* la reçoit de S. *Benoît* qui est placé dans son apothéose. La peinture est de *Restout.* S. *Maur* est appuyé sur un Ange qui tient en ses mains les attributs de la dignité abbatiale ; la châsse est sur l'autel avec des portes brisées pour l'ouvrir aux grandes fêtes.

Je ne m'étendrai point, Monsieur, sur la quatrième partie de l'ouvrage de Dom *Ansart ;* c'est un *Abrégé Historique de l'Abbaye de Saint-Maur-des Fossés*, qui, dès l'année 868 étoit en possession des Reliques du disciple de S. *Benoît.* Cet *Abrégé Historique* vous intéressera, Monsieur, par les anecdotes dont il est semé & par le détail curieux de quelques Antiquités Ecclésiastiques & autres.

Ce nouvel ouvrage de Dom *Ansart* est digne d'éloges. On en doit sans doute à la multiplicité, à la sagacité & au succès de ses recherches ; mais ce qui ne manquera pas de lui faire accorder un

tribut d'estime rarement mérité, c'est la méthode avec laquelle il expose le fruit de ses veilles & de ses études les plus laborieuses. On est surpris de trouver tant de clarté, d'ordre & de briéveté dans cette histoire dont il a fallu tirer les traits principaux des ténèbres de l'antiquité, ou les dégager des préjugés & des ombres de l'ignorance. Un compilateur vulgaire auroit jetté confusément toutes ses connoissances dans un énorme *in folio* qu'on abandonne à la poussière. Le vrai Savant, qui unit le goût à l'érudition, sçait élaguer les traits épisodiques ou inutiles; il se donne la peine d'arranger & de combiner dans le cabinet, de façon à ne présenter au lecteur que le nécessaire joint à l'agrément. Ce talent est celui de Dom *Ansart*. De toutes les vies que nous avons de Saint *Maur* (& l'on en compte six ou sept imprimées), celle dont je viens de vous rendre compte, est la seule que vous lirez avec plaisir, quoiqu'assurément le goût du siècle & peut être le vôtre, ne soient pas bien vifs pour des ouvrages de ce genre. L'auteur l'a dédiée à un de ces hommes rares, dont

le mérite éclate au dehors, quelques peines qu'ils se donnent pour l'ensevelir dans l'ombre de la retraite : c'est le T. R. P. Dom *Boudier de Soubresault*, Général des Bénédictins de la Congrégation de S. *Maur*, qui, par les lumières de son esprit, par sa piété solide, par le talent de l'administration, est bien digne d'être à la tête du Corps Religieux le plus sçavant, le plus vertueux & le plus utile qu'il y ait actuellement en France. Dom *Ansart* nous apprend dans son Epitre dédicatoire, que Dom *Boudier*, sorti de l'ancienne & illustre Maison de *Saule* dans le Cotentin, compte parmi ses ancêtres des Evêques, des Militaires, des Magistrats qui se sont distingués dans ces différentes classes; comme aussi des hommes de Lettres, entr'autres *René Boudier* qui est très-connu sur notre Parnasse. Il nâquit à Alençon en 1634, & mourut à Mantes en 1723 dans la quatre vingt-dixième année de son âge. Ce n'étoit pas un ignorant comme la plupart de nos faiseurs de vers. Au talent de la poësie, il joignoit une grande connoissance du Grec, du Latin, de l'Histoire ancienne

& moderne, des Médailles, &c. Il s'est peint lui-même dans cette Epitaphe qu'il se composa :

J'étois Gentilhomme Normand,
D'une ancienne & pauvre Noblesse ;
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le Livre à la main,
J'étois plus sérieux que triste ;
Moins François que Grec & Romain,
Antiquaire, Archimédailliste ;
J'étois Poëte, Historien,
Et maintenant je ne suis rien.

Lettre sur Ce qui plaît. *Adressée à l'auteur de ces Feuilles.*

Omnis Aristippum decuit status & color & res.

MONSIEUR,

Je crois vous faire plaisir, ainsi qu'à vos lecteurs, en vous envoyant cette lettre. Je ne vous cacherai pas la source d'où je l'ai tirée ; c'est du *Rambler* (*Cou-*

reur ou *Rodeur*) ouvrage Anglois dans le goût du *Spectateur*. Elle n'a jamais été traduite, & m'a paru digne de l'être.

Ceux qui se croient en état d'instruire les autres hommes, ne considérant pas, pour l'ordinaire, que la vie humaine se consume presqu'entière dans de petits événemens, des conversations légères, des occupations frivoles & des amusemens passagers, ne s'attachent qu'à recommander les vertus les plus austères & les plus difficiles à pratiquer; il semble qu'ils dédaignent de faire attention à ces petites affections, à ces qualités secondaires, qui tirent leur importance de ce qu'elles reviennent fréquemment, & qui, quoique négligées par les Spéculatifs, parce qu'elles ne produisent pas des faits historiques & des actions qui étonnent, exercent cependant sans cesse leur influence sur nous, & rendent la vie plus douce ou plus amère en s'y mêlant d'une manière imperceptible. Elles agissent sans qu'on les voie ou qu'on y fasse attention; comme le changement d'air fortifie ou altère notre santé; quoique

nous le respirions sans y prendre garde, & que nous ne connoissions les particules dont il est impregné que par leurs bons ou leurs mauvais effets.

Vous nous avez souvent montré que vous connoissiez l'influence & le prix de ces qualités subalternes ; mais vous avez oublié ou négligé de recommander aux hommes la *bonne humeur*, quoiqu'un moment de réflexion eût dû vous apprendre qu'on peut appeller le *baume de la vie* une qualité qui embellit les plaisirs, & qui en est elle-même une source féconde. Sans la *bonne humeur*, la vertu peut se faire respecter par sa dignité, & étonner par son éclat ; mais elle ne pourra être vue qu'à une certaine distance ; elle ne se fera ni des amis, ni des imitateurs.

On peut définir la *bonne humeur*, une habitude de plaisir, un air continuel de satisfaction dans l'extérieur, une aisance dans l'abord, & une affabilité dans l'accueil. C'est un état à-peu-près semblable à celui qu'éprouve un homme lorsque des premiers transports de plaisir sont calmés, & que ses pen-

ſées n'ont d'autre mouvement que celui qui réſulte des douces impreſſions qu'il vient de recevoir, & qui continuent à ſe faire ſentir agréablement à l'ame, mais avec beaucoup moins de vivacité. La *bonne humeur* tient le milieu entre la gaîté & l'état d'indifférence; elle reſſemble encore à l'état que l'on éprouve lorſqu'on réfléchit ſur la ſatisfaction que reſſent une perſonne pour qui l'on s'intéreſſe.

Bien des gens s'imaginent que, lorſqu'ils veulent plaire, ils doivent être fort joyeux, & montrer la joie de leur ame par des plaiſanteries continuelles, par des éclats de rire, & s'abſtenir avec ſoin de toute réflexion propre à diminuer la gaîté. Cependant, quoique ces gens-là puiſſent d'abord être goûtés & s'attirer l'admiration & les applaudiſſemens, rarement plaiſent-ils long-temps; mais l'on revient vers ceux qui ſont de *bonne humeur* comme les yeux ſe portent quelquefois avec plaiſir ſur une éminence que les rayons du ſoleil éclairent, mais ſe retournent bientôt ſur la verdure & les fleurs.

La gaîté est à la *bonne humeur* ce qu'est une odeur forte, qui fait plaisir un instant, à une odeur douce qu'on ne se lasse point de respirer; l'une affoiblit les esprits, l'autre les récrée & les fortifie. La gaîté fait quelquefois de la peine à ceux qui en sont les témoins, parce qu'ils ne peuvent pas se monter sur ce ton; la *bonne humeur* plaît toujours parce qu'elle n'offense jamais.

Tout le monde convient que le moyen le plus sûr de plaire aux hommes, est de leur persuader qu'ils nous plaisent eux mêmes, de les mettre à leur aise avec nous, & d'écarter tout air de supériorité. On voit beaucoup de gens, qui, n'ayant que ce seul talent, sont comblés de caresses & recherchés dans toutes les compagnies; sans avoir des qualités éminentes, ils sont les favoris de l'un & de l'autre sexe; ils sont assurés de se faire des amis dans tous les états, parce qu'ils savent donner à chaque homme une opinion avantageuse de lui-même. Les favoris du monde sont tels pour l'ordinaire qu'ils n'exci-

tent ni jalousie, ni crainte; on ne les regarde pas comme des hommes qui visent à une grande réputation, mais qui se contentent d'avoir des qualités ordinaires, & qui cherchent à se concilier la faveur des gens plutôt que leur estime; aussi dans les assemblées & les sociétés, s'il entre quelqu'un de ces hommes-là, la joie se peint sur tous les visages, on ne voit que des salutations, chacun se félicite de son arrivée comme de celle d'un homme à qui l'on est assuré de plaire, avec qui l'on peut compter de s'amuser, si l'on n'a pas d'autres connoissances, qui met les gens à leur aise, qui écoute une raillerie sans la critiquer, une histoire sans interrompre & sans contredire, qui est bien avec tous les esprits, & qui cède à tous ceux qui entrent en dispute avec lui.

Il y a bien des gens que la vanité porte à se lier avec des personnes dont ils ne peuvent pas craindre des mortifications. Il y a aussi des temps où des Sages & des Savans veulent recevoir des éloges sans se donner la peine de

les méritet ; où les plus grands génies veulent bien descendre, & les ames les plus actives rester dans le repos ; c'est pour cela qu'ils ont des jours & des heures marquées où ils se trouvent avec des gens qu'ils peuvent entretenir sans prendre aucune peine, qui les tirent de la solitude sans les obliger à faire attention à leurs discours & à être sur leurs gardes. Nous avons du penchant à aimer ceux de qui nous n'avons rien à craindre ; & tout homme qui sait nous supporter dans quelque situation que nous soyions, & nous engager à nous mettre à notre aise, ne tardera pas à être préféré dans notre cœur à ceux dont le savoir nous rabaisse à nos yeux, dont l'esprit demande une attention continuelle de notre part, & auprès desquels nous perdons toute notre importance.

On raconte que le Prince *Henri* dit en voyant *Falstaff* étendu sur la terre, qu'on auroit dû *épargner le meilleur des hommes*. Il connoissoit bien tous les vices & toutes les folies de cet homme qu'il regrettoit ; mais, tandis que la vérité le

forçoit à rendre juſtice à ſes bonnes qualités, ſa tendreſſe ne put être retenue au ſouvenir de *Falſtaff*, ce cher compagnon, avec lequel il avoit paſſé tant de jours dans des voluptés de tout genre, qui n'avoit cherché qu'à faire naître des plaiſirs dont il n'étoit point envieux; il le regrettoit en le mépriſant.

Vous direz peut-être que ces exemples de gens diſtingués par leur *bonne humeur*, ne confirment guères la vérité des éloges que j'ai donnés à cette qualité. Cependant rien ne montre mieux ſon prix, que de penſer qu'elle ſert de recommandation à ceux qui n'ont pas d'autres qualités, qu'elle attire les regards, même ſur les ſots, & qu'elle donne des amis à ceux qui n'en méritent pas.

La *bonne humeur* perd cependant généralement de ſon prix, à cauſe du caractère de ceux chez leſquels elle ſe trouve; comme elle eſt regardée comme une qualité ordinaire & que l'on acquiert à bon marché, nous voyons qu'elle eſt négligée par des hommes qui, doués de quali-

tés éminentes, diſtingués par leurs talens & par leur ſcience, s'imaginant qu'ils ont acquis le droit de s'amuſer aux dépens des autres, en exigent de la complaiſance ſans en avoir eux-mêmes. C'eſt par des erreurs de ce genre que preſque tous ceux qui ont droit à l'eſtime & à la conſidération, font valoir leurs prétentions ſans avoir le moindre égard poor les autres. Mon intérêt particulier & mon zèle pour le bonheur du genre humain, me font deſirer de diſſiper cette erreur groſſiere; car j'ai un ami qui, parce qu'il connoît ſa fidélité, ſon ſçavoir & l'utilité dont il peut être, ne met jamais à leur aiſe ſes amis, eſt ſans ceſſe ſur la réſerve, morne, triſte, ſilentieux. J'ai une femme dont la beauté me frappa d'abord, dont l'eſprit acheva de me ſéduire, qui maintenant ſe ſert de ſa beauté comme d'un titre pour me tyranniſer, & de ſon eſprit pour juſtifier ſa méchanceté.

Certainement rien n'eſt moins raiſonnable que de ne vouloir pas plaire lorſque l'on ſent qu'on le peut, & que de chercher à ſe rendre maître de l'eſprit

des autres par un air tyrannique plutôt que par la douceur & la complaisance. Celui qui desire le bonheur des autres hommes, aura une vertu de facile abord, si je puis parler ainsi, une vertu aimable & qui invite à l'imitation; & celui qui consulte son intérêt personnel, qui fait attention aux besoins de l'homme & aux secours qu'il peut en desirer, aimera mieux se voir environné de gens dont il a le cœur, que de personnes qui l'admirent ou qui sollicitent des faveurs; car l'admiration cesse avec la nouveauté, & l'intérêt parvenu à ses fins, se retire. Un homme d'un grand mérite, mais qui manque de ces qualités aimables qui gagnent les cœurs, ressemble à ces montagnes qui renferment des mines d'or, & que l'on ne fréquente que jusqu'à ce que ces mines soient épuisées.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, en vous priant d'insérer cette Lettre dans votre Journal, Votre, &c, &c.

PHILOMIDES.

Magaſin du Sieur Compigné.

Les perſonnes qui recherchent dans les Arts le piquant de la nouveauté, trouveront dans tout le cours de l'année, mais particulièrement dans la circonſtance actuelle des Etrennes, de quoi ſatisfaire leur goût & leurs fantaiſies chez le ſieur *Compigné*, cet Artiſte inépuiſable en inventions utiles & riantes. Si vous viſitez ſa Fabrique, Monſieur, vous y verrez des boîtes d'une forme neuve & agréable ; elles imitent parfaitement les pierres fines, telles que les émeraudes, les rubis, les turquoiſes, les topaſes, &c : toutes ces couleurs ſont tranſparentes, & laiſſent voir les plus beaux deſſins que le Tour puiſſe produire. Il en eſt d'enrichies de Païſages, de Marines, d'Architectures, &c, exécutés auſſi par le Tour, & qui n'ont d'autre glace que le vernis, que l'on pourroit prendre pour de l'émail par ſa dureté & par la beauté de ſon poli. Pluſieurs de ces boîtes ſont garnies en or ou en vermeil ſolide. Elles peuvent recevoir des médaillons ou des portraits

peints, qui font un très-bel effet. Il y en a de toutes grandeurs au choix des curieux, &c, ce qui mérite sur-tout attention, c'est que le prix n'effarouchera point les acquéreurs.

Je ne n'entrerai pas, Monsieur, dans le détail de toutes les boîtes, des bonbonnières, en écaille, en carton, garnies ou non garnies, ni des étuis, des souvenirs & mille autres ouvrages de Tabletterie dont le magasin du Sieur *Compigné* est considérablement augmenté cette année. Ceux qui voudront faire mettre des portraits de famille ou autres sur des boîtes, de quelqu'espèce qu'ils le desireront, seront très-promptement servis & à très bon compte. La grande collection de tableaux propres à orner des cabinets, que le sieur *de Compigné* a entrepris d'exécuter sur le Tour, est enrichie de quantité de sujets nouveaux & de vues charmantes. Son Magasin est toujours *rue Grenetal, au Roi David*.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Decembre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Histoire Naturelle, Générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome XVII in-4°. Des Oiseaux, Tome II.

CHAQUE volume de l'intéressant ouvrage de M. *de Buffon* est un chef-d'œuvre nouveau de critique, de goût, de peinture, d'éloquence & de morale. Il n'est aucun de ces arts & de ces sciences qui ne lui ait les plus grandes obligations; & lorsque le temps & la postérité élèveront à son génie un monument glorieux dont l'Histoire Naturelle sera la base, tous s'empresseront de le décorer des tributs de

gratitude, & y suspendront une couronne particulière. C'est avec un plaisir bien sensible que je vous annonce, Monsieur, le second volume des Oiseaux. Quelque riches & quelque brillans que soient les tableaux répandus dans le premier, vous en trouverez dans celui-ci qui ne leur cèdent ni en ordonnance ni en agrément. Le fond en est dessiné avec la sagacité d'un esprit observateur qui approche toujours plus près du sanctuaire mystérieux de la Nature, & en rapporte des idées pures & démontrées; la composition décèle le talent rare de saisir d'un coup d'œil tous les rapports & les analogies, & de les distribuer avec ce goût & cette intelligence qui caractérisent les grands maîtres. Le coloris enfin est celui de la Nature même, celui qu'*Aristote* ne connut jamais, que *Pline* répandit avec trop de profusion, au point de lui sacrifier des détails plus importans, & que M. *de Buffon* employe avec cette sagesse & cette économie qui jusqu'ici n'ont point eu de modèle.

Ce volume présente au lecteur la même analyse & la même marche que

le précédent. La nomenclature exacte, l'anatomie, les mœurs, l'instinct, les facultés, & sur-tout la classe que chaque oiseau doit occuper dans cette famille immense : tels sont les objets dont s'occupe le pinceau du Naturaliste. Vous vous rappellez, Monsieur, d'avoir lu avec bien de la satisfaction & de l'intérêt, à la tête du premier volume, un Discours sur la nature des oiseaux. L'auteur, au commencement de celui-ci, a placé des réfléxions qui peuvent lui servir de supplément, ou qui en font partie.

La première chose, dit M. *de Buffon*, qu'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les Langues & dans tous les temps : c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des Anciens, & de les lier utilement aux découvertes des Modernes, & par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès dans l'Histoire Naturelle. En effet, comment un seul hom-

me, comment une génération entière, & même plusieurs générations de suite pourroient-elles faire l'histoire complette d'un seul animal ? Presque tous les animaux craignent l'homme & le fuyent ; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front leur inspire plus de frayeur que de respect ; ils ne soutiennent point ses regards, ils se défient de ses embuches, ils redoutent ses armes ; ceux mêmes qui pourroient se défendre par la force ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables ; les petits, sûrs de nous échapper par leur petitesse & rendus plus hardis par leur foiblesse même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, & quelquefois même de notre substance sans nous être mieux connus ; & parmi le grand nombre de classes intermédiaires renfermées entre ces deux classes extrêmes, les uns se creusent des retraites souterreines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres se perdent dans le vague des airs, tous dispa-

toissent devant le tyran de la Nature.

Il s'ensuit, comme vous voyez, Monsieur, de ce tableau des mœurs des divers animaux, qu'il est très-difficile d'en faire une description & une histoire achevées. On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux, conserver avec soin leur dépouille extérieure, y joindre leurs squelettes artistement montés, donner à chaque individu son attitude propre & son air naturel : tout cela ne représente que la Nature morte, inanimée, superficielle ; & si quelques Souverains avoient conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science en formant de vastes ménageries, en réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature. La plûpart des animaux, intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes & peu dignes des regards d'un Philosophe pour qui la Na-

ture libre, indépendante, &, si l'on veut, sauvage, est la seule belle Nature.

Cette première conséquence en produit une seconde aussi évidente. Pour connoître les animaux avec quelqu'exactitude, il faut donc les observer dans l'état de sauvage, les suivre jusques dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusques dans ces antres profonds & sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté ; il faut même, en les étudiant, faire ensorte de n'en être point apperçu ; car ici l'œil de l'observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé, & l'altère réellement. Mais, comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont aîlés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, & que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin, il s'ensuit qu'il faut des siécles & beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, & conséquemment pour

éviter la confusion des noms qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses.

M. *de Buffon* commence ce volume par l'histoire & la description de l'Outarde, du Coq, du Dindon, de la Peintade, du Coq de bruyère, de la Gélinotte, de l'Attagas & du Lagopède; après quoi il entreprend celle du Paon, du Faisan, des Hoccos, de la Perdrix, de la Caille, du Pigeon & de la Tourterelle. A la suite de l'histoire de chacun de ces animaux, on trouve celle des diverses espèces qui les partagent dans le même genre, & de ceux qui, par la conformation extérieure, la ressemblance des mœurs ou quelqu'autre rapport, montrent leur affinité avec celui qui est regardé comme la souche primitive ou le chef de la race.

L'article du Coq m'a paru supérieurement traité. Après l'avoir lu on est surpris & honteux, en quelque sorte, d'avoir connu aussi imparfaitement cet oiseau que nous avons chaque jour sous les yeux, & que nous paroissons trop mépriser pour l'étudier attentivement. Mais si le Coq est trop peu connu de la plûpart des hommes, il n'est pas moins

embarrassant pour un Naturaliste méthodique qui ne croit connoître un objet que lorsqu'il a sçu lui trouver une place dans ses classes & dans ses genres ; si prenant les caractères généraux de ses divisions dans le nombre des doigts, il met le Coq au rang des oiseaux qui en ont quatre, que fera-t-il de la Poule à cinq doigts, qui est certainement une Poule, même fort ancienne, puisqu'elle remonte au temps de *Columelle*, qui en parle comme d'une race de distinction. S'il fait du Coq une classe à part, caractérisée par la forme singulière de sa queue, où placera-t-il le Coq sans croupion & par conséquent sans queue, qui n'est pas moins un Coq ? S'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du Coq pattu, qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, & du Coq du Japon qui en a jusqu'aux ongles? Enfin, s'il veut ranger les gallinacés dans la classe des granivores, & que, dans le nombre & la structure de leurs estomachs & de leurs intestins, il voye clairement qu'ils sont destinés à se nourrir

de graines & d'autres matières végétales, comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'ils montrent constamment pour les vers de terre, & même pour toute chair hachée, cuite ou crue. Ces observations naturelles & anatomiques conduisent M. *de Buffon* à une réfléxion bien judicieuse & bien philosophique. » Un » Naturaliste ne conviendra-t-il pas, » s'il est de bonne foi, que les con» jectures que l'on se permet ainsi sur » les intentions de la Nature, & les ef» forts que l'on tente pour renfermer » l'inépuisable varieté de ses ouvra» ges dans les limites étroites d'une » méthode particulière, ne paroissent » être faits que pour donner essor aux » idées vagues & aux petites spécula» tions d'un esprit qui ne peut en conce» voir de grandes, & qui s'éloigne » d'autant plus de la vraie marche de » la Nature & de la connoissance réelle » de ses productions? Ainsi, sans pré» tendre assujettir la nombreuse famille » des oiseaux à une méthode rigou» reuse, ni la renfermer toute entière » dans cette espèce de filet scientifique

» dont, malgré toutes nos précau-
» tions, il s'en échapperont toujours quel-
» ques-uns, nous nous contenterons
» de rapprocher ceux qui nous paroif-
» sent avoir plus de rapport entr'eux,
» & nous tâcherons de les faire con-
» noître par les traits les plus caracté-
» risés de leur conformation intérieure,
» & sur tout par les faits principaux de
» leur histoire. »

Un bon Coq est celui, dit M. *de Buffon*, qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans les mouvemens & toutes les proportions qui annoncent la force. Un Coq ainsi fait n'imprimeroit pas la terreur à un Lion comme on l'a dit & écrit tant de fois; mais il inspireroit un sentiment bien différent à un grand nombre de poules. Cet animal en a beaucoup de soin & même d'inquiétude & de souci; il ne les perd guères de vue, il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène & ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix & par les

différentes expressions de sa mine, on ne peut guères douter qu'il ne leur parle différens langages ; quand il les perd il donne des signes de regrets. Quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune ; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens. S'il se présente un autre Coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu cède le champ de bataille. Quelque véhémens que soient ses appétits, il semble craindre encore beaucoup plus le partage qu'il ne desire la jouissance, &, comme il peut beaucoup, sa jalousie est au moins plus excusable & mieux sentie que celle des autres Sultans ; d'ailleurs, il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préference, & à laquelle il revient presqu'aussi souvent qu'il va vers les autres ; & ce qui paroît prouver que sa jalousie est une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs Coqs dans une basse-cour

ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule. Ce cas doit arriver rarement; le Coq chaponné n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée, & il ne la fait pas souvent entendre; traité durement par les Coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même, & n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir & s'engraisser, voilà désormais ses principales actions & tout ce qu'on peut lui demander.

Dans la production des œufs comme dans toutes celles de la Nature, il paroît souvent des phénomènes que le préjugé & l'ignorance ont attribués longtemps à des causes occultes & magiques, & dont M. *de Buffon* rend raison avec autant de justesse que de solidité. On a vu, dit-il, des œufs à

double coque, d'autres contournés en manière de croissant, ou qui avoient la forme d'une poire, d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète, d'une éclipse, ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée. On en a même vû quelques-uns de lumineux. Ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf & les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvés dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour en conserver l'impression. Il ne seroit pas si aisé, ajoûte M. *de Buffon*, de rendre raison des œufs lumineux. Un Docteur Allemand en a observé de tels qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée par un Coq très-ardent. On ne peut pas honnêtement nier la possibilité du fait; mais, comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer. A l'égard de ces prétendus œufs de Coq qui sont sans jaune & contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent, ce n'est autre chose

dans la vérité que le premier produit d'une poule trop jeune ou le dernier effort d'une poule épuisée par la fécondité même.

Je ne vous dis rien, Mr, de quantité d'oiseaux très curieux dont parle le *Pline* François. Si je vous rendois compte de tout ce que renferme d'intéressant ce second volume des volatiles, cette Lettre n'auroit pas de fin. Je vous transporte tout d'un coup à l'article du Paon. Je ne crois pas qu'il existe un tableau plus noble, plus brillant & plus gracieux que celui que M. *de Buffon* trace de ce bel oiseau. » Si l'empire, dit-il, » appartenoit à la beauté & non à la » force, le Paon seroit, sans contre- » dit, le roi des oiseaux ; il n'en est » point sur qui la Nature ait versé ses » trésors avec plus de profusion : la » taille grande, le port imposant, la » démarche fière, la figure noble, les » proportions du corps élégantes & » sveltes, tout ce qui annonce un état de » distinction lui a été donné; une aigrette » mobile & légère peinte des plus ri- » ches couleurs orne sa tête & l'élève sans » la charger. Son incomparable plu-

» mage semble réunir tout ce qui flatte
» nos yeux dans le coloris tendre &
» frais des plus belles fleurs, tout ce
» qui les éblouit dans les reflets pétil-
» lans des pierreries, tout ce qui les
» étonne dans l'éclat majestueux de
» l'arc-en-ciel : non seulement la Nature
» a réuni sur le plumage du Paon toutes
» les couleurs du ciel & de la terre
» pour en faire le chef-d'œuvre de sa
» magnificence, elle les a encore mê-
» lées, assorties, nuancées, fondues
» de son inimitable pinceau, & en a fait
» un tableau unique où elles tirent de
» leur mêlange avec des nuances plus
» sombres & de leurs oppositions en-
» tr'elles, un nouveau lustre & des effets
» de lumière si sublimes, que notre art ne
» peut ni les imiter ni les décrire.
» Tel paroît à nos yeux le plumage du
» Paon lorsqu'il se promène paisible-
» ment & seul dans un beau jour du
» printemps. Mais si sa femelle vient
» tout-à-coup à paroître, si les feux de
» l'amour se joignant aux secrettes in-
» fluences de la saison, le tirent de
» son repos, lui inspirent une nouvelle
» ardeur & de nouveaux desirs, alors

» toutes ses beautés se multiplient, ses
» yeux s'animent & prennent de l'ex-
» pression, son aigrette s'agite sur sa
» tête & annonce l'émotion intérieure;
» les longues plumes de sa queue dé-
» ployent en se relevant leurs riches-
» ses éblouissantes, sa tête & son cou
» se renversant noblement en arrière,
» se dessinent avec grace sur ce fond
» radieux où la lumière du soleil se
» joue en mille manières, se perd & se
» reproduit sans cesse, & semble pren-
» dre un nouvel éclat plus doux & plus
» moëlleux, de nouvelles couleurs plus
» variées & plus harmonieuses; cha-
» que mouvement de l'oiseau produit
» des milliers de nuances nouvelles,
» des gerbes, des reflets ondoyants &
» fugitifs, sans cesse remplacés par d'au-
» tres reflets & d'autres nuances tou-
» jours diverses & toujours admira-
» bles. Le Paon ne semble alors con-
» noître ses avantages que pour en faire
» hommage à sa compagne qui en est
» privée, & la vivacité que l'ardeur de
» l'amour mêle à son action, ne fait
» qu'ajouter de nouvelles graces à ses
» mouvemens qui sont naturellement

» nobles, fiers & majestueux, & qui,
» dans ces momens, sont accompa-
» gnés d'un murmure énergique &
» sourd qui exprime le desir. »

Le morceau suivant sur l'instinct & & les ruses de la Perdrix dont on trouble la paix domestique & les douceurs qu'elle goûte à élever sa famille naissante, fera plaisir aux Chasseurs, & leur rappellera des instans bien agréables.

» Le mâle qui n'a point pris de part au
» soin de couver les œufs, partage avec
» la mère celui d'élever les petits; ils
» les mènent en commun, les appel-
» lent sans cesse, leur montrent la
» nourriture qui leur convient, & leur
» apprennent à se la procurer en grat-
» tant la terre avec leurs ongles. Il
» n'est pas rare de les trouver accrou-
» pis l'un auprès de l'autre, & cou-
» vrant de leurs aîles leurs petits pous-
» sins dont les têtes sortent de tous
» côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce
» cas le père & la mère se déterminent
» difficilement à partir, & un Chasseur
» qui aime la conservation du gibier,
» se détermine encore plus difficile-
» ment à les troubler dans une fonc-

» tion si intéressante. Mais enfin si un
» chien s'emporte & qu'il les approche
» che de trop près, c'est toujours le
» mâle qui part le premier en poussant
» des cris particuliers, réservés pour
» cette seule circonstance; il ne manque
» que guères de se poser à trente ou
» quarante pas, & on en a vu plusieurs
» fois revenir sur le chien en battant
» des aîles, tant l'amour paternel inspire
» pire de courage aux animaux les
» plus timides! Mais quelquefois il
» inspire encore à ceux-ci une sorte
» de prudence & des moyens combinés
» nés pour sauver leur couvée. On a
» vu le mâle, après s'être présenté,
» prendre la fuite, mais fuir pesamment
» ment & en traînant l'aîle comme
» pour attirer l'ennemi par l'espérance
» d'une proie facile; & fuyant toujours
» assez pour n'être point pris, mais pas
» assez pour décourager le Chasseur, il
» l'écarte de plus en plus de la couvée.
» D'autre côté, la femelle qui part un
» instant après le mâle, s'éloigne beaucoup
» coup plus, & toujours dans une autre
» tre direction. A peine s'est-elle abbatue
» battue qu'elle revient sur le champ

» en courant le long des sillons, & s'ap-
» proche de ses petits qui se sont blottis
» chacun de son côté dans les herbes
» & dans les feuilles ; elle les rassem-
» ble promptement, &, avant que le
» chien qui s'est emporté après le mâle,
» ait eu le temps de revenir, elle les
» a déja emmenés fort loin sans que le
» Chasseur ait entendu le moindre
» bruit.» C'est une remarque assez généralement vraie par rapport aux animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération, est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la Nature, & la Perdrix en est un exemple ; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue & plus courageuse. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères que la mère poursuit souvent & maltraite à grands coups de bec.

Vous lirez, Monsieur avec beaucoup de plaisir l'article du Pigeon ; vous serez enchanté des détails de la république du Colombier, des réflexions dont

l'auteur en assaisonne la peinture, & du coloris dont il l'a revêtu. Je me contente de vous transcrire cet échantillon. « Toutes les espèces de Pigeons
» ont des qualités qui leur sont com-
» munes ; l'amour de la société, l'at-
» tachement à leurs semblables, la
» douceur des mœurs ; la chasteté,
» c'est à-dire, la fidélité réciproque &
» l'amour sans partage du mâle & de
» la femelle, la propreté, le soin de
» soi même qui suppose l'envie de
» plaire, l'art de se donner des graces
» qui le suppose encore plus, les ca-
» resses tendres, les mouvemens doux,
» les baisers timides, qui ne devien-
» nent intimes & pressans qu'au mo-
» ment de jouir ; ce moment même,
» ramené quelques instans après par de
» nouveaux desirs, de nouvelles appro-
» ches également nuancées, également
» senties ; un feu toujours durable,
» un goût toujours constant ; nulle hu-
» meur, nul dégoût, nulle querelle ;
» tout le temps de la vie employé au
» service de l'amour & au soin de ses
» fruits, toutes les fonctions pénibles
» également reparties ; le mâle aimant

» assez pour les partager, & même se
» charger des soins maternels, couvant
» régulièrement à son tour & les œufs
» & les petits pour en épargner la peine
» à sa compagne, pour mettre entre
» elle & lui cette égalité dont dépend
» le bonheur de toute union durable :
» quels modèles pour l'homme, s'il
» pouvoit ou sçavoit les imiter!

La lecture de ce nouveau volume augmentera sans doute en vous, Mr, le desir, l'impatience même de voir paroître les suivans, & de voir notre Littérature s'enrichir d'une Histoire complette de la Nature. Vous applaudirez aux nouveaux honneurs dont un Monarque éclairé & bienfaisant a récompensé les veilles & les fruits d'un talent si supérieur. Cette munificence honore également le Prince & le Sujet; les âges suivans s'en souviendront ; ils désigneront nos jours par cette époque; & comme on dit le siècle d'*Aléxandre*, d'*Aristote* & de *Socrate*, celui de *Vespasien* & de *Pline*, celui de *Louis XIV*, de *Corneille* & de *Racine*, on dira le siècle de *Louis XV*, de *Buffon* & de *Montesquieu*.

Cours de Physique Expérimentale.

M. *Sigaud de la Fond*, Professeur de Mathématiques & Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Université de Paris, Membre de plusieurs Académies, recommencera un Cours de Physique Expérimentale le Mardi sept Janvier prochain mil sept cens soixante-douze à six heures du soir; il le continuera les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine à la même heure. Il prie ceux qui voudront suivre ce Cours de vouloir bien se faire inscrire chez lui d'ici à ce temps. Il est logé rue S. Jacques dans la maison de l'Université, près de S. Yves. La réputation de ce Professeur, son habileté reconnue, les bons ouvrages qu'il nous a donnés sur la Physique, & particulièrement sur l'Electricité, doivent lui procurer un grand nombre d'auditeurs, pour peu qu'on soit curieux de s'instruire de cette partie agréable des Sciences.

Je suis, &c.

A Paris, ce 8 Décembre 1771

LETTRE VIII.

Histoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre ; par M. Gaillard, de l'Académie Françoise & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres ; 3 volumes in-12 d'environ 400 pages chacun ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.

LES Préfaces qui ne contiennent pas des choses essentielles à l'intelligence des Livres qu'elles précèdent, sont des hors-d'œuvre absolument inutiles & déplacés. Mais si un écrivain ne met une Préface à la tête de son ouvrage que comme un cadre isolé, afin de pouvoir le remplir de réflexions & de sentences à perte de vûe, s'il ne cherche qu'à se ménager l'occasion de répandre sa philosophie au dehors, &

de prouver qu'il sçait *penser*, dans ce cas une *Preface* de quarante pages est le comble de la déraison & du mauvais goût. *Les guerres presque continuelles entre la France & l'Angleterre sont la source de l'antipathie qui divise ces deux Nations.* Voilà le texte de la nouvelle production de M. *Gaillard*, & qu'il prouve très-bien dans le cours de son Histoire. *La guerre est inutile ; elle ne sert ni à faire ni à conserver des conquêtes ; il ne faut donc point faire la guerre.* Tel le précis de sa longue *Préface*. Or, dites-moi, Monsieur, le rapport qu'il y a entre l'une & l'autre de ces propositions ? La seconde sert - elle d'introduction à la première ? Répand-t elle un jour nouveau sur le fond de l'ouvrage ? Ou l'auteur a t-il espéré, en rapprochant ces deux idées, de faire tomber pour jamais ce sentiment de rivalité qui subsiste depuis si long temps entre deux Nations puissantes ? Ce seroit une folie qui sûrement n'est point tombée dans l'esprit de M. *Gaillard*, quoique la philosophie moderne se soit souvent imaginé que ses écrits, ses axiomes & ses exclamations en imposeroient

aux Souverains, arrêteroient la fureur de l'épée, enchaîneroient la colère des Rois, les passions des Ministres & le courage d'une noblesse guerrière qui languit à l'ombre du repos.

L'Europe se croit éclairée & l'Europe fait la guerre! Nous nous sommes trop pressés d'applaudir à nos lumières, l'Europe est encore barbare. Ne croyez-vous pas, Monsieur, entendre un Sauvage, qui, plus éclairé que le reste de sa Nation, s'écrie du fond de ses forêts: *O mes concitoyens, ô mes frères, polissez-vous; écoutez moi; car vous êtes encore barbares.* Ce langage fut supportable, utile même dans la bouche d'*Orphée* au commencément du monde; mais un particulier qui le répète dans ce siécle qu'on appelle un siécle de goût, de raison & de lumière par excellence, dans un siécle qui dédaigne les grands hommes & les talens sublimes qu'a produits le précédent: je ne sçais, en vérité, quel nom donner à un pareil enthousiasme. *L'Europe est barbare parce qu'elle fait la guerre!* Il étoit donc barbare ce peuple fameux qui vit les Arts naître sur les bords du Nil, & les recueillit dans son

sein! Elle étoit donc barbare cette République, le modèle de la politesse & du goût, la patrie des *Homères*, des *Pindares*, des *Anacréons*, des *Sophocles*, des *Euripides*, des *Platons*, des *Socrates*! Ces vainqueurs de la terre, ces Dieux du Capitole & du monde, étoient donc barbares malgré leur urbanité, malgré les *Césars*, les *Augustes*, les *Virgiles*, les *Horaces*, les *Cicérons*, &c!

» La politique est juste ou injuste. » Injuste, elle veut conquérir, juste, » elle veut conserver. S'il ne s'agissoit » que de conquérir ou de conserver pour » le moment, il faudroit bien que la » guerre remplît l'un ou l'autre objet; » mais on veut s'assûrer une posses» sion paisible, & voilà l'objet que » la guerre ne remplit jamais. » L'auteur a raison de s'élever contre la fureur des conquêtes & la gloire destructive des conquérans. *Aléxandre* aux yeux d'un homme qui pense est un fléau terrible. Mais prétendre que la guerre est inutile pour conserver des conquêtes justes & repousser l'ennemi loin de la frontière, c'est une proposition peu ju-

dicieuse & démentie par l'expérience. Sans remonter si haut, que M. *Gaillard* le demande à ces redoutables Hollandois, qui, lassés de la tyrannie de la Cour de Madrid, ont brisé l'étendard de l'Espagne, ont écrasé ses armes, se sont érigés en Souverains, & qui en combattant tout à la fois contre la fureur de la mer & la rage de leurs anciens maîtres, disoient à l'une : *tu ne passeras pas cette digue*, & aux autres, *vous n'approcherez plus de nos foyers*. Qu'il le demande à ces braves Helvétiens qui révoltés du despotisme dont on les accabloit, se sont liés par un acte de confédération inviolable, &, rassemblés par le désespoir & la vengeance, ont renversé les bataillons ennemis, dissipé les forces étrangères, &, cantonnés dans leurs montages, goûtent depuis tant de siécles les douceurs de la liberté. L'auteur prétendroit-il que les succès sont momentanées, qu'il peut arriver un temps où des Généraux moins habiles seront moins heureux ; cela peut être ; mais en conclure qu'il est inutile actuellement de se défendre, que la guerre ne peut conserver des conquêtes justes, & qu'en toute

hypothèse la guerre est inutile, ce seroit une extravagance que je n'ose mettre sur le compte de la Philosophie du jour, quelque mauvaise idée que j'en aye.

L'*Introduction* qui suit la *Préface* m'a paru très-utile, bien vue, nécessaire même pour lire avec fruit la suite de l'ouvrage. C'est un précis rapide de la formation du Royaume d'Angleterre & de celui de France. L'auteur y enchaîne les évènemens principaux célébrés dans les fastes des deux Nations; il y fait remarquer le commencement & les progrès de la Religion, des mœurs & de la civilisation : c'est le portique de l'édifice qu'il se propose d'élever, & cette première pièce est bien dessinée; je suis fâché cependant qu'on y trouve cette phrase aussi fausse qu'elle est peu philosophique. *Tacite prétend qu'en Angleterre le Soleil ne s'y lève & ne s'y couche point comme dans les autres contrées.... Ses idées géographiques & astronomiques sont d'une bisarrerie capable de décréditer son récit jusques sur les affaires politiques & militaires.* Les connoissances astronomiques sont les fruits de

l'expérience & du temps ; les autres sont celles du Génie, & celui-ci est de tous les siécles.

Enfin l'auteur entre sérieusement en matiére. » La rivalité de la France &
» de l'Angleterre ne regarde ni les Sa-
» xons, ni les Bretons ; elle est née des
» ravages & des succès des Normands...
» Le souvenir de tant de maux qu'ils
» avoient faits à la France, l'aspect de
» tant de ruines qui déposoient encore
» de leur fureur, & plus que tout cela
» cette riche Province qu'on voyoit en-
» tre leurs mains avec tant de regret
» & de dépit, étoient des levains de
» haine qui fermentoient dans les
» cœurs François. Quoique les *cris* de
» la France désolée eussent forcé
» *Charles le Simple* à ce sacrifice, les
» *cris* de la France s'élevoient contre
» lui pour l'avoir fait, & cette cession
» de la Normandie ne contribua pas
» moins que les autres disgraces de ce
» regne à faire donner au malheureux
» *Charles* ce titre de *Simple* que les
» mœurs de ce siècle rendoient déja
» injurieux. Les Normands de leur
» côté étoient bien avertis de compter

» peu sur une alliance qu'avoit fait sa
» nécessité. » *Guillaume le Conquérant*, un de leurs Ducs, devenu Roi d'Angleterre, excita la jalousie du Monarque François : ils étoient sur le point de se battre quand la mort enleva *Guillaume* ; mais la rivalité nationale se maintint ; les François détestoient des étrangers, maîtres d'une des plus belles Provinces du royaume, & les Ducs de Normandie, devenus Roi d'Angleterre, cherchoient à se maintenir dans leur conquête. Il y eut en Normandie de fréquentes batailles, qui, sans rien décider, servirent à fomenter & à nourrir un sentiment déja bien enraciné. Comme les Normands firent de grands établissemens en Angleterre, & que leurs Ducs combattoient nos Rois à la tête d'une armée composée d'Anglois & de Normands, les François s'accoûtumèrent à ne plus distinguer ces deux peuples, & leur haine ne vit plus dans leurs rivaux que des Anglois. Le temps & les querelles presque continuelles ne firent qu'accroître la rivalité ; nos ancêtres ne voyoient dans leurs voisins que des usurpateurs prêts à s'étendre à

leurs dépens, & les Anglo-Normands les considéroient comme des guerriers dont ils avoient tout à craindre.

Les armes de *Philippe Auguste* enlevèrent enfin la Normandie aux Rois d'Angleterre. Saint *Louis*, par le Traité d'Abbeville, rendit le Limousin, le Périgord, le Querci, la Saintonge & l'Agénois, à la charge d'hommage-lige, & l'Angleterre renonça aux Provinces de Normandie, d'Anjou, du Maine & de la Touraine. Ces sortes de Traités étoient le fruit des circonstances, & ne changeoient point les impressions nationales. Toute la race masculine de *Philippe le Bel* étant éteinte en France, la couronne, selon nos loix, passoit à *Philippe de Valois*, fils aîné de *Charles de Valois*. *Edouard III* la réclama comme petit-fils de *Philippe le Bel* par sa mère. Ici commence la seconde époque de la rivalité entre la France & l'Angleterre, & c'est le terme de l'ouvrage qui finit sans développer les évènemens de cette seconde époque. Je vous invite, Monsieur, à lire la suite & l'enchaînement de ceux qui entrent dans la première. Vous serez, en général, très-content

de la manière dont l'auteur traite son objet, & de l'exposition qu'il fait des germes & des progrès de la rivalité. Cependant il feroit à desirer qu'il se fût moins étendu sur les traits des annales Angloises ou Normandes qui ne sont qu'épisodes, & qui ne vont point au but. Ce défaut prouve du moins un homme instruit, un auteur versé dans la connoissance des monumens de la Nation, & qui en possède les antiquités les plus secrettes. Vous trouverez d'ailleurs, Monsieur, dans le cours de l'ouvrage, des anecdotes trop négligées, & qui vous intéresseront. . .

Le portrait que l'auteur trace de S. *Louis* est tout à la fois un des tableaux les plus achevés & un des panégyriques les plus complets de ce grand Prince ; & de tous les Discours que l'Académie fait prononcer en son honneur, je ne crois pas qu'aucun donne une idée plus haute & plus juste de l'illustre élève de *Blanche de Castille*. » Malgré quel-
» ques légers défauts, ou plutôt mal-
» gré des fautes ou des erreurs dont le
» principe même est vertueux (les Croi-
» sades) quel Roi peut-on lui compa-

» ter ? Quel nom plus respectable la
» Religion peut-elle opposer à ceux qui
» voudroient la croire peu compatible,
» soit avec la grandeur Royale, soit
» avec la grandeur personnelle. Quels
» droits ou quels soins du trône les
» soins de la piété lui ont-ils fait né-
» gliger ? Où trouve-t-on ailleurs ce
» mêlange de justice & de clémence,
» de tendresse & de vertu, d'indul-
» gence & de fermeté, cet amour de
» la paix & ces talens pour la guerre,
» ce désintéressement politique, cette
» sensibilité courageuse, cette bienfai-
» sance éclairée, cette majesté si douce
» & si paternelle, ces grandes vues du
» bien public & ces détails de charité
» particulière, ce calme de la raison &
» cette chaleur du sentiment ? Sage,
» heureux, quoique sensible, son ame
» fut exercée & remplie par des atta-
» chemens toujours légitimes, & *tous*
» *ses penchans furent des devoirs*. Quel
» fils, quel frère, quel mari, quel
» père, quel Roi ! Combien il aima,
» combien il fut aimé ! Père du peuple,
» ami des hommes, il remplit dans
» toute leur étendue ces deux grands

» caractères ; il satisfit pleinement à la
» nature & à la gloire. Sa vie publique
» nous offre d'illustres victoires rem-
» portées malgré lui sur des ennemis
» qu'il plaignoit, la paix donnée aux
» Nations, de grandes haines assou-
» pies, de grandes rivalités suspen-
» dues, des établissemens qui font
» époque dans l'histoire de la lé-
» gislation. Sa vie privée est pleine de
» détails aimables & attendrissans. Son
» mariage avec *Marguerite de Provence*
» fut l'union de deux ames célestes :
» mêmes inclinations, mêmes vertus,
» tendresse égale, épanchemens réci-
» proques ; elle le suivit au de là des
» mers ; elle fut sa consolatrice dans la
» captivité ; il la consultoit sur les af-
» faires les plus importantes sans qu'elle
» prétendît à cet honneur. *Je le dois*,
» dit il à des gens assez injustes pour
» s'en étonner, *elle est Ma Dame & ma*
» *compagne.* »

Il s'en faut bien que M. *Gaillard* jette un coup d'œil aussi favorable sur Saint *Thomas de Cantorbéri* ; celui-ci n'est à ses yeux qu'un fanatique, une imagination exaltée, un ambitieux qui

voulut que le trône s'abaissât devant l'autel, un sujet punissable, en un mot. Voyez vous-même, Monsieur, à la fin du premier volume sa façon de s'exprimer là dessus, aussi bien que sur le martyre de Saint *Edouard*. Ce qui me paroît bien plaisant, c'est que l'auteur prétend s'appuyer de *Bossuet* en maltraitant S. *Thomas de Cantorbéri*; il cite le texte de cet illustre Prélat; il marque en caractères italiques les mots qu'il croit favorables à son sentiment. Lisez, Monsieur, & jugez. M. *Gaillard* a soin d'avertir au commencement de son ouvrage qu'il ne faut pas s'en rapporter au témoignage des écrivains Anglois Protestans sur les Saints que l'Eglise révère; je rends le même service au lecteur, en l'avertissant qu'il faut toujours se défier du jugement que les Philosophes portent des Saints, de la Religion, & de tout ce qui y a rapport.

M. *Gaillard* déchire aussi la mémoire de l'illustre & malheureux *Enguerrand de Marigni*. Il n'est en cela que l'écho de *Mézerai* & de quelques autres écrivains prévenus ou mal instruits. Vous

vous rappellez, Monſieur, le Mémoire juſtificatif dont je vous rendois compte en dernier lieu, & qui met au plus grand jour la gloire, les talens, les vues patriotiques & l'innocence d'un des plus grands Miniſtres à qui nos Rois aient confié les rênes de l'adminiſtration publique.

La priſon, le traitement barbare & le ſupplice cruel d'*Edouard II*, Roi d'Angleterre, eſt une des plus odieuſes époques des annales de ce Royaume, ſur-tout ſi l'on fait attention que l'auteur de ſes infortunes fut la Reine ſon épouſe, qui, abuſant de la foibleſſe de ſon caractère, & vivant publiquement avec *Mortemert* ſon amant, fit enfermer ce Prince pour regner & jouir impunément. » On voulut qu'il confirmât ſa » dépoſition par une réſignation for» melle. Les Evêques de Lincoln & » de Vinchefter vinrent le lui propo» ſer; il s'évanouit, & revenu à lui il » répondit avec un torrent de larmes » qu'il étoit hors d'état de rien refu» ſer. Il comparut en long habit de » deuil pour ſubir cette humiliation. » Son Sénéchal caſſa ſon bâton devant

» lui, comme on fait aux obsèques des » Rois. La soumission d'*Edouard* n'a» doucit point son sort ; on chercha d'a» bord à le faire mourir d'impatience » ou de douleur dans sa prison..... On » mit auprès de lui deux barbares nom» més *Mautravers* & *Gournay*, qui » épuisèrent toutes les ressources de » l'insolence & de la cruauté..... On en » peut juger par ce trait : *Edouard* de» manda un jour de l'eau chaude pour » être rasé ; on lui apporta de l'eau » froide & bourbeuse, prise dans un fos» sé. *Edouard* sans se plaindre en de» manda d'autre ; on lui en refusa bru» talement ; ses yeux se remplirent de » larmes ; il les sentit couler sur ses » joues. *Ah*, s'écria-t il, *voilà malgré* » *eux de l'eau pure & chaude !* » Quel cœur de fer, quel monstre put entendre ces paroles sans le plus vif attendrissement !

M. *Gaillard* n'est pas sans talent pour l'Histoire, c'est à dire pour les recherches & le développement des ressorts qui font agir les peuples & les Souverains. C'est dommage qu'il ne veuille pas absolument se défaire de certaines

tournures forcées, de certaines idées prétendues philoſophiques, & d'une exaltation de ſtyle qui n'eſt qu'un ſublime faux, & qui produit ſouvent des phraſes louches & peu françoiſes. Que penſez-vous, par exemple, Monſieur, de ces expreſſions : *En Europe ſur tout, les états plus égaux, plus bornés, comprimés par une gravitation réciproque, ne s'élancent plus guères au-delà de leurs limites ; ils ſe balancent, ils s'agitent ſans ſe détruire entiérement ; ils ſe mettent* (*les états*) *deux contre deux, quatre contre quatre, tantôt par ordre alternatif, tantôt les extrêmes contre les moyens* ? Que ſignifie cette image pédanteſque *du haut de ſa politique, qui paroît ſi ſublime, S. Louis jetta un regard ſur l'état des affaires de France & d'Angleterre* ? Qu'eſt ce *qu'une ſuperſtition vertueuſe* ? Qu'eſt-ce *qu'une férocité naïve qu'aucun art n'a encore modifiée ni réduite en ſyſtême* ? Trouvera-t-on beaucoup de naturel dans cette métaphore brillante ? *On ſçait que ce fut de la France que partit le ſouffle qui les extermina*, (les Templiers). Depuis quand l'Hiſtoire a-t-elle emprunté l'emphaſe

de la Muſe de *Lucain?* & cette autre image ampoulée, *Henri ne vivoit plus; Philippe, ſon fils, dormit ſur le trône, & ne s'éveilla jamais qu'au bruit des foudres de Rome.* Comme l'auteur eſt de l'Académie, je voudrois bien ſçavoir de lui ſi l'on peut dire en François que les *Croiſades n'étoient pas nées*, ou qu'un Prince *s'eſt raſſaſié de vengeance* pour dire qu'il a fait périr ſes ennemis dans des ſupplices. Peut-être eſt-ce pour enrichir la langue, ſelon l'intention du fondateur de l'Académie, que l'auteur parle d'un *Prince juſticier*, pour peindre d'un ſeul mot un Roi qui aimoit la juſtice; d'une *autorité légatoriale*, &c. &c. &c. Au reſte, ce catalogue de fautes contre le goût & la diction, qu'il me ſeroit très-facile de groſſir, n'empêche pas que le fond de l'ouvrage de M. *Gaillard* ne ſoit eſtimable. On ne peut que deſirer qu'il écrive avec moins de faſte & de contrainte, avec plus de naturel & de ſimplicité, & qu'il renonce à cette miſérable Philoſophie, auſſi contraire au bon eſprit, au bon goût, au bon ſtyle, qu'elle l'eſt à la Nature, à la Morale, à la Religion.

La Fausse Statue, Comédie en un Acte en prose, par M. le Chevalier de Laurès; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques.

Vous connoissez, Monsieur, la petite Comédie de l'*Amateur*, par laquelle M. *Barthe* a débuté sur la scène comique. Le sujet de *La Fausse Statue* a quelque rapport avec le fond de cet *Amateur*. La pièce de M. le Chevalier *de Laurès*, représentée autrefois à Berny sur le Théâtre de feu S. A. S. Mgr le Comte *de Clermont*, est antérieure; mais il écarte tout ce qui pourroit faire soupçonner M. *Barthe* de plagiat; il observe qu'alors ce dernier étoit absent de Paris. M. le Chevalier *de Laurès* ajoute que sa pièce n'étoit sortie de son porte-feuille qu'en faveur de M. *Castilhon*, qui desira de la lire, & qui en donna un extrait dans le *Journal Encyclopédique*.

Il y a des scènes très agréables dans *La Fausse Statue*. J'y ai remarqué cependant un petit défaut de vraisemblance que l'auteur pouvoit aisément évi-

ter. Le jeune amant se met sur un piédestal à la place d'une statue. *Aglaé* en devient éprise ; elle s'éloigne un instant : elle reparoît & trouve le piédestal vuide ; l'instant d'après la statue est remise à sa place. Cette espèce de jeu doit la tirer d'erreur. Il est impossible qu'elle s'imagine qu'une statue soit ôtée & remise en une minute. Une idée singulièrement heureuse est d'avoir supposé que cette jeune personne, amante de *La Fausse Statue*, est fille de *Timon le Misanthrope*, qui a tâché de lui inspirer de l'aversion pour tous les hommes.

Vous lirez, Monsieur, avec beaucoup de plaisir, toute la pièce, & sur-tout la scène où la belle *Aglaé* voit la prétendue Statue s'animer.

AGLAÉ.

Dans quel étonnement elle me jette ! A chaque instant elle paroît s'embellir ; on diroit qu'elle m'entend, qu'elle veut me répondre, il semble que la joie éclate sur son visage, que ses regards s'enflamment, s'attendrissent..... Avançons ; admirons de plus près ce chef-

d'œuvre de l'Art.... O Ciel ! quelle voix secrette m'arrête ! Je desire & je crains d'en approcher...., D'où n'aît donc cet intérêt si pressant, ce trouble inconnu, ce desir inquier qui m'agite & m'allarme ? Ah ! *Timon*, vous ne me trompiez pas; les hommes doivent être en effet bien dangereux, puisque leur image seule fait tant d'impression sur mon ame. ..... N'importe, ornons-la de cette guirlande. Que ne puis-je aussi lui donner la vie (*Elle s'avance.*) Ma main tremble, mon cœur est dans une agitation ! Malheureuse *Aglaé*, peux-tu te dissimuler ta foiblesse insensée ! O, *Pigmalion*, j'éprouve tes feux : tu te venges, Amour, mais serois-tu inéxorable ! (*A peine Aglaé a passé la guirlande dans les bras de la Statue, qu'elle commence à s'animer : Aglaé recule toute effrayée, en s'écriant :*) Ah, quel prodige ! L'Amour m'auroit-il entendue ! Elle s'anime; le plaisir éclate dans ses yeux; elle me tend les bras; elle marche; elle vient à moi.

PHAÏS.

Aglaé, Aglaé !

AGLAÉ.

Elle parle, elle ſçait mon nom !

PHAÏS.

Oui, il eſt gravé dans un cœur qui vous jure une ardeur auſſi tendre que fidèle. Jugez, belle *Aglaé*, jugez de l'excès de ma flamme ; c'eſt pour vous admirer, pour vous adorer, que l'amour lui même vient de me donner la vie.

AGLAÉ.

Quoi ? Se peut-il!.....

PHAÏS.

Ne vous étonnez point d'un prodige que je dois à vos charmes. La Beauté commande à toute la Nature : docile à vos ordres, elle n'a point de loix qu'elle ne ſoumette au bonheur de vous plaire : tout doit prendre la vie, tout doit s'enflammer à l'aſpect des yeux que j'adore.

AGLAÉ.

De grace, laiſſez moi reſpirer ; je ſuis

si étonnée, que je suis hors de moi-même.

PHAÏS.

Chère *Aglaé*, rendez le calme à vos esprits; ne voyez plus que l'objet de vos bienfaits, & hâtez-vous de couronner les vœux d'un Amant qui préfère à la vie le bonheur bien plus flatteur de la devoir à votre tendresse.

AGLAÉ.

Quoi, vous m'avez entendue! Mais pouvois-je m'attendre à un prodige qu'à peine j'ose croire encore?

PHAÏS.

Ainsi vous renversez toutes mes espérances; ainsi vous ne m'avez animé que pour me rendre la victime de vos rigueurs.

AGLAÉ, *à part.*

Quel langage! Chaque mot augmente mon trouble.

PHAÏS.

Vous ne répondez point.....

AGLAÉ, *à part.*

Hélas ! que lui dirai-je? Fuyons.

PHAÏS.

Vous m'abandonnez. Hé bien, cruelle, vous serez satisfaite ; je détruirai votre ouvrage puisqu'il vous importune. Que m'importe la vie, si vous me haïssez !

AGLAÉ.

Quel dessein funeste! Gardez-vous.....

PHAÏS.

Je dois rentrer dans le néant ; l'existence me seroit odieuse avec votre indifférence.

AGLAÉ.

Non, vivez, je le desire.

Cette petite Pièce est charmante par les détails & par le style. M. le Chevalier *de Laurès* nous avoit déja donné des preuves de talent dans plus d'un

genre. Ce nouvel ouvrage ne peut que faire desirer au Public qu'il les multiplie.

Le Sens propre des Pseaumes de David, exposé brièvement dans une interprétation suivie, avec le sujet de chaque Pseaume, douzième édition, un volume in-12.

Il y a des ouvrages qu'il suffit de nommer sans autre annonce & sans autre extrait. Telle est, Monsieur, cette excellente traduction des *Pseaumes*, déja connue par onze éditions consécutives, sans compter nombre d'éditions remplies de fautes, contrefaites & furtives, dont les Provinces sont inondées. Le P. *Lallemant* Jésuite, auteur de cette traduction, qui étoit rempli de talens & de vertus, & que sa Société avoit chargé de plusieurs autres ouvrages, s'étoit singulièrement appliqué à celui-ci, entrepris de son choix & par goût. Aussi, de tous ceux qui sont sortis de sa plume, c'est celui dans lequel il a le mieux réussi

& qui lui fait le plus d'honneur. Le P. *Lallemant* n'a prétendu ni commenter, ni traduire tout à fait à la lettre le Livre des *Pſaumes*. Un commentaire ne ſert communément qu'à peu de perſonnes; & la traduction trop littérale d'un texte extrêmement obſcur ne ſçauroit être bien intelligible. C'eſt ici une interprétation où l'on fait parler le Prophète dans le génie de notre Langue, où l'on modifie les figures du texte ſans en jamais altérer le ſens; où, en expoſant toujours clairement le ſens littéral, on inſinue les autres ſens que celui-ci enveloppe; où l'on fait un diſcours ſuivi de chaque *Pſaume* par la liaiſon nouvelle que l'on ſçait faire appercevoir entre les verſets qui le compoſent; où l'on donne une juſte étendue aux penſées & aux ſentimens, ſans donner au lecteur aucun ſoupçon qu'on y ait rien mêlé d'étranger; enfin, où l'on conſerve l'énergie, la nobleſſe, & ſur-tout l'onction du texte. Le P. *Lallemant*, en rempliſſant ce plan qu'il s'étoit formé, a ſçu rendre ſa traduction la meilleure de toutes celles qui ont paru juſqu'ici; c'eſt par là qu'elle a atteint ce degré de perfection qui laiſſe

loin derrière lui tous les autres interprètes & paraphrastes de ce Livre sublime.

Entre plus de quinze approbations qu'on trouve à la tête du volume, d'Evêques, d'Archevêques les plus respectables & les plus éclairés qui ont adopté cette traduction, on distingue celle de *Fénélon* Archevêque de Cambrai, & de *Fléchier* Evêque de Nismes. Voici quelques mots de l'éloge qu'en fait ce dernier. « L'auteur, pour la rendre » plus utile, a cru qu'il devoit la rendre » plus intelligible. Il a cherché un milieu » entre la paraphrase trop libre & la ver» sion trop resserrée. Il lie ce qui sem» bloit être détaché; il éclaircit ce qui » paroissoit obscur; il donne quelque » goût à ce qui eût été trop sec. Ces ad» ditions courtes & judicieuses ne défi» gurent & n'altèrent rien. »

Cette *douzième Edition du Sens propre & littéral des Pseaumes* par le P. *Lallemant*, se trouve à Paris chez *Lottin le jeune* Libraire rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Décembre 1771.

LETTRE

& qui lui fait le plus d'honneur. Le P. *Lallemant* n'a prétendu ni commenter, ni traduire tout à fait à la lettre le Livre des *Pſaumes*. Un commentaire ne ſert communément qu'à peu de perſonnes; & la traduction trop littérale d'un texte extrêmement obſcur ne ſçauroit être bien intelligible. C'eſt ici une interprétation où l'on fait parler le Prophète dans le génie de notre Langue, où l'on modifie les figures du texte ſans en jamais altérer le ſens; où, en expoſant toujours clairement le ſens littéral, on inſinue les autres ſens que celui-ci enveloppe; où l'on fait un diſcours ſuivi de chaque *Pſaume* par la liaiſon nouvelle que l'on ſçait faire appercevoir entre les verſets qui le compoſent; où l'on donne une juſte étendue aux penſées & aux ſentimens, ſans donner au lecteur aucun ſoupçon qu'on y ait rien mêlé d'étranger; enfin, où l'on conſerve l'énergie, la nobleſſe, & ſur-tout l'onction du texte. Le P. *Lallemant*, en rempliſſant ce plan qu'il s'étoit formé, a ſçu rendre ſa traduction la meilleure de toutes celles qui ont paru juſqu'ici; c'eſt par là qu'elle a atteint ce degré de perfection qui laiſſe

loin derrière lui tous les autres interprêtes & paraphraſtes de ce Livre ſublime.

Entre plus de quinze approbations qu'on trouve à la tête du volume, d'Evêques, d'Archevêques les plus reſpectables & les plus éclairés qui ont adopté cette traduction, on diſtingue celle de *Fénélon* Archevêque de Cambrai, & de *Fléchier* Evêque de Niſmes. Voici quelques mots de l'éloge qu'en fait ce dernier. « L'auteur, pour la rendre » plus utile, a cru qu'il devoit la rendre » plus intelligible. Il a cherché un milieu » entre la paraphraſe trop libre & la ver- » ſion trop reſſerrée. Il lie ce qui ſem- » bloit être détaché; il éclaircit ce qui » paroiſſoit obſcur; il donne quelque » goût à ce qui eût été trop ſec. Ces ad- » ditions courtes & judicieuſes ne défi- » gurent & n'altèrent rien. »

Cette *douzième Edition* du *Sens propre & littéral des Pſaumes* par le P. *Lallemant*, ſe trouve à Paris chez *Lottin le jeune* Libraire rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 *Décembre* 1771.

LETTRE

LETTRE IX.

Nouveau Dictionnaire Historique, ou Histoire Abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs mêmes, &c, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, avec des Tables Chronologiques pour réduire en corps d'Histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire; par une Société de Gens de Lettres, six volumes in-8° chacun d'environ 600 pages en deux colonnes; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques, à Caën chez le Roy Imprimeur du Roi, à Lyon chez Rosset Libraire.

DEPUIS que *Bayle* & *Morérí* ont ouvert une carrière nouvelle & plus vaste à la Léxicographie, on a vu se multiplier les Dictionnaires Histori-

ques & Critiques. On a reproché aux uns ce ton d'érudition pédantesque qui dégoûte, aux autres une partialité qui révolte, à plusieurs une précipitation de travail qui a fait exclure de cette espèce de Temple de Mémoire des noms & des hommes à qui leurs talens & leurs vertus devoient en ouvrir l'entrée. En général, l'idée d'un pareil ouvrage, si elle est bien exécutée, est un service rendu, bien moins à la Litérature, qu'à une certaine classe de lecteurs assez nombreuse qui, ne pouvant puiser dans les sources & parcourir l'Histoire, trouvent sous leur main la notice exacte & abrégée de tous les hommes qui ont joué un rôle distingué sur la terre. Parmi le grand nombre d'ouvrages en ce genre que nous avons vu paroître, on distingue d'abord celui de feu M. l'Abbé *Ladvocat*. Le mérite principal de ce Dictionnaire est la clarté, la précision, & sur-tout la franchise & la sagesse, en général. Mais l'auteur n'a parcouru que la moitié de la carrière, & sa Galerie ne contient pas, à beaucoup près, les tableaux de tous les hommes qui ont droit à la célébrité. Il y a d'ailleurs,

dans son répertoire quantité d'erreurs de noms & de dates, & de plus les Jansénistes ont accusé l'auteur d'être Moliniste. Il parut en 1758 un autre *Dictionnaire Historique, Littéraire & Critique, contenant une idée abrégée de la vie & des ouvrages des hommes illustres en tout genre, de tout temps & de tout païs*, six volumes *in* 8°, sans nom d'auteur ni d'Imprimeur, & pour cause. Les noms consacrés par l'histoire y sont moins pressés, plus connus & en bien plus grand nombre. Mais l'auteur ou les auteurs affichent des sentimens contraires à ceux de l'Abbé *Ladvocat ;* ce sont des Jansénistes décidés qui louent à toute outrance les Héros & les Saints de leur parti. On leur reproche, avec justice, d'être prévenu contre certains corps & certains personnages, de prononcer d'après l'état & la créance, plûtôt que sur le mérite personnel. Si pour écrire l'Histoire en grand il faudroit n'être d'aucun païs, d'aucune Religion, d'aucune Secte, la règle devient encore plus sévère, quand on ne donne qu'une esquisse rapide, & qu'on ne présente que le résultat des traits principaux. Il y a

quatre ou cinq ans qu'il fortit des preffes d'Avignon une production du même genre en quatre volumes *in* 8°, dans laquelle les lecteurs défintéreffés virent avec plaifir qu'on avoit évité l'efprit de fecte & les confeils du préjugé. Mais ce *Dictionnaire*, quoique moins partial que tous ceux que nous avions, étoit encore imparfait. C'eft ce même ouvrage qui reparoît aujourd'hui, plus ample & plus foigné. La *Société des gens de Lettres*, vraie ou prétendue, qui s'eft chargée de cette nouvelle édition, n'y laiffe prefque rien à defirer. On y trouve tous les articles néceffaires fous un jour lumineux & agréable. Les minucies & les anecdotes qui n'intéreffent ni le cœur ni l'efprit font rejettées ; tout ce qui peut faire honneur à l'humanité, donner une haute idée des hommes dignes de fes hommages, ou infpirer l'horreur pour des monftres dévoués à fon exécration, y eft expofé avec autant de goût que de difcernement; les jugemens fur les ouvrages de Littérature ou fur les actions célèbres, m'ont paru dictés par cet efprit de lumière & d'équité qui fait autant d'honneur à la droiture des au-

teurs qu'à la solidité & à l'étendue de leurs connoissances ; en un mot, je pense, Monsieur, que ce Dictionnaire est le meilleur & le plus estimable qui ait paru jusqu'ici, & celui dans lequel on doit avoir plus de confiance.

Les héros guerriers & sanglans ne sont pas ceux qui fixent avec plus de complaisance l'attention des Auteurs du Dictionnaire. La bienfaisance & l'humanité sur le trône leur paroissent plus dignes de leur pinceau. L'article d'*Antonin* m'a paru un modèle de précision. On sent qu'il a été fait avec beaucoup de soin & de plaisir.

» *ANTONIN LE PIEUX*, Empe-
» reur Romain, originaire de Nîmes
» & né en Italie dans la ville de Lanu-
» vium l'an 86 de J. C. fut fait Pro-
» consul d'Asie, Gouverneur d'Italie
» & Consul l'an 120 de J. C. Il se mon-
» tra dans ces premiers emplois ce qu'il
» fut sur le trône impérial, doux, sage,
» modéré, prudent, juste. *Adrien* l'a-
» dopta, & il fut son successeur en
» 138. Il rendit d'abord la liberté à plu-
» sieurs personnes arrêtées par les or-
» dres d'*Adrien*, qui les destinoit à

» la morr. Il diminua les impôts ; il » défendit qu'on opprimât personne » pour la levée des subsides ; il écouta » les plaintes des surchargés ; il consom- » ma son patrimoine en aumônes. Les » provinces & les villes ne fleurirent » jamais autant que sous son regne. Il » ne voulut pas que le Sénat recher- » chât des malheureux qui avoient cons- » piré contre lui. Lorsqu'on lui van- » toit les conquêtes de ces illustres » meurtriers qui ont désolé la terre, il » disoit comme *Scipion l'Africain* : *Je* » *préfère la vie d'un Citoyen à la mort* » *de mille ennemis*. Au moment de sa » mort, quelqu'un lui ayant demandé » le mot de ralliement, il répondit » *æquanimitas*, *tranquillité* ; il se re- » tourna aussi-tôt & mourut aussi pai- » siblement que s'il se fût endormi. » S'il y a eu des Souverains qui aient » mérité l'apothéose, c'est sans doute » *Antonin*. Sa mort fut un deuil pour » le genre humain qui perdoit le pre- » mier des hommes & le modèle des » Rois ; c'étoit *Socrate* sur le trône. »

Le Talent, la Mort & l'Histoire égalent tous les hommes, & vous ne trou-

vetez pas indécent que je place le portrait d'un Comédien fameux à côté de celui d'un Maître du Monde. » *Roſcius* » (*Quintus*) Gaulois de nation, fut le » plus célèbre Acteur de ſon ſiècle pour » la Comédie. *Cicéron*, ſon admira- » teur & ſon ami, a parlé de ſes ta- » lens avec enthouſiaſme. Cet Orateur » dit qu'il *plaiſoit tant ſur le théâtre,* » *qu'il n'auroit jamais dû en deſcendre,* » *& qu'il avoit tant de vertu & de pro-* » *bité qu'il n'auroit jamais dû y monter.* » Il prit ſa défenſe contre *Famius*, & » c'eſt à cette occaſion qu'il fit ſon beau » diſcours *pro Roſcio*. *Piſon* & *Sylla* » ne lui marquoient ni moins d'amitié, » ni moins d'eſtime que *Cicéron*. *Roſ-* » *cius* inſpiroit ces ſentimens par la » pureté de ſes mœurs, par ſon huma- » nité, par ſa candeur, par ſon carac- » tère obligeant & par ſa libéralité. La » République lui faiſoit une penſion de » quarante mille écus; &, quoiqu'on » fut dix ans de ſuite ſans la lui payer, » il ne ceſſa pas de repréſenter. C'eſt » à tort qu'on a dit qu'il étoit le pre- » mier qui ſe fût ſervi du maſque. Il » eſt vrai qu'il avoit les yeux un peu de

» travers ; mais cette difformité ne » l'empêchoit pas d'avoir très-bonne » grace en déclamant. Ce Comédien » illustre mourut vers l'an 61 avant » J. C. Il avoit composé un *Parallèle* » des mouvemens du Théâtre & de ceux » de l'Eloquence ; mais cet ouvrage » n'est pas parvenu jusqu'à nous. » Si nos Acteurs François n'ont pas les talens de *Roscius* leur compatriote, n'est-il pas vrai, Monsieur, qu'ils ont du moins ses vertus ?

En parcourant ce Dictionnaire, le hasard m'offre l'article d'un Poëte qui vraisemblablement vous est inconnu. » *Anvari*, surnommé *le Roi de Korasan*, » non pas qu'il fût Prince, mais parce » qu'il devint le premier Poëte de son » pays. Il étoit encore au Collége lors-» qu'il présenta une piéce au Sultan » *Sangiar* qui se l'attacha. *Raschidi* » étoit son rival. Ces deux Poëtes fu-» rent pendant quelque tems de deux » partis différens. *Anvari* étoit au camp » de *Sangiar*, lorsqu'il assiégeoit *At-* » *siz*, Gouverneur, puis Sultan des » Kouarezmiens, avec lesquels *Ras-* » *chidi* s'étoit enfermé. Pendant que

» les deux Sultans donnoient & re-
» pouſſoient des aſſauts, les deux ver-
» ſificateurs ſe battoient à leur manière,
» ſe décochant l'un & l'autre des vers
» attachés au bout d'une flèche. *Anvari*
» mourut l'an 1200 de *Jéſus Chriſt.* »

Je termine cette annonce par l'article de *Barneveld*, ce fier Républicain, cette ame ferme & intrépide. « *Jean* d'*Olden*
» *Barneveld*, Avocat général des Etats
» de Hollande, acquit l'eſtime des Etats
» Généraux & des Puiſſances étrangè-
» res dans ſes négociations & ſes am-
» baſſades. On peut le compter parmi
» les fondateurs de la liberté de ſa Pa-
» trie. *Henri IV* & la Reine *Eliſabeth*,
» bons juges du mérite, faiſoient
» beaucoup de cas de cet habile Négo-
» ciateur. *Barneveld* ayant voulu reſ-
» treindre l'autorité de *Maurice d'O-*
» *range*, oppoſa les Arminiens aux
» Gomariſtes partiſans de ce Prince.
» *Maurice*, pour ſe venger, fit aſſem-
» bler un Synode à Dordrecht, com-
» poſé des Députés de toutes les Egli-
» ſes Calviniſtes de l'Europe, excepté
» de ceux de France, en 1618 & 19.
» Cette aſſemblée condamna les Ar-

» miniens avec autant de sévérité que
» s'ils n'avoient pas été de la même
» communion. *Barneveld*, jugé par
» 26 Commissaires, eut la tête tran-
» chée en 1619, sous prétexte d'avoir
» voulu livrer sa patrie à la Monarchie
» Espagnole, lui qui avoit travaillé
» avec tant de zèle pour soustraire son
» pays à leur puissance. On lui envoya
» le Ministre *Walacus* pour le préparer
» à la mort. *Barneveld* écrivoit dans
» ce moment à sa femme. Lorsqu'il vit
» entrer ce Ministre, il lui dit qu'il
» étoit vieux & suffisamment préparé
» depuis long-temps, qu'ainsi il pouvoit
» s'épargner cette peine. Le Ministre
» insista. *Asseyez-vous donc*, lui dit *Bar-*
» *nevel*, *jusqu'à ce que j'aie fini ma let-*
» *tre.* Lorsqu'elle fut achevée, il de-
» manda à *Walacus* qui il étoit, dis-
» cuta avec lui quelques points de Re-
» ligion, & ne cessa de protester de son
» innocence. Sur quelques représenta-
» tions du Ministre, il lui dit : *Quand*
» *j'avois l'autorité, je gouvernois selon*
» *les maximes de ce temps-là, & au-*
» *jourd'hui je suis condamné à mourir*
» *selon les maximes de celui-ci.* Ses deux

» fils, *René* & *Guillaume*, ayant formé
» le dessein de venger la mort de leur
» pere, entrèrent dans une conspira-
» tion qui fut découverte. *Guillaume* se
» sauva par la fuite; *René* fut pris &
» condamné à mort. Son illustre mere
» demanda sa grace au Prince *Maurice*
» qui lui répondit : *Il me paroît étrange*
» *que vous fassiez pour votre fils ce que*
» *vous avez refusé de faire pour votre*
» *mari.* La digne épouse de *Barneveld*
» lui repartit avec indignation : *Je n'ai*
» *pas demandé grace pour mon mari*
» *parce qu'il étoit innocent; mais je*
» *la demande pour mon fils parce qu'il*
» *est coupable.*

A la tête de ce Dictionnaire on a placé une Table des principales époques depuis *Adam* jusqu'à nos jours; cette Table, accompagnée de listes chronologiques pour les différens Royaumes, forme un petit abrégé de l'Histoire universelle, par le moyen duquel on peut réduire, en cas de besoin, tous les articles épars, en un corps historique. On y a renvoyé aussi les noms de tous les Princes qui n'ont eu aucun éclat que celui qu'ils ont emprunté de leur rang,

& qui conséquemment méritent peu d'être connus dans un ouvrage qui n'est que le grand & magnifique tableau des talens & des vertus.

Imitation d'un endroit choisi du Poëme Anglois de M. Smart sur l'Eternité de Dieu.

Cette imitation, qu'un hasard heureux a fait tomber dans mes mains, est de feu M. *Patu* qui donnoit de si grandes espérances, & qui à la fleur de son âge a été enlevé à la République des Lettres. Il nous a laissé quelques ouvrages qui justifient les regrets que sa mort prématurée nous a causés, tels que la petite Comédie des *Adieux du Goût*, & deux volume de traduction de Pièces Angloises.

Il vient ce jour affreux, marqué dans ses decrets,
Où Dieu va dévoiler ses terribles secrets ;
Où ce vaste uuivers, en proie à sa vengeance ;
Verra se dissiper sa rapide existence.

Il fut un temps, un songe où l'homme a cru jouir :
Les temps sont écoulés ; tout va s'évanouir.
Je vois ces corps réglés dans leur course infinie
Renverser tout à coup leur céleste harmonie ;
Je vois les élémens égarés, éperdus,
Arrachés de leur sphère, agités, confondus,
Qui dans leur choc horrible ardens à se détruire,
De l'antique Néant rétablissent l'empire.]
Mille torrens de soufre assiégent l'univers ;
La foudre en mugissant éclate au sein des airs.
Dans l'aride athmosphère une flamme épandue
Dévore en un instant son immense étendue.
Tu péris avec elle, écho tumultueux,
Des mouvemens de l'air effet impétueux,
Tout n'est plus que silence ; & la terre déserte,]
La terre jusqu'au centre embrasée, entr'ouverte,
Succombant sous l'effort d'un bitume intestin,
Subit du monde entier l'effroyable destin.
Que devient ta grandeur, toi, roche menaçante,

Qui t'élevant au loin ſur la mer écumante,
Voyois avec orgueil briſer contre tes flancs,
Et la fureur des flots & la rage des vents ?
Que devient ta grandeur ? Vous, vagues agi-
tées,
Du ſein des vaſtes mers juſques au Ciel portées,
Vous vous enflez en vain, & ce feu deſtruc-
teur
Va faire à l'onde même éprouver ſa fureur.
Chaînes de l'Orient, montagnes ſourcilleuſes;
Qui cachez dans l'Ether vos cimes orgueil-
leuſes,
Vous, Atlas, vous, Taurus; piliers auda-
cieux,
Qui fixez notre terre & ſoutenez les Cieux,
Qu'êtes-vous devenus ? Comme une ombre lé-
gère
J'ai vu fuir loin de moi leur grandeur paſſa-
gère.
Parlez, Æthna, Véſuve, ô terribles Volcans,
Où ſont vos tourbillons & vos feux dévorans ?
De la fureur du Ciel redoutables Miniſtres,
Vous exerciez ſur nous ſes vengeances ſiniſtres,
Tombez, gouffres affreux : un feu plus fort que
vous
Dans l'horreur du néant vous entraîne avec
nous.

Mais quoi ? Vous périssez, amour de la Nature,
Humbles prés, champs fleuris, douce & tendre verdure :
Rien ne peut vous sauver, ô climats enchanteurs,
Dont mon cœur pénétré déplore les malheurs ;
Beau vallon de Tempé, sçavante Thessalie,
Champs heureux, bords rians de l'aimable Italie ;
Et vous, premier objet de mes justes douleurs,
Qui méritez bien plus mes soupirs & mes pleurs,
Terre toujours présente à mon ame attendrie,
O France, auguste France*, ô ma chère patrie.
En vain comme un grand cèdre au milieu des sillons,
Tu dominois au loin les autres Nations ;
En vain ton nom fameux dans la paix, dans la guerre,
Fit trembler si long-temps la jalouse Angleterre ;
Tu péris avec elle, & dans le noir oubli
Vos haines, vos combats, tout est enseveli.
Soleil, dont la splendeur efface les étoiles,
Lune, qui de la nuit ornez les sombres voiles,
Et vous, globes nombreux dans l'espace flottans,

*Le Traducteur applique à la France ce que l'auteur avoit dit de l'Angleterre.

Que la main du Très-Haut a remplis d'habitans,
En vain, en parcourant vos orbites immenses,
Vous cachiez à nos yeux vos marches, vos distances,
A ce moment fatal vous ne survivrez point;
Aux yeux de l'Eternel l'univers n'est qu'un point.
Toi seul, sur les débris de la nature entière,
Quand tout sera détruit, jusques à la poussière,
Tu vivras, Dieu terrible, Etre pur, immortel,
Créateur incréé, Tout-Puissant, Eternel;
Et l'ame où tu peignois ton image sacrée,
Des terrestres liens à jamais délivrée,
Pleine de ton amour va jouir dans ton sein
D'un bonheur toujours pur & de plaisirs sans fin.
Il vient, il vient, j'entends la trompette éclatante,
Je vois briller de loin l'épée étincelante;
O spectacle, ô terreur, je l'entens, je le vois:
» Habitans des tombeaux, paroissez à ma voix. »
Des rivages du sud jusqu'aux astres de l'ourse,
L'Ange, le glaive en main, a dirigé sa course;
» Paroissez des tombeaux antiques habitans,
» Voici le jour fatal où finissent les temps:
» Levez-vous, mais nouveaux, parfaits, incorruptibles,
» Sans taches, sans défauts, transparens, impassibles;

» Paroissez, fils d'*Adam*; goutez les dons divins
» Que dans son Paradis Dieu promet à ses Saints,
» Réveillez-vous; sortez de votre nuit pro-
» fonde,
» Venez jouir en paix des biens d'un autre
» monde. «

Seconde Lettre sur les Sujets des Prix Académiques.

Cui Bono?

MONSIEUR,

Depuis ma première Lettre, j'ai appris, par la voie des Journaux, qu'on vient encore de couronner, dans une savante Académie, une dissertation dont le sujet étoit d'*éxaminer quels furent les noms & les attributs de Junon chez les Peuples de la Grèce.* On doit sans doute féliciter le vainqueur de sa patience & de son érudition profonde; mais que fait au public la discussion d'un sujet si épineux, & qu'il falloit laisser débrouiller aux commentateurs de la vieille Mythologie? La même Académie a proposé pour le prix de 1773, la question: *Pourquoi les descendans de Charlemagne, Princes ambitieux & guerriers,*

ne purent se maintenir aussi long-temps sur le trône des François que les foibles successeurs de Clovis? De bonne foi, Monsieur, croyez-vous qu'on puisse donner une raison solide & satisfaisante de cette révolution politique? Les décadences des Etats & les changemens de leurs Souverains dépendent de tant de circonstances différentes, physiques & morales, qu'il est impossible de prévoir qu'on ne peut se livrer sur cette matière qu'à des conjectures aussi vaines qu'infructueuses; mais, en supposant même qu'à force de se mettre l'esprit à la torture, on vienne à bout d'avancer sur ce sujet quelque paradoxe assez plausible, quel avantage en pourra-t-il résulter pour les amateurs austères de l'éxacte vérité, qu'on doit toujours avoir pour but de satisfaire dans les discussions Académiques? Oui, Monsieur, à considérer de sang froid les sujets de nos prix littéraires, on seroit tenté d'ajouter foi au bruit indiscret qui a couru que les sujets des prix sont proposés dans nos Académies sur des pièces composées d'avance par des amis, des affiliés, des protégés ou des correspondans. L'aventure singulière, arrivée cette année à

l'auteur ingénieux de l'*Epître à Racine*, pourroit confirmer de plus en plus le public dans cette idée désavantageuse, si nos Compagnies sçavantes ne prenoient à l'avenir les plus sages précautions pour tranquilliser les concurrens sur cet article, & pour dissiper les soupçons d'infidélité Académique qui ont été consignés derniétement dans tous les Journaux du Royaume. Le plus sûr moyen pour faire oublier cette méprise, seroit de rendre un compre précis & véridique de toutes les pièces qui ont concouru, en ajoutant les raisons de critique qui auroient fait admettre les unes & rejetter les autres, sans toutefois compromettre les concurrens malheureux dont on passeroit les noms sous silence. Par ce procédé, on justifieroit aux yeux du public éclairé l'impartialité des Juges & l'équité de leurs décisions. La sécheresse laconique dont on a usé jusqu'à présent dans les annonces solemnelles des combats & des victoires scientifiques, n'est pas un préjugé favorable pour les tribunaux du Parnasse, rien n'étant si aisé que de soustraire & de supprimer les manuscrits envoyés au concours. Tandis que les choses reste-

ront dans le même état & qu'on ne prendra aucun arrangement solide pour rassurer les auteurs sur ce point essentiel, ce sera une vraie duperie de composer pour les Académies, au risque de voir le fruit de son travail à la merci d'un Secrétaire ignorant, ou sans goût, ou prévenu, ou de mauvaise foi, & capable dès-lors de mettre au rebut les pièces les plus estimables qui auroient le malheur de lui déplaire. Je ne prétends pas, Monsieur, accuser aucun homme de lettres d'une soustraction aussi odieuse; mais il suffit que la chose puisse arriver trop facilement, pour se précautionner contre un accident qui iroit au détriment des Lettres & des Sciences. Il seroit donc à souhaiter que, pour augmenter la confiance publique dans cette partie, on changeât l'adresse des pièces que l'on envoie au concours. Au lieu de les adresser à un particulier, comme ci-devant, on en feroit la suscription à-peu-près en ces termes: *A MM. les Académiciens de* telle ville. Tous les paquets seroient ouverts en pleine Académie; on en feroit la lecture & l'examen en commun, & les intéressés n'auroient plus aucune sus-

[redacted]

priſe, aucune ſupercherie à craindre.

Je m'arrête, Monſieur, pour ne pas abuſer de votre complaiſance. Je remets aux Lettres ſuivantes mes réflexions ſur le nombre, ſur les réceptions, ſur les travaux & ſur la conduite des Académies.

J'ai l'honnneur d'être, &c.

L'Abbé DE PONÇOL.

Imitation en vers François d'un Fragment de Lucilius.

Vous ſavez, Monſieur, que c'eſt à *Caïus Lucilius* que l'on attribue l'invention de la Satyre; ce Poëte étoit Chevalier Romain & poſſédoit de grands biens; il ſervit dans la Cavalerie à la guerre de Numance ſous *Scipion l'Africain*, dont il acquit l'eſtime & l'amitié moins par ſa naiſſance que par ſes vertus & ſes talens. *Horace* a caractériſé ce Poëte dont il blâme la rudeſſe. On rapporte néanmoins que, parmi les partiſans de *Lucilius*, il y en avoit de ſi outrés, de ſi fous, qu'ils alloient dans les rues de Rome avec des fouets ſous leurs robes, pour en frapper tous ceux

qui oseroient dire du mal de cet écrivain. De trente Livres de Satyres qu'il composa, & dans lesquels il censuroit, d'un style très-piquant, plusieurs personnes de qualité, il ne nous reste que quelques fragmens qui ont été recueillis par *François Douza*, & imprimés à Leyde en 1597, avec des notes. Ils auroient besoin d'être encore éclaircis; & comme nous sommes dans le goût de traduire les anciens Poëtes, il seroit à desirer que quelqu'un de nos habiles interprètes nous donnât une version de ce qui nous reste de *Lucilius*, avec des Remarques & le Latin à côté. Apparamment que M. *Feutry* ne connoît point l'édition de *Douza*; car au bas de l'original qu'il vient de m'envoyer avec son imitation, il cite *Lactance*, Livre IV, chap. V. Quoi qu'il en soit, voici le texre de *Lucilius* & la traduction libre dont il s'agit.

Virtus, Albine, est pretium persolvere verum
Queis inversamur, queis vivimus rebus potesse:
Virtus, est homini, scire id, quod quæque habeat res:

Virtus, ſcire homini, rectum, utile quid ſit honeſtum,
Quæ bona, quæ mala item, quid inutile, turpe, inhoneſtum.
Virtus, quærendæ rei finem ſcire, modumque;
Virtus, divitiis pretium perſolvere poſſe:
Virtus, id dare, quod re ipſa debetur honori:
Hoſtem eſſe atque inimicum hominum morumque malorum,
Contrà, defenſorem hominum morumque bonorum.
Magnificare hos, his bene velle, his vivere amicum.
Commoda præterea patriæ ſibi prima putare,
Deinde parentum, tertia jam poſtremaque noſtra.

Qu'eſt-ce que la vertu? C'eſt l'ordre, l'équité,
Raiſon, force, grandeur, conſtance, humanité.
La vertu nous enſeigne & l'honnête & l'utile,
Et nous fait abhorrer toute démarche vile.
A nos vaſtes projets elle préſente un frein;
Et, montrant le vrai but du pouvoir ſouverain,
Elle indique le faux des brillantes chimères,
Qui n'ont jamais ſéduit que des ames vulgaires.

C'eſt elle qui tranſmet à l'homme courageux
Le droit de s'oppoſer au criminel heureux,
Se fût il élevé juſques au rang ſuprême.
C'eſt elle qui nous porte, en leur malheur extrême,
A ſecourir les bons, à leur prêter nos ſoins,
A leur ſauver ſur-tout la honte des beſoins.
Le vertueux enfin dévoue à la Patrie,
Sa fortune, ſon bras, & ſa gloire & ſa vie;
Aux ſiens, à ſes amis, ſe livre tout entier;
Et ſon propre bonheur le touche le dernier.

Envoi du Traducteur.

Cette antique vertu, de nos jours rejettée,
Malheureuſe ſouvent, mais toujours reſpectée,
Dont le grand homme ſeul oſe ſe faire honneur,
O *Villa Hermoſa* *, ſe retrouve en ton cœur.

* M. le Duc *de la Villa Hermoſa*, &c, Grand d'Eſpagne de la première Claſſe, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté Catholique, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Decembre 1771.

L'ANNÈE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Causes Amusantes & connues. Tome II, un volume in-12 de 450 pages ; à Berlin, & se trouve à Paris chez les Frères Estienne Libraires rue Saint Jacques.

LORSQUE le premier volume de cette compilation parut, je vous rendis compte des Mémoires qu'il renfermoit, & l'on convint assez généralement que le titre de l'ouvrage étoit bien rempli. Rien de plus propre, en effet, à amuser un lecteur oisif & à piquer sa curiosité que ces contestations plaisantes où l'intérêt l'emporte sur tout

autre motif, tandis que le plus souvent il faudroit sacrifier le double de l'objet contesté pour n'être pas mis en spectacle & ne pas fournir de nouveaux alimens à la malignité publique.

Les Mémoires contenus dans ce second Tome ne sont pas moins agréables que ceux du premier. On y trouve d'abord la cause d'un Ambassadeur de Malte contre une Danseuse de l'Opéra. Cette Danseuse réclamoit le payement d'une rente de six mille livres que lui faisoit l'Ambassadeur. L'objet du Mémoire de celui-ci est de prouver que la conduite de cette fille à son égard étoit un tissu d'ingratitudes & de perfidies, que ses procedés anéantissoient le billet qu'elle représentoit, & qu'elle avoit manqué la première aux conditions qui le lui avoient obtenu. Vous concevez à combien de détails piquans tout cela peut donner lieu. Le Chevalier *de* *** avoit affaire à une des plus habiles coquettes de l'Opéra, quoiqu'il eût eu la précaution de la prendre presque dès son début. On raconte dans le Mémoire leur première entrevue, leurs premiers arrangemens. Au bout de quelques an-

nées le Chevalier fut fait Bailli de Malte & nommé Ambassadeur. La maison de la Demoiselle *Prévost* devint somptueuse ; à peine avoit-elle l'embarras de desirer ; les deux amans y recevoient leurs amis ; gens titrés, gens d'épée & de robe, tout y étoit confondu ; la Demoiselle *Prévost* étoit la Reine de toutes ces assemblées ; l'Ambassadeur jouissoit de ses bienfaits & adoroit une fidèle maîtresse qui ne lui parloit que d'amour & de reconnoissance. Une affaire l'oblige d'aller pour quelque temps à la Cour ; il s'avise de revenir à Paris une belle nuit, & d'entrer sans se faire annoncer, dans la chambre de sa maîtresse. Qu'y trouve-t-il ? La Dlle *Prévôt* au lit, & avec elle un Acteur de l'Opéra. Jugez de son étonnement & de sa fureur. L'Actrice se tire de ce pas à merveille. » Monsieur, lui dit-elle d'un
» ton modeste & sans se déconcerter, je
» n'ai que deux mots à vous dire & qui
» suffiront pour me justifier. Je suis ac-
» cablée de vos bienfaits ; ma recon-
» noissance est inexprimable ; mais plus
» j'en reçois de vous, & plus j'ai de re-
» proches à me faire. On m'a ouvert

» les yeux sur la vie que nous menons ;
» elle est coupable envers le Ciel ; elle
» scandalise les gens de bien ; j'ai résolu
» de changer de conduite & d'embras-
» ser l'état de mariage pour parvenir à
» une fin : c'est un mari que vous voyez
» dans mon lit ; jamais autre n'y entre-
» ra que lui ; je sacrifie, parce que j'y
» suis contrainte, tout ce que je vous
» dois, sentimens d'amour, d'amitié
» & de respect, au repos de ma con-
» science : je vous demande en grace
» de ne la jamais troubler. »

Ce beau discours fit succéder les prières aux reproches, & l'Ambassadeur étoit le suppliant. Comme l'Acteur s'étoit évadé, si quelqu'un étoit survenu, on auroit pris son Excellence pour le coupable. A force de larmes, de soupirs, de caresses, il détermine la Dlle *Prévost* à rompre ce prétendu mariage, & au bout de quelques jours lui fait un billet portant une rente annuelle de six mille livres. Bientôt il reprend son ancienne confiance ; des affaires sérieuses partagent son temps : l'affluence des visites devient plus grande que jamais chez cette honnête fille. La peinture de ses

occupations & de. son sçavant manège est un des morceaux les plus divertissans de ce Mémoire. » Ce fut alors, y est-
» il dit, que la Dlle *Prévost* fit un libre
» usage de tous ses talens, qu'elle ac-
» quit des connoissances nouvelles, de
» nouveaux amis qui d'abord chan-
» geoient de nom. Elle se mit sur le
» pied de ne point paroître aux prome-
» nades; elle s'apperçut que l'éclat du
» grand jour découvroit en elle mille
» petites laideurs que le blanc, le rou-
» ge & les mouches ne réparoient pas
» assez; elle se tenoit chez elle dans une
» tendre obscurité, & n'y étoit jamais
» sans compagnie. Là se faisoit un om-
» bre, un cadrille qui se finissoit en six
» tours. Ce qu'il y avoit de plus sin-
» gulier, étoit la présence d'esprit de
» cette Demoiselle, attentive à la fois
» à tenir son jeu, & à occuper trois
» amans, ayant ses deux pieds sous la
» table, posés sur ceux de ses voisins;
» & ses regards tournés languissamment
» vers le troisiéme; ensorte que tous
» jouissoient d'une préférence qu'ils re-
» gardoient presque comme unique, &
» que chacun des trois rioit des deux au-

» tres, & les prenoit pour dupes; ce qui
» ne l'empêchoit point de prendre du
» tabac de quelqu'un près d'elle qui la
» conseilloit, d'appuyer ses doigts sur sa
» tabatière ; de demander à un autre à
» voir sa manchette de point, prétexte
» pour lui serrer la main : tous petits
» riens que la contrainte fait imaginer,
» que le sang-froid ne conçoit point,
» & dont les vrais amans connoissent
» seuls tout le prix. »

Au bout de sept mois la Demoiselle *Prévost* accouche d'une fille ; l'Ambassadeur la reçoit avec transport & entre dans tous les détails des soins qu'elle exige ; il la voit croître & se développer sous ses yeux ; il la regardoit, il la considéroit, il y voyoit sa mère ; elle de son côté soutenoit que l'enfant ne ressembloit qu'à lui. Bientôt elle prend une grande maison sur le Palais Royal; une petite porte donnant sur le jardin étoit tout à fait commode ; insensiblement elle ne prit plus la peine de se gêner avec ses adorateurs. Un d'entr'eux sur-tout faisoit de cette liberté l'usage le plus étendu. Un jour l'Ambassadeur entre : il reconnoît le prétendu mari

qu'on avoit juré de ne jamais revoir.
» Comment, s'écria-t-il, c'est vous qui
» me trahissez encore, vous pour qui
» j'ai tout sacrifié! Vous, &c.... Mon-
» sieur, dit-elle, je consens à vous dé-
» sabuser, j'ai cru vous servir mieux
» en vous cachant de tristes verités;
» mais, puisque vous devinez tout,
» sçachez encore que l'amant que vous
» voyez là n'a pas cessé de m'aimer de-
» puis huit ans. J'étois convenue avec
» lui de vous épargner la peine de le
» voir; j'y ai fait tout mon possible:
» le malheur vous guide ici, quand
» je ne vous y attends pas; vous me
» surprenez : ce n'est pas ma faute. Du
» surplus, que votre emportement
» n'aille pas plus loin : il seroit inutile.
» Demeurez ici, & revenez-y, si cela
» vous plaît, j'y consens; vous y serez
» le bien venu; mais vous y verrez
» cet amant de plus : il faut vous y ré-
» soudre, ou bien prendre un autre
» parti; parce qu'enfin ceci est ma mai-
» son, j'y suis maîtresse, tout y est à
» moi; fille d'Opéra, je ne dépends de
» personne.

» Mademoiselle, répondit l'Am-

» baſſadeur, je reprends mes ſens; je
» vois vos infidélités & vos outrages
» d'un œil ſec; je jure tranquillement
» que je ne vous verrai plus. Mais
« puiſque je prends ce parti, rendez-
» moi ma fille; je la demande, je la
» veux, c'eſt tout l'objet de mon amour;
» mon honneur & ma conſcience veu-
» lent que j'en prenne ſoin, & que
» pour ſauver ſa perte, je la retire de
» vos mains. C'eſt ſur quoi, repartit la
» Demoiſelle, je ne puis vous ſatiſ-
» faire. Vous me rendrez mon enfant,
» dit-il. Votre enfant, Monſieur, re-
» prit-elle, n'eſt point à vous: s'il vous
» ſouvient que j'accouchai de ſept
» mois pour vous, apprenez que j'ac-
» couchai de neuf mois pour un autre,
» & cet autre eſt l'amant que j'ai là; il
» en eſt le père, & ma fille eſt à lui.
» Mademoiſelle, tout eſt dit; tant d'hon-
» neurs me confondent; adieu. » Il eſt
utile, Monſieur, de conſerver & de re-
nouveller de temps en temps la mémoire
de pareilles aventures. Que ne peuvent-
elles ſervir à jamais de leçons à ceux
qui ſont aſſez imprudens pour ſacrifier
à ces ſortes de créatures leur tranquillité,

leur fortune, & souvent leur santé.

L'auteur de ce Recueil a fait à ce second volume une addition qui complette la curiosité du lecteur. Il met à la fin de chaque Mémoire le jugement qui a éte rendu. Dans cette cause-ci, au lieu de six mille livres de rente, le Chevalier n'a été condamné qu'à donner quinze cens livres en argent comptant, & un fond de trente mille livres sur l'Hôtel de ville, dont la Dlle *Prévost* retireroit le revenu pendant la vie du Chevalier.

On trouve dans le même volume un Mémoire d'un autre genre. C'est un mari qui se plaint de l'avarice & de la méchanceté de sa femme; il finit par envelopper toutes les femmes dans la querelle de la sienne. Ce Factum fut fait dans le temps que l'on citoit indifféremment au Palais les Saints Pères, les Poëtes profanes & les Jurisconsultes. L'auteur de ce Mémoire tourne contre le sexe toute l'artillerie de son érudition. » Que de maux, dit-il, les fem-
» mes ont causé dans le monde! *Adam*
» en a été séduit; *Samson* dompté: la
» sainteté de *David* en a été troublée;

» *Salomon* en a perdu la sagesse : ce fut
» une femme qui fit renoncer à S. *Pierre*
» Notre-Seigneur : elle fit plus d'effet
» sur l'esprit de *Job* que le Diable,
» qui ne put l'ébranler : le Poëte *Co-*
» *drus* disoit que le Ciel ne contient
» pas tant d'étoiles, ni la mer tant de
» poissons, que la femme a de four-
» beries cachées dans son cœur. *Bar-*
» *thole* disoit que les femmes sont
» mauvaises, & qu'il n'est pas besoin
» de faire de loix pour les bonnes
» femmes, parce qu'il n'y en a point.
» *Hippocrate* nous assûre que la ma-
» lice est naturelle à la femme. Si *La-*
» *berius* en est cru, *mulier, quæ sola*
» *cogitat, mala cogitat. Thucydide* di-
» soit que la plus grande louange qu'on
» pouvoit donner à une femme, étoit
» de n'en parler ni en bien ni en mal. »
Puis viennent *Tamerlan*, *Philippe* de *Macédoine Caton*, *Hésiode*, *Josephe*, *Moïse*, *Socrate*, Saint *Mathieu*, Saint *Paul*, *Thalès*, *Cicéron*, *Plaute*, *Origène*, Saint *Augustin* & *Martial*, qui disent tous aux femmes des injures atroces. Mais, de tous ces auteurs, Saint *Chrisostome* est le plus violent. Il n'y a

point, selon lui, de bête sauvage plus dangereuse que la femme. Il l'appelle l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, une tentation naturelle, une extrêmité desirable, un péril domestique, un dommage délectable, &c. L'auteur ne trouve pas encore tout cela assez fort. Il ajoute que *si la femme paroît une sainte dans l'église, un ange dans les rues, c'est un démon familier dans la maison, un mal nécessaire, un hibou à la fenêtre, une pie à la porte, une chèvre dans le jardin, une sangsue nocturne, le jouet des insensés, la perte des biens, l'écueil des beaux esprits*, &c. Il y a toute apparence que l'Avocat qui a répondu à ce Plaidoyer a été plus galant, & qu'il a rassemblé dans son Mémoire toutes les autorités favorables au beau sèxe, & tout le bien qu'on peut en dire.

A la suite de ce Mémoire en est un autre contre un mari de soixante-cinq ans pour sa femme qui en a seize & qui lui fait mille espiégleries. Cet agréable mari avoit gagné la gale avec une servante nommée *Marianne*. Désespéré de cette aventure il s'en expli-

que avec elle, & des injures en vient aux coups. *Marianne* veut prendre sa revanche ; il envoye chercher la Garde pour la faire emprisonner. La jeune femme, pour éviter les suites de cette scène, fait évader sa servante avec une échelle qu'une voisine lui tendit. Elle s'étoit apperçue que son mari recevoit mystérieusement la visite d'un Baigneur soir & matin. » Après cette charitable » expédition, dit-elle, je retournai sur » le champ de bataille pour voir si mon » mari n'étoit point blessé : je lui trouvai » le visage ensanglanté ; mais mes al- » larmes cessèrent bientôt, & je n'eus » besoin que de ma boîte à mouche pour » mettre un appareil à ses blessures. Il » s'étoit attendu aux criailleries & au » fracas qu'une femme offensée pouvoit » faire dans une occasion si propre à » mettre la raison du côté de l'empor- » tement. La douceur de mon procédé » le surprit & le toucha ; il voulut me » donner des marques distinguées de sa » reconnoissance ; il me dit, mais de » l'air & du ton qui conviennent au » Seigneur & maître : *Ma femme, em-* » *brassez moi : vous pouvez dès aujourd*

» *d'hui rentrer dans mon lit.* Les fruits de
» la réconciliation ne me tentèrent point;
» je ne voulois pas me servir de la fem-
» me du Baigneur. »

Vous lirez encore avec plaisir, Monsieur, un Mémoire contre un Procureur dont la maison étoit si malheureuse que tous les locataires successivement s'y trouvoient volés; un autre au sujet des Apothicaires de Chartres, qui prétendoient que, dans un marbre noir placé sur la porte de la Communauté, les Apothicaires fussent inscrits au dessus des Merciers, & que les races futures pussent lire *Bureau des Marchands Apothicaires-Merciers*, & non pas *Bureau des Marchands Merciers-Apothicaires*; ce qui leur a été accordé; un Factum en faveur des dindons de Loupeigne que le Seigneur du lieu vouloit bannir de sa terre; un autre contre une Marchande de modes qui s'étoit laissé séduire & qui avoit aposté des témoins pour se faire épouser; un autre contre deux Trompettes des Gardes-du-Corps qui vouloient avoir le pas à l'Eglise & à la procession sur tous les citoyens de Pontoise & même sur les Marguilliers;

un autre contre deux Perruquiers de Rhétel-Mazarin qui prétendoient que les habitans des villages *ne pouvoient se faire coëffer, se faire faire la barbe ni les cheveux, ni faire poudrer leurs perruques que par les perruquiers des villes ou par les Commissaires par eux mis en fonction*; enfin le Mémoire attribué à M. *Rigoley de Juvigni*, pour l'âne de *Jacques Féron*, & qui peut passer pour un modèle d'excellente plaisanterie.

On a imprimé à la fin de ce volume quelques anecdotes relatives au Barreau. Je ne rapporterai que celle ci; elle regarde le fameux M. *le Maître*, qui, après s'être fait un grand nom par ses Plaidoyers, s'étoit retiré à Port-Royal des Champs. » Il avoit pris pour sa fonction d'être » l'économe du Monastère, & d'acheter » les provisions nécessaires pour la mai» son. Il fut un jour pour cet effet à la » foire de Poissy, & y acheta un cer» tain nombre de moutons. Celui qui » les avoit vendus suscita quelques chi» canes & lui fit un méchant procès sur » le prix de la vente, prétendant en » avoir plus d'argent que M. *le Maî*» *tre*, déguisé en Marchand sous le

» nom de *Dranssé*, ne lui en avoit don-
» né. Ils plaidèrent eux-mêmes leur
» cause devant le Bailli de Poissy. Le
» Marchand *Dranssé* soutint son droit
» avec cette éloquence qui avoit fait
» tant de réputation à M. *le Maître*;
» il cita les Loix, la Coutume, les Or-
» donnances de nos Rois, & montra
» un sçavoir & une érudition qui jet-
» tèrent M. le Bailli dans le plus grand
» étonnement. Sa Partie adverse l'inter-
» rompit deux ou trois fois, à tort & à
» travers, sans sçavoir ce qu'il disoit;
» aussi le Juge lui imposa silence, en
» lui disant: *Tais toi, gros lourdaut,*
» *laisse parler ce Marchand. S'il falloit*
» *vuider le différend à coups de poing, je*
» *crois bien que tu en battrois une ving-*
» *taine comme lui; mais il s'agit ici de*
» *raison & de justice, & il aura tes mou-*
» *tons malgré toi; il te les a bien payés.*
» Puis se tournant du côté du prétendu
» *Antoine Dranssé*, il prononça une Sen-
» tence en sa faveur, & lui dit: *Je*
» *vois bien, Marchand, que vous n'a-*
» *vez pas toujours exercé le métier que*
» *vous faites. Il faut que vous ayez été*
» *autrefois Avocat, & fils de Maître;*

» *vous avez la langue trop bien pendue :*
» *vous dites d'or : vous sçavez le Droit &*
» *la Coutume. Je vous conseille de quit-*
» *ter le négoce & d'aller au Palais vous*
» *faire Avocat-plaidant ; vous y acquer-*
» *rez autant de gloire que le célèbre M. le*
» *Maître.* »

Extraits d'un Eloge de Fénelon, composé par M. l'Abbé Potet, Professeur au Collège Mazarin.

Cet éloge, comme quelques autres, a vainement concouru pour le Prix de l'Académie Françoise. L'ouvrage n'est point imprimé ; les fragmens que je vous envoie m'ont été communiqués par un des amis de l'auteur, qui a pensé avec raison que la lecture vous en feroit plaisir.

O vous, qui êtes chargés du soin honorable d'élever un Prince, un Citoyen, prenez *Fénelon* pour modèle. Autant le maître avoit de douceur, de modestie, de sensibilité d'ame, autant le disciple étoit dur, hautain, capricieux. Une ba-

gatelle allumoit ſa colère. *Fénelon* n'eut point recours aux menaces ni à la punition, qui aigrit ordinairement le caractère & ne corrige pas. Mais ayant remarqué dans ſon élève un cœur droit que touchoit la vérité, il employa avec fruit la perſuaſion. Quand le Duc *de Bourgogne* s'emportoit au jeu, ou dans la converſation, *Fénelon* avoit un viſage triſte, lui parloit peu, le laiſſoit ſeul, ſans livres. Le jeune Prince, qui ſentoit alors ſa faute, alloit ſe jetter dans les bras de ſon maître; tous deux verſoient des larmes, l'un de joie, l'autre de repentir.

Fénelon lui faiſoit un amuſement de l'etude. Il fixoit ſon attention par le badinage ingénieux d'une fable, par un dialogue inſtructif, par le récit d'une action mémorable. Il parloit à ſon imagination, & lui donnoit toutes ſes leçons en exemples. A meſure que ſon diſciple acquéroit des lumières, ſes inſtructions devenoient profondes & ſublimes. Il lui montroit le fardeau des devoirs qu'impoſe le rang ſuprême. » Enfant de la Patrie, diſoit-il, répon» dez à l'attente d'une grande nation,

» rendez-vous digne de la gouverner.
» Un Roi n'est grand qu'autant qu'il com-
» mande à ses passions, qu'il aime son
» peuple, & qu'il fait regner Dieu dans
» ses Etats. » Ces paroles s'imprimoient
dans l'ame du Duc *de Bourgogne*, comme des caractères qu'un Sculpteur habile grave sur le marbre ou l'airain. Son cœur étoit ému, attendri. Il se pressoit contre le sein de *Fénelon*, & lui disoit:
» Si je monte un jour sur le trône de
» mes ancêtres, si je donne des loix à
» la France, les Peuples trouveront en
» moi un père. Je prends, répondoit
» *Fénelon*, je prends le ciel à témoin
» de votre engagement. Fermez l'o-
» reille aux discours empoisonnés des
» flatteurs. Croyez des amis sincères
» & désintéressés, qui, ne se laissant
» point éblouir par votre grandeur,
» vous diront la vérité. Allez chercher
» le mérite jusqu'au fond de la retraite
» la plus obscure; approchez-le du
» trône. Malheur à vous, si vous n'a-
» vez point le courage de punir les
» méchans qui dépouillent votre peu-
» ple pour s'enrichir. Votre trésor le
» plus précieux est le cœur de vos su-

» jets. Sçachez ce qu'ils peuvent payer
» sans souffrir. Les impôts doivent être
» employés à leur propre bonheur, &
» non pas au luxe du Souverain. Un Roi
» prodigue & fastueux est comme un tu-
» teur qui dévore l'héritage de son pu-
» pile. Evitez la guerre, c'est le plus
» grand des maux dont Dieu afflige les
» hommes. Mettez votre gloire à gou-
» verner sagement; donnez l'exemple
» du bien; que vos sujets trouvent en
» vous un Monarque qu'ils puissent
» imiter. Le vice rampe dans la pous-
» sière quand la vertu brille sur le trô-
» ne. » Ainsi *Fénelon* dévoloppoit à son élève les maximes répandues dans le *Télémaque*, ce livre précieux à l'humanité, qui apprend aux Rois la science de regner, & qui défend la cause abandonnée des peuples.

Loin de se réjouir par l'espérance d'être Roi, le Duc de *Bourgogne* envisageoit le diadême avec frayeur.
» Qu'un Souverain est à plaindre, di-
» soit il! La vérité ne perce point jus-
» qu'à lui; & des hommes méchans,
» artificieux, font par son autorité le
» mal qu'il ne veut pas. » Plus ce

Prince aimoit les gens de bien, plus il détestoit l'encens des flatteurs. Quoiqu'ennemi du faste & de la dépense, il donnoit avec libéralité. Sa bienfaisance éclatoit dans les tems de calamité publique *. Quand il comparoit le luxe de Versailles à l'indigence des campagnes, les larmes couloient de ses yeux; il disoit: » ma Cour ne sera point brillan» te; mais l'abondance regnèra sous » l'humble toît du laboureur. » Ce Prince vertueux, ami des peuples, faisoit espérer un regne doux à la France épuisée d'hommes & d'argent. Hélas! il fut moissonné au printems de son âge, & emporta dans le tombeau les regrets de la nation.

Fénelon, victime dévouée au bien public, se vengea de la calomnie par ses vertus. Il s'occupa dans l'exil à remplir les devoirs glorieux de la vie épiscopale. Le peuple de Cambrai, édifié d'entendre la voix de son pasteur, ve-

* De 12000 francs que le Duc *de Bourgogne* avoit par mois, il n'en gardoit que 1000 pour lui, & employoit le reste pour soulager le peuple.

noit en foule à ses instructions. Son éloquence simple & touchante étoit le langage du cœur : elle n'excitoit point d'applaudissemens ; mais elle faisoit couler des larmes. Ce Prélat instruisoit lui-même les jeunes ecclésiastiques ; il les pénétroit de la sainteté de leurs devoirs par ces paroles : *Nous devons mener une vie irréprochable ; car le monde est scandalisé d'un prêtre qui enseigne le bien & fait le mal.* Il veilloit avec une tendre inquiétude sur le troupeau confié à ses soins. Quelle douleur déchiroit son ame, lorsque ses yeux étoient frappés du spectacle de l'humanité souffrante, lorsqu'il voyoit le peuple laborieux des hameaux manquer de pain ! Je me représente cet Evêque secourable portant l'abondance & la consolation au sein des familles indigentes. Le pauvre plein de joie le bénit dans sa chaumière, &, levant les mains au ciel, prie Dieu de conserver cet homme de bien sur la terre.

O France ! dois-je retracer l'image de tes malheurs ? Quels charitables soins occupent *Fénelon* après la sanglante bataille de Malplaquet ! Son palais est rempli de malades, de blessés, de mou-

rans. Leurs cris lamentables percent son ame. Il ne peut retenir ses larmes en voyant ces victimes infortunées de la fureur des combats. Comme un pere tendre, il s'empresse de calmer leurs souffrances, de guérir leurs maux. Les soldats, touchés de son zèle compatissant, s'écrient : *Que Dieu lui rende le bien qu'il nous fait, que son nom soit gravé dans la mémoire des peuples comme dans nos cœurs.* Tant de vertus éclatantes lui attirèrent la vénération des Alliés qui faisoient la guerre en Flandre. Le glaive ennemi ne ravageoit point ses terres. Il voyoit tranquillement croître ses moissons au milieu du tumulte des armes. Des troupes Angloises escortoient ce Prélat vénérable quand il voyageoit dans son Diocèse. Ainsi la Fable nous représente *Orphée* euvironué de lions quil apprivoisoit par ses chants harmonieux. On venoit de tous les pays pour voir ce grand homme *. Sa politesse charmoit les étran-

* Un jeune Prince vint à Cambrai pour puiser dans la sagesse de *Fénelon* les conseils dont il avoit besoin. Le Prélat lui donna d'excellentes

gers. Son visage doux & serein, le son de sa voix qui alloit au cœur, sa modestie, la simplicité de ses mœurs, rendoient son commerce délicieux. Personne ne parloit plus agréablement que lui. Sa vertu sembloit se répandre autour de lui par le charme de ses discours; elle pénétroit l'ame de ceux qui l'écoutoient.

O que ne puis-je exprimer ses sentimens, lorsqu'il épanchoit son cœur au sein de l'amitié! *Fénelon* sentoit le besoin d'aimer. *Heureux*, disoit-il, *celui qui a trouvé un véritable ami* *! Sainte & pure amitié, tu vins consoler dans l'exil cet homme vertueux. Son auguste Elève, le Duc *de Bourgogne*, s'échappe

maximes sur la Tolérance. Ce même Prince manda depuis à un Seigneur François qui lui avoit envoyé le *Télémaque*: *Toute ma gloire sera de regner selon les préceptes de Mentor.*

* *Fénelon* eut le chagrin de voir mourir tous ses amis. Il pleura amèrement la mort du Duc *de Bourgogne*. Cependant il disoit: *s'il ne tenoit qu'à remuer un fétu pour faire revivre ce Prince contre la volonté divine, je ne le ferois pas; tous mes liens sont rompus.*

un jour aux regards des Courtisans, arrive la nuit à Cambrai, & s'écrie en voyant le Prélat: *C'est moi, votre disciple, votre ami. Je viens vous dire que vous êtes dans mon cœur, que jamais la calomnie ne pourra vous en ôter.* Le Prince l'embrasse tendrement, & part les larmes aux yeux. L'expression manque pour peindre les transports qu'éprouva l'ame sensible de *Fénelon* : momens rapides d'une joie pure qui mêlèrent quelque douceur à l'amertume de ses disgraces!

Je n'aurois pas loué *Fénelon*, si je ne parlois d'un sentiment gravé au fond de son cœur : c'est la Religion. Il se faisoit une douce image de Dieu. Sa piété étoit tendre. Humble chrétien, il anéantissoit sa raison devant la suprême Intelligence. *Qu'est-ce que l'homme*, disoit il, *pour mesurer la grandeur de Dieu?* La mort de ses amis avoit rompu les liens qui l'attachoient au monde; & son âme s'occupoit des années éternelles *.

* *Fénelon* eut des amis tendres; les Ducs *de Beauvilliers*, *de Chevreuse*, l'Abbé *de Lan-*

Il entendit sonner sa dernière heure avec la joie d'un homme qui touche au terme d'un long voyage. Sa mort causa un deuil général dans la Province. Les pauvres le pleurèrent en disant : *Nous avons perdu l'homme de Dieu qui nous donnoit du pain.*

Portrait de Fénelon, gravé par M. Savart, d'après Joseph Vivien ; à Paris chez l'Auteur, Barrière de Fontarabie, & aux adresses ordinaires de Gravûre, prix, 3 livres.

Ce Portrait n'avoit pas besoin de la

geron. *Qui est-ce qui ne l'aime point*, disoit Madame *de Maintenon* à *Louis XIV?* Cette femme, célèbre par son ambiton, par son esprit & par sa piété, aima toujours l'Archevêque de Cambrai. Sa disgrace lui causa du chagrin, elle en tomba malade. *Eh bien*, lui dit le Roi, *il faudra donc vous voir mourir pour cet homme-là !* Quand Mlle *d'Osmond* se maria & partit pour Havrincour, qui est dans le Diocèse de Cambrai: *Ah, mon Dieu, ma fille*, lui dit-elle, *que vous êtes heureuse d'être à portée de cet homme-là !*

circonſtance pour être favorablement accueilli ; mais elle excitera peut-être l'empreſſement du Public à ſe le procurer. Quel eſt le François, pour peu qu'il ſoit ſenſible & qu'il aime le génie & la vertu, qui ne voudra pas décorer ſon cabinet de l'image de l'adorable *Fénelon* ? Cette eſtampe eſt d'environ quatre pouces & demi de haut ſur trois de large. Le buſte eſt parfaitement reſſemblant ; il eſt enfermé dans un ovale, ſoutenu par un bas relief qui repréſente le moment où *Minerve*, quittant la figure de *Mentor*, s'élève dans un nuage, & diſparoit aux yeux du fils d'*Ulyſſe*. Divers attributs analogues enrichiſſent ce portrait, dont la tête eſt gravée avec une douceur & une ſuavité ſingulières ; on y remarque auſſi des oppoſitions avantageuſes & un effet agréable. La délicateſſe du burin de M. *Savart* eſt déja connue par pluſieurs portraits en ce genre ; celui-ci ne peut qu'augmenter la réputation de cet Artiſte.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 Décembre 1771.

LETTRE XI.

Deux Discours Latins, non imprimés, qui ont remporté le Prix de Maître-ès-Arts en l'Université de Paris.

VOUS sçavez, Monsieur, que feu M. *Coignard* a fondé dans l'Université de cette Capitale un Prix d'Eloquence Latine en faveur des Maîtres-ès-Arts. Si tous les Discours auxquels on décernera la couronne entrent aussi bien dans les vues du fondateur, s'ils sont d'un goût aussi sain que les deux dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, on ne pourra s'empêcher d'applaudir au suffrage des juges & au mérite de l'Orateur. On a reproché, non sans raison, aux compositions des Colléges un air d'emphase, un ton faussement épique, l'amour des bluettes & le jeu des antithèses. Ces Lycées, en général, cherchoient plus à imiter le style précieux & le papillotage élégant de *Pline*

le jeune, que la force, le nombre & la majesté de *Cicéron*. Vous ne trouverez, Monsieur, aucun de ces défauts dans les pièces que je vous annonce. Les sujets en sont bien choisis & très-intéressans, le ton modeste, la marche libre, la touche judicieuse, souvent le tour véhément & hardi. Les différens morceaux que je vais mettre sous vos yeux vous donneront une idée très-favorable des talens oratoires de l'auteur, M. *Guéroult*, de Rouen, Docteur Aggrégé de l'Université pour les hautes Humanités, demeurant au Collège d'Harcourt. Il a remporté deux années de suite le Prix en question.

Dans le premier Discours l'Orateur examine *quels sont les personnages dont on doit proposer l'éloge public. Quales viri in argumenta laudationum publicarum proponendi sint.* Après un exorde clair où il montre que pendant la vie des hommes publics la crainte ou l'adulation empêchent la vérité d'élever la voix, il fait sentir qu'il est important qu'après leur mort elle puisse s'énoncer librement, parce que les éloges qu'elle consacre à leur mémoire sont un exemple frappant pour les citoyens & un

encouragement puiſſant aux grandes actions. Cette réfléxion amène naturellement la partition du Diſcours. L'homme dont on propoſe l'exemple à imiter *doit avoir été conſtamment vertueux ; il faut qu'il ſe ſoit diſtingué par des faits éclatans & extraordinaires, & que toutes ſes actions ayent été conſacrées à l'utilité publique*. Le dernier de ces trois articles m'a paru mériter une attention particulière ; j'y ai trouvé de la chaleur & du ſentiment. L'exemple de *Henri le Grand* qu'on propoſe comme le digne ſujet d'un panégyrique, eſt très-heureuſement choiſi, de même que les noms de ceux de nos Princes qui ſe ſont immortaliſés dans les annales de la Patrie & dans le cœur des François. » O *Henrice*, » noſtratibus jucundum nomen, ô amice Gallorum, quemadmodum ipſe dici » volebas, quàm jure & meritò illud virtutis accepiſti præmium ! Viciſti quidem Reges plurimos curâ, potentiâ, numero victoriarum, celeritate ingenii ; » ſed quàm multi alios iiſdem vicerant » artibus ! Verùm animum cohibere, victoriam temperare, eos amore patrio

» complecti, quos hostes infestissimos » fueras expertus : hæc, cùm feceris, non » ego te cum summis viris comparo, sed » Deo simillimum, quantùm mortalis » Deum sequi potest, judico. Rex igi- » tur qui eâ instructus sapientiâ quâ » excelluit *Carolus Quintus*, eâ relligio- » ne quâ *Ludovicus Nonus*, eâ justitiâ » quâ *Ludovicus Duodecimus*; Ecclesiæ » præsules sanctissimos, legibus integer- » rimos judices, exercitibus fortissimos » duces, muneribus imperii viros bonos » magis quàm ambitiosos providerit, » ille nominis sui jucundam diuturnam- » que memoriam relinquet; hunc in ar- » gumentum oratoribus, viris prin- » cipibus in exemplum, proponet æqua » rerum existimatrix Posteritas. O » *Henri*, ô nom les délices de la » France, ô vous, l'ami des François, » comme vous desiriez qu'on vous ap- » pellât, qu'il étoit justement mérité ce » tribut d'éloges que la postérité & la » vertu vous ont décerné ! Vous vous » êtes êtes élevé au dessus de plusieurs » Rois par votre activité guerrière, la » force de vos armes, le nombre de » vos triomphes & la vivacité de votre

» esprit. Mais combien l'Histoire ne
» montre-t-elle pas de Monarques su-
» périeurs aux autres par tous ces
» avantages ! Modérer son ressenti-
» ment, ne point abuser de la vic-
» toire, embrasser avec les transports
» de l'amour paternel des ennemis
» vaincus dont on vient d'éprouver tout
» l'acharnement, grand Roi, en te
» voyant fidèle à ces principes subli-
» mes, non, je ne t'assimilerai pas aux
» hommes les plus illustres, mais je
» déclare que tu me parois un Dieu,
» autant qu'un mortel peut approcher
» des traits de la Divinité. Ainsi un Prin-
» ce, aussi sage que *Charles V*, aussi
» pieux que *Louis IX*, aussi équitable
» que *Louis XII*, un Prince qui ne
» donneroit à l'Eglise que des Prélats
» vénérables par leur vertu, au Barreau
» des Juges incorruptibles, à ses ar-
» mées des Généraux pleins de valeur
» & de capacité, qui ne confieroit les
» rênes du gouvernement qu'à des Mi-
» nistres moins ambitieux que zélés
» pour le bien public, un Prince, dis-
» je, qui réuniroit toutes ces qualités
» solides & brillantes : voilà l'homme
L iv

» dont le souvenir éternel nous transportera d'attendrissement & d'admiration ; voilà le modèle que la postérité, qui sçait apprécier les choses avec justice, proposera aux pinceaux de l'éloquence & à l'imitation des Rois. »

L'orateur, après avoir exalté les héros militaires & leur avoir appris quelles vertus ils doivent mêler à l'éclat des triomphes pour mériter la reconnoissance publique, descend à la classe des Magistrats, & fait voir qu'il n'est ni moins glorieux ni moins utile à la Patrie de soutenir la balance de *Thémis* que de porter le glaive des Conquérans. » Quis negaverit hæc genera officiorum qui persequuntur, eos cùm magnâ Reipublicæ utilitate magnam consequi & gratiam & gloriam ? Ut olim Græcia *Solone* suo & *Lycurgo*, non minùs quàm *Miltiade* & *Leonidâ* superbiebat, ità & Gallia nostra, dum *Condæorum Mauriciorumque* nomina, cum admiratione quâdam pronuntiabit, *Lamonæos*, *Daguessæos* dulcissimâ recordatione prædicandos semper excipiet. Stupebit celebrabitque *Villartium* illum, qui feliciter

» audendo, nobis restituit rem; sed
» nec laudatione suâ fraudari sinet *Har-*
» *laeum*, veri justum & tenacem pro-
» positi virum, quem, ut Poëtæ verbis
» utar, neque civium ardor prava ju-
» bentium neque furentis lanistæ vul-
» tus mente solidâ quatere potuerunt. »
» Qui osera soutenir que le Magistrat
» qui remplit avec honneur les devoirs
» pénibles de son état, ne coopère pas
» essentiellement à l'utilité publique,
» & que la Patrie ne lui doit pas un tri-
» but de reconnoissance & de considé-
» ration? Car, comme la Grèce se glo-
» rifioit autant de *Solon* & de *Lycurgue*
» que de *Miltiade* & de *Léonidas*,
» de même la France, en exal-
» tant les *Condés* & les *Maurices*, se
» rappellera avec une douce satisfaction
» & célébrera les *Lamoignons* & les
» *Daguesseaux*. Elle sera saisie d'admira-
» tion à la vue de l'image de *Villars*,
» & sa gratitude chantera ce héros dont
» l'heureuse audace sauva la Patrie;
» mais aussi elle ne laissera pas tomber
» dans la nuit de l'oubli ce *Harlay*,
» cet homme juste & intrépide, qui,
» pour me servir des expressions d'un

» Poëte *, ne fut ébranlé ni par les cris
» d'une populace mutinée, ni par les
» menaces d'une soldatesque furieuse.»
Vous aurez remarqué sans doute la belle expression que le Latin employe pour louer le Maréchal *de Villars*, le vainqueur de Denain; il n'étoit pas possible de mieux peindre d'un seul trait: Voilà ce qu'on appelle s'approprier avec goût les richesses d'autrui, & sçavoir profiter de ses études : *feliciter audendo nobis restituit rem* est une application très-heureuse du mot dont *Horace* se sert en parlant de ce fameux Romain dont le phlegme & la patience lassèrent à la fin la fougue d'*Annibal*, *cunctando restituit rem*.

Dans l'autre Discours, M. *Guéroult* se propose d'éclaircir un sujet dont les branches s'étendent au loin & tiennent à la morale, au patriotisme & au progrès des Lettres: *In commercio litterario cùm exteris nationibus quid sit quærendum, quid cavendum? Dans le commerce littéraire avec les nations étrangères que doit-on chercher, que faut-il éviter?* Pour bien traiter le sujet du premier

* *Horace*, Ode troisième Livre 3.

Discours, il ne falloit que de l'éloquence, de l'amour de la vertu & quelque teinture de l'histoire des hommes célèbres ; mais celui-ci, pour être développé avec cette grandeur de vues, cette noblesse & cette dignité qui lui conviennent, demandoit une connoissance réfléchie des mœurs, du caractère, de l'etat littéraire ancien & moderne de tous les peuples de l'Europe ; il falloit posséder cet esprit philosophique qui sçait entrevoir & combiner l'influence des Lettres sur le cœur des citoyens, &, par conséquent, sur la masse de la Nation ; il falloit sçavoir peindre en grand, & cependant d'une manière forte, toute cette multitude d'objets disparates & les faire contraster sans nuire à l'éclat propre de chacun ; il falloit enfin marquer le point où finit l'utilité du commerce littéraire avec nos voisins, & où commence l'abus, tant par rapport au bon goût que par rapport aux mœurs & à la Religion.

L'énumération que je viens de faire, Monsieur, des qualités nécessaires pour présenter avec intérêt le sujet de ce second Discours, est précisément l'éloge

des talens & du ſuccès de l'Orateur qui l'a traité. Il y a dans celui-ci plus de véhémence, de paſſion & de grands tableaux que dans l'autre; il eſt deſſiné & exécuté avec plus de fierté; la couleur m'en a paru plus vigoureuſe & l'ordonnance plus ſçavante. La diviſion eſt ſimple, & néanmoins elle embraſſe tout ce qu'il y a d'eſſentiel dans la matière : *Cherchons dans le commerce littéraire avec les peuples policés tout ce qui peut ſervir à cultiver l'eſprit & à former les mœurs ; évitons, au contraire, tout ce qui peut nuire à l'un & bleſſer les autres* : ſujet important, s'écrie l'Orateur, dans un ſiécle ſur tout où chaque homme de Lettres a la témérité, je ne dis pas de lire tous ces volumes dangereux que nos voiſins nous envoyent, mais s'efforce d'en faire paſſer le ton & l'eſprit dans ſes compoſitions.

Je ſuis très-ſatisfait, Monſieur, des différentes peintures que l'auteur trace des mœurs & du ſtyle des différens peuples qui cultivent les Lettres; rien n'y eſt vague; c'eſt la nature & la vérité réunies dans le même tableau. Voici comme l'Orateur peint les Eſpagnols. » Hiſpani elatam ſortiti indolem,

[redacted]

» nobiles & excelsos sensus, sermonis
» dignitate & elocutionis magnificentiâ
» illustrare amant; in argumentis om-
» nibus, etiam dùm res attingunt leves
» & ludicras, semper eos videas glandi-
» loquos, cùm amplâ & sententiarum gra-
» vitate & majestate verborum. Equidem
» eorum Authores dùm perlustro, Re-
» gem mihi videre videor, qui magni-
» fico apparatu sublimis conspiceretur
» & reverendo fastu præditus incede-
» ret. L'Espagnol né avec toute la hau-
» teur du caractère ne se plaît qu'à ex-
» primer des sentimens nobles & rele-
» vés, & à les revêtir de la pompe &
» de la magnificence du style. Dans
» toutes leurs compositions, même les
» plus légères & les plus comiques, vous
» retrouvez toujours le grand ton, la
» phrase empesée, la majesté de la
» diction Toutes les fois que je jette
» les yeux sur leurs ouvrages, il me
» semble voir un Roi sur le trône en-
» vironné de tout le faste & de tout l'ap-
» pareil de sa dignité. »

Les Italiens sont caractérisés avec cette finesse de traits & cette délicatesse de pinceau qui exprime un peuple sen-

» jettent & dédaignent tout ce qui n'est
» pas empreint, pour ainsi dire, du
» sceau de la Grande - Bretagne ; que
» dis-je ? Aujourd'hui, nous pensons,
» nous écrivons, nous jouons & nous
» mourons *à l'Angloise* ». Qu'arrive-t-il, poursuit l'Orateur, de cette épidémie qui fait extravaguer la nation ? C'est que nous n'avons copié que les travers & les vices des Anglois. Nous avons échangé notre caractère national, nos mœurs, notre gaîté, contre quelques réflexions sombres, quelques Drames lugubres & quelques Romans atroces.

Je finis par ce morceau où l'auteur déplore éloquemment nos pertes & notre folie. « Nos Ancêtres ont vu les
» jours de gloire de cet art sublime,
» qui, après avoir animé les *Sophocles*, les *Euripides*, avoit remis
» son flambeau dans les mains de
» *Corneille* & de *Racine* ; leurs Tragédies remplissoient l'ame tout à la
» fois de terreur & de pitié ; actuellement *Melpomène* furieuse grince
» des dents, hurle d'une manière af-
» freuse, & ne produit que l'horreur

» Litteraturæ genera, & ſolida acviri-
» lis ingenii vis, deterſo omni ſqua-
» lore, clariùs in dies enitescat. En
» Allemagne & dans les autres climats
» qui approchent du Nord, les peu-
» ples n'éprouvent point cette flamme du
» génie & cette ardeur de l'imagina-
» tion; mais tout ce qu'un travail opi-
» niâtre, tout ce que la patience la
» plus conſtante & l'étude la plus aſſidue
» peuvent produire, les Allemands l'at-
» teignent. Leurs auteurs ont porté la
» lumière dans les myſtères les plus ca-
» chés de la Politique. Les ouvrages
» qu'ils ont composés ſur le droit des
» gens, dont l'utilité tient à tout le
» genre humain, ſont peut-être dépour-
» vûs d'éclat & d'agrément; mais ils ont
» le mérite eſſentiel de la ſolidité &
» de la raiſon. Leur ſtyle, à la vérité,
» manque quelquefois de nerf & de
» chaleur; mais on y trouve par-tout une
» gravité décente, une ſagacité pleine
» d'érudition, des connoiſſances pui-
» ſées dans les ſources les plus pu-
» res de l'Antiquité. Si leurs Muſes
» depuis quelques années ont célébré
» ſur un léger pipeau les doux loiſirs

» de la campagne, les jeux inno-
» cens des bergers, la mort du juste
» *Abel*, elles le doivent au commerce
» qu'elles ont enfin lié avec les peuples
» étrangers. Poursuis, Nation indus-
» trieuse, continue d'entretenir ce
» commerce utile; qu'il t'engage à t'e-
» xercer dans tous les genres de la Lit-
» térature; que de jour en jour nous
» puissions applaudir avec plus de vé-
» rité à la solidité & à la force naturelle
» du génie, épuré de l'alliage qui en
« affoiblit l'éclat. »

A la suite de l'exposition de ces divers tableaux & du caractère de chaque nation, l'Orateur montre comment on peut, dans le commerce Littéraire, en tirer avantage pour la culture de l'esprit. Il faut, dit-il, prendre ce que l'on trouve de bon de tous côtés, s'efforcer de se l'approprier, & de le faire passer dans son style & même dans son esprit, comme le Négociant, qui, en parcourant les différentes mines, les différentes carrières & tous les pays de la terre, prend ici de l'or, là du fer, plus loin des pierreries, ailleurs de riches étoffes; mais aussi, ajoute M. *Gué-*

[redacted]

roult, il faut prendre la plus grande précaution pour que les défauts, les imperfections & le germe des vices répandus dans les écrits étrangers ne corrompent le goût & le cœur du lecteur, & qu'on ne boive le poison en cherchant des moyens de santé. Ici l'auteur revient sur ses pas; il indique ce que l'esprit & l'ame ont à redouter, en se nourrissant des ouvrages de tous les peuples qui ont écrit. » Ce morceau est rapide, plein & travaillé avec beaucoup de soin. Cette tirade contre l'Anglomanie mérite d'être citée au moins comme une leçon. Je ne vous en donnerai que la traduction. » Le « goût du siècle est pour les écrits An- » glois ; & comme notre vivacité natu- » relle ne connoît point de milieu, nous » avons adopté leur manière de penser » avec la même fureur que la forme » de leurs habillemens. C'étoit peu de » dévorer les livres de ces dangereux » Insulaires, de les traduire, de les ap- » prendre par cœur, de s'efforcer d'en » imiter le fond & la couleur ; la ma- » nie a été au dernier période ; nous » ne pouvons plus souffrir que ce qui » a le goût Anglois ; nos citoyens re-

» jettent & dédaignent tout ce qui n'est » pas empreint, pour ainsi dire, du » sceau de la Grande-Bretagne; que » dis-je? Aujourd'hui, nous pensons, » nous écrivons, nous jouons & nous » mourons *à l'Angloise* ». Qu'arrive-t-il, poursuit l'Orateur, de cette épidémie qui fait extravaguer la nation? C'est que nous n'avons copié que les travers & les vices des Anglois. Nous avons échangé notre caractère national, nos mœurs, notre gaîté, contre quelques réflexions sombres, quelques Drames lugubres & quelques Romans atroces.

Je finis par ce morceau où l'auteur déplore éloquemment nos pertes & notre folie. « Nos Ancêtres ont vu les » jours de gloire de cet art sublime, » qui, après avoir animé les *Sophocles*, les *Euripides*, avoit remis » son flambeau dans les mains de » *Corneille* & de *Racine*; leurs Tragédies remplissoient l'ame tout-à-la-» fois de terreur & de pitié; actuelle-» ment *Melpomène* furieuse grince » des dents, hurle d'une manière af-» freuse, & ne produit que l'horreur

» & le dégoût. Le sang coule sur le
» théâtre ; la scène est jonchée de ca-
» davres : qu'il est à craindre que bien-
» tôt elle ne soit souillée par l'appareil
» odieux & révoltant des supplices !
» *Thalie* elle-même, la naïve *Thalie*,
» qui corrigeoit les mœurs en riant, a
» chaussé le cothurne fastueux ; envelop-
» pée du manteau philosophique, elle
» débite des sentences fort semblables
» aux oracles de Delphes ; d'une main
» elle tient le poignard qu'elle a arra-
» ché à la Tragédie, de l'autre la
» coupe empoisonnée, &, dans ce ri-
» dicule appareil, elle ose donner à la
» nation des spectacles monstrueux.
» Grand Dieu, qu'est devenu cet aima-
» ble enjoûment qui caractérisoit le
» François ! &c, &c, &c. »

Outre le mérite d'une éloquence vive, naturelle & pleine d'ame, dont je viens de vous offrir quelques traits, on doit louer dans l'Orateur couronné une connoissance rare des bons auteurs Romains, une grande facilité de s'exprimer dans leur langue, une latinité exacte, pittoresque, riche, claire & harmonieuse.

Remarques Grammaticales sur l'Aspiration & la Nazalité.

Ces Remarques viennent de m'être adressées, Monsieur, par un de nos meilleurs Grammairiens ; elles m'ont paru aussi justes qu'ingénieuses, & dignes de vous être communiquées.

Dans la dernière édition de la *Prosodie Françoise*, feu M. l'Abbé *d'Olivet* hasarde sur l'Aspiration & la Nazalité une idée qui paroît propre à diminuer le nombre des entraves poëtiques, & à empêcher de voir des *hiatus* dans des vers où *Malherbe*, *Racine*, *Despréaux* & *Quinault* n'en ont point vus. Le son nazal *n* précédé d'une voyelle qui lui est incorporée, comme *ant* dans *charmant*, *ein* dans *frein*, &c, forme un son vraiment simple & indivisible ; mais il ne forme pas pour cela une pure & franche voyelle. Le son aspiré *h* suivi d'une voyelle qui lui est incorporée, comme *hé* dans *Héros*, &c, forme encore un son vraiment simple & indivisible ; mais il ne forme pas non plus pour cela une

pure & franche voyelle. Toute la différence consiste en ce que la consonne *h* précède les voyelles aspirées, au lieu que la consonne *n* termine les voyelles nazales. Par l'aspiration la voix remonte de la gorge dans la bouche, & par la nazalité la voix descend du nez dans la bouche : ainsi le bas du canal de la parole produit l'aspiration, & le haut produit la nazalité. Or, continue cet Académicien, si l'aspiration empêche l'hiatus, la nazalité doit l'empêcher aussi, parceque les voyelles nazales étant, aussi bien que les voyelles aspirées, non des voyelles pures & franches, mais des voyelles modifiées, elles peuvent, les unes comme les autres, empêcher l'hiatus. La nazalité ayant donc les mêmes prérogatives que l'aspiration, il n'y aura point de cacophonie dans ce vers :

Elle a le *teint uni*, belle bouche, beaux yeux.

Point d'hiatus dans le *teint uni*, quoique la dernière consonne de *teint* soit muette. Quand on récite à haute voix :

des talens & du succès de l'Orateur qui l'a traité. Il y a dans celui-ci plus de véhémence, de passion & de grands tableaux que dans l'autre; il est dessiné & exécuté avec plus de fierté; la couleur m'en a paru plus vigoureuse & l'ordonnance plus sçavante. La division est simple, & néanmoins elle embrasse tout ce qu'il y a d'essentiel dans la matière : *Cherchons dans le commerce littéraire avec les peuples policés tout ce qui peut servir à cultiver l'esprit & à former les mœurs; évitons, au contraire, tout ce qui peut nuire à l'un & blesser les autres* : sujet important, s'écrie l'Orateur, dans un siécle sur tout où chaque homme de Lettres a la témérité, je ne dis pas de lire tous ces volumes dangereux que nos voisins nous envoyent, mais s'efforce d'en faire passer le ton & l'esprit dans ses compositions.

Je suis très-satisfait, Monsieur, des différentes peintures que l'auteur trace des mœurs & du style des différens peuples qui cultivent les Lettres; rien n'y est vague; c'est la nature & la vérité réunies dans le même tableau. Voici comme l'Orateur peint les Espanols. » Hispani elatam sortiti indolem,

cette prononciation, que les Parisiens rejettent comme vicieuse, étoit, à ce qu'il paroît, regardée par les Grecs comme euphonique ou gracieuse, puisque que, quand ils vouloient donner le sens négatif à un mot commençant par une voyelle, & que pour cela ils y joignoient leur *α* privatif, ils ajoutoient à cet *α* un *ν* c'est à dire *n*, afin d'éviter la cacophonie ou rencontre désagréable de deux voyelles. Ainsi, au lieu de dire αaξιος, *indigne*, ils disoient ἀναξιος; au lieu de dire ἀοδους *sans dent*, ils disoiens ἀνοδους. Pour empêcher l'hiatus ou l'élision, ils ajoutoient aussi un *n* sonore à la fin des mots terminés en *ε* & en *ι*. Au lieu de dire εικοσι-ανδρες, *vingt hommes*, ils disoient εικοσιν-ανδρες, au lieu de dire δεδωκε-αυτω, *il lui donna*, ils disoient δεδωκεν-αυτω. Ces mêmes Grecs faisoient encore sonner la nazalité finale *αν* & *εν* avec la voyelle suivante, ειδον-ου ακηκοα, *j'ai vu, je n'ai pas entendu*, συν-αρπαζω, *je surprends*, &c. Tout cela porte à conjecturer que la Nation Normande (qui peut le disputer à la Grecque en sagacité & en délicatesse) prononce aujourd'hui la nazalité à peu près de même que les Grecs la pro-

nonçoient autrefois ; mais comme une langue morte, quelque mélodieuse qu'on la suppose, ne doit pas servir en cela de règle à une langue vivante telle que la nôtre, & comme la prononciation des personnes distinguées & instruites, qui ont fréquenté ou qui fréquentent la Cour & la Capitale du Royaume, est la seule qui constate le bon usage & qui doive être suivie ; il s'ensuit que la prononciation Normande qui lui est opposée, doit absolument être proscrite de la Langue Françoise.

Peut-être que la Province de Normandie ayant fourni aux Théâtres de Paris des Auteurs & des Actrices du premier ordre (entr'autres les deux *Corneilles* & la *Champmeslé*) sa prononciation nazale deviendroit contagieuse, si l'on perdoit de vue le principe qui, selon M. l'Abbé *d'Olivet*, tranche la difficulté. Le voici. » On ne doit jamais faire sonner la terminaison nazale avec la voyelle initiale subséquente, à moins que le mot où cette nazalité se trouve, & le mot qui la suit ne soient immédiatement, nécessairement & inséparablement unis. »

Cet

Cet Académicien égaye & appuie ce principe par une petite anecdote aussi amusante qu'instructive. *François I*, mettant un jour le pied à l'étrier, apostropha ainsi son bidet :

> *Joli gentil petit cheval,*
> *Bon à monter, bon à descendre.*

Melin de Saint-Gelais, son Bibliothécaire, qui étoit présent & qui avoit parié d'achever sur les mêmes rimes toutes les phrases qu'il plairoit au Roi de commencer en vers, ajouta sur le champ :

> *Sans que tu sois un Bucéphal,*
> *Tu portes plus grand qu'Aléxandre.*

Monsieur *de Segrais* écrivit au nom de l'Académie de Caen à M. *Huet*, pour inviter l'Académie Françoise à décider s'il falloit dire : *bo-n à monter, bo-n - à-descendre*, comme s'il y avoit *bone à monter, bone à descendre*, ou ne point faire tinter la finale de *bon*. La réponse fut que, comme on pouvoit introduire un adverbe entre *bon* & *à*, par exemple *bon* rarement *à monter bon*, cependant *bon* quelquefois *à descendre*, il s'en-

ſuivoit que *bon* devoit être prononcé ſans liaiſon avec *a*. *Mezerai*, en qualité de Normand, fut ſeul d'un avis contraire; mais, comme Secrétaire de la Compagnie, il fut obligé de rédiger la déciſion, à laquelle il ajouta en riant; *& ſera ainſi prononcé*, *nonobſtant clameur de Haro*. Cela eſt d'autant plus plaiſant que nous prononçons comme les Latins le *non* qui eſt avant *obſtant*, & que nous diſons *none obſtant*. M. *Haillet de Courone*, Secrétaire de l'Académie de Rouen pour les Belles-Lettres, trouve que *Mézerai* en ajoutant le mot heureux, que je viens de rapporter, aſſuroit par là & pour toujours le ſouvenir d'une des plus fortes objections à faire contre le ſentiment que ſa Compagnie venoit d'adopter; il ſoutenoit d'une manière auſſi ſenſible qu'agréable la prononciation uſitée dans ſon païs, & il ne laiſſoit pas ignorer qu'il y auroit eu contre le jugement porté par l'Académie Françoiſe d'aſſez bonnes raiſons pour en appeller.

A l'occaſion de la naſalité qui fait l'hémiſtiche du premier de ces deux vers;

Celui qui met un fr*ein* à la fureur des flots,
Sçait aussi des méchans arrêter les complots.

M. *Bauzée* dit que, si *Racine* met pour ainsi dire un *frein* à la rapidité de la prononciation, il fait une image d'autant plus juste & d'autant plus agréable, qu'il semble que l'on se sente arrêté par cette même toute puissance qui met un *frein* à la fureur des flots. Le même M. *de Courone* me mande qu'on n'a pas paru extrêmement affecté de cette subtile & ingénieuse réflexion de M. *Bauzée*, & qu'on a douté que tout le monde y trouvât cette image & cette imitation qui ont frappé ce profond Grammairien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FROMANT, Chanoine & Principal du Collège de Vernon, Associé de l'Académie de Rouen.

A Vernon ce 14 Décembre 1771.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Décembre 1771.

LETTRE XII.

Galerie Poëtique, renfermant, en plusieurs Parties de cinquante Planches chacune, une suite de sujets gravés à l'eau forte, dans lesquels on présente aux yeux les différens tableaux qu'offre à l'esprit la lecture des plus beaux Poëmes anciens & modernes; avec une courte explication en vers de chacun des sujets, & une espèce de Glose contenant l'analyse des Poëmes, des éclaircissemens sur l'Histoire, la Mythologie, la Géographie des différens âges, &c; un volume petit in-12; prix broché, six livres; à Paris chez Costard Libraire, rue Saint Jean de Bauvais.

Cet ouvrage, composé de vers, de prose & de gravûres, offre, Mr, une espèce de phénomène de modestie, assez rare au-

jourd'hui dans la Littérature. Presque tous nos jeunes Auteurs ont la sotte vanité de se donner pour ce qu'ils ne sont pas ; les Auteurs de la *Galerie Poëtique*, au contraire, ne veulent pas même convenir de ce qu'ils sont. C'est au moins ce que l'on doit entendre par le début de leur *Préface*. « Un Artiste, disent-
» ils, qui ne se donne pas pour Graveur,
» & un homme de lettres qui n'a pas
» la prétention d'être Poëte, ont pré-
» sumé que le Public recevroit avec
» quelque plaisir un ouvrage propre à
» servir d'introduction à la lecture des
» plus beaux Poëmes anciens & mo-
» dernes ». Il se peut en effet que l'Auteur de ces gravûres ne soit pas graveur par état, & que celui qui nous en donne l'explication en vers ne fasse pas de la poësie ou de la rime son unique occupation. Cependant on ne peut disconvenir que les Planches ne soient assez agréables. On en sera moins étonné, quand on lit ce que les Auteurs ont écrit dans un Avertissement publié il y a quelque tems, que les Planches de la *Galerie Poëtique* sont l'ouvrage d'un Peintre qui joint à la facilité du

deſſin le génie de la compoſition. Auſſi leur intention n'étant pas de donner des gravures telles qu'on les obtient du burin délicat & facile des *Wille*, des *Beauvarlais*, des *Longueils*, des *le Mires*, &c, ils ſe ſont propoſé de rendre les ſujets avec une certaine force qui tient plus au deſſin qu'à la gravure. En effet, quoique ces gravûres ſoient d'un bon genre, & que le célébre M. *Cochin* en ait approuvé *la manière*, on ſent très bien que les Auteurs ont moins pour objet de travailler pour les porte-feuilles des curieux que pour l'utilité d'une infinité de jeunes perſonnes de l'un & l'autre ſexe, & même de la plupart des Dames, qui ne peuvent pas donner beaucoup de tems à des études ſérieuſes. D'après cet axiome d'*Horace*,

Segniùs irritant animos demiſſa per aures,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus,

& qui ſert ici d'Epigraphe, rien n'eſt mieux imaginé que cette collection de tableaux. Il ne ſera guères poſſible, après l'avoir étudiée, de ne pas ſe rappeller les différens ſujets traités par les grands Poëtes, & , ce qui en eſt une

ſuite, de n'avoir pas très-préſente à l'eſprit toute la Mythologie des Grecs & des Romains.

A côté de chaque Planche eſt une courte explication en vers faits avec aſſez de facilité ; & ſi quelquefois on peut leur reprocher un peu de longueur, on ſent combien ces ſortes d'explications abrégées ſont difficiles. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vûe que ce ſont des explications, & ce ſeroit une grande l' injuſtice d'y chercher la haute poëſie. L'auteur dit dans ſa *Préface* qu'il ne ſe diſſimule pas la prodigieuſe différence qui ſe trouvera entre les morceaux qu'il donne, & ceux qu'il eût pu emprunter du Poëme dont les ſujets ſont tirés. Mais, pour peu que l'on y réfléchiſſe, on voit bien qu'il eſt rarement poſſible de détacher d'un Poëme le morceau qui a fourni la compoſition du ſujet. Souvent ce morceau eſt une longue tirade ; quelquefois ce ne ſont que deux vers, &c. Il falloit donc une explication faite exprès. On feroit tort à celles de ce premier volume, qui contient les *Métamorphoſes d'Ovide*, ſi on les comparoit aux Rondeaux de *Benſerade* ;

qui ne renferment qu'une explication forcée dont le Poëte cherchoit à tirer quelque morale.

Ce qui ajoûte beaucoup à la commodité des Planches & à la clarté des vers, c'est une espèce de glose qui vient à leur suite, & dans laquelle on fait connoître les liaisons que les sujets ont entr'eux dans le Poëme dont on les a tirés. Cette attention que n'avoient point eu ceux qui ont donné des suites de sujets gravés, est d'une fort grande utilité pour le lecteur qui sent à chaque pas la marche du Poëme, & se met ainsi en état de le lire avec plus de fruit. Ces gloses renferment aussi des éclaircissemens sur les Fables & les lieux dont il est parlé dans l'ouvrage. Elles sont propres à épargner des recherches en ce genre, & paroissent venir d'un homme versé dans la connoissance de l'Antiquité & de la Géographie ancienne & moderne. Souvent même on cite les sources que l'on peut avoir envie de consulter, pour suppléer à ce qui n'est ici qu'indiqué en quelques mots.

J'oubliois de vous dire qu'après la

[redacted]

Préface on trouve une courte vie d'*Ovide*, dont le portrait est à la tête de l'ouvrage. Je ne vous rapporterai rien de la vie & des malheurs de cet illustre Poëte; le peu que l'on en sçait est généralement trop connu. Il paroît que les auteurs de la *Galerie Poëtique* se proposent de tracer ainsi le portrait & la vie des Poëtes dont ils analyseront les ouvrages. Pour vous donner une idée plus juste de ce travail, je vais vous transcrire deux petites pièces du Recueil qui paroît

Daphné changée en Laurier.

N'ayant que le plaisir pour guide,
Craignant l'Amour & ses attraits,
Daphné, d'une course rapide,
Son arc en main, poursuit dans les forêts
Le cerf léger, le daim timide;
Apollon vole sur ses pas:
Ce jeune Dieu la suit, l'atteint, la presse;
Il croit vaincre déjà son timide embarras.....
Mais quel coup vient troubler une si douce ivresse!

La Nymphe échappe à sa tendresse ;
Et c'est un arbre enfin qu'il tient entre ses bras.

Dans la glose qui suit cette pièce on rapporte en quelques mots la répugnance de *Daphné* pour toutes sortes d'engagemens, & sa prière à son père lorsqu'elle fut sur le point de tomber au pouvoir d'*Apollon*. On ajoute de plus que ce que l'on peut remarquer de plus raisonnable sur cette Fable, c'est que *Daphné* en grec signifie *Laurier*, & que cet arbre étoit consacré à *Apollon*. Quant à *Pénée*, supposé père de *Daphné*, c'étoit le principal fleuve de la Thessalie; on nous apprend dans un autre endroit qu'il se nomme actuellement *Salampria*.

Io reconnue par son père.

Sans concevoir encor son étrange malheur,
Io, triste, abattue, errant dans les campagnes,
Et n'osant se livrer aux penchans de son cœur,
Evite également son père & ses compagnes:
Veut-elle déplorer ses peines, ses tourmens?
Au lieu de ces beaux sons qui passoient jusqu'à l'ame,

[redacted]

Sa voix rauque se perd en long mugissemens ;
Ses graces, son maintien, ses traits, ses yeux charmans
Qui pénétroient de sa plus vive flamme
Les cœurs de mille amans,
Ne sont plus répétés dans le ruisseau limpide
Où quelquefois encor sa vanité la guide :
Un monstre s'y présente à ses regards surpris ;
Heureusement qu'au sein de ses ennuis,
Imaginant enfin de tracer sur le sable
Son nom & ses malheurs ; du tourment qui l'accable
Son père & ses parens sont aisément instruits.

En voilà suffisamment, Monsieur, pour vous prouver que, toutes simples que sont ces explications, elles ne sont pas dénuées d'agrément. Comme je ne puis employer le même moyen pour vous faire connoître le genre de la gravure, je vous renvoye à l'ouvrage même. Il est à souhaiter que les auteurs de la *Galerie Poëtique* continuent l'exécution de leur projet, & qu'ils perfectionnent, le plus qu'il leur sera possible,

cette idée heureuse de soumettre les beaux Poëmes à celui de nos sens qui aide le plus à les retenir. On pourroit desirer aussi qu'en accélérant leur travail ils en donnassent plus de deux Parties par an ; ce qui peut-être n'est pas impossible.

L'Aveugle qui refuse de voir ; à Londres chez Jean Nourse, & à Paris chez les Marchands de Nouveautés, petit in-12 de 84 pages.

L'idée de ce Conte est ingénieuse & même philosophique. Un Oculiste étoit fort content de ce qu'il avoit gagné pendant la semaine ; il apperçut un Aveugle au détour d'une rue très-passagère ; il voulut faire une bonne œuvre. Mon ami, lui dit-il, ne seriez-vous pas bien aise de voir le jour ? Le premier mouvement de l'Aveugle est de répondre que ce seroit pour lui un grand bonheur. L'Oculiste apprend qu'il étoit aveugle-né, & voit qu'il n'est question que d'enlever une cataracte de dessus ses yeux. Mais, ce qui lui parut singulier, ce fut le

peu d'empressement de cet homme auquel il vouloit donner rendez-vous pour le lendemain neuf heures du matin.
» Cela n'est pas possible, reprit l'A-
« veugle. Je me rends dès le point
» du jour à ma place en cette saison
» (c'étoit l'Eté) c'est le moment le plus
» favorable pour la recette, parce que,
» de mes pratiques, les unes desirent
» bien acheter, les autres bien vendre.
» Il n'en est pas de moi comme d'un
» Chanoine ; je n'en serois pas quitte
» pour être *pointé* ; si je m'absentois,
» je perdrois tout. Le reste du jour est
» employé au recouvrement des par-
» ties de détail & casuelles du Bour-
» geois & de la Noblesse. Comme ces
» deux classes ont peu de besoins, que
» leur situation journalière est indépen-
» dante du hasard des achats & des ven-
» tes, elles s'adressent rarement à moi
» pour obtenir la réussite de leurs en-
» treprises. Cette portion du Public me
» rend peu ; cependant je ne puis la
» négliger. -- Eh bien, prenons une
» heure dans l'après-dîner. Vers le soir
» on vous trouve ? Comme le jour
» & la nuit sont égaux pour moi, je

» date de l'heure. En quittant ma place
» je me rends dans un cabaret qui est
» sur le chemin qui conduit chez moi ;
le seul dont je connoisse les détours,
» & le seul aussi dans lequel je suis
» sûr que mon chien ne m'égarera pas.
» Là, j'ordonne mon souper. On l'ap-
» prête ; & comme mes occupations ne
» me permettent pas de dîner, je me
» mets à table vers les sept heures
» du soir pour n'en sortir qu'à neuf.
» -- Soit à neuf heures. -- Pas encore ;
» vous ne me trouveriez pas. En sor-
» tant de souper je vais chez une jeune
» personne qui prend soin de mon
» linge & qui vérifie ma recette. Elle a
» toute ma confiance, & je ne la crois
» pas capable de me tromper. Je passe
» une heure avec elle ; nous comptons
» ensemble, je m'acquitte ; & par un
» seul remercîment, elle me dédom-
» mage de tous les *Dieu vous le rende*
» que j'ai prononcés dans la journée. »

Enfin l'Oculiste se rend chez l'A-
veugle vers les dix heures du soir ;
il lui assûre qu'il ne prétend rien
tirer de sa guérison ; il avoit cepen-
dant des motifs secrets qui le con-

duisoient ; il espéroit se rendre célèbre par une cure aussi éclatante. Tout ce qu'il exige est une attestation en forme quand il l'aura guéri. L'Aveugle promet de le satisfaire dès qu'il sçaura écrire. » Mais, continue-t-il, permettez-moi » une observation. Je ne ferois pas as» surément fâché de voir le jour, & » je sens toute l'étendue des obliga» tions que je vous aurai, si vous me » procurez ce plaisir. Une chose ce» pendant m'inquiète : on ne vit pas » de lumière. Est-il des moyens de vi» vre aussi faciles pour ceux qui voyent » que pour ceux qui sont privés de la » vue ? -- Sans doute. Dès que vous » aurez l'usage de vos yeux, vous ap» prendrez un métier, un art, vous » embrasserez une profession. -- Je con» çois cela, & la nécessité du travail » pour celui qui a le pouvoir de tra» vailler m'est démontrée. Mais, ou» tre la difficulté d'acquérir le droit » d'exercer mon talent, serai-je toujours » payé quand j'aurai travaillé ? J'en» tens dire tous les jours que les gens » riches, ou qui sont censés l'être, » achètent tout ce qu'on leur présente,

» tout jusqu'aux inutilités ; qu'ils pro-
» diguent avec une bonté apparente
» ou une ignorance réelle, leurs élo-
» ges aux moindres colifichets ; que
» l'Artiste & l'Ouvrier sont les gens
» les plus estimables tant qu'ils four-
» nissent, & qu'il n'est question que
» du prix écrit ; qu'enfin ils sont ex-
» clus dès qu'il s'agit du payement ;
» qu'alors les défauts de l'ouvrage sont
» sans nombre, l'Artisan sans mérite,
» incapable d'être employé & l'audien-
» ce du grand Seigneur renvoyée dé-
» sormais à son portier. Je vous avoue
» qu'il y a plus d'agrément dans ma
» profession actuelle : point de repro-
» ches, point de crédit : je ne vais
» chez personne, je n'ai point à me
» morfondre dans les anti-chambres,
» ni à solliciter la protection des valets
» pour un chef-d'œuvre. On ne m'a-
» borde que l'argent à la main, & qui-
» conque en est dépourvu, se garde
» bien de me demander un *Ave Ma-*
» *ria*. Il m'arrive, à la vérité, de ré-
» péter quelquefois inutilement mon
» discours invitatoire ; mais, par cela
» même qu'il s'adresse à tout le monde,

» perſonne ne m'eſt nommément rède-
» vable. Il ne m'eſt point commandé ;
» je ne fais aucune dépenſe pour l'é-
» tablir. Paſſons néanmoins ſur cet ar-
» ticle ; j'apprendrai , je travaillerai,
» & je ſubſiſterai de mon labeur : cela
» me paroît dans l'ordre. Mais , je ne
» gagne rien à ce marché-là. Je vis &
» m'entretiens aſſez honnêtement du
» produit de ma place ; il ne s'agit que
» d'y être aſſidu : je n'ai à craindre que
» les longues maladies ; mais les états
» que vous me propoſez ſont ſuſcep-
» tibles des mêmes inconvéniens , &
» n'offrent que les mêmes reſſources.
» Dites-moi donc , je vous prie , & que
» ce ſoit avec ſincérité : quels autres
» avantages me procurera la facuhé de
» voir ? Je ſens que cette cure , en ſe
» répandant , peut vous donner de la
» célébrité , & contribuer à votre for-
» tune ; j'en ſerai ravi ; mais ici chacun
» ſtipule pour ſes petits intérêts , &c. »
Làdeſſus l'Oculiſte lui fait une longue énumération de la beauté du ſpectacle de l'univers & des différens plaiſirs de la ſociété : mais tout cela ne prend point ſur l'eſprit de l'Aveugle , qui hé-

ſite de plus en plus. La converſation les mène bien avant dans la nuit ; on remet la ſéance au lendemain au ſoir. » L'O-
« culiſte ſe retira tout émerveillé de
» l'homme qu'il quittoit. Une choſe l'a-
» voit ſur-tout frappé. Des gens de tou-
» tes conditions, ſe diſoit il à lui-même,
» m'invitent avec empreſſement à les
» viſiter ; la deſtruction du plus léger
» accident me vaut des louanges & de
» l'or : j'offre à celui-ci mes ſoins, mon
» art & mes drogues ſans payement, & il
» me refuſe. Je ne crois pas qu'au fond
» ce refus ſoit ſincère. Cet Aveugle
» n'eſt peut-être qu'un plaiſant qui
» prétend s'acquitter en me faiſant rire ;
» peut-être auſſi veut-il, par ſon eſpèce
» d'indifférence, diminuer le prix de l'o-
» bligation qu'il m'aura. Quoi qu'il en
» ſoit, je veux opérer ſur lui. L'occa-
» ſion eſt trop belle pour la manquer :
» ce ne ſont enfin que des cataractes.
» Et quand je ne le ferois voir que
» d'un œil, quand je ne le mettrois qu'à
» portée d'entrevoir ?..... J'en inſtruirai
» tout l'univers par les Journaux.........
» Avec peu de dépenſe toute l'Europe
» apprendra..... Bientôt tous les aveu-

» gles seront à ma porte..... L'Oculiste
» rentra chez lui, la tête remplie d'une
» célébrité qu'il croyoit aisée à se pro-
» curer. »

Le lendemain la chose étoit devenue plus difficile; l'Aveugle avoit fait de nouvelles réfléxions; il représente à l'Oculiste que le bonheur n'est pas dans la société; qu'en promenant sa vue sur de riches campagnes, il est difficile de n'en pas desirer la propriété; que l'envie & les regrets naissent des privations; qu'il ne jouit pas, il est vrai, des phénomènes de la Nature, mais qu'il n'a ni la crainte d'en voir arriver de terribles, ni le regret de laisser échapper ceux qui sont agréables; que ne voyant pas, rien ne l'affecte que ce qui le touche; qu'il connoît peu, qu'il a peu de privations, & que, par conséquent, il est plus heureux, ou, si l'on veut, moins malheureux que les autres hommes. Je dois donc, conclut-il, refuser l'offre que vous me faites, puisqu'en me donnant la vue que je n'ai pas, vous me rendriez sujet à tous les besoins que vous avez.

Vous voyez, Monsieur, que la ma-

xime générale qu'*un aveugle ne refuse pas de voir le jour* peut avoir ses exceptions. Le cadre de cette historiette m'a paru très-heureux ; mais j'aurois desiré que l'Oculiste & l'Aveugle ne se répandissent pas en discours superflus & trop éloignés du sujet. Le premier, lorsqu'il expose tout ce qui se passe dans la société, a plutôt l'air d'en faire la critique que d'en faire valoir les avantages ; ce qui est directement opposé au but qu'il doit avoir. D'ailleurs, il se laisse trop facilement vaincre par les raisonnemens de l'Aveugle, & il s'en faut de beaucoup qu'il plaide sa cause aussi bien qu'il pouvoit la soutenir.

Avis aux Amateurs d'une Ecriture belle & correcte.

Le discrédit dans lequel sont tombés les Ecrivains en général, vient de ce que la plûpart d'entr'eux, qui n'ont fait aucune étude, pêchent contre la langue. Il est désagréable de voir un manuscrit, propre d'ailleurs, rempli de fautes de sens & d'orthographe. C'est cette rareté de copistes intelligens qui force plusieurs personnes, entr'autres des gens de lettres, de se priver de ce qui leur seroit

utile ou agréable, & qui transcrivent elles-mêmes leurs copies.

Il importe donc au Public de connoître des Ecrivains qui sachent allier l'exactitude & la propreté. On peut en trouver sans doute dans l'Académie d'Ecriture, composée d'Artistes qui ont eu soin de joindre à leur art toutes les connoissances qui lui sont analogues. Mais les plus capables ont des occupations qui ne leur permettent pas de se vouer au Public pour cette partie. Ces considérations m'engagent, Monsieur, à vous faire connoître un jeune Ecrivain qui a fait d'excellentes études, qui possède les règles de l'orthographe, & dont la main est très-belle. C'est M. *Laurent*, Maître-ès-Arts en l'Université de Paris, reçu depuis peu Expert-Ecrivain-Juré. Il est en état de faire toutes sortes d'écritures, copies, extraits, rédactions même, &c, avec l'exactitude que l'on peut desirer dans un imprimé. Il demeure rue des Nonaindières, près de celle de Joui, quartier Saint-Paul. On pourra lui envoyer des originaux, ou, si l'on aime mieux, il se rendra chez les personnes qui voudront l'employer.

Etrennes d'un Père à ses Enfans, ou Almanach du premier Age : petit in-12 de deux cens pages.

Ce père est supposé avoir un fils & une fille qui sortent des bras de leurs sevreuses pour passer dans les mains d'une Gouvernante. Les *Etrennes* que leur donne ce père tendre & vertueux sont précédées de *Conseils à la Gouvernante de ses Enfans*. Après ces *Conseils*, qui sont pleins de sentiment & de raison, viennent les *Etrennes*; elles consistent en plusieurs dialogues entre la *Gouvernante*, *Timante* & *Julie*; c'est ainsi que s'appellent les deux Elèves. Ces dialogues, que j'ai parcourus, sont dans le goût du *Magasin des Enfans*; je les trouve judicieux, sages, honnêtes, bien écrits, & tout à fait à la portée de l'enfance de l'un & de l'autre sèxe; il y en a même quelques-uns qui touchent jusqu'aux larmes. Tels sont

ceux où l'on introduit un Pauvre qu demande l'aumône : épiſode heureuſement imaginé pour exciter la commiſération & la généroſité des deux enfans. Il ſe trouve à la fin que ce Pauvre a été l'Intendant du père, qu'il a fait valoir les fonds de ſon maître à ſon inſçu, qu'avec ces fonds il s'eſt fait une fortune qu'il a perdue par ſon faſte. Le père paroît dans le dernier dialogue ; il reconnoît ce Pauvre qui ſe jette à ſes genoux & lui demande pardon de ſes infidélités. Les enfans ſont témoins de cette ſcène ; le père pardonne au malheureux *Dupuis* (c'eſt le nom du Pauvre) & le reprend à ſon ſervice ; ce dénoûment attendrit, & donne un air dramatique à ces *Dialogues*, qui tous ſont très-propres à former la jeuneſſe. Ces *Etrennes* ſe trouvent chez *Grangé* Imprimeur - Libraire au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame.

Almanach des Rendez-Vous. 1772. *A Paris de l'Imprimerie de M. Lambert rue de la Harpe, près de S. Côme.*

Parmi les différentes ſortes de Tablettes ou de Souvenirs qui ſe débitent chez les Marchands de jolies bagatelles, vous en trouverez peu d'auſſi commodes que cet *Almanach des Rendez-Vous* que je vous annonce tous les ans. Au reſte, la belle Imprimerie de M. *Lambert* ne s'eſt pas miſe en frais pour la compoſition de cet Almanach, dont tous les feuillets ſont preſque blancs. Il n'y a que les jours des mois qui ſoient imprimés; ces jours ſont ſéparés les uns des autres, afin que dans les intervalles on puiſſe écrire tout ce qu'on voudra. Si vous étiez une jolie femme ou un Elégant à la mode, je ſçais bien de quoi vous rempliriez ces vuides, &, ſi vous les perdiez & que le haſard me les fît trouver, j'aurois, je crois, beaucoup de plaiſir à les lire.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 22 Décembre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Discours prononcé le Mardi 1 Octobre 1771 en l'Eglise des Religieuses Carmélites de Saint Denys, pour la Cérémonie de la prise du Voile de Profession de MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE: *par Messire Armand de Roquelaure, Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi, Conseiller d'Etat Ordinaire, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise; in-4°; & in-12; à Paris chez Aug. Mart. Lottin aîné, Imprimeur-Libraire rue S. Jacques.*

L'ECLATANT sacrifice de MADAME LOUISE est un de ces phénomènes

bien propres à ranimer le feu presqu'éteint de notre Poësie & de notre Eloquence. M. *de Pompignan* a chanté dans une belle Ode le courage héroïque de cette auguste Princesse. M. l'Evêque de Senlis, dans le Discours que je vous annonce, ne s'élève pas moins à la hauteur de son sujet, & le traite en Orateur du premier ordre. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra; Cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre Foi.* Le développement de ce texte emprunté de la première Epître de Saint *Jean* l'Evangéliste, Chapître V verset 4, forme l'Exorde dont l'idée est très-heureuse. Comme c'est dans la chaire des Carmélites de Saint Denys que M. *de Roquelaure* avoit à parler, il a sçu rapprocher avec beaucoup d'esprit le dévoûment de MADAME LOUISE & le martyre de l'Apôtre qu'on révère particulièrement dans la ville qui porte son nom. » L'E-
» glise a vû, dans tous les temps, ces
» triomphes de la Foi, & le lieu même
» où je parle en présente à nos yeux
» les témoignages les plus éclatans &
» les preuves les plus sensibles. O

» Bethléhem, terre de Juda! O Cité
» qui, comparée à la ſuperbe Jéruſa-
» lem, ne paroiſſez qu'un point, vous
» n'êtes pas moins diſtinguée entre les
» principales villes de Juda *! Vous
» êtes le brillant théâtre des deux vic-
» toires les plus mémorables que la
» Foi ait remportées ſur le monde,
» dans toute l'étendue de ce vaſte Em-
» pire, & les plus magnifiques tro-
» phées ſont renfermés dans votre en-
» ceinte **! Il faut, dit Saint *Auguſtin*,
» *** vaincre le monde avec toutes
» ſes illuſions, ſes terreurs & ſes char-
» mes. L'Apôtre de la France a vaincu
» le monde armé de toutes les ter-
» reurs qu'il inſpire: LOUISE DE FRAN-
» CE a vaincu le monde embelli de
» toutes ſes illuſions & de ſes charmes.
» Le Saint Apôtre a ſacrifié, ſans ba-

* Bethlehem, terra Juda, nequaquàm minima es in principibus Juda. *Matth.* 2. *v.* 6.

** Glorioſa dicta ſunt de te, Civitas Dei. *Pſalm.* LXXXVI, *v.* 3.

*** Cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus ſuis vincatur hic mundus. *S. Aug. Lib. de Corrept. & Gratiâ.*

» lancer, une vie passagère pour s'assu-
» rer une gloire immortelle. Le Ciel a
» couronné ses vertus, & la Terre lui
» offre son hommage; une Ville, née de
» ses cendres, se glorifie de porter son
» nom ; un temple fameux est son
» mausolée ; & le monde, autrefois son
» persécuteur, vient révérer, en sup-
» pliant, les restes précieux de sa dé-
» pouille mortelle. Une Vierge chré-
» tienne, renonçant aux avantages
» d'une naissance Royale, vient en-
» sevelir dans l'ombre du Cloître les
» dons les plus signalés de la nature
» & de la fortune, &c. »

L'Orateur saisit ce rapport entre la Vie Religieuse & le Martyre. Après avoir adressé un compliment noble & chrétien à MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, nommée par le ROI pour donner elle même le Voile à MADAME LOUISE sa Tante, il entre en matière, & nous expose ainsi le partage de son Discours. La Profession Religieuse est comparable au Martyre : 1° parce qu'elle rend à Dieu un égal témoignage ; 2° parce qu'elle a droit à une égale récompense. Le témoignage

tendu par la profession religieuse porte les mêmes caractères que nous admirons dans le Martyre. Ces deux témoignages supposent également la conviction la plus intime; dans ces deux sacrifices l'homme présente à son Dieu l'hommage le plus éclatant qu'une créature puisse lui offrir; M. *de Roquelaure* ajoûte qu'en méditant avec attention sur le généreux sacrifice de MADAME LOUISE, on se persuadera sans peine que le témoignage rendu par la profession Religieuse, acquiert, dans cette illustre circonstance, toute la force dont il est susceptible : telles sont les trois subdivisions de la première Partie, dans laquelle vous trouverez un grand nombre de morceaux digne des plus célèbres Orateurs. J'en mettrai quelques uns sous vos yeux. « Quelles paroles » avez-vous prononcées, ma chère » Sœur! Que d'énergie dans la profes- » sion de foi qu'elles renferment! Sans » en répéter les propres termes, qu'il » me soit permis d'en exposer la subs- » tance. Seigneur, je crois toutes les » vérités que vous nous avez révélées; » & , parce que je les crois, je renonce

» absolument & sans retour, à tous les
» biens, à tous les plaisirs & à tous les
» honneurs de la terre : je vous remets
» jusqu'à ma liberté ; il ne me reste
» que la vie ; je ne vous la sacrifie point,
» parce que votre volonté s'y oppose :
» mais du moins cette vie sera-t-elle
» employée toute entière à accomplir
» votre volonté, dans les veilles, dans
» les jeûnes, & dans l'exercice conti-
» nuel d'une laborieuse pénitence......
» Quelle force n'exige pas l'exécution
» d'un vœu si sublime !..... En vertu de
» ces paroles puissantes une généreuse
» victime entre dans la solitude qui
» doit être son tombeau : là, semblable
» à *Noé* après le Déluge, elle ne voit
» plus la terre que comme un désert
» immense ; privée de toute consolation
» naturelle & de tous les secours hu-
» mains, elle ne tient plus qu'à vous
» seul, ô mon Dieu ! Vous seul êtes
» pour elle tout l'univers. En considé-
» rant la rigueur & l'étendue d'un en-
» gagement si redoutable, peut-on
» douter un instant qu'il ne soit ins-
» piré par la persuasion la plus forte &
» la conviction la plus intime ? A la vûe

» de ces grands ſacrifices qu'on ne peut
» achever ſans une force plus qu'hu-
» maine, l'Incrédule même eſt forcé
» de reconnoître le doigt de Dieu em-
» preint dans ſon ouvrage; car tel eſt
» le caractère de l'Impie, toujours agi-
» té & flottant, le tourment de l'incer-
» titude eſt à peine l'affreuſe récom-
» penſe de ſes efforts & de ſes recher-
» ches; il promène des yeux intéreſſés
» ſur le monde qui l'environne, pour
» y rencontrer des complices qui le
» rassûrent; ſa joie ne peut être qu'im-
» parfaite en voyant tant de coupables
» dont l'eſprit rend à la Religion un
» hommage que leurs cœurs lui re-
» fuſent: plus allarmé encore, lorſ-
» qu'au milieu de cette multitude cri-
» minelle il apperçoit le troupeau choiſi
» dont la voix éclatante annonce les
» merveilles du Seigneur; enfin, dé-
» ſeſpéré de tant de vertus qui le con-
» fondent, il ne lui reſte plus d'autre
» reſſource que d'aſſigner à ces vertus
» mêmes, les vices les plus odieux
» pour principes & pour cauſes. Il oſera
» ſoutenir que la bienſéance ou la ti-
» midité, l'intérêt ou la politique,

» sont les ressorts secrets qui font agir
» tant de Chrétiens; en un mot, que cette
» piété extérieure qu'on encense, n'est
» qu'un vain fantôme, & qu'une con-
» viction réelle est une chimère. Voilà
» sur quel fondement l'ame bourrelée
» de l'Impie essaye de se reposer:
» mais, si la conviction se déclare
» avec tant d'évidence qu'il ne lui
» soit plus possible de la contester, s'il
» est obligé de la reconnoître dans les
» personnes que le monde & lui-même
» sont forcés d'estimer, c'est alors qu'il
» sent renaître dans son cœur le tour-
» ment de l'incertitude. Je n'avance
» rien ici, mes Frères, dont vos yeux
» seuls n'ayent suffi pour vous con-
» vaincre. Rappellez-vous le jour où il
» fut dit pour la première fois : LOUISE
» DE FRANCE a quitté la Cour pour le
» Carmel : ce n'étoit encore là que le
» premier pas vers l'Autel; mais, dans
» une ame si ferme, la première obla-
» tion fut regardée comma la consom-
» mation du sacrifice. Que vit on alors
» dans le parti de l'Incrédulité? L'E-
» criture nous apprend que la Terre,
» étonnée des victoires rapides du

» Conquérant de l'Asie, se tut en sa
» présence * : par un prodige encore
» plus surprenant, l'Impiété, immobile
» & consternée à l'étonnante nouvelle
» de l'action de LOUISE DE FRANCE,
» est demeurée tout à coup dans un
» morne silence. Et qu'on n'attribue point
» ce silence à de justes respects ; ce juge
» inique de la piété & de quiconque la
» professe, ne respecte ni Dieu ni les
» hommes : mais il voyoit la convic-
» tion, & il la voyoit dans un témoin
» irréprochable. Pour calmer des doutes
» effrayans, il rappelloit en vain ces
» objections frivoles qui n'ont pour
» soutien qu'une légèreté présomp-
» tueuse & une audacieuse ignoran-
» ce. »

Vous admirerez sur-tout, Monsieur, la solidité sans sécheresse, l'abondance sans luxe, l'élégance sans affectation, & le sentiment plein de vérité qui caractérisent les détails suivans. » Je sçais
» qu'un monde ingrat & frivole tourne
» rarement ses regards vers ces dé-

* Et siluit terra in conspectu ejus. *Lib. I, Mach. I, v. 3.*

neures ſacrées où tant de Vierges chrétiennes, tant de pieux Solitaires lèvent ſans ceſſe au Ciel leurs mains innocentes, pour écarter, s'il eſt poſſible, la foudre ſuſpendue ſur des têtes coupables : mais pourroit-il ne » pas s'occuper du grand ſacrifice, du » témoignage du plus grand éclat & du » plus grand poids, que la Religion lui » préſente en ce jour ſolemnel? Témoi» gnage du plus grand éclat, parce qu'il » raſſemble les extrêmités qu'on croiroit » impoſſible à réunir. Voyez l'état qu'a» bandonne LOUISE DE FRANCE ; voyez » celui qu'elle embraſſe : l'un eſt le plus » haut degré de l'abnégation évangéli» que, l'autre étoit le comble de la » proſpérite humaine : or voilà ce qui » ferme la bouche à l'iniquité ; car (pour » rendre cet exemple héroïque plus » inſtructif, en l'appliquant encore à la » Morale chrétienne, quoiqu'il vienne » à l'appui du corps entier de la Reli» gion) que peut-on oppoſer à la gran» deur des ſacrifices qu'elle exige, à la » vue de la plus haute fortune ſi géné» reuſement ſacrifiée ; ou à la difficulté » des devoirs qu'elle impoſe à la vue

» de tant de rigueurs si courageusement
» embrassées. Réprimez vos desirs, vous
» dit la Religion ; renfermez-les du
» moins dans les bornes de la justice &
» de la raison. Satisfaits de la condition
» où vous a placés la main de Dieu,
» cessez de vouloir ajoûter toujours à de
» nouveaux honneurs, de plus abon-
» dantes richesses : humanisez cette fierté
» criminelle qui fait gémir tant d'hom-
» mes, vos égaux par la nature & vos
» frères par la Religion : renoncez à ce
» luxe insensé, dont la pompe arrogante
» insulte à la misère du pauvre. Hélas !
» peut-être vos excès vont bientôt vous
» en rapprocher. Si vous n'opposez à ces
» loix formelles qu'une indocilité vo-
» lontaire, je n'ai rien à vous répon-
» dre : par cette résistance vous vous
» condamnez vous-mêmes, & Dieu est
» pleinement justifié : mais, si vous m'al-
» léguez que des commandemens si sé-
» vères sont impossibles à pratiquer, je
» vous répondrai alors : ouvrez les yeux
» & voyez, non pas l'abandon d'une
» fortune médiocre, les Grands s'ima-
» ginent qu'on ne sacrifie rien lors-
» qu'on sacrifie moins que ce qu'ils

» possèdent, quoique souvent on se
» prive d'un bonheur plus réel ; mais
» voyez de quelle élévation on a pu des-
» cendre, & jusqu'où l'on a pu s'a-
» baisser : de quelle opulence on a pu
» se détacher, & à quelle pauvreté on a
» pu se réduire : de quelle pompe on a
» pu se dépouiller, & de quel sombre
» voile on a pu s'envelopper : à quels
» honneurs on a pu renoncer, & à
» quelle servitude on a pu s'engager :
» quel séjour on a pu abandonner, &
» à quelle retraite on a pu se condam-
» ner. ... Ouvrez les yeux, & voyez la
» fille de votre Roi, embrasser, non pas
» une de ces Professions mitigées, où,
» en portant la croix de Jésus-Christ, on
» en ignore du moins toute la pesan-
» teur ; mais se consacrer à l'état le plus
» pénible, & dont les saintes austérités
» font frémir la nature. Voyez les jeûnes,
» les veilles, les travaux, la psalmodie
» des anciens Solitaires fidèlement re-
» tracés & surchargés encore par des
» macérations inconnues à ces premiers
» Martyrs de la pénitence : voyez leurs
» haires & leurs cilices surpassés peut-
» être par un habillement destiné à être

» le tourment de toutes les heures & de » toutes les saisons. Voyez, en un mot, » la peine & les souffrances occuper tous » les instans de la vie, pour ne finir qu'a- » vec elle. »

Ce témoignage, dit M. de Senlis, est du plus grand poids ; on ne peut lui opposer aucune des raisons que le Monde emploie si souvent pour censurer les actions chrétiennes & les combattre. « Que pourroit alléguer le » Monde ? Le défaut de lumières, » dans un esprit si éclairé ? Un goût » bisarre, dans un caractère si judi- » cieux & si solide ? L'inexpérience, » après une telle épreuve des félicités » de la terre ? Une ferveur passagère, » dans une démarche si long-temps & » si mûrement réfléchie ? Le chagrin, » dans un bonheur si pur & une éléva- » tion si tranquille ? L'impétuosité de » la jeunesse, dans la maturité de la » raison ? Les dégoûts de l'âge avancé, » dans celui où l'homme commence à » goûter les plaisirs raisonnables ? Que » dirai-je encore ? Appercevroit - on le » piége de la séduction, dans un des- » sein long-temps combattu & ensuite

» approuvé par une si haute sagesse &
» avec de si grandes répugnances ? On
» comprend assez de qui je parle, &
» quel poids ce second témoignage
» ajoute au premier, déja si fort par
» lui-même. Non, la critique la plus
» rigoureuse ne fut jamais si sévère
» dans l'examen, ni si féconde en dif-
» ficultés, que l'a été ici la tendresse:
» non, jamais le combat de la nature
» & de la Religion n'a été plus dou-
» loureux, ni la victoire plus long-
» temps disputée. Enfin, la nature a
» cédé, & la Religion a triomphé. »

La seconde Partie de ce Discours présente aussi de fort belles choses; mais vous en serez, je crois, moins frappé que de la première, & vous en trouverez aisément la raison; c'est que dans celle-ci l'Orateur s'est ouvert une carrière plus humaine, si je puis parler ainsi, plus palpable que dans celle-là. Parmi les traits remarquables qu'offre cette seconde Partie, & que je pourrois vous citer, je me borne à ce morceau que je trouve plein de chaleur & de sensibilité. Voici comme l'Orateur décrit l'obéissance Religieuse. « Perpé-

» tuelle, elle dure autant que la vie :
» continuelle, elle domine sur tous les
» instans qu'elle tient enchaînés sous
» sa loi : universelle, c'est elle qui pres-
» crit & qui règle tout ; l'action & l'o-
» raison, la nourriture & l'abstinence,
» le travail & le repos : toute autre ser-
» vitude n'est qu'une ombre légère de
» la servitude religieuse ; ici nulle trace
» de liberté ; ce sentiment, si cher à
» l'homme, n'existe plus même par le
» desir. C'est dans cet état si relevé aux
» yeux de Dieu, mais si révoltant pour
» la nature & si humiliant pour l'or-
» gueil, que nous voyons LOUISE DE
» FRANCE..... Qui pourroit voir, sans
» en être attendri, la Fille des Rois,
» née dans la pourpre, élevée à l'om-
» bre du Trône, s'ensevelir dans un
» humble réduit, pour y cacher, sous le
» sac & la cendre, tant de pompe &
» de grandeur * ! En vain chercherions-
» nous autour d'elle ces courtisans
» flatteurs, dont la voix enchanteresse
» enivre les Grands de la terre. Plus

* Princeps Provinciarum facta est sub tributo. *Jérem. Lament. I*, v. 1.

» d'hommages, plus d'encens : la Mort,
» le Jugement, l'Eternité, vérités ter-
» ribles! occuperont désormais toutes
» ses pensées, & seront les seules com-
» pagnes de sa solitude. Des jours écou-
» lés jusqu'alors dans l'abondance &
» les délices, vont être consacrés à des
» austérités souvent inconnues à la plus
» affreuse indigence. Celle qui n'étoit
» soumise qu'à l'empire d'un Père, &
» quel Père! obéit à des loix sévères
» qui dominent tous les sentimens de
» son ame en enchaînant son esprit &
» son cœur. Des efforts si pénibles à
» la nature ne sont pas des épreuves de
» quelques mois, de quelques années;
» non, la Victime est attachée à la croix
» pour toujours, & son sang coulera
» encore à son dernier soupir. Un si
» grand sacrifice excite en vous, mes
» Frères, les mouvemens les plus ten-
» dres. Et! comment pourrions-nous
» condamner vos larmes, puisque nous-
» mêmes, Ministres des Autels, qui ne
» devons connoître, ô mon Dieu!
» d'autres intérêts que les vôtres, nous
» avons besoin d'appeller la foi la plus
» vive, pour servir d'appui à notre foi-

» blesse : elle éclateroit bientôt si nous » oubliions un instant que nous ne » pourrions, sans avilir le Ministère » Saint qui nous est confié, arroser de » nos pleurs le triomphe de la Reli- » gion. Pleins de l'esprit qui animoit » autrefois tant de Héros de la Loi » ancienne & nouvelle, osons envisa- » ger ce grand spectacle du même œil » dont la mère des Machabées voyoit » ses généreux fils tomber, tour-à- » tour, sous le glaive des bourreaux *; » ou, s'il nous est impossible d'élever » jusques-là notre courage, pour adou- » cir notre douleur, sortons des bornes » étroites du Monde, & ne voyons » que l'Eternité. Tout nous ramène, » malgré nous, à cette pensée salutaire » & terrible, & le lieu où je vous » parle la réveillera plus puissamment » que tout autre, si vous tournez vos » regards vers cet ancien Temple, su-

* Suprà modum autem Mater mirabilis & bonorum memoriâ digna, quæ pereuntes septem Filios, sub unius diei tempore conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in Deum habebat. *II. Mach. VII. v.* 20.

» perbe monument du néant des gran-
» deurs humaines. Je ſçais, ma chère
» Sœur, je ſçais que, prête à vous im-
» moler à votre Dieu, déja toute pé-
» nétrée de ſa grace & de la force
» qu'elle inſpire, vous frémiſſiez à la
» ſeule penſée de vous arracher pour
» toujours des bras d'un Père ſi cher à
» votre tendreſſe; vous avez voulu que
» votre retraite vous laissât l'heureuſe
» occaſion de jouir quelquefois de la
» vue de ce Père ſi digne d'être aimé.
» Ah! n'en doutez point, ces ſentimens
» ſi légitimes & ſi tendres, c'eſt la
» grace d'un Dieu qui les excitoit en
» vous; ce Dieu de bonté qui vous
» avoit déja choiſie pour être ſa plus
» auguſte victime, a conſommé ſur
» vous ſes miſéricordes, en vous dé-
» ſignant encore le déſert où vous de-
» viez dreſſer l'Autel de votre ſacri-
» fice. Quel autre lieu pouvoit vous at-
» teſter d'une manière auſſi ſenſible
» l'illuſion & la vanité de ce monde
» dont vous vous êtes exilée pour tou-
» jours! Quoi de plus propre à ſoute-
» nir votre foi, que de vous tranſpor-
» ter dans ces demeures ſouterreines,

» où tant de Rois, jadis si puissans & » si redoutés, ne sont plus qu'un vain » amas de cendre & de poussière ! Une » voix, plus éloquente que la nôtre, » sort du fond de leurs tombeaux ; & » vous dit que cette gloire mondaine, » dont l'éclat nous éblouit, n'est qu'une » lueur trompeuse que le souffle de la » mort fait bientôt évanouir. »

Ce Discours, Monsieur, est un des meilleurs que je connoisse dans ce genre. Il remplit parfaitement, à mon gré, ce que le Public étoit en droit d'attendre, dans cette circonstance éclatante, des talens de M. l'Evêque de Senlis, dont il avoit conçu la plus haute & la plus juste idée d'après l'Oraison Funèbre de *Marie-Amélie de Saxe*, Reine d'Espagne, prononcée par le même Prélat dans l'Eglise de Paris le neuf Juillet mil sept cens soixante un ; je vous en rendis compte dans le temps * ; elle se trouve chez le même Libraire *Aug. Mart. Lottin.*

* Voyez l'*Année Littéraire* 1761, Tome IV, page 339.

Compliment à MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE, *par M. l'Abbé Coger, Recteur de l'Université.*

Je ne puis mieux placer ce Compliment qu'à la suite du Discours dont je viens de vous rendre compte. La Procession de l'Université de Paris étoit allée le 7 Octobre 1771 à l'Eglise des Carmélites de la rue Saint Jacques; le quinze du même mois, dernier jour de l'Octave de Saint *Denys* & le premier de l'Octave de Sainte *Thérèse*, M. l'Abbé *Coger* Professeur d'Eloquence au Collège Mazarin, & nouvellement élu Recteur, après avoir célébré la Messe dans l'Eglise des Religieuses Carmélites de la ville de Saint Denys, eut l'honneur d'adresser ce petit Discours à MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE, dite *Sœur Thérèse de Saint Augustin.*

MADAME,

C'est la Religion qui conduit ici mes

pas. La première Université du Monde Chrétien vient de rendre au Seigneur dans la Capitale des actions de graces solemnelles pour les merveilles qu'il opère en vous. Si la distance des lieux ne se fût opposée à l'ardeur de nos desirs, avec quel empressement nous serions venus en foule dans cette heureuse retraite admirer de plus près le grand spectacle que vous donnez au Monde, aux Anges & aux Hommes !

Choisi depuis quelques jours pour présider à la plus sçavante des Compagnies, & pour veiller sur une jeunesse nombreuse qui doit être la gloire & la consolation de notre auguste Monarque, je viens implorer ici pour les Maîtres & pour les Disciples la protection de l'Apôtre des Gaules & celle de votre Sainte Fondatrice. Je viens supplier le Tout-Puissant d'arrêter la main de l'homme ennemi *, de détour-

* Il est un homme aux extrémités de la France, qui semble avoir pris à tâche la destruction du Christianisme, & dont les écrits ont peut-être fait plus de mal que ceux de *Calvin* & de *Luther*. Ceux-ci conservoient du

ner de dessus les jeunes plantes confiées à nos soins le souffle empoisonné de l'irreligion qui désole depuis long-temps l'héritage du Père de Famille.

A la vue de ces écrivains audacieux, conjurés contre le Seigneur & contre son Christ, combien de fois ai je mêlé mes pleurs à ceux du digne Prélat * qui gouverne ce Diocèse avec tant de sagesse! Combien de fois ai-je déposé ma douleur & mes allarmes dans le sein de ceux qui aiment véritablement l'Église & la Patrie ** !

moins les principaux fondemens de la Religion Chrétienne ; celui-là travaille (mais vainement par bonheur) à la rendre odieuse & ridicule.

* On sçait que M. l'Abbé *Coger*, à la sollicitation de M. l'Archevêque de Paris, a travaillé sur plusieurs écrits dans lesquels le Trône & l'Autel étoient également attaqués.

** Il a pareillement présenté à M. l'Archevêque de Reims, Président à la dernière Assemblée du Clergé, une suite d'assertions attentatoires à la Religion & aux Souverains, contenues dans les nouveaux ouvrages de nos Incrédules, lesquelles ont été mises sous les yeux de Sa Majesté. Doit-on s'étonner après cela de

Du haut de la montagne sainte que vous habitez, MADAME, vous pouvez, en continuant, comme *Moïse*, d'élever vos mains, faire descendre le secours céleste sur les Israëlites qui combattent dans la plaine, & partager avec eux le fruit de la victoire. De notre côté, nous prierons l'Eternel de confirmer en vous les prodiges de sa grace, & nous ne cesserons d'unir nos vœux aux vôtres pour la conservation d'un Monarque chéri, qui tous les jours se plaît à répandre sur son Université de nouveaux bienfaits.

MADAME LOUISE a témoigné la plus grande satisfaction de ce petit Discours. Après avoir dit à M. le Recteur les choses les plus obligeantes, & l'avoir chargé de remercier de sa part l'Université, elle a daigné ajoûter avec une simplicité noble, ingénieuse & touchante : *L'Université étoit auparavant ma sœur aînée ; aujourd'hui je ne suis plus que Sœur Thérèse de Saint-Augustin.*

la persécution que lui ont suscitée les faux Philosophes, dont il a dévoilé la perfidie & la frénésie ?

Sur la Profession de MADAME LOUISE.
Stances.

Ces *Stances* sont de M. *Tanevot* Censeur Royal, de l'Académie de Nancy, &c, qui jouit de cette estime générale qu'obtiennent, tôt ou tard, malgré l'injustice des hommes, les mœurs honnêtes & les travaux utiles, & qui, dans une heureuse vieillesse, sans ennemis, sans remords & sans regrets, recueille ce doux fruit de la vertu réunie au talent.

Le Sceptre dans la main, assise sous un dais,
LOUISE eût pu d'un trône exercer sa puissance;
D'une pauvre cellule elle fait son palais,
Et, loin de commander, vit dans l'obéissance.

De la sainte parole elle aime à se nourrir;
Préceptes & conseils, son amour veut tout suivre:
Au sein de la splendeur elle eût appris à vivre,
Dans un sombre réduit elle apprend à mourir.

Que

Que cette étude est chère à son ame ravie !
C'est le fruit précieux d'un magnanime effort.
Plus d'éclat, tout s'éteint, tout fuit. Mais cette mort
Est le germe sacré d'une immortelle vie.

Cour brillante, à ses yeux votre faste n'est rien :
Spectacles, vains plaisirs, rien en vous ne l'appelle.
Son sacrifice est grand: la Sagesse Eternelle
Pour l'en dédommager, lui présente le sien.

Elle vient d'acquérir une double naissance;
Elle est fille à la fois de France & du Carmel.
La Terre veut en vain la disputer au Ciel ;
Vers le souverain bien tout son amour s'élance.

Ce n'est jamais qu'aux yeux d'un Monde séducteur
Qu'en son obscurité le Cloître nous abaisse;
Ici l'ame Chrétienne immolant la grandeur,
Connoît un plus haut rang que celui de Princesse.

A la flamme d'*Elie* allumant son flambeau ;
& pleine de l'esprit de ce divin Prophète,
LOUISE est pour *Thérèse* un triomphe nouveau,
Et sera de *Thérèse* une image parfaite.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Décembre 1771

LETTRE XV.

Les Sacrifices de l'Amour, ou Lettres de la Vicomtesse de Senanges au Chevalier de Versenay; deux volumes in-8° d'environ 300 pages chacun; par M. Dorat; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoise.

Madame *de Senanges*, unie au Vicomte de ce nom par ses parens, qui ne s'étoient point donné la peine de consulter son cœur, eut à souffrir tout ce qu'une femme jeune, belle, sensible,

douce, honnête, peut endurer d'un homme jaloux, dur, violent, intraitable, plein d'amour-propre & de férocité. Enfin, après sept années de mauvais traitemens, la Vicomtesse, d'accord avec son insociable mari, le quitte & vient demeurer à Paris chez un oncle qui l'aimoit. Au milieu des fêtes & des éloges que le monde lui prodigue, elle distingue un jeune homme de qualité, agréable, bien fait, décent, réservé, dégoûté du vain tourbillon & des plaisirs vuides. Cette disposition étoit précisément celle de la Vicomtesse; il lui falloit un cœur qui l'aimât sincèrement & qu'elle pût aimer. Le Chevalier *de Versenay* se présente, fait sa cour, soupire, s'enhardit à déclarer sa passion dans une lettre qui devient l'époque de toutes les autres. Madame *de Senanges* traite l'amour avec beaucoup d'esprit & de légèreté, ne promet que de l'attachement & de l'amitié. Le Chevalier s'impatiente, écrit à un Baron de ses amis qui doit connoître le cœur de son amante. Celui ci lui fait une très-belle réponse pour le détourner de son dessein. Je vous invite à la

ire, Monsieur, elle est vraie, pressante, instructive & philosophique. Le jeune homme n'en tient compte; la passion l'emporte; il réplique à son ami. « Il n'est plus temps; mon secret m'est échappé; j'aimois, je l'ai dit, & j'aime davantage..... L'excès de la passion fait tout supporter; la mienne ne connoît ni conseil, ni frein. Je ne sçais si les pressentimens de mon cœur me trompent, mais l'avenir ne m'effraye pas. Quoique vous disiez, Madame de *Senanges* peut devenir sensible. Si jamais..... Ah, Dieu, avec cet espoir il n'est rien que je ne surmonte..... Qu'elle est belle Madame *de Senanges*! Quelle ame! Je ne puis prononcer son nom sans une émotion, un trouble, un frémissement universel. *Ce nom répond à mon cœur.* Ah, Baron, votre calme ne vaut pas mon désordre: je le préfère à tout, & si l'on m'offroit une suite de longs jours paisibles & sereins ou un seul de bonheur, c'est à dire, un seul où je serois aimé, je n'aurois plus qu'un jour à vivre. »

Madame *de Senanges* s'attendrit in-

ſenſiblement ; elle a même pris ſur elle de dire *je vous aime*, & d'accorder les marques d'un attachement tendre qui peuvent s'allier avec le ſoin de ſa gloire. Les amans ſe croyent heureux ; mais la jalouſie vient répandre ſon venin ſur cette union ſi douce & ſi innocence. Une certaine Madame *d'Ercy*, jolie, intrigante, ambitieuſe, méchante, que le Chevalier aimoit avant de connoître ſa nouvelle conquête, indignée de ſe voir ſupplantée, fait ſon poſſible pour le brouiller avec la Vicomteſſe ; elle y réuſſit en partie. Madame *de Senanges* réfuſe ſa porte à *Verſenay* qui ſe déſeſpère, & ſe croit un rival dans un Marquis que Madame *de Senanges* reçoit pour ſe venger de ſes prétendues infidélités. Ce Marquis écrit au Chevalier une lettre d'excellent perſifflage. Il faut, pour en bien comprendre le ſens, ſçavoir que le Chevalier *de Verſenay*, ne ſçachant comment rappeller la tendreſſe de ſon amante, s'étoit aviſé de lui faire remettre la copie d'une autre lettre très-plaiſante que le Marquis lui avoit écrite ſur les femmes, & dans laquelle il les dé-

chiroit impitoyablement » Je ne ſçais
» quel attrait, Chevalier, me ramène
» toujours à toi quand j'ai quelque
» bonheur à te confier. Tu te rappelles
» peut-être une certaine lettre que je
» t'écrivois il y a quelques mois; elle
» fit un bruit, un ſcandale; on ſe l'ar-
» rachoit : j'en ai moi-même diſtri-
» bué des copies, afin de ſatisfaire à l'a-
» vidité des amateurs. Eh bien, il en
» eſt tombée une entre les mains de
» Madame *de Senanges*; j'ai cru, d'a-
» près l'inflexibilité & la dignité de ſes
» mœurs Gauloiſes, qu'elle pouvoit en
» être effarouchée. Point du tout; de-
» puis cette lecture, elle a redoublé
» d'intérêt pour moi & me traite mieux
» que jamais; elle me prêche un peu,
» mais avec tant d'aménité, un organe
» ſi doux, qu'elle détruit elle-même
» tout l'effet de ſes ſermons. Je crois,
» Dieu me pardonne, qu'elle auroit
» quelqu'envie de me convertir, & tu
» ſuivras avec moi, mon cher Che-
» valier, toutes les gradations de mon
» bonheur......Comme tu l'as cultivée,
» très-inutilement, il eſt vrai, mais
» aſſez pour la bien connoître, je te

» demanderai quelques instructions » préliminaires. Quand je tombe dans » l'embuscade des honnêtes femmes, » je t'avouerai que je me trouve dans » un païs perdu. Tu m'aideras de tes » conseils ; je te crois miraculeux pour » la consultation. »

Cependant les amans se rapprochent ; on s'éclaircit ; le Marquis avantageux est éconduit, & le Chevalier rentre en grace. Madame *de Senanges* ne peut plus soutenir l'excès de son amour ; n'osant en faire voir toute l'ardeur au Chevalier, elle en écrit à une amie. Je ne crois pas qu'il soit possible de peindre la naïveté, la violence & la tendresse de la passion avec plus de vérité. » Mon » amie, il n'y eut jamais d'exemple » d'un amour comme le mien. Ma ré» sistance, mes combats l'ont accru, & » ce penchant si doux que je n'ai pu » vaincre, que rien ne pourra détruire, » que le Ciel condamne peut-être, je » dois le renfermer toujours. Eh pour» quoi ? Seroit-ce donc un crime de dire » à l'objet qui en est digne, *je vous* » *aime* ; je suis trop vraie pour le ca» cher..... Le Chevalier est si hon-

» nête ! oh, oui ; j'en réponds, je suis
» sûre de son cœur ; il ne veut qu'être
» aimé, il ne seroit pas heureux si j'a-
» vois un reproche à me faire, & d'ail-
» leurs s'il osoit... si jamais..... Il cesse-
» roit d'être dangereux pour moi......
» Combien je l'aime, & que j'aurois de
» plaisir à le lui dire ! Son bonheur m'é-
» lèveroit au dessus de moi-même. Con-
» cevez ce que je souffre lorsque son
» silence, ses soupirs, ses yeux me
» peignent sa tristesse, & qu'il me faut
» contraindre jusqu'à l'expression des
» miens. Toujours prête à me trahir,
» toujours craignant d'avoir trop dit, &
» plus malheureuse de n'en pas dire
» assez, mon cœur se déchire, je suis
» toute à l'amour, & je lui parle d'a-
» mitié ! Il s'en va désespéré, me laisse
» plus à plaindre que lui, & me croit in-
» sensible. Ah ! j'avois raison de redou-
» ter le moment où je cesserois de l'ê-
» tre. »

Après un souper délicieux en tête à tête dans un bosquet qui est au bas de l'appartement de Madame *de Senanges*, & où l'amour ne s'étoit rien permis, la Vicomtesse se retire ; le Chevalier qu'on

croyoit ſi ſage & ſi Platonicien, ſe cache dans les jardins, gagne les fenêtres qui ſont au rez de chauſſée, entre dans la chambre, s'abandonne au délire de la paſſion, & veut abuſer du ſommeil de Madame *de Senanges*. Elle ſe réveille, accable l'amant audacieux de mépris & de reproches, &, ſans en rien dire à perſonne, va cacher au fond d'un de ſes châteaux ſon déſeſpoir & ſa tendreſſe trahie. La maladie dangereuſe de l'oncle chez lequel elle demeuroit à Paris la rappelle à ſes côtés ; l'amie de la Vicomteſſe vient la voir. Au moment qu'elles ſont enſemble arrive une lettre du Chevalier ; Mad. *de Senanges* défend à ſon amie de la lire ; mais le lendemain on écrit à cette amie. » Eh » bien, ſuis-je aſſez foible, ſuis je aſſez » malheureuſe ? Je ne puis voir même » ſon écriture ſans être émue juſqu'au » fond de l'ame. Je voulois aller chez » vous ce matin ; mais à peine ſuis je » remiſe du trouble dont vous avez été » témoin..... Qu'eſt-ce donc qu'il vous » écrivoit, le perfide ! Que peut-il » avoir à vous dire ? Que je m'en veux » de vous avoir impoſé ſilence quand

» vous étiez prête à me parler! Falloit-
» il m'en croire? Vous étiez bien sûre
» du plaisir que vous m'auriez fait en
» bravant une défense, douloureuse à
» mon cœur, & qui devoit être inter-
» prêtée par le vôtre. Mon amie, je
» l'aime plus que jamais; ces lieux où
» je l'ai vu si souvent à mes pieds,
» cette chambre, témoin de son crime
» & de sa soumission tout ensemble,
» ce jardin où je me suis égarée tant de
» fois en rêvant à lui: tous ces objets
» qui m'environnent ne me retracent
» que son image; tout m'invite à l'a-
» dorer; tout prend la voix pour le dé-
« fendre..... Ses traits sont altérés, dit-
» on, & c'est mon ouvrage; quoi! ces
» traits charmans, si bien gravés dans
» mon cœur, le chagrin les a flétris, &
» j'en suis la cause, & j'hésite à lui par-
» donner, à le voir!.... Le cruel, il ne
» m'a pas écrit, je ne l'ai point apper-
» çu..... » On conçoit qu'après cette lettre la paix se fait, mais à des conditions sévères, dictées par la vertu & garanties par la médiatrice. Le Vicomte *de Senanges*, informé par la jalouse d'*Ercy* de tout ce qui se passe, paroît aux yeux

de la Vicomtesse, attaque l'amant un soir dans la rue, le blesse & obtient une lettre de cachet pour faire enfermer sa femme dans un Couvent à vingt lieues de Paris. On devine bien que le Chevalier découvre la retraite; il s'adresse au Jardinier de la maison qui lui fait parler à Madame *de Senanges* qui paroît à une fenêtre ; ce Jardinier se charge de leur faire tenir leurs lettres réciproques. Le Vicomte fait à la chasse une chûte, dont il meurt. Voici sa dernière lettre qui peint d'une manière attendrissante une ame sombre & terrible.
» Peut-être ne serai-je plus quand vous » recevrez ma lettre. Je bénis mon tré- » pas ; il termine vos maux. Tout votre » crime est de n'avoir pu m'aimer ; tout » mon malheur, de n'avoir pu supporter » votre haine. J'avois de l'emportement » à proportion de votre indifférence ; la » nature nous justifie tous deux, & m'ab- » sout en vous délivrant de moi. Je me » ranime pour vous rendre justice; j'em- » ploie mes derniers soupirs à solliciter » la fin de votre servitude. Puissent ces » mots, tracés d'une main mourante, » déposer contre votre tyran & vous servir,

» d'apologie! Tous mes vices venoient
» de la châleur de mon sang..... La mort
» les glace.... . »

Voilà le dénoûment; les amans libres s'unissent après un intervalle de deux ans que l'amour accorde à la bienséance. Le Chevalier, au comble de ses vœux, fait part au Baron son ami de son bonheur. » Le deux siécles se « sont écoulés, c'en est fait, cher Ba-
» ron, nous sommes unis, elle est
» à moi..... C'est hier que le Ciel a reçu
» notre serment.... Que cette cérémonie
» m'a paru auguste & riante! Comme
» nos malheurs étoient devenus publics,
» il falloit bien qu'on s'intéressât à leur
» terme; il sembloit qu'une fête, qui n'é-
» toit que pour Mad. *de Versenay* & pour
» moi, fût celle de tous. J'entendois
» dire autour de nous, qu'elle est belle!
» Qu'il est heureux! J'attachois sur elle
» des yeux enivrés d'amour; les siens
» baissés avec décence laissoient échap-
» per quelques rayons de la joie la
» plus pure; son émotion l'embellis-
» soit encore. Combien il est doux d'a-
» vouer son bonheur à l'univers, & de
» voir justifier son choix par le suffrage

» unanime !.... Nous partons dans huit
» jours. Ma femme, ma maîtreſſe,
» celle que j'idolâtre plus que jamais,
» vous mènera ſon amie ; nous paſſerons
» avec vous le plus beau mois de l'an-
» née : préparez vos berceaux ; que vos
» parterres s'émaillent & ſe parfument
» pour la recevoir ; je vous préſenterai
» dans ſa ſeule perſonne, la vertu, les
» graces, l'amour & l'amitié. »

Les Lettres détachées que je viens de vous citer, Monſieur, & que j'ai liées à l'intrigue du Roman, ne vous donneront point une idée complette de l'ouvrage ; il faut le lire entièrement pour voir la marche de la paſſion qu'il n'eſt pas poſſible de ſuivre ſans prendre le plus vif intérêt aux différentes ſituations des deux amans qui méritent d'être heureux. Il m'a paru que les lettres de Madame *de Senanges* ſont mieux faites & mieux ſenties que celles du Chevalier ; on y trouve cette chaleur, cette naïveté, cette rapidité, ces interruptions, ces paſſages bruſques d'un ſentiment à l'autre, qui attachent vivement, cette molleſſe & cette élégance qui touchent plus que le ton faſtueux de la philoſophie du jour.

Le Chevalier a peut-être trop d'esprit ; quelquefois il raisonne où il ne falloit que peindre ; il dépendoit assûrément de l'auteur d'égaler les styles. Je pense qu'en travaillant davantage ou moins les lettres de Madame *de Senanges*, il a voulu faire hommage à un sèxe, en général plus éloquent que le nôtre, parce qu'il a plus d'ame. Cette uniformité de billets est artistement coupée par des lettres d'une ironie perfide & cruelle ; elles vous amuseront beaucoup, Mr, & vous avourez que dans ces morceaux l'auteur est vraiment original. On y retrouve sa manière, cette fleur d'aménité, cette légèreté de style, cette touche pittoresque & saillante, qui caractérisent ses autres écrits. Il lui est échappé quelques expressions, dont pourroient s'autoriser de jeunes écrivains déja portés par le goût du siécle à se faire un style entortillé, précieux, & quelquefois très-roide : par exemple, des qualités *dont je ne vous soupçonne pas* ; & cette métaphore peu naturelle, l'*âge viril dévore l'appas de la célébrité* ; & cette phrase où Madame *de Senanges* invite le Chevalier à un repas champêtre,

nous n'y regretterons point l'art, nous y appartiendrons plus au sentiment........ Une ame reposée des orages..... Un homme qui me rend service & qui a *l'air de l'obligé.* J'ai été étonné de trouver *alcove délicieux* au masculin après les vers d'un de ces grands écrivains qui ont fixé le génie de notre Langue:

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.

Dit-on un *roc que je gravis*? L'Académie Françoise, dans son Dictionnaire, décide qu'il faut dire *contre lequel je gravis*, &c, &c? Malgré ces taches légères, ce nouvel ouvrage de M. *Dorat* lui feroit une réputation s'il n'en avoit pas une. Au reste, à l'exception d'un ou de deux endroits trop libres, ce Roman pourroit être mis entre les mains des jeunes personnes qui ont atteint ces jours orageux où le volcan des passions donne à l'ame des secousses violentes. Un coup d'œil attentif sur les troubles & les inquiétudes auxquelles expose l'amour le plus délicat, &, si l'on peut le dire, le plus légitime, doit nécessairement produire les plus fortes impres-

sions sur le cœur & l'esprit des jeunes lectrices, & les engager à fuir plutôt qu'à tenter un combat, d'où l'on rapporte toujours quelques blessures dangereuses. Il est une autre classe pour laquelle les leçons que l'auteur enveloppe d'ingénieuses fictions, doivent être de la plus grande utilité. Je parle de ces ames honnêtes, pleines de décence & de vertu, mais qu'un caractère doux & sensible entraîne vers la tendresse. Un premier mouvement involontaire ne détruit point les droits de l'honneur. On peut aimer, mais faire des *Sacrifices à l'Amour*, & se contenter du tribut du cœur. Voilà, Monsieur, le précepte important que M. *Dorat* établit dans les *Lettres de Madame de Senanges*, qui, par cette seule vûe morale, doivent être distinguées de la foule des compositions de ce genre.

Elles sont précédées de quelques *Idées sur les Romans*, qui ne sont ni assez neuves, ni assez approfondies; mais elles ont quelque chose de piquant par l'esprit épigrammatique, rapide & léger qui les assaisonne, & qui les fait lire avec beaucoup de plaisir. Vous ai-

merez ſur-tout ce morceau qui les termine. » Ce que j'oſe me promettre, dit » M. *Dorat*, c'eſt que, ſi je ne trouve » point grace devant quelques Critiques » ſévères, je ſerai conſolé par ces juges » plus indulgens, qui cherchent moins » dans un ouvrage les grâces de l'exécu» tion que l'eſprit général qui l'a dicté ! » Combien je m'applaudirai ſur-tout » ſi le mien peut exciter le déchaîne» ment de ces petits *Ariſtarques* ſi » vains, ſi réjouiſſans, qui ont toute » la témérité de l'enfance, & tout l'or» gueil de la Médiocrité ; qui ſe croyent » appellés à relever le goût chancelant » & à maintenir dans l'Europe une » ſorte de diſcipline littéraire ; qui, » en méditant ſur leurs propres ouvra» ges, ont peine à concevoir

Comment l'eſprit humain peut aller juſques-là,

» & dont quelques bonnes ames en» couragent le ridicule pour l'amuſe» ment & le plaiſir des gens rai» ſonnables. »

A la ſuite des *Lettres de Madame de Senanges* ſe trouve un *Supplément à la grande édition des Œuvres de M. Dorat*,

Ce *Supplément* contient quelques pièces fugitives, des *Réfléxions sur la Poësie*, judicieuse & dans les bons principes; une fort belle Ode dont le sujet est *La Poësie*, des *Stances sur la mort d'un ami*, une autre *Ode* intitulée *L'Or*, une troisième *Le Malheur*; enfin, une *Lettre d'un Philosophe*, moitié sérieuse, moitié bouffonne, dans laquelle on donne au Poëme de *La Peinture* de M. *le Mierre* des éloges qui paroîtront outrés, quoique ce Poëme en mérite assûrément.

Guide des Lettres.

Cet ouvrage, nécessaire à tous ceux qui sont en commerce de lettres parut en 1765; je crois que je vous l'annonçai dans sa nouveauté; mais vous me sçaurez gré de vous en rappeller le souvenir, qui peut-être est effacé de votre mémoire. C'est un petit *in* 4° d'environ 80 pages qui est gravé en entier, afin que l'on distingue plus facilement les villes sur lesquelles on veut faire des recherches. Ce volume contient l'ordre général du départ & de l'arrivée des

Courriers des Postes dans toutes les principales villes de France ; par ce moyen on peut aisément connoître, en quelque ville que l'on se trouve, les jours & les heures du départ & de l'arrivée des lettres au lieu de leurs destinations. L'auteur de ce Répertoire commode est M. *Guyot*, le même qui nous a donné le *Dictionnaire des Postes*, dont l'utilité est si généralement reconnue. Le *Guide des Lettres* est un supplément indispensable à ce *Dictionnaire.* Malgré le travail qu'a demandé la combinaison des tables qui composent ce *Guide* & la dépense que la gravûre a occasionnée, l'auteur l'a mis au prix modique de six livres broché, & de sept livres dix sols relié. J'oubliois de vous faire observer, pour vous donner une idée juste du mérite de ce ouvrage, que Mrs les Intendans & Administrateurs Généraux des Postes en ont été très-contens, & ont permis qu'il leur fût présenté. Il se vend chez le sieur *Guyot*, parent de l'auteur, tenant la seule Manufacture d'Encre appellée de *la Petite Vertu* rue du Mouton vis-à-vis le Saint Esprit, Place de Grève à Paris.

Encre Indélébile.

La Manufacture d'Encre du sieur *Guyot*, établie & connue depuis près de deux cens ans, est la seule en France & même en Europe dans laquelle se compose l'Encre indélebile, qualité importante pour la conservation des archives & des actes publics, d'où dépendent la sûreté des biens & des titres des familles. Outre cette Encre indélébile, le Sieur *Guyot* compose toutes sortes d'Encres liquides, noires, sans dépôts, sans fleurs ni champignons. Il en fait aussi en poudre & de toutes sortes de couleurs pour l'écriture, pour les plans & pour les dessins; il tient encore des Encres de la Chine en tablettes. Toutes ces Encres se débitent en tonneaux, barils & bouteilles de toutes grandeurs; les Encres de couleur & sympathiques se débitent en bouteilles de verre blanc, depuis dix sols jusqu'à six livres, suivant leurs qualités, leurs couleurs & la grandeur des bouteilles. L'Encre en poudre est en paquets d'une livre, d'une demi-livre & d'un quarteron. La ma-

nière de la convertir en liquide est prompte & facile. Le cachet de l'auteur & le prix sont imprimés sur chaque paquet; elle se vend quatre francs la livre; une livre suffit pour faire quatre pintes d'Encre, mesure de Paris.

Le Sieur *Guyot* avertit le Public que les Bureaux établis dans les différens quartiers de Paris pour la distribution desdites Encres, ne la débitent qu'en bouteilles, de pinte, chopine, & demi septier, cachetées avec des étiquettes gravées, sur lesquelles sont des fleurs de lys aux quatre coins, signés *Guyot* avec paraphe; les débitans ne peuvent la vendre autrement; ils ont à leurs portes un tableau portant cette inscription: *Entre de la Petite Vertu composée par le sieur Guyot.*

Les personnes qui voudront tenir un Bureau de distribution de ces Encres, & en tirer pour les Isles ou les païs étrangers, pourront écrire audit Sieur *Guyot*, qui leur enverra les prix & les conventions qu'il fait avec tous ses correspondans. L'on ne sçauroit trop prévenir le Public que, malgré les Sen-

tences & les Arrêts du Parlement rendus contre nombre de contrefacteurs des Encres du Sr *Guyot*, il y en a toujours qui prennent le nom de la *Petite Vertu* ou quelqu'autre relatif, qui donnent à leur Encre le caractère d'indélébilité, ſans avoir jamais eu aucune connoiſſance des drogues néceſſaires pour cette qualité eſſentielle, qui mettent ſur leurs enſeignes & au devant de leurs maiſons, pour mieux en impoſer au Public, *Manufacture d'Encre*, pour un demi-muid ou tout au plus un muid d'Encre qu'ils débitent par an.

Les Spectacles de Paris ou Calendrier Hiſtorique & Chronologique des Théâtres, pour l'Année 1772; *un petit in-12 d'environ 200 pages.*

Il y a vingt ans, Monſieur, que ce Calendrier a paru pour la première fois; & c'eſt ici la vingt unième partie de ce Répertoire; il eſt compoſé de quelques anecdotes, d'un catalogue de toutes les pièces reſtées au Théâtre dans

les différens Spectacles, des noms de tous les auteurs vivans qui ont travaillé dans le genre dramatique, & de la liste de leurs ouvrages. On y a joint les demeures des principaux Acteurs, Danseurs, Musiciens & autres personnes employées aux Spectacles.

Dans les anecdotes théâtrales de cette vingt-uniéme Partie, il y en a deux ou trois que je vous rapporterai. »Mlle » *Dumesnil* ayant joué supérieurement » le rôle de *Mérope* dans la nouveauté » de la Tragédie de ce nom, M. *de* » *Fontenelle* dit *avec son air doucereux* » *& précieux* : les réprésentations de » *Mérope* ont fait beaucoup d'honneur » à M. *de Voltaire*, & l'impression à » Mlle *Dumesnil*.» Ce que c'est que les faiseurs d'Almanachs ! Trouvez-vous, Monsieur, qu'il y ait quelque chose de *doucereux* & *de précieux* dans ce mot de M. *de Fontenelle* ? Je vous avoue que je n'y vois que beaucoup d'esprit, de finesse, de précision & de vérité.

Un Acteur, nommé *Rousselet*, après avoir débuté en 1740 par le rôle de *Mithridate* sur le Théâtre François,

passa sur celui de l'Opéra-Comique. Il reparut en 1752 dans le même rôle à la Comédie Françoise, & se voyant en butte à la mauvaise humeur du Puplic, il s'avança sur le bord de la scène pour le haranguer. Un plaisant du Parterre lui répondit par ces deux vers de *Mithridate* qu'il venoit de jouer :

Prince, quelques raisons que vous puissiez nous
dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire.

Ce *Calendrier des Théâtres*, depuis le premier qui a paru jusqu'à celui de cette année, se vend à Paris chez la veuve *Duchesne* Libraire rue S. Jacques. La Collection entière de ces Almanachs peut être regardée comme l'Histoire de l'Opéra, de la Comédie Françoise & de la Comédie Italienne. Toutes les variations qu'ont éprouvées ces différens Spectacles pendant vingt-un ans y sont marquées à mesure qu'elles sont arrivées.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Décembre 1771.

LETTRE

LETTRE XV.

De l'utilité de joindre à l'étude de l'Architecture celle des Sciences & des Arts qui lui sont relatifs.

JE vous annonçai dernièrement, Monſieur, pour le 18 Novembre 1771 l'ouverture des Leçons d'Architecture de M. *Blondel*. Elle ſe fit, en effet, ce jour là, &, comme j'aime beaucoup cet Art, dont j'ai ſuivi pluſieurs Cours chez ce ſçavant Profeſſeur, je me rendis à ſon Ecole le jour indiqué, pour entendre le Diſcours qui devoit précéder ſes Leçons, & qui vient de paroître imprimé; c'eſt une Brochure *in*-8° qui ſe vend chez la veuve *Deſaint* Libraire rue du Foin Saint Jacques. J'en ai été ſi ſatisfait que vous me ſçaurez gré de vous en rendre compte.

M. *Blondel*, après avoir donné une idée de ce que l'on doit entendre par l'Architecture proprement dite, & fait

voir l'étendue des connoissances nécessaires à l'Architecte, parcourt tous les genres de talens qui sont du ressort de cette profession. L'habile Professeur, non-seulement exige l'étude particulière des trois branches qui constituent l'Architecture, c'est-à-dire, *construction*, *distribution*, *décoration*; mais il prouve d'une manière incontestable à ses Elèves, combien il leur est important d'acquérir la science des Mathématiques, l'étude du Dessin dans différens genres, l'art de modéler, celui de faire des Reliefs, les connoissances élémentaires de l'Architecture Militaire & Navale, la coupe des pierres, &c. Chacun de ces objets est traité en particulier dans cette Brochure avec beaucoup d'ordre & de clarté. Vous me dispenserez, Monsieur, de suivre des détails qui doivent être lûs dans l'ouvrage même; je vais vous rapporter seulement quelques traits pris au hasard, mais qui suffiront pour vous donner une idée du style de l'auteur & de son amour pour les progrès d'un Art qu'il professe depuis trente années avec autant de goût que de succès. « Qu'on ne s'imagine pas, dit Mon-

» sieur *Blondel*, qu'on deviendra un
» habile Architecte si l'on apprend
» l'Architecture par désœuvrement &
» les Arts qui y ont rapport, pour le
» seul plaisir de changer d'objet : sans
» doute il est nécessaire de varier le
» genre de ses études ; la variété met
» en mouvement l'esprit & l'imagina-
» tion de l'Artiste ; le changement de
» travail semble rendre à son génie
» épuisé une nouvelle vigueur ; mais
» il est bon que cette diversité d'occu-
» pations ramène au but qu'on se pro-
» pose. On peut bien passer du Calcul
» au Dessin, de celui-ci à la Perspec-
» tive, revenir à l'Ornement, aux
» Paisages ; on peut vouloir rendre une
» Vue qui donne aux autres une idée
» du projet dont on s'occupe. Après
» cette étude sédentaire on peut aller
» visiter quelque édifice analogue à son
» travail, de la ville passer à la cam-
» pagne, & s'associer un ou plusieurs
» émules pour se procurer l'occasion
» d'y discuter sur le lieu les différentes
» beautés de l'Art réunies au spectacle
» de la Nature ; de retour, il est encore
» bon de fréquenter les atteliers des Ar-

» tistes célèbres pour y voir leurs chefs-
» d'œuvre, & y conférer avec eux;
» ensuite se transporter aux diffé-
» rens bâtimens qu'on élève dans la
» Capitale; aux uns, pour descendre
» dans les souterreins, en examiner les
» fondations, les empâtemens & les
» différentes espèces de voutes; aux
» autres, la forme des combles, les
» écoulemens de leurs eaux, les tra-
» vées des planchers, les pans de bois;
» à ceux-ci, pour rendre compte
» des détails de la menuiserie, des
» stucs, des ouvrages en plâtre, des
» différentes espèces de peinture d'im-
» pression; à ceux-là, de la perfec-
» tion de la Sculpture, de l'effet des
» glaces, de l'arrangement des meu-
» bles; dans tous enfin, pour y pren-
» dre des idées, y faire des notes,
» y dessiner les parties les plus inté-
» ressantes & les plus relatives à ses
» besoins. Après ce travail utile, il
» convient de se recueillir dans le si-
» lence du cabinet pour méditer sur
» tous ces objets; on doit ouvrir de
» nouveau les recueils des Auteurs qui
» ont traité de ces différentes parties,

» pour s'y pénétrer du génie des plus
» grands Maîtres. Lors de ses délassemens
» mêmes, il faut faire ensorte
» que tout ce qu'on remarque tourne
» au profit de l'Art. Dans les promenades
» on peut méditer sur les productions
» régulières & admirables du célèbre
» *le Nostre*, & sur les compositions
» ingénieuses & pittoresques de
» *Dufresny*; dans les cercles on peut
» acquérir le goût des ornemens qui
» décorent les appartemens où l'on se
» tient rassemblé; en visitant les gens
» du monde, admirer la réunion des
» beaux-Arts qui se trouvent répandus
» dans leurs demeures; avec ses égaux,
» l'habitude de l'élocution; aux spectacles,
» dans nos fêtes, dans nos festins,
» au bal même, on apprend à se
» familiariser avec les productions du
» génie. L'effet des lumières, la magie
» de la peinture, l'éclat d'une décoration
» théâtrale; tout intéresse, tout instruit.
» Dans les environs des Cités,
» l'inspection des lieux champêtres
» fertilise l'imagination, agrandit, développe
» les idées; on y examine la
» situation, la disposition des lieux; on

» s'instruit avec le Propriétaire sur les
» convenances & les commodités rela-
» tives à son usage, & sur celles des
» personnes qui sont à son service ; on
» parcourt d'un œil avide les environs ;
» on revient s'instruire encore avec le
» Receveur de ses domaines ; on entre
» avec le Fontainier dans des bosquets
» charmans que les eaux jaillissantes
» embellissent encore, & l'on se rap-
» pelle la théorie du jardinage de *le
» Blond* ; avec le Jardinier on parcourt
» l'orangerie, les serres chaudes, les
» potagers où les préceptes *de la Quin-
» tinie* sont observés avec soin. On
» passe ensuite dans les différentes baf-
» ses-cours ; on en examine les divers
» départemens ; enfin, on revient au
» principal corps de logis, où, au mi-
» lieu d'une société aimable & choisie,
» on acquiert toutes les connoissances
» préliminaires qui dans la suite amè-
» nent l'Architecte à tirer parti des oc-
» casions qui se présentent à lui pour
» élever des bâtimens salubres, com-
» modes & agréables.

» C'est par le desir de s'instruire, c'est
» par un examen continuel & réfléchi,

» c'est avec la passion de devenir un
» Architecte de mérite, qu'on s'éclaire
» avec tous & en tout temps; autre-
» ment, que pouvoir espérer d'un jeune
» homme abandonné à lui-même, qui
» se contente d'effleurer les premiers
» élémens de l'Art, qui le plus sou-
» vent n'a qu'une éducation négligée,
» qui quelquefois même est sans lettres
» & sans principes; de ces jeunes gens en
» un mot, qui, cédant à l'occasion, se
» trouvent sans *Minerve*; qui ignorant
» la plûpart des connoissances qui tien-
» nent à l'éducation, ne s'en annoncent
» cependant pas moins pour des êtres
» importans, parce qu'à l'ombre de
» quelques dehors heureux & d'un
» débit assez intéressant, on les prend
» pour des oracles; erreur néanmoins
» dont on revient bientôt, en apperce-
» vant l'artifice auquel ils doivent leur
» prétendu mérite. Mais laissons der-
» rière nous ces Artistes superficiels: nos
» conseils ne s'adressent ici qu'à ceux
» qui desirent un jour honorer leur pa-
» trie par des ouvrages célèbres, & par
» là atteindre les Architectes de la
» France dont les chefs d'œuvre égalent

» les entreprises des plus grands maî-
» tres qu'ont produits la Grèce & l'Ita-
» lie. Nous ne parlons qu'à ceux qui,
» non contens de s'instruire par une lec-
» ture continuelle & réfléchie dans les
» Livres qui traitent des Beaux-Arts en
» général, & en particulier de l'Archi-
» tecture, ont encore recours aux Au-
» teurs qui peuvent leur apprendre tout
» ce qu'il convient qu'ils sçachent de
» l'histoire des Nations policées & des
» peuples où les Arts ont été en vigueur;
» qui dans la Littérature saisissent tout
» ce qui peut contribuer à leur orner la
» mémoire & à leur inspirer le desir de
» s'instruire de plus en plus; à ceux en-
» fin qui, jusques dans leurs momens de
» loisir, parcourent les ouvrages d'es-
» prit, & ne négligent pas même tout
» ce qui n'a pour objet que l'agrément;
» persuadés, qu'il leur est également es-
» sentiel, en devenant des hommes
» utiles, de joindre à beaucoup de ta-
» lent une éducation cultivée. »

Après ces réfléxions judicieuses, M. *Blondel* reprend l'analyse raisonnée de toutes les parties des Beaux-Arts dépendans de l'Architecture dont il n'avoit pré-

cédemment exposé que les premières notions. Il termine cette analyse par recommander à ses Elèves l'amour de la lecture. Je vais vous transcrire ici ce morceau très-intéressant qui termine son Discours. » La lecture, a dit
» quelque part un de nos Auteurs mo-
» dernes, fait partie du devoir de l'hon-
» nête homme ; il faut lire pour s'ins-
» truire, se consoler & se corriger. L'o-
» racle, dit il, qui ordonna de consulter
» les morts, parla sans doute des Li-
» vres. Dans l'Architecture on doit
» donc regarder la lecture comme le
» seul moyen de se nourrir de l'esprit
» des bons Auteurs, puisque, sans par-
» ler de l'Histoire qui est indispensable
» pour faire un choix judicieux des at-
» tributs qu'il est souvent nécessaire de
» répandre dans la décoration des bâti-
» mens, si l'on n'a pas soin de s'orner
» la mémoire des meilleures produc
» tions des Artistes, on ne produit
» guères que des compositions froides,
» monotones & dépourvues des graces
» dont la décoration est susceptible. Sans
» l'amour de l'étude, on ne sçauroit
» puiser dans les sources les vrais pré-

» ceptes de l'Architecture, ni acquérir
» les élémens de la Physique, de l'Hif-
» toire Naturelle, de la Géographie ;
» ceux de la Sculpture, de la Peinture &
» du Jardinage ; autant de nouvelles
» connoiffances inféparables des talens
» de l'Architecte, au moins par induc-
» tion. Sans les Belles-Lettres, il ne peut
» faire aucun progrès dans la partie de
» l'élocution qui lui devient effentielle
» pour conférer avec les Grands, les
» Sçavans, les hommes du monde. Par
» l'étude des Belles-Lettres, l'Eloquence
» de la chaire, le Barreau, le Théâtre
» même, l'éclaireront fur une infinité
» d'objets relatifs à fon Art ; par leur fe-
» cours il parviendra à une correfpon-
» dance honorable avec le Potentat, le
» Prélat, le Magiftrat. D'un travail fui-
» vi & pénible veut-il paffer à des études
» moins férieufes ? La Littérature lui ou-
» vre fes trésors ; elle lui offre tantôt
» d'excellentes Differtations, tantôt des
» Critiques faines. De la Politique, de
» la connoiffance des loix, il paffe à la
» vie des grands hommes ; les ouvrages
» dramatiques, les Romans mêmes lui
» développent les idées, lui fourniffent

» matière à réfléchir. Persuadé qu'on ar» rive aux Sciences, aux Lettres, aux » Arts par le même chemin, en médi» tant la marche qu'ont suivie les hom» mes de génie dans tous les genres de » talens, il s'approprie tout ce qui a rap» port à ses besoins; il fait des notes, » des extraits, & se familiarise avec l'art » d'écrire; enfin ce travail devient pour » lui un véritable agrément, & il par» vient à préférer un jour l'étude à la » futilité des plaisirs bruyans & tumul» tueux. » J'invite nos jeunes auteurs eux-mêmes à lire cette excellente Dissertation. Presque tout ce que M. *Blondel* dit de l'Architecture peut s'appliquer à la Littérature. Il n'est point d'Art, qui, pour y réussir, ne demande la connoissance des autres Arts; la Poësie elle-même, que nos rimeurs & la plûpart des gens du monde regardent comme frivole, exige beaucoup de sçavoir. Mais l'ignorance est le partage de ce siécle de Bel-Esprit & de Philosophie. Aussi quels Poëtes avons nous!

A la suite de ce Discours & dans la même Brochure, sont imprimées plu-

ſieurs observations particulières ſur diverſes parties de l'Architecture. Ces Observations furent rendues publiques par le Profeſſeur le jour de l'ouverture de ſes leçons. Je les ai entendues & lues depuis avec plaiſir, & je penſe qu'elles vous en feront auſſi, ſi vous acquérez ce petit ouvrage que l'auteur a fait mettre au plus bas prix * pour en rendre la communication plus facile aux Elèves. Vous trouverez encore, à la fin de cette Brochure, l'ordre des Leçons particulières que M. *Blondel* donne dans ſon Bureau aux Elèves qui lui ſont confiés, & à qui les Leçons publiques du Louvre ſervent de récapitulation. Dans l'ordre de ces Leçons, il a placé l'énumération & les noms des Profeſſeurs qui le ſecondent dans ſon travail ; par là vous jugerez aiſément du zèle infatigable de l'Auteur, & du ſoin qu'il continue de prendre pour les jeunes Citoyens & les Etrangers qui lui ſont adreſſés pour acquérir les connoiſſances de l'Architecture & des Beaux-Arts qui lui ſont relatifs.

* Cette Brochure de 80 pages ne coûte que 18 ſols.

*Remercîment des Elèves de l'*Institution de la jeune Nobleſſe *à MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, à l'occaſion de trois jours de congé dont elle les a gratifiés.*

Je vous ai parlé, Monſieur, de cette Inſtitution où la jeune Nobleſſe eſt élevée avec tant de ſoin. Les vers de ces Meſſièurs vous paroîtront agréables; mais la Lettre qu'ils m'ont fait l'honneur de m'écrire en me les envoyant, ne vous fera pas moins de plaiſir.

Prenez la plume ou plutôt la trompette, hâtez vous, Monſieur, d'annoncer au Parnaſſe l'accroiſſement de ſes richeſſes & de ſa gloire. Nous ſommes ici dix-huit Poëtes, tout fraîchement éclos, les uns âgés de dix ans, les autres de douze, tous en un mot auſſi mûrs, auſſi ſenſés que le requièrent la

ſageſſe & la dignité de notre nouvelle profeſſion. C'eſt par l'éloge des Graces qu'ont débuté nos Muſes, ainſi que vous le verrez par les vers ci-joints, préſentés à MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, quelques jours avant ſon départ de la Muette. Nous ne penſions point du tout à gratifier le Public de cet eſſai de nos talens. Contens de nos propres ſuffrages, nous nous étions réſignés (comme une infinité de nos confrères) à nous admirer nous-mêmes en ſecret. Mais à quelles importunités, à quelles ſéductions ne ſont pas expoſés les grands génies ? Ils ont beau faire, il faut qu'en dépit d'eux-mêmes ils ſubiſſent l'admiration de leur ſiécle. On trahit leur timide réſerve, on les vole, on les perſécute, & c'eſt preſque toujours quelque ami barbare qui les livre au ſupplice de la preſſe ! Voilà préciſément la tyrannie que vient d'éprouver notre humilité poëtique. Des perſonnes

de goût (cela va ſans dire) nous ont fait un crime irrémiſſible du larcin que nous faiſions à l'univers ; ſi bien donc, Monſieur, que, pour la décharge de notre conſcience, nous nous ſommes enfin déterminés à vous envoyer nos très-aimables vers, que vous ne manquerez ſûrement pas d'accueillir dans votre Journal avec de magnifiques éloges ; nous vous le demandons du moins avec la modeſtie & la décence ordinaires aux Beaux Eſprits.

Nous avons l'honneur d'être, &c,

Monſieur,

Vos très humbles & très obéiſſans ſerviteurs, le Marquis *de Galard*, le Baron *de Gauville*, le Marquis *de Montpezat*, le Comte *de Durfort*, le Comte *de Cugnac*, &c, &c.

De l'Inſtitution de la jeune Nobleſſe vis-à-vis la Grille des Champs Elyſées, ce 23 Décembre 1771.

Eh, quoi ! jeune & belle PRINCESSE,
Jusques sur nos amusemens,
Vous portez vos soins bienfaisans ;
Et notre sort vous intéresse !
Daignez couronner vos présens ;
Et qu'un arrêt de votre ALTESSE
Nous fasse goûter plus long-temps
Le doux plaisir de la paresse.
Nous prierons, en votre faveur,
Les Dieux, amis de la jeunesse,
Le Sommeil, si plein de douceur !
L'Appétit, notre heureux partage ;
L'Amour même ! Il est de notre âge :
Ah ! qu'il conserve son image,
Qu'il veille sur votre beauté ;
Qu'il la sauve à jamais des traces
De ce fléau si redouté
Qui vient de respecter vos graces ;
Enfin, que la nuit & le jour
Ce Dieu caressant vous visite,
Et tendrement vous sollicite
De nous donner un autre Amour.
PRINCESSE, à notre impatience
Accordez ce bienfait nouveau ;
Ecoutez les vœux de la France,
Elle vous présente un berceau.

Je suis, &c.

A Paris ce 31 Décembre 1771.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE HUITIÈME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

DISCOURS *Philosophiques, tirés des Livres Saints, avec des Odes Chrétiennes & Philosophiques; par M. de Pompignan, de l'Académie Françoise, &c.* page 3

PRINCIPES *sur la fidélité dûe aux Rois, extraits de M. Bossuet Evêque de Meaux, dans sa Politique tirée de l'Ecriture Sainte, & dédiés au Roi; par M. l'Abbé de Villiers, Prêtre & Avocat au Parlement.* 14

ÉPÎTRE *sur les Pédans de société, à M. l'Abbé Ri..... Syndic de la Faculté de Théologie, par M. Sélis Professeur d'Eloquence à Amiens, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de la même ville, Docteur ès-Arts de l'Université de Paris.* 17

FUSILS *qui ne crèvent jamais.* 20

L'HYGIÈINE *ou l'Art de conserver la Santé : Poëme; par Etienne-Louis Geoffroy, Parisien, Docteur & ancien Professeur de Médecine de la Faculté de Paris.* 23

VOYAGE *de la Raison en Europe; par l'auteur des Lettres Récréatives & Morales.* 40

DISSERTATION *sur la figure de la Terre, où l'on prouve que, d'après les expériences faites au Pérou & au Cercle*

Polaire, cette Planète devroit être allongée par les pôles, &c. 43

HISTOIRE *de l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne, dédiée au Roi; par M. Targe.* 48

LA CONNOISSANCE *de l'Astronomie rendue aisée & mise à la portée de tout le monde; par M. l'Abbé Dicquemare.* 66

ELÉGIES DE PROPERCE, *traduites* (en prose) *par M. de Longchamps.* 73

GÉOGRAPHIE *de Virgile, ou Notice des lieux dont il est parlé dans les ouvrages de ce Poëte, accompagnée d'une Carte Géographique: par M. Helliez.* 89

LE BOURRU BIENFAISANT, *Comedie en trois Actes & en prose de M. Goldoni.* 97

HISTOIRE *de Saint Maur Abbé de Glanfeuil: par Dom A. J. Ansart, Re-*

ligieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, & de la Société Littéraire d'Arras. 119

LETTRE *sur* Ce qui plaît, *adressée à l'auteur de ces Feuilles.* 133

MAGASIN *du sieur Compigné.* 143

HISTOIRE *Naturelle, Générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome XVII in-4°. Des Oiseaux, Tome II.* 145

COURS *de Physique Expérimentale.* 166

HISTOIRE *de la rivalité de la France & de l'Angleterre; par M. Gaillard, de l'Académie Françoise & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.* 167

LA FAUSSE STATUE, *Comédie en un Acte en prose.* 184

LE SENS PROPRE *des Pseaumes de David, exposé briévement dans une interprétation suivie, avec le sujet de chaque Pseaume.* 190

NOUVEAU DICTIONNAIRE *Historique, &c.* 193

IMITATION *en vers François d'un endroit choisi du Poëme Anglois de M. Smart sur* l'Eternité de Dieu. 204

SECONDE LETTRE *sur les Sujets des Prix Académiques.* 2[illegible]

IMITATION *en vers François d'un Fragment de Lucilius.* 213

CAUSES *amusantes & connues ; Tome II.* 217

EXTRAITS *d'un Eloge de Fénelon, composé par M. l'Abbé Potet, Professeur au Collège Mazarin.* 232

PORTRAIT *de Fénelon, gravé par M. Savart, d'après Joseph Vivien* 241

DEUX DISCOURS *Latins, non imprimés qui ont remporté le Prix de Maître-ès-Arts en l'Université de Paris ; par M. Guéroult, de Rouen, Docteur Aggrégé de l'Université pour les Hautes

Humanités, demeurant au Collège d'Harcourt. 243

RIMARQUES *Grammaticales sur l'Aspiration & la Nazalité.* 267

GALERIE POETIQUE, *renfermant, en plusieurs Parties de cinquante Planches chacune, une suite de sujets gravés à l'eau forte, dans lesquels on présente aux yeux les différens tableaux qu'offre à l'esprit la lecture des plus beaux Poëmes anciens & modernes; avec une courte explication en vers de chacun des sujets, & une espèce de Glose contenant l'analyse des Poëmes, des éclaircissemens sur l'Histoire, la Mythologie, la Géographie des différens âges, &c.* 268

L'AVEUGLE *qui refuse de voir.* 276

AVIS *aux Amateurs d'une Ecriture belle & correcte.* 284

ETRENNES *d'un père à ses Enfans, ou Almanach du premier âge.* 286

ALMANACH *des Rendez-Vous.* 288

DISCOURS *prononcé le Mardi 1 Octobre 1771 en l'Eglise des Religieuses Carmélites de Saint Denys, pour la Cérémonie de la prise du Voile de Profession de* MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE; *par Messire Armand de Roquelaure, Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi, Conseiller d'Etat Ordinaire, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise.* 289

COMPLIMENT *à* MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE, *par M. l'Abbé Coger, Recteur de l'Université.* 308

SUR LA PROFESSION *de* MADAME LOUISE. *Stances.* 312

LES SACRIFICES DE L'AMOUR, *ou Lettres de la Vicomtesse de Senanges au Chevalier de Versenay.* 314

GUIDE DES LETTRES. 330

ENCRE *Indélébile.* 332

LES SPECTACLES DE PARIS, *ou Calendrier Historique & Chronologique des Théâtres, pour l'Année* 1772. 334

DE L'UTILITÉ *de joindre à l'étude de l'Architecture celle des Sciences & des Arts qui lui sont relatifs.* 337

REMERCÎMENT *des Elèves de l'*Institution de la jeune Noblesse *à S. A. R. MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, à l'occasion de trois jours de congé dont elle les a gratifiés.* 349

Fin de la Table des Matières de ce huitième & dernier volume de l'Année Littéraire 1771.

